B-VI
25

F.C
582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET, 1778. PREMIER VOLUME.

209691
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four Saint-Honoré, près Saint-Eustache, pour Paris ;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVIS.

LA Bibliothèque universelle des Romans, ouvrages périodique, est composée de 16 volumes in-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv.
Et en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tous temps au Bureau, rue du Four S. Honoré, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
JUILLET, 1778. PREMIER VOLUME.

SECONDE CLASSE.
ROMANS DE CHEVALERIE.

Hiſtoire de Maugis d'Aigremont *& de* Vivian *ſon frere, fils de* Beuves, *fils de* Doolin de Mayence; *des quatre fils du Duc* Aymon de Dordogne, *également fils de* Doolin de Mayence; *& particulierement de* Renaud de Montauban, *l'aîné & le plus illuſtre de ces quatre freres, avec les proueſſes & vaillances du redouté* Mabrian, *Roi de Jéruſalem, fils du Roi* Yvon, *lequel était fils de* Renaud de Montauban: *le tout tiré de pluſieurs anciens & précieux Manuſcrits, tant en vers qu'en proſe, & de Romans imprimés en proſe, de* Maugis, *des quatre fils* Aymon *& de* Mabrian.

Il y a des différences conſidérables entre les anciens Manuſcrits, ſoit en vers, ſoit en proſe;

qui contiennent l'Histoire des *quatre fils Aimon*, de leurs cousins *Maugis* & *Vivian*, & de leur petit-fils & neveu *Mabrian*, les anciennes éditions de ces mêmes Romans en prose, imprimées en caracteres gothiques ; & les modernes, dites de la Bibliothèque Bleue. Quoiqu'en général ces Livres contiennent les mêmes faits, nous avons cru devoir faire une espece de concordance de la manière dont ces faits sont racontés, pour rendre cette Histoire également suivie & complette ; & pour ne rien omettre de ce que chacune peut contenir de singulier & d'agréable. Il a fallu, pour cela faire de grands & difficiles dépouillements ; mais nous ne plaignons point nos peines pour amuser nos Lecteurs, ou, si l'on aime mieux, pour nous amuser nous-mêmes, en débrouillant ces vieux Romans, qui faisoient, il y a cinq à six cens ans, l'admiration & le plaisirs de nos ancêtres, & qui prouvent que les Français de ce tems-là se plaisoient, sur-tout, à entendre parler d'exploits guerriers, & à pouvoir citer des traits héroïques de sentiment, de franchise, & de vertu. Il est vrai que d'ailleurs on étoit alors en France bien crédule, bien superstitieux, & bien ignorant ; mais le cœur étoit juste, droit & noble, si l'esprit n'étoit ni fin ni cultivé. Le morceau d'histoire que nous allons extraire, contient, 1°. la

vie fabuleuse de six principaux personnages, tous Petits-fils de *Doolin de Mayence*, dont deux (*Maugis* & *Vivian*) étoient enfans de *Beuves*, & quatre (*Renaud*, *Allard*, *Guichard* & *Richardet*) l'étoient du Duc *Aymon*. Après leurs exploits, nous offrirons ceux de *Mabrian*, que l'on prétend avoir été petit-fils de *Renaud de Montauban*. Nous tâcherons de n'omettre rien d'important, ni d'agréable.

Le Duc *Beuves*, fils de *Doolin de Mayence*, étoit dans son château d'Aigremont avec la Duchesse sa femme, fille du Comte *Arnaud de Montcler*. Il en étoit très-amoureux; mais malheureusement, quoiqu'il l'eut épousée depuis plusieurs années, il n'en avoit point d'enfans. Enfin elle devint enceinte, & la joie fut universelle dans les Etats & dans la parenté du Duc. Il donna à cette occasion, une superbe fête : il y eut des tournois, & autres exercices militaires de toute espèce. Un des jours destinés pour ces fêtes, on avoit préparé une lice, & deux salles pour le festin & pour le bal, sur le bord de la mer. Toute la Cour s'y rendit. On s'y amusoit infiniment, lorsque tout-à-

coup on découvrit un gros Vaisseau, suivi d'une petite flotte le tout commandé par *Sorgalant d'Esclavonie*, Sarrasin, par conséquent Mécréant, qui couroit les mers pour faire des prises sur les Chrétiens. Dès que ces bâtimens parurent à la vue du rivage, le trouble se répandit dans l'assemblée; les hommes coururent aux armes; les Dames prirent la fuite; & la Ducheſſe, qui étoit tranquile spectatrice des jeux, avec tous les ménagemens convenables à une femme qui approche du terme de son accouchement, se crut trop heureuse de trouver, à portée d'elle, un chariot sur lequel elle monta, & s'enfonça dans le bois, escortée d'un petit nombre de cavaliers, & accompagnée de sa sœur *Ysanne* & d'une jeune Sarrasine, fille de l'Amirale de *Palerme*, qui lui avoit été vendue, comme esclave, quelque temps auparavant. Cependant les Sarrasins firent leur descente, malgré les efforts du Duc & de sa Chevalerie, qui furent obligés de se refugier dans le château d'Aigremont. On ne tarda pas à les y poursuivre, & en former le siége. Pendant que les Barbares en étoient occupés, la Ducheſſe & sa petite suite avoient gagné

le fond de la forêt, où les douleurs de l'enfantement l'ayant surprise, elle mit au monde deux enfans jumeaux, beaux comme le jour. Quoique les Demoiselles qui l'entouroient ne fussent nullement au fait des soins qu'exigent une accouchée, & des enfans nouveaux nés, & que rien n'eût été préparé pour un pareil événement, cependant le zèle leur tenant lieu d'expérience, elles pourvurent à tout; les deux enfans furent ondoyés par leur mère, qui, s'étant trouvée, par bonheur, avoir sur elle deux petits anneaux qui avoient de grandes vertus, les attacha à leurs oreilles; après cela la Duchesse ayant été couchée aussi commodément que faire se pouvoit dans son chariot, la petite troupe chercha à gagner le château d'Aigremont. *Ysanne* & l'esclave Sarrasine suivoient le chariot sur des haquenées blanches & tenoient les deux enfans dans leurs bras, & les cavaliers sur leurs chevaux les entouroient, pour les défendre des ennemis qu'ils pouvoient rencontrer, & qu'ils rencontrèrent en effet au débouché du bois, & aux approches du château. Dès que les Sarrasins qui l'assiégoient apperçurent le chariot les Dames & leur

escorte, ils les entourerent; & ayant blessé quelques-uns des cavaliers, ils enleverent *Ysanne*, l'esclave, & les deux nouveaux nés. La Duchesse eût eu le même sort, si le Duc ayant reconnu, du haut de ses tours le chariot & son épouse, n'eût fait une vigoureuse sortie, à la faveur de laquelle il la ramena, avec le reste de son escorte, dans le château.

Ysanne étoit jolie : un des chefs des Sarrasins qui l'emmenoient, la trouva telle, & voulut user violemment sur elle des droits du vainqueur. Elle lui opposa toute la résistance convenable à une honnête Demoiselle ; enfin elle lui promit que s'il vouloit la traiter avec honnêteté, & comme une prisonnière de distinction, elle l'épouseroit dès qu'ils seroient retournés dans le pays des Sarrasins. Le guerrier, qui s'appelloit *Aquilan de Maiogre*, promit de se prêter à cet arrangement, qui effectivement fut fidelement exécuté de part & d'autre. Mais pendant la contestation, l'enfant que tenoit *Ysanne* s'étoit perdu. Un Sarrasin l'avoit emporté, & l'on ne sait pas trop ce qu'il en vouloit faire ; lorsque la Fée *Oriande*, traversant les airs, & entendant les cris

de ces malheureux enfans, descendit auprès de lui, le trouva charmant, & l'emporta dans son château de *Rosefleur*, où elle le fit élever avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. Ayant consulté ses démons, elle apprit quelle étoit sa naissance; & ayant su qu'il avoit été baptisé, mais qu'il n'avoit point de nom, elle lui donna celui de *Maugis*.

Quant à l'autre enfant, son sort fut d'abord, en apparence, plus heureux. L'esclave qui le portoit fut reconnue par les Sarrasins pour une Demoiselle attachée à la Reine *Esclarmonde*, femme du Roi *Sorgalant*; elle avoit été enlevée quelque temps auparavant par des Corsaires Chrétiens, sur les côtes de Sicile. On jugea que sa maîtresse la reverroit avec grand plaisir, & on la lui ramena. Elle en fut reçue avec bonté, & la Reine parut enchantée de la beauté de l'enfant; elle le fit élever auprès d'elle avec le même soin qu'*Oriande* prenoit de *Maugis*, & elle le nomma *Vivian*.

Le jeune *Maugis* ayant atteint l'âge où l'on peut commencer à s'instruire, fut confié, par *Oriande*, à son frère, le Magicien *Baudri*. C'étoit le meilleur institu-

teur, en fait de sorcellerie, que l'on pût donner à un jeune homme. Il avoit étudié son art dans la ville de Tolède en Espagne, l'école diabolique la plus illustre. Il étoit âgé de plus cent ans, mais il ne paroissoit pas en avoir cinquante; encore n'étoit-ce que quand il vouloit bien se laisser voir sous sa forme naturelle, car d'ailleurs il prenoit toutes celles qu'il vouloit. Il lui étoit si aisé de se transporter en un clin-d'œil par tout où il vouloit aller, & il avoit, d'ailleurs, tant de lutins à ses ordres, qu'il savoit tout ce qui se passoit dans le monde, & tout ce qui s'y étoit passé depuis bien long-temps: aussi donna-t-il au petit *Maugis* des leçons admirables; & dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, il le destina à devenir le meilleur Chevalier du monde. L'envie en prit à *Maugis* lui-même, d'après ce qu'il avoit entendu conter des Chevaliers de la Table Ronde, dont *Oriande* & *Baudri* lui parloient souvent. On ne lui avoit pas laissé ignorer que ces Chevaliers avoient des chevaux fées, & des épées si merveilleuses, que leur vent seul coupoit des têtes, & pourfendoit des géants. *Maugis* eut grande envie d'avoir de pareilles faci-

lités, pour faire d'aussi belles prouesses. « Eh bien! lui dit *Baudri*, je peux vous » mener dans l'Isle de *Boucaut*, à la con- » quête du cheval *Bayard*: l'entreprise est » périlleuse; mais avec mes conseils & » du courage, vous en viendrez heureu- » sement à bout. Allons, lui dit le jeune » homme, je ne crains rien, & suis ré- » solu à suivre vos avis ».

Cette résolution fut approuvée par *Oriande*, & ne tarda pas à être suivie. La Fée savoit bien que son éleve ne risquoit rien sous la conduite de son frère; & comme elle étoit née d'une famille de Héros, elle desiroit qu'il eût ce noble & grand caractère. Elle le conduisit donc sur le rivage, & le fit entrer dans une barque avec *Baudri*, qui promit cependant de n'être que témoin du combat que *Maugis* alloit livrer au géant *Rouart*, lequel gardoit le cheval *Bayard* dans la caverne de l'Isle *Boucaut*. Il se rendit même invisible, pour ne point laisser croire au géant qu'il avoit affaire à d'autres qu'à un guerrier tout à-fait jeune & novice.

L'Isle *Boucaut* étoit un volcan, dont le feu sortoit de tous les côtés: c'étoit, dit le Romancier, une des bouches de l'en-

fer, & les diables y apportoient souvent de malheureux damnés qui leur avoient été livrés pour leurs crimes, & les précipitoient dans les gorges des trous enflammés, d'où ils dégringoloient jusques dans les feux allumés au centre de la terre. *Rouart* étoit accoutumé à recevoir pareille compagnie dans son Isle; ainsi pour le tromper *Baudri* conseilla à *Maugis* de se déguiser en diable. Pour exécuter cette mascarade, il prit la peau d'un ours fraîchement écorché, & marchant, tantôt à quatre pattes, tantôt sur ses pieds, armé d'une fourche de bois, il parut tout d'un coup auprès du géant, à qui il s'annonça comme un démon nouvellement arrivé de France. Combien de damnés en apportes-tu, lui dit *Rouart*? Aucun encore, répondit *Maugis* à qui on avoit bien fait la leçon; mais j'ai mis les choses en si bon train, que j'en aurai bientôt une grande quantité, & je viens voir si tout est prêt ici pour les recevoir. Ne t'inquiète pas, répondit le portier de l'enfer, apporte les toujours: il y a là-bas de la place de reste. Mais qu'as-tu donc fait de si beau dont tu puisses te vanter? Je vais te le dire, répondit le prétendu petit démon. Alors il

lui fit une longue énumération de tous les péchés qu'il disoit avoir fait commettre. Il prétendoit avoir engagé *Charlemagne* à battre l'Impératrice sa femme, jusqu'au point de l'avoir assommée; avoir fait renier Dieu à l'Archevêque *Turpin*; avoir engagé les Moines de France à insulter toutes les Dames & les Demoiselles de la Cour; enfin, il en conta tant, & tant, qu'à l'entendre, les plus grands diables n'en avoient jamais fait autant que ce diablotin-là. Cependant comme le récit répété des choses les plus amusantes, ennuie à la fin, le géant s'assoupit; c'est ce que demandoit *Maugis*. *Baudri* lui avoit appris des paroles & des conjurations si fortes, qu'ayant été bien prononcées, le géant ne put plus sortir de son assoupissement. Alors l'élève d'*Oriande* s'approcha de la caverne qui renfermoit le cheval *Bayard*. Mais elle étoit gardée par un horrible dragon, qui, avec des cris & des sifflemens épouvantables, s'avança au devant de lui, & eût effrayé tout autre: sa bravoure naturelle, & la confiance qu'il avoit dans les secours de son maître, ne lui permirent de concevoir aucune épouvante. Il se défend avec sa fourche, étant

toujours enveloppé dans sa peau d'ours. Le monstre le couvre de flammes, l'inonde ensuite d'eau & d'écume, tâche de le déchirer; mais ses efforts furent inutiles: *Maugis* étoit invulnérable, le serpent, au contraire, ne l'étoit pas: la fourche lui fait de profondes blessures; son sang coule, & ce sang répandu produit d'abord une infinité de crapauds, d'araignées, & d'aspics. Mais cet effet surprenant ne fut pas long. Dès que le cœur du dragon fut arraché, tous ces insectes disparurent & *Maugis* profita du fruit de sa victoire: *Bayard* sortit de la caverne, & se présenta à lui. Comme ce cheval étoit fée, & entendoit tout ce qu'on lui disoit, *Maugis* lui proposa poliment de se laisser monter, & mener dans le château de *Rosefleur*. *Bayard* qui avoit le don d'intelligence, mais non celui de la parole, y répondit par un signe de tête & de pied, docile & honnête. *Maugis* qui l'entendit sauta légérement sur lui, gagna le rivage, entra dan son bateau, & traversant la mer, fut bientôt de retour auprès d'*Oriande*. La Fée rit beaucoup de l'ajustement dans lequel il lui parut devant elle, ordonna qu'on traîtât *Bayard* avec

toute la distinction due à un cheval de sa conséquence; & après avoir fait dépouiller *Maugis* de sa ridicule armure, l'embrassa tendrement, & déclara qu'elle ne l'en trouvoit que plus aimable, pour avoir mis à fin une si belle entreprise.

L'aventure que nous venons de raconter, n'étoit pour ainsi dire, qu'un exploit de paix, & n'étoit propre qu'à disposer le jeune Maugis *à des expéditions plus sérieuses. L'occasion de le faire se présenta bientôt, & nous allons voir comme notre Héros en profita.*

Oriande, dans son château de *Rosefleur*, avoit un voisin jaloux de son bonheur & de sa gloire, & qui s'imagina qu'avec de la valeur & des troupes, on pourroit tenir tête aux plus savantes Fées. Il entreprit donc d'assiéger la demeure d'*Oriande*, & forma ses attaques. Il s'appelloit *Antenor*, Roi Sarrasin, d'une taille prodigieuse, & d'une force redoutable: il étoit possesseur de la fameuse épée *Flamberge*, chef-d'œuvre dans son genre, & qui assuroit à celui qui s'en servoit une victoire certaine. C'en étoit assez pour la faire desirer à *Maugis*, à qui, d'ailleurs son premier succès avoit donné grande

envie de se signaler par de nouveaux. *Antenor* lui en offrit l'occasion, car il investit *Rosefleur*. *Oriande* qui n'en étoit pas fort inquiète, & qui ne considéroit, dans cette occasion, que celle de faire faire à *Maugis* ses premières Armes: *A mon secours, jeune Héros*, lui dit-elle, *on me menace; on m'attaque. J'ai bien des démons à mon service, mais je n'ai pas encore un franc & loyal Chevalier; voici l'occasion de mériter ce titre honorable. Je suis prêt à vous défendre, Madame*, répondit *Maugis:* effectivement, à peine l'avant-garde d'*Antenor* se fut-elle approchée de la place, qu'il courut au-devant, & fit une sortie vigoureuse sur la première troupe d'assiégeans. Elle étoit commandée par un Général, ou Duc Payen. *Maugis*, sans monter *Bayard* (trouvant que l'occasion n'étoit pas encore digne d'employer son bon cheval) part sur un coursier ordinaire, attaque, culbute, perce, tue l'Officier Mécréant, & s'empare d'une armure & d'un harnois superbes qu'il rapporte dans la place. On décore *Bayard* du harnois; *Maugis* se revêt de l'armure, & se prépare à de nouveaux combats.

Antenor arriva bientôt, & fut instruit de cette aventure, qui ne lui présageoit rien de bon pour le succès d'une guerre qu'il avoit entreprise si mal-à-propos contre une puissance aussi supérieure qu'étoit la Fée. Cependant il ne perdit point courage. Ayant appris que le vainqueur n'étoit point un démon, mais un jeune homme très-ordinaire, & même sans expérience, il l'envoya appeller au combat, seul à seul. Le défit fut accepté, & le champ de bataille déterminé entre la place & l'armée assiégeante. Le combat étoit prêt à commencer, lorsqu'un petit démon, nommé *Espiet*, serviteur, & peut-être même parent d'*Oriande* & de *Baudri*, découvrit qu'il y avoit dans un bois, à droite du camp, une embuscade considérable, commandée par *Macidas*, Lieutenant d'*Antenor*. Il connut aussitôt le danger; mais il n'étoit à craindre qu'au cas où étant vaincu, il courroit du côté du bois, ou que trop dardeur l'entraîneroit à la poursuite de son ennemi. Il se contenta de prendre une résolution contraire, & entra en lice. *Antenor* étoit plus fort que le premier ennemi auquel *Maugis* avoit eu affaire; mais pour cette fois, le dernier

étoit monté sur *Bayard*, & revêtu des armes conquises dans le premier combat. De son côté, le Roi Payen étoit armé de la redoutable *Flamberge*. Chacun profita de ses avantages. A la première course, *Bayard*, d'un coup de potrail, culebuta *Antenor*; mais *Maugis* ayant permis à celui-ci de se relever, & de remonter à cheval, *Flamberge* joua son jeu, & *Maugis* ayant voulu éviter son atteinte, fut renversé, & aussi-tôt après entouré de gens qui se disputoient ses dépouilles. Il étoit occupé à se défendre, lorsqu'*Antenor* lui-même voulut s'emparer de *Bayard*; mais ce brave & intelligent cheval ne se laissoit pas ainsi dompter: il rua, & frappa si durement des pieds de devant & de derrière, qu'il fit sauter la cervelle de l'ennemi de son maître; puis ayant pris *Flamberge* entre ses dents, il dissipa la troupe qui environnoit *Maugis*, & lui remit en main la bonne épée.

L'on juge que la victoire fut bientôt décidée en faveur du jeune Héros. L'embuscade de six mille hommes, sujets d'*Antenor*, qui étoit cachée dans le bois, ayant voulu paroître; *Baudri* suivi d'autant de guerriers du parti d'*Oriande*,

étant venu au secours du vainqueur, notre jeune guerrier reprit des forces, tua de sa main *Macidas*, chef de la troupe ennemie, dont une partie resta sur le champ de bataille, & le reste fut mis en fuite. Au retour de *Maugis* dans *Rosefleur*, *Oriande*, après l'avoir tendrement embrassé, le fit armer Chevalier par *Baudri*, lui fit rendre tous les honneurs imaginables, & lui donna les fêtes les plus brillantes. Au milieu de ces amusemens, le jeune *Maugis* s'apperçut que la Fée lui témoignoit une tendresse bien vive, & lui prodiguoit des caresses bien pressantes pour une mère. Il en montra respectueusement quelque surprise; alors *Oriande* sentit qu'il étoit temps de lui déclarer le secret de sa naissance : elle lui en détailla toutes les circonstances, elle lui en donna des preuves si certaines, qu'il n'en put douter ; & une déclaration d'amour très-positive fut la conclusion de ce récit. *Maugis* avoit les plus grandes obligations à la Fée ; il étoit jeune ; & quoiqu'elle fût âgée de plusieurs siècles, son art empêchoit qu'on ne s'en apperçût, & elle paroissoit une des plus belles Dames du monde. Ils se livrèrent donc, l'un &

l'autre, aux transports de l'amour, & ne furent occupés, pendant quelque temps que de ce délicieux sentiment. Mais au bout de plusieurs mois notre héros se rappela ce que la Fée lui avoit dit de sa famille, & commença à desirer d'aller voir ses parens, & de se faire connoître à eux. *Oriande* s'opposa à ce desir aussi longtemps qu'il lui fut possible : mais enfin elle fut obligée d'y céder ; & ayant consulté ses livres, elle lui déclara qu'il devoit commencer par aller à Tolède, où il accompagneroit *Baudri*, qui étoit appelé par le Roi de ce pays-là pour une consultation fort importante. *Maugis* se mit donc à la suite du frère de la Fée, & ils ne tardèrent pas à se rendre à la Cour du Roi *Galafre*. Ce Monarque Sarrasin étoit très-puissant : il avoit deux fils, l'un nommé *Marcille* l'autre *Baligant*. Le premier avoit pour femme une Princesse charmante. Dès que les deux nouveaux venus du château de *Rosefleur* parurent, *Galafre* ne s'occupa que de *Baudri*, à qui il vouloit demander l'explication d'un songe qui le tourmentoit ; mais la jeune Reine, sa belle-fille, ne regarda que *Maugis*. Le vieux Monarque ayant rendu compte de

ſon rêve, le frère d'*Oriande* lui déclara qu'il ſignifioit qu'une armée nombreuſe viendroit inceſſamment l'attaquer; qu'il n'avoit qu'à prendre ſes meſures pour ſe bien défendre; que pour y contribuer, il lui offroit, en la perſonne de *Maugis*, un jeune Chevalier aſſez brave pour commander ſon armée ſous lui & ſous ſes fils. *Galafre* accepta la propoſition, & confia un corps d'armée à *Maugis*; mais il ſe réſerva le principal. & ce fut à la tête de celui-ci qu'il ſoutint la première attaque des Perſans, qui débarquèrent peu de temps après en Eſpagne, & juſtifièrent ainſi la prédiction de *Baudri*. Mais hélas! ce que le Magicien n'avoit oſé annoncer, quoique ſans doute il l'eût prévu, c'eſt que le Roi *Galafre*, quoiqu'il fît des actions merveilleuſes, ne fut pas heureux contre les Perſans. La première diviſion de leur armée étoit commandée par l'Amiral de Perſe. Le Roi de Tolède l'invita à un combat ſingulier, ſuivant l'uſage de ces anciens temps, où les grandes guerres ſe terminoient preſque toujours par des duels; mais le Mahométan Perſan eut l'avantage ſur le Mahométan Eſpagnol, & ce dernier fut pourfendu d'un coup de

cimeterre qui lui partagea en deux la tête & tout le corps. Le déſeſpoir fut extrême dans Tolède. C'étoit à *Marcille* à prendre les rênes du Gouvernement & le commandement de l'Armée. Il s'en chargea & ſe prépara à donner une ſeconde bataille & à venger ſon père, laiſſant toujours *Maugis* au corps de réſerve. Celui-ci étoit prêt à combatre; mais ne voulant point prévenir l'ordre du Monarque au ſervice de qui il étoit, il l'attendit dans la ville, & ne s'ennuya pas en l'attendant; car la Reine, femme de *Marcille*, qui, comme nous l'avons dit, étoit jolie & aſſez coquette, avoit formé des projets ſur *Maugis* dès le moment qu'il étoit arrivé à la Cour de ſon beau-père, & les avoit ſuivis vivement & heureuſement, tant devant qu'après la mort de *Galafre*. Elle avoit fait ſavoir à *Maugis* dans quelles favorables diſpoſitions elle étoit à ſon égard; & celui-ci en avoit profité en jeune homme incapable de laiſſer échapper une bonne fortune. Les deux amans ſaiſiſſant tous les momens favorables, étoient encore enſemble lorſque le Roi *Marcille*, auſſi malheureux que ſon père, perdit une bataille

taille & la liberté. Voici comment la chose arriva : après la mort de *Galafre*, l'armée Persane fut renforcée par un géant formidable, nommé *Eſtournaut*. Il étoit haut de dix pieds, & armé d'un long croc, avec lequel il frappoit & enlevoit tout ce qui étoit à sa portée. *Marcille* ayant défié l'Amiral de Perse, sur lequel il vouloit venger la mort de son père, le géant s'avança à sa place, & ayant accablé d'injures tous les *Tolédans*, il appela tout haut leur Roi. *Marcille* sortit des rangs, & voulut parlementer ; mais sans l'écouter, le géant fondant rapidement sur lui, le saisit avec son croc, & l'ayant chargé sur son épaule, l'emporta dans le camp Persan comme une piece de gibier qu'il auroit attrapée dans la plaine. Les Espagnols furent consternés & troublés ; & comme il étoit à craindre que s'ils étoient attaqués alors, ils ne fussent mis en déroute, *Balligant* envoya appeler à son secours *Maugis* & son corps de réserve. On trouva le Chevalier avec la Reine, qui oublioit son époux pour ne s'occuper que de l'objet présent ; mais bientôt rappellés à eux-mêmes, les deux amans s'occupèrent des intérêts les plus importans,

» Qu'entends-je, Madame, s'écria *Mau-*
» *gis ?* le Roi & votre Etat ſont en dan-
« ger ? Il eſt de mon devoir de courir
» promptement à leur ſecours ; je vais
» être armé dans un inſtant ; & ma va-
» leur, mon armure & mon art, vous ré-
» pondent que j'aurai bientôt ſauvé votre
» Couronne & votre époux. » Auſſi-tot il envoie défier le géant pour le lendemain, & il revient paſſer la meilleure partie de la nuit dans la ville. A la pointe du jour il eſt ſur le champ de bataille, le géant paroît, & eſt attaqué : il ſe moque d'abord de la jeuneſſe & de la foibleſſe apparente de ſon adverſaire ; mais bientôt il éprouve ce que vaut un Enchanteur monté ſur *Bayard*, & armé de *Flamberge*. Le Roman prétend que le combat, entre *Eſtournaut* & *Maugis*, dura trois jours ; mais il eſt plus vraiſemblable que le géant fut culbuté, dès le premier jour, d'un coup de poitrail que Bayard lui donna dans les genoux, que ſon croc, quoique de fer, fut coupé par *Flamberge* ; qu'enfin le Chevalier Magicien lui trancha la tête à la vue des deux armées. Le Roi *Marcille* fut délivré : mais dès le lendemain l'Amiral de Perſe propoſa une troiſième bataille générale

& décisive, elle se donna, & les Persans furent défaits ; *Marcille* ôta la vie au meurtrier de son père ; & les troupes ennemies n'ayant plus de chef, se soumirent & offrirent même la Couronne de leur pays à *Marcille*. Celui-ci qui vouloit continuer de régner à Tolède, la refusa & l'offrit à *Maugis*, qui ne voulut point l'accepter, tant parce qu'étant Chrétien il dédaignoit de régner sur un Etat Mahométan, que parce que, s'il ne partageoit pas avec *Marcille* son Trône ; au moins étoit-il associé à une partie des agrémens de sa Royauté. Il étoit son Favori & son Général. Enfin *Balligant* accepta la Couronne de Perse, & se rembarqua avec les Persans ; cependant il restoit encore un ennemi à *Marcille*. *Aquilant*, Roi de Mayogre ou Maiorque, avoit pris le parti des Persans, & il falloit l'en punir ; le Roi de Tolède chargea de ce soin son Généralissime, qui ne le prit sur lui qu'avec peine, laissant dans Tolède la dame de ses pensées & de ses attentions constantes ; cependant il fallut bien s'y rendre. Il partit pour Maiorque, y débarqua, & attaqua la Capitale d'*Aquilant*.

Le Lecteur se rappellera s'il lui plaît, que cet *Aquilant* étoit le même que celui qui avoit fait, dix-huit ou vingt ans auparavant, une descente sur les terres du Duc d'Aigremont, avoit pensé enlever la Duchesse, & avoit du moins ravi ses deux enfans & sa sœur *Ysanne*; & que celle ci, plutôt que d'être maltraitée, s'étoit résolue de bonne grace, à épouser ce Roi de Maiorque. Il faut savoir, de plus, qu'elle avoit déja eu d'*Aquilant* un fils nommé *Bridoyne*, qui étoit, à un an près, de l'âge de *Maugis*. Celui-ci, qu'*Oriande* avoit instruit du secret de sa naissance, entendant parler d'*Aquilant* & d'*Ysanne*, connut tout l'intérêt qu'il y devoit prendre; mais il le dissimula: comme il n'avoit même aucun ménagement à avoir pour *Aquilant*, il le combattit d'abord, & eut le bonheur de le tuer. La Reine de Maiorque effrayée de cet avantage, & craignant que ce Général ennemi ne fit éprouver un sort aussi cruel à son fils, crut devoir se le concilier; elle lui fit demander un rendez-vous secret. *Maugis* déja accoutumé aux bonnes fortunes, & ne craignant, en jeune Chevalier intrépide, aucuns des dangers qu'on peut y

courir, l'accepta ; la Reine s'y trompoit peut-être elle-même, elle ne démêloit pas bien la nature des sentimens qu'elle avoit pour *Maugis* ; elle ne le connoissoit pas, & peut-être prenoit-elle pour une affection toute différente, le desir qu'elle avoit de faire connoissance avec lui : enfin le rendez-vous eut lieu dans un joli jardin ou verger, au pied d'une tour. La conversation commença par des larmes qu'*Ysanne* répandit, tant sur la mort de son époux dont, comme une autre *Andromaque*, elle vouloit fléchir le meurtrier, que sur le sort de son fils, qu'elle osoit recommander au vainqueur. Elle fit valoir pour l'attendrir, jusqu'au mérite d'être de la même religion que lui, & déclara qu'elle étoit Chrétienne. Le fils de *Beuves d'Aigremont* assura bien qu'il l'étoit aussi ; il prit de-là occasion de demander à la belle Reine quelle étoit sa famille, & lui nomma la sienne, alors tout fut changé. *Maugis* reconnut sa tante, & celle-ci embrassa tendrement son neveu, oubliant qu'il étoit le meurtrier de son mari : le jeune Chevalier vit avec plaisir qu'il commençoit à retrouver cette famille, dont il n'avoit pas

plutôt entendu parler, qu'il avoit voulu quitter *Roſefleur* pour la rejoindre. Dès le lendemain la paix fut annoncée entre les Maiorquins & les Tolédans ; *Bridoyne* fut aſſuré ſur ſon Trône, & ſe déclara vaſſal de *Marcille*, mais Chrétien. Tous ſes ſujets ſuivirent ſon exemple : *Maugis*, après avoir paſſé quelque tems dans ce pays, retourna à Tolède, où le Roi trouva bon qu'il eût ſoumis & pacifié Maiorque, quoique Mahomet y eût perdu quelques Partiſans.

Notre Héros paſſa encore quelque tems en Eſpagne, favori du Roi, & encore plus intimement & plus ſécretement de la Reine ; mais enfin ce bel accord fut troublé, & ce trouble obligea *Maugis* de courir à de nouveaux exploits. Il ſaiſiſſoit toutes les occaſions d'entretenir ſeule, la Reine de Tolède ; & comme il étoit jeune, le deſir de lier ces converſations, revenoient ſouvent. Enfin la Cour s'en apperçut, & il y eut quelque jaloux de leur bonheur aſſez méchant pour en avertir le bon Roi *Marcille*. Un jour, pendant que ce Prince étoit à la chaſſe, & que le Général étoit reſté au palais, ſous prétexte de former des projets de campagne mi-

litaire, on dit au Monarque que s'il vouloit revenir sur ses pas, il trouveroit la Reine tendrement occupée avec *Maugis*. Le foible Roi consentit à éclaircir un soupçon qu'il eût mieux fait de croire mal fondé. Il revint, & peu s'en fallut que la conviction ne suivît l'inquiétude : heureusement *Maugis* étoit sorcier. Dès qu'il entendit ouvrir la porte, il prononça certaines paroles, invoqua *Oriande*, & se trouva transformé dans le plus joli levrier du monde, qui, couché aux pieds de sa maitresse endormie, paroissoit vouloir la défendre des attaques de tous les survenans, aboyant & montrant les dents au mari même. Le Roi de Tolède n'eut rien à dire ; cependant le talent de *Maugis* pour la magie étoit si connu, qu'il resta encore contre lui quelque soupçon ; il s'en apperçut, craignit que la Reine ne fût tourmentée, & prit le parti d'aller servir en pays Chrétien.

Après avoir voyagé quelque tems, *Maugis* rencontra un Chevalier, suivi d'une petite troupe assez délabrée, qui, remarquant la bonne mine, la beauté du cheval & de l'armure de *Maugis*, implora son secours, & le pria de lui rendre servi-

ce. Le jeune Chevalier, qui ne cherchoit que des aventures capables de lui faire honneur, y consentit volontiers ; & s'étant expliqué, il se trouva que le Chevalier malencontreux étoit Chrétien, qu'il étoit Seigneur de la ville de Montbran, mais qu'il avoit été dépouillé de ses petits Etats par ce même Roi *Sorgalant* que nous avons vu, au commencement du Roman, venir attaquer les Etats du Duc *Beuves d'Aigremont*. Sa haine contre ce Duc, dont il n'avoit pu forcer le château, n'étoit pas encore éteinte, depuis plus de vingt ans qu'il avoit fait cette première irruption : il en méditoit une seconde ; mais pour cette fois il avoit pris un autre chemin, apparemment afin de mieux surprendre son ennemi. Il avoit passé près de Montbran ; & ne voulant point laisser derrière lui une place aussi forte, il s'en étoit emparé par le seul droit de convenance. Ainsi, ce fut de ce château que *Maugis* se chargea de le faire sortir, tandis qu'il y tenoit son quartier général, s'y reposoit, & mettoit son armée en bon ordre. *Maugis* ne fut point effrayé de ce qu'on lui dit que ce Roi Sarrasin (ennemi de son pere) étoit un géant formidable.

Il n'en fut que plus acharné à le faire périr. Il ne s'embarrassa gueres de la Reine *Esclarmonde*, & d'un jeune Chevalier nommé *Vivian*, son fils adoptif : il ignoroit que ce dernier étoit son frère. Il marcha donc vers Montbran, accompagné du véritable Seigneur de ce lieu. Quand ils furent près de la place, il fit camper sa petite troupe, & envoya défier *Sorgalant* au combat. Celui qu'il chargea de ce message, étoit un petit démon ou farfadet, nommé *Espiet*, que *Baudry* lui avoit laissé en le quittant à Tolède, & qui lui servoit d'Ecuyer, de Héraut d'armes, ou de Valet, suivant l'occasion. Jamais diablotin ne fut plus malin : nous en verrons plus d'une preuve dans la suite de cette histoire. *Espiet* en faisant son défi, trouva moyen de piquer si fort la vanité de *Sorgalant*, que celui-ci croyant courir à une victoire aisée, consentit aux conditions du combat, qui étoient que, s'il étoit vaincu, lui & toute son armée évacueroient le château de Montbran, & retourneroient à Palerme. Le jour ayant été pris pour le combat, ce fameux duel eut lieu ; & le détail que l'on en trouve dans le Roman de *Maugis*, im-

primé en prose, & qui fait partie de la Bibliothèque bleue, est fort ridicule. Ils se font l'un, & l'autre, des *gaberies* du plus mauvais goût, entremêlées de coups terribles. Malgré *Bayard* & *Flamberge*, *Maugis* ne laissa pas que d'être culebuté & blessé dangereusement ; mais enfin le dernier coup qu'il porta à l'ennemi de sa famille, décida l'affaire, & le géant fut tué. Il fallut bien alors que son armée se soumît aux conditions du combat. La veuve *Esclarmonde*, & ce qui restoit de troupes Sarrasines, évacuèrent le château de Montbran, qui fut restitué à son véritable maître. *Maugis* y fut transporté, pour se guérir de ses blessures. On laissa les Infidèles faire tous les honneurs qu'ils voulurent au corps de leur Roi défunt, & même s'assembler pour lui choisir un successeur. Ils exigèrent qu'il épousât la Reine douairiere ; & elle n'hésita pas à proposer le jeune *Vivian* pour recueillir la succession complette de *Sorgalant*. Elle y ajouta une condition, c'est qu'il reviendroit aussi promptement qu'il seroit possible, faire la guerre au Duc *Beuves* ; mais il falloit, avant de retourner, se faire couronner à Palerme : ainsi les

Sarrasins repartirent, le nouveau Roi *Vivian* étant toujours inconnu à son frere.

Le Seigneur de Montbran étant entièrement délivré, & remis en possession de ses Etats, & pouvant se passer du secours de *Maugis*, celui-ci songeoit déja à se rendre dans le pays qu'occupoient ses parens, lorsqu'il apprit que son grand-père, *Arnaud de Montcler*, étoit assiégé dans son château par *Charlemagne*, ayant eu le malheur de déplaire à cet Empereur. Cette nouvelle le détermina à se porter de ce côté-là, à se jeter dans la place pour y secourir son aïeul; comme il avoit fait le Seigneur de Montbran : il voulut en même-tems y faire passer un convoi de vivres. Les moyens de parvenir à tout cela n'étoient pas trop aisés; mais le malin *Espiet* fournissoit des expédiens pour lever tous les obstacles, & il en trouva un dans cette occasion. Il fit déguiser son maître en Cardinal, & fascina les yeux de façon qu'on crut que *Bayard* n'étoit qu'une mule; lui même prenant *Flamberge* en main, marchoit sur cette monture ecclésiastique devant son maître, & l'on prenoit l'épée pour une croix, qui désignoit la qualité de Légat. Quelques

autres petits diablotins subalternes achevoient de composer le cortège : ils conduisoient des chevaux chargés de provisions pour *Montcler*, que les yeux fascinés prenoient pour des reliques & des *agnus*. Les premieres gardes du camp les arrêtent, mais avec respect, & conduisent le prétendu Légat à l'Empereur. *Maugis* étant présenté au Monarque, lui déclare effrontément que le Saint Père l'envoie au fond du Nord pour convertir les Payens : mais qu'il lui a ordonné de s'arrêter, chemin faisant, au château de *Montcler*, que Sa Sainteté désirant que la paix règne entre tous les Princes Chrétiens, l'a chargé de persuader à *Arnaud* de se soumettre entièrement & promptement à son Souverain. *Charles* satisfait de voir un Légat chargé de si belles instructions, l'engagea à rester quelques jours dans son camp, & voulut le régaler magnifiquement ; mais le faux Cardinal faisant fort l'empressé, quitte l'Empereur, & se rend à *Montcler*, avec tout son cortege. Là il se démasque, se fait reconnoître à son grand père, & en est reçu avec toute la tendresse imaginable. Le secours qu'il amenoit ranima le courage de la garnison, & *Arnaud* osa faire dire à l'Em-

pereur qu'il avoit à présent tel Chevalier dans son château, qui pouvoit défier le plus brave de son armée. *Charlemagne* vit alors qu'il avoit été trompé, & l'on peut bien juger qu'il fut furieux. Il invita ses Chevaliers à repousser l'insolence des assiégés, & il n'y en eut aucun qui ne s'empressât pour combattre le nouveau venu. *Ogier-le-Danois*, qui étoit dans l'armée de l'Empereur, & dont la réputation étoit si grande, se présenta comme les autres, & *Maugis* le choisit de préférence pour le combattre : ce fut dans ce combat que l'un & l'autre Chevalier, montrant tout ce dont ils étoient capables, l'on vit éclater, du côté d'*Ogier*, la plus sublime vaillance, & tout ce que la force, l'expérience & l'adresse peuvent produire d'efforts & de prouesses. Quant à *Maugis*, il n'avoit pas en lui-même de si grandes ressources ; mais celle de son art ne lui manquoient jamais au besoin. *Espiet* & les autres lutins faisoient prendre à tous momens, le change au brave & vaillant *Ogier*. Ils détournoient ses coups, de sorte que quand il vouloit diriger sa lance contre le corps de *Maugis*, qui auroit dû en être transpercé, il se

trouvoit n'avoir frappé que l'air: une autre fois, ayant levé son épée pour la laisser tomber sur la tête de l'élève d'*Oriande*, avec tant de pesanteur, qu'il auroit dû en être pourfendu, ainsi que *Bayard*, il se trouvoit que l'un & l'autre avoient évité l'atteinte, & que le glaive étoit entré en terre de plus d'un demi-pied. Enfin, après cinq ou six heures de combat, les lutins jugèrent à propos de les faire finir. Ils trompèrent *Ogier*, en lui faisant voir un phantôme sous la figure de *Maugis*, qui fuyoit vers la ville. *Ogier* croyant le suivre, y entra; dès qu'il fut dans le château de Montcler, on ferma la porte sur lui, & il fut obligé de se rendre prisonnier, au grand étonnement de l'armée de *Charlemagne*, & au grand chagrin de l'Empereur.

Maugis ne se borna pas à ce seul exploit. Les mêmes moyens, diversifiés dans leur exécution, lui procurèrent l'agrément de mettre dans les fers de son grand père, le Chevalier *Guillemer d'Ecosse*, le Roi *Othon de Pollice*, & enfin quatre cens Chevaliers qui avoient voulu donner un assaut au château. Dans le moment où ils l'attaquoient au-dehors,

les démons, par un tour de passe-passe, firent qu'ils se trouvèrent en-dedans, & par conséquent prisonniers. Les assiégés en rirent beaucoup, & les assiégeans en furent consternés.

Tout alloit bien pour *Maugis*, lorsqu'il fit une imprudence, dont il pensa avoir à se repentir. Il voulut aller au camp de *Charlemagne*, pour savoir ce que cet Empereur pensoit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis quelques jours. Il comptoit bien se divertir de son étonnement, & effectivement la scène fut d'abord assez plaisante. *Maugis* se déguisa en pélerin; & étant sorti secrètement du château, il fit un grand tour, & entra dans le champ de *Charlemagne*, comme s'il fût venu du dehors. Il chantoit de ces beaux Cantiques que les gens qui viennent de loin, débitent pour édifier les fidèles, & pour en obtenir d'abondantes aumônes. Ces chansons pieuses contenoient tout ce que le feint voyageur prétendoit avoir vu de merveilleux & de miraculeux dans ses pélérinages. *Charlemagne* les écouta avec admiration, & se les fit repéter plusieurs fois. Mais quel fut son étonnement, lorsque *Maugis* lui présentant un bourdon de

bois assez commun : » Magnanime Em-
» pereur, lui dit-il, ce bourdon est fait
» avec le bois des cèdres du Liban, sur
» lequel on a enté des roses de Jéricho.
» Tous les ans, la nuit de Noel, il pousse
» des fleurs, qui durent jusques à la fête
» de l'Epiphanie ; d'ailleurs, cet instru-
» ment a été trempé dans les eaux du
» Jourdain, à l'endroit même où J. C.
» fut baptisé, & il est devenu par-là une
» espèce de relique. Je crois faire à Votre
» Majesté un présent digne d'elle, en lui
» offrant une piece aussi rare ; je la prie
» de me faire l'honneur de l'accepter. »
Charlemagne l'acceptoit, & ordonnoit en même-temps à son Trésorier de donner beaucoup d'or au Pélerin, lorsqu'un valet de la Cour, nommé *Griffonnet*, s'avisa de reconnoître, dans la figure du Pélerin, les traits de celui qui avoit, quelque temps auparavant, joué le Cardinal, & trompé, sous ce déguisement, toute la Cour de France. *Maugis* ne fut pas plutôt sorti pour aller toucher son argent, que *Griffonnet* découvrit son soupçon, qui parut si bien fondé, que l'Empereur donna ordre d'arrêter le prétendu Pélerin. Ce qui fut exécuté.

Les rieurs furent alors, pour un mo-

ment, du côté de *Charlemagne*. On ne parloit pas moins dans le camp de l'Empereur, que de faire pendre le Magicien, qui avoit plusieurs fois dupé le plus grand Monarque de la terre. On croyoit que *Maugis* alloit servir de preuve qu'il est dangereux de tromper les Rois; mais si l'art de cet Enchanteur ne l'empêchoit pas de faire quelquefois des sottises, les démons qui veilloient à sa sûreté, empêchoient qu'elle n'eussent de fâcheuses suites. *Espiet*, qui s'apperçut du danger que couroit son maître, traversa les airs, & alla hâter l'arrivée d'un secours qu'il avoit déja imploré pour *Arnaud de Montcler*, au nom & par l'ordre de *Maugis*. C'étoit celui de *Bridoyne*, Roi de Maiorque. Non-seulement le lutin fit faire à l'armée de ce cousin de son maître, des marches forcées, qui l'approchèrent bientôt du quartier général de *Charlemagne*, mais encore il imagina une ruse de guerre, & distribua à chaque soldat & cavalier de la troupe, une trompette, un tambour, & un flambleau allumé. Ce fut dans cet équipage, qu'au milieu de la nuit, les guerriers Maiorquains se firent voir & entendre sur les derrières de l'armée Françoise. Ils pré-

sentoient un front assez étendu ; & le bruit que faisoient tous ces instrumens militaires, ainsi que l'éclat de tous ces flambeaux dispersés, persuaderent à *Charlemagne* qu'un secours dix fois plus considérable que n'étoit celui des Maiorquains, s'avançoit pour empêcher la conquête du château de Montcler. Le trouble se répandit dans le camp Impérial. *Charles* assembla à la hâte son conseil ; le Duc *Naimes de Baviere*, *Salomon de Bretagne*, & *Houel de Nantes*, les plus sages de ses Généraux, furent d'avis de décamper. Le lendemain l'armée Maiorquaine se trouva postée de façon qu'ayant un bois à son centre, & étant disposée à droite & à gauche, de maniere qu'on pouvoit croire que la forêt même étoit remplie de troupes, le secours parut toujours considérable, & la résolution de la veille fut promptement exécutée. L'Empereur, en partant, renvoya *Maugis* à Montcler, & demanda qu'on lui renvoyât, en revanche, *Ogier-le-Danois*. *Arnaud* sentant qu'il falloit faire pont d'or à un si puissant ennemi, renvoya tous les Chevaliers François qu'il détenoit dans son château, & fit faire toutes les excuses, & assurer l'Empereur

de tous ſes reſpects. *Charles* lui rendit ſes bonnes graces ; la guerre fut ainſi totalement terminée, & le château de Montcler délivré, graces à l'habileté de *Maugis*, & à l'adreſſe de ſes diablotins.

Cependant le Chevalier enchanteur ne reſta pas long-temps oiſif dans ce château. *Arnaud* ayant voulu faire donner de ſes nouvelles au Duc *Beuves* ſon père, il apprit que le château d'Aigremont étoit déja aſſiégé par *Vivian*, qui, ſuivant ſa promeſſe, étoit revenu avec *Eſclarmonde* attaquer l'ancien ennemi de *Sorgalant*. A cette nouvelle, il offrit à ſon grand-père d'aller ſeul au château de ſon père, & de ſe faire connoître de ſes parens, en les délivrant & les vengeant. Quoique cette réſolution fût & parût hardie, on avoit aſſez de confiance dans les talens de *Maugis*, pour ne pas héſiter à y conſentir. Il ſe rendit donc au camp de *Vivian*, avec ſon fidèle *Eſpiet*, & s'étant tous deux déguiſés en Chevaliers mal équipés, & ayant faſciné les yeux de maniere à faire prendre *Bayard* pour un cheval étique, & *Flamberge* pour une vieille épée rouillée, il ſe préſente en cet équipage, & demande à parler au Roi de Montbran & à la Reine *Eſclarmonde*,

On l'introduit devant eux ; & là, d'un ton plus ferme, & d'un air plus effronté que ne comportoit leur accoutrement : *Roi & Reine de Montbran*, leur dit Maugis, *je viens vous proposer de renier vos dieux, Mahom & Torvagant ; de renoncer à toute cette canaille ; de vous chrétienner, & de vous faire baptiser, faute de quoi je vous défie, vous & tout votre ost, conjointement & séparément ; & si je parviens à vous vaincre, le monde sera convaincu que vous Roi* Vivian, *êtes un couard, & vous, Reine* Esclarmonde, *une mal vivante.* A ce propos insolent, le Monarque assiégeant entra dans la plus grande fureur ; & comme *Maugis* faisoit caracoler son cheval, qu'on prenoit pour une rosse, en attendant la réponse, il ordonna à ses gens de se jetter sur lui, & de l'arrêter ; mais à l'instant *Bayard & Flamberge*, parurent tels qu'ils étoient ; l'un rua, l'autre frappa, & dissipant la troupe qui vouloit les accabler, ils se firent jour jusqu'à la porte du château d'Aigremont. Mais de quel spectacle *Maugis* ne fut-il pas frappé en s'approchant ! Il vit un vieux Chevalier renversé de dessus son cheval, & prêt à

être accablé par des guerriers Sarrasins. C'étoit son père ; quoiqu'il ne le reconnût pas d'abord, touché de compassion, il vole à son secours, écarte ou tue les infidèles, & entre dans le château portant dans ses bras le vieillard froissé & blessé, quoiqu'assez légerement. Les éclaircissemens furent encore plus touchans que la premiere scène. Le Duc avoit eu un songe qui lui avoit annoncé qu'il recevroit le lendemain un secours efficace : en conséquence il étoit sorti de la place de grand matin, avoit été enveloppé par les ennemis, & étoit prêt à succomber, lorsqu'il avoit été délivré comme nous venons de le dire. Ce fut en présence de la Duchesse que *Maugis* raconta ce qu'*Oriande* lui avoit appris des premières circonstances de son enfance. L'anneau qui étoit à ses oreilles en fournit la preuve. La Duchesse s'évanouit, & étant revenue à elle, versa en abondance des larmes de tendresse ; & le Duc pensa expirer de joie, en serrant son fils entre ses bras.

Enfin cette partie de la famille déja réunie, prit des mesures sérieuses pour se défendre contre un ennemi qui lui étoit

aussi cher que *Maugis*, mais qu'elle ne connoissoit pas encore.

Vivian, de son côté, s'étoit aperçu, à la manière dont *Maugis* l'avoit défié, & dont il étoit entré dans *Aigremont*, qu'il avoit affaire à un Magicien redoutable, & il crut devoir lui en opposer un autre : ce fut un Sarrasin nommé *Néron l'Enchanteur*, très-habile dans son art, & à qui il étoit arrivé des aventures merveilleuses. Il signala son arrivée, au camp des assiégans, par des traits qui eussent effrayé tout autre que *Maugis*. Il cria du camp au château, qu'il étoit arrivé auprès de *Vivian*; & s'annonça d'une voix si forte qu'il fut entendu de dix lieues à la ronde. En même temps il lança un dard qui, volant dans les airs, & cherchant sa victime, traversa remparts & murailles, & vint frapper un Chevalier aux pieds du Duc *Beuves* & de la Duchesse. Le lendemain il fit voler en l'air toutes les portes & les fenêtres du château, de sorte qu'il n'y resta que les murailles. Les assiégés furent très-consternés : mais *Maugis* n'en fit que rire : *je mettrai ordre à ce badinage*, dit-il au Duc son père : & en

même temps il fit crier par *Espiet*, que l'Enchanteur Chrétien du Duc d'*Aigremont* défioit au combat, pour le lendemain, l'Enchanteur Mahométan du Roi *Vivian*. Sa voix se fit aussi-bien entendre que celle de *Néron*; & celui ci rassuré par l'opinion de sa science, & par ses premiers succès, annonça à tous ceux de son parti, qu'ils seroient bientôt témoins du plus merveilleux combat particulier, qui se fût livré depuis long-temps. Les spectateurs ne furent point trompés dans leur attente. Le combat, entre le Sorcier Chrétien & le Sorcier Payen, commença au jour & à l'heure convenus. *Maugis* y parut monté sur *Bayard*, dans sa forme ordinaire & naturelle, & armé de *Flamberge*, dont la lame n'étoit que d'acier, tandis que *Néron* parut monté sur un *Hippogrife* ailé, & armé d'un glaive flamboyant; mais ces formes n'étoient qu'illusoires, tandis que les avantages de la monture & de l'armure de son adversaire étoient réels. *Maugis* ne s'y trompoit pas; & l'anneau qu'il avoit aux oreilles, l'éclairant sur tous les enchantemens qu'on pouvoit lui opposer, il pointoit toujours devant lui, & touchoit

Néron, dans le temps que celui-ci paroiſſoit être à cinquante pieds au-deſſus de ſa tête. Ce fut par ce moyen qu'il parvint à lui abattre le bras gauche d'un revers de *Flamberge*. Le Sarraſin furieux d'avoir perdu ainſi un de ſes membres, ſe mit à appeler à ſon ſecours tous ſes dieux, ou, ſi l'on aime mieux, tous les diables voués à ſa ſecte. Le Roman les nomme *Lucifer*, *Caïn*, *Pilate*, & *Burgibus*; le Chrétien de ſon côté, invoqua le vrai Dieu, ſes Saints & ſes Anges, & auſſi tôt on vit arriver, d'un côté, une troupe de corbeaux noirs & hideux, armés de becs crochus, & d'ongles terribles, qui voulurent ſe jeter ſur *Maugis*; mais bientôt il eut dans ſon parti des faucons blancs d'une force merveilleuſe, qui combattirent les corbeaux. Cette bataille aërienne décida du ſort de celle qui ſe paſſoit ſur terre. Les faucons tuèrent tous les corbeaux, & *Maugis* donna ſur la tête de *Néron* un ſi furieux coup de *Flamberge*, qu'il la lui fendit en deux, & que l'épée entrant dans la poitrine, la traverſa au point de mettre le cœur à découvert. *Bayard* ſe jeta auſſi-tôt ſur

le

le cadavre ſanglant du Sorcier infidèle, & mangea ce cœur. A l'inſtant *l'Hippogrife* diſparut; l'enchantement de *Néron* fut diſſipé, & *Maugis* entra triomphant dans la place.

Cependant le ſiége ne fut point encore levé; les deux parties appelèrent à leur ſecours des alliés puiſſans. *Vivian* attira dans ſon parti le Roi *Murgalant*, Payen comme lui; & le Duc *Beuves* fit venir auprès de lui le Comte *Arnaud*, ſon beau-père, & le Duc *Aimon de Dordogne* ou d'*Ardennes*, qui amena avec lui ſes quatre fils, encore jeunes, pour faire leurs premières armes. Chacun ainſi renforcé, crut pouvoir recommencer à ſe battre, & *Beuves* oſa défier au combat le Roi de *Montbran*; mais ſes forces ne répondant point à ſon courage, il fut culebuté par celui-ci, fait priſonnier, & envoyé à la Reine *Eſclarmonde*, qui avoit deſiré de le tenir en ſa poſſeſſion, pour venger ſur lui la mort de *Sorgalant*. *Maugis* ne perdit pas un moment pour prévenir cette vengeance: il propoſa le combat à *Vivian*, en faiſant les plus grands ſermens qu'il n'emploieroit que ſa force naturelle, & ſuivroit les loix de

la Chevalerie. Le combat se livra effectivement de très-bonne grâce & de très-bon jeu, entre les deux partis; & aucun des assaillans ne fut blessé. Mais *Espiet* qui n'avoit rien promis, en amusant *Vivian*, l'engagea tout doucement à s'approcher du château, dans lequel *Maugis* le contraignit ensuite d'entrer. Dès qu'il l'y tint, comme il ne vouloit lui faire d'autre mal que de l'obliger à rendre son père, il lui prescrivit cette loi, à laquelle *Vivian* sentit bien qu'il étoit obligé de se rendre. Celui-ci manda donc promptement à *Esclarmonde* de renvoyer le Duc *Beuves* sain & sauf, si elle vouloit obtenir sa délivrance. La Reine craignant pour son époux, prit aisément ce parti; mais pendant ce temps-là, *Vivian* étant avec *Maugis* & la Duchesse sa mère, celle-ci remarqua à son oreille cet anneau enchanté, qui étoit la marque à laquelle elle avoit déja reconnu son fils aîné. Cette remarque donna lieu à une explication dont le résultat fut que *Vivian* étoit le second de ses enfans. Cette mère, jusqu'alors si malheureuse se voyant réunie à toute sa famille, cessa de regarder comme son ennemi celui qui venoit de

faire tant d'efforts pour la priver, elle & le Duc son mari, de leurs Etats. Il ne fut plus question que de déterminer *Vivian* à embrasser la Religion de ses pères ; c'est ce qu'il fit ; *Esclarmonde* l'imita, & leur armée entière, entraînée par leur exemple, & ayant été d'ailleurs témoin du miracle des faucons blancs, qui avoient battu les corbeaux noirs, se soumit aussi au joug du Christianisme. *Charlemagne* fut le parain des Monarques convertis, qui se rendirent à sa Cour avec leurs parens. Il ne s'agissoit plus que de faire adopter la même créance par tous les peuples du *Montbran*, sur lesquels régnoit *Vivian* : l'Enchanteur Chrétien se chargea d'être leur Apôtre ; & il partit pour ce pays-là, avec les Souverains & deux Evêques suffragans de l'Archevêque *Turpin*, qui se chargèrent de joindre l'enseignement aux miracles.

Maugis, en partant pour cette dévote expédition, crut n'avoir plus besoin de sa monture ni de son armure, n'ayant plus d'ennemis à combattre ; il se résolut donc à remettre *Bayard* & *Flamberge* en de nouvelles mains, & il choisit, pour faire ce magnifique présent, ses quatre neveux,

fils du Duc *Aymon :* comme l'animal fée étoit d'une longueur & d'une force singulières, il fut décidé qu'il les porteroit tous quatre, en attendant que les trois cadets eussent chacun, conquis un autre bon cheval. L'épée *Flamberge* fut confiée à l'aîné (*Renaud*) qui fut, depuis, si illustre. Les trois autres (*Guichard*, *Allard* & *Richardet*) ne furent que ses suivans, jusqu'à ce que chacun eût mérité, par ses prouesses, une gloire égale à celle de leur aîné.

Maugis & son frère exécutèrent heureusement leurs projets de conversion: mais les voisins de *Montbran* qui étoient restés Sarrasins, furent très-mauvais gré à *Vivian* d'avoir abandonné leur parti; ils se liguèrent pour lui faire la guerre, & les deux frères furent obligés de s'armer, de nouveau, pour la soutenir. Ils appelèrent à leur secours, 1°. l'Empereur *Charlemagne*; 2°. tous ceux de leur lignage. Le premier refusa de se prêter à leurs desirs, mais les autres s'y rendirent tous, & l'on vit bientôt réunis à *Montbran*, *Arnaud de Montcler*, son gendre le Duc *Beuves*, ses neveux, fils d'*Aymon*, *Gérard de Roussillon*, son frère. Du parti

opposé se trouvoient le Roi *Marcille de Tolède*, *Balligant*, son frère, qui (comme nous l'avons dit) étoit Roi de Perse, & *Malaquin*, Roi d'Afrique. Les armées commandées par des Chefs si illustres, de part & d'autre, furent bientôt en présence. *Vivian* sortit le premier de Montbran pour attaquer *Balligant*. Il le combatit, & le culbuta d'un coup de lance; mais *Marcille* étant venu au secours de son frère, le renversa à son tour, & même le fit prisonnier. A cette nouvelle tous les guerriers Chrétiens s'empressèrent à recouvrer ou à venger celui pour lequel ils avoient pris les armes: *Renaud* fut celui qui se signala par de plus grands exploits, car il tua *Malaquin*, à qui la garde de *Vivian* avoit été confiée, & qui lui avoit fait essuyer les plus mauvais traitemens. Après avoir délivré son cousin, *Renaud* tua (à ce qu'on assure) douze mille Sarrasins. Cependant la guerre ne finit pas encore: un nouveau Roi, nommé *Danebuco*, vint augmenter l'armé des Infidèles. Le vieux *Arnaud de Montcler* osa le combattre, & le tua; mais hélas! *Balligant* vengea sa mort, & fit perdre la vie au grand-père de notre Héros. La guerre

fut plus vive alors que jamais : *Maugis* & ses parens firent les derniers efforts. Notre Enchanteur Chrétien donna les preuves de la valeur la plus héroïque ; il ne voulut point avoir obligation à son art, d'une satisfaction aussi légitime : enfin la guerre fut heureusement terminée, & les Mahométans furent obligés de se retirer dans leurs Etats, laissant *Vivian* paisible possesseur des siens, & libre de suivre la sainte religion qu'il avoit embrassée.

A cette époque il sembloit que les malheurs du Duc de *Beuves* alloient être entièrement finis, & qu'ayant retrouvé ses deux fils, voyant le second, Roi & vainqueur de ses ennemis, & le premier généralement estimé & admiré, comme un des plus hardis Chevaliers & des plus habiles Magiciens du monde, il n'eût plus qu'à jouir, en repos, de sa gloire & de celle de ses enfans : mais il n'en fut pas ainsi ; & nous allons voir l'histoire de *Beuves d'Aigremont* finir d'une manière bien tragique.

Charlemagne, qui a été le plus grand & le plus puissant Monarque que l'Europe ait vu dominer sur elle, avoit des foiblesses & caprices, dont ses sujets furent

plus d'une fois obligés de le punir, en se révoltant contre lui. Il s'avisa d'être jaloux de la gloire que tous les parens de *Vivian* venoit d'acquérir, en le maintenant sur son trône. Il y fut excité, surtout par le traître *Ganelon*, Comte de Mayence. Celui-ci étoit parent très proche de *Beuves* & d'*Aymon*, descendans comme lui de *Doolin de Mayence*. Leurs intérêts auroient dû être communs; mais il y avoit eu, dès leur jeunesse, une jalousie bien établie entre les aînés descendans de *Doolin* & les cadets; & elle étoit si enracinée dans l'esprit de *Ganelon*, qu'il regardoit les maisons d'Aigremont & de Clermont comme ses ennemies. Celui-ci persuada donc à l'Empereur qu'il devoit envoyer sommer *Beuves*, *Maugis* & *Vivian*, de venir en personnes à Paris, lui rendre un nouvel hommage; & comme on vouloit rendre cette sommation non-seulement éclatante, mais même offensante pour le Duc *Beuves*, *Ganelon* engagea *Charlemagne* à en charger *Henri*, Comte de Poitiers, personnage très-haut & très-dur, plus capable d'irriter un vassal puissant, que de le porter à se soumettre de bonne grace

au Seigneur ſuzerain. *Henri* remplit ſa miſſion, conformément à ſon caractère. Il arriva à Aigremont dans le temps que le Duc étoit à table; il ſe fit introduire ſans avoir prévenu de l'objet de ſa miſſion; il parla au nom de ſon maître avec hauteur; (on pourroit dire avec fureur) il tonna, menaça, inſulta même, preſque avant que de dire ce dont il étoit queſtion. Enfin il échauffa la bile du bon vieux Duc, à tel point, que celui-ci, hors de lui-même, ſaiſit ſon couteau, & le jeta contre le furibond & mal-adroit Ambaſſadeur, ſi malheureuſement, qu'il lui perça le cœur, & le fit tomber mort au milieu de la ſalle du feſtin. On peut bien juger que *l'émoy* fut grand, & que l'on commença à en ſentir toute la conſéquence dans la petite Cour d'*Aigremont*. Les gens de la ſuite du Comte de Poitiers emportèrent ſon corps mort à Paris, & ce ſpectacle ne put qu'achever d'irriter un Monarque déjà maldiſpoſé. Il voulut menacer *Beuves* des plus cruels ſupplices, & le faire trembler pour l'amener à ſes pieds; mais il eut de la peine à trouver dans ſa Cour quelqu'un d'aſſez hardi pour remplir

ſes vues. Enfin *Lothier* ou *Lothaire*, fils de l'Empereur, ſe chargea de cette déſagréable commiſſion; & la façon dont il la remplit, fut véritablement funeſte. Fier de ſa naiſſance & de la grandeur de ſon père, il ſe comporta avec encore plus de hauteur que le Comte de Poitiers, & penſa avoir le même ſort. Heureux de pouvoir s'échapper, il retourna auprès de *Charlemagne*; après avoir vu maſſacrer ſous ſes yeux la plus grande partie de ſes gens. Auſſitôt la guerre fut déclarée. L'Empereur marcha avec ſon armée & ſes douze Pairs contre l'inſolent Duc, & celui-ci appela encore une fois à ſon ſecours toute ſa famille, & notamment ſon fils *Vivian*. *Charles*, perſonnellement irrité, n'héſita pas à combattre lui-même, & fit de grands exploits. Perſuadé que le reſpect dû à ſa couronne engageoit à le ménager, il n'en étoit que plus hardi à le frapper; & ce fut dans une de ces occaſions qu'il tua de ſa main le Roi *Vivian de Montbran*. Quel fut alors le déſeſpoir du Duc *Beuves!* Il ne peut s'exprimer: cependant il continua encore pendant quelque temps la guerre, mais avec dé-

courageement, & ayant (comme dit le Roman) la mort dans le cœur. Mais enfin ſes parens l'engagèrent à demander la paix. *Gérard de Rouſſillon* la négocia, & elle fut conclue à condition que *Beuves* feroit les excuſes les plus humbles au meurtrier de ſon fils. Quelque dure que fût cette condition, il s'y ſoumit, & ſe rendit à Paris dans l'état le plus humiliant, non-ſeulement pour y demander pardon, mais encore pour demander en grace de ſervir l'Empereur dans les expéditions qu'il méditoit contre les infidèles. Il étoit près d'arriver dans la capitale, lorſque le perfide Comte *de Mayence*, craignant une réconciliation deſirable pour tout bon François, mais qui auroit pu être contraire à ſes intérêts (parce que dans les explications on auroit pu démêler ſes menées, & ſuivre les traces de ſes intrigues) *Ganelon* enfinprit l'horrible parti de faire aſſaſſiner le malheureux Duc *Beuves*; & pour cet effet il envoya au-devant de lui une troupe de gens qui lui étoient dévoués, qui, ſous le plus faux de tous les prétextes, lui cherchent querelle, & en fin lui déclarent que c'eſt par ordre de *Charlemagne* qu'ils lui ôtent la vie. *Beuves* crut reconnoître dans ce fu-

neſte & dernier événement de ſa vie, un décret de la Providence, auquel il ne pouvoit s'oppoſer. Il ſoupira, & expira.

Deux ſeuls de ſes gens allèrent porter la nouvelle de ſa mort, l'un à *Charlemagne* dans Paris, l'autre à la Ducheſſe d'*Aigremont* & à ſon fils. Le Monarque plaignit le ſort de *Beuves*, déſavoua hautement le propos des aſſaſſins, & vouloit même qu'ils fuſſent punis de leur crime. Mais *Ganelon* deſtiné à en commettre encore bien d'autres, trouva moyen de laiſſer ignorer à l'Empereur qu'il fût l'auteur de celui-ci; il fit même ſemblant de plaindre le Duc *Beuves*, & de pourſuivre les aſſaſſins qu'il fit ſauver. Quant à la Ducheſſe & à *Maugis*, ils pleurèrent amèrement, ſincèrement & long-temps, l'une ſon mari, l'autre ſon père. Enfin ils prirent des meſures pour le venger. Mais ces meſures ne réuſſirent que long-temps après, comme nous le verrons dans l'Hiſtoire des quatre fils *Aymon* & de *Renaud de Montauban*, que nous allons extraire, & qui fait la ſuite de celle-ci.

Hiſtoire des quatre fils Aymon.

Le Roman que nous allons extraire, & dont le Héros principal eſt *Renaud de Montauban*, a été connu & admiré de nos pères, & eſt tombé enſuite dans le décri. Du moins n'eſt-il pas entièrement oublié, puiſque le nom de ce quatre Héros eſt connu de tout le monde. Ceux qui ont le plus approfondi cette Hiſtoire, ſavent que la vie de *Renaud* eſt auſſi belle, à beaucoup d'égards, que celle de *Roland*, & que le Héros en eſt même plus intéreſſant, parce qu'on nous le repréſente comme bien plus aimable.

Nous retrouverons mêlée avec l'Hiſtoire de *Renaud* & de ſes frères, la continuation de celle de leur couſin *Maugis*; mais ce n'eſt pas encore dans ce volume qu'eſt la plus ſingulière des aventures de cet enchanteur Chrétien.

Charlemagne ayant paru très-affligé de la mort du Duc *Beuves*, & ne pouvant être ſoupçonné de l'avoir ordonnée, le Duc *Aymon* & les quatre enfans de celui-ci retournèrent à la Cour de l'Empereur. *Renaud* & ſes frères y furent reçus & armés Chevaliers par l'Empereur même;

mais ils n'y furent pas long-temps sans perdre la faveur & les bontés du Souverain. Une querelle arrivée au jeu entre un neveu de *Charlemagne* & *Renaud*, eut des suites bien funestes. Le premier ayant voulu frapper le fils d'*Aymon* à la tête, avec son échiquier, celui-ci se saisit de l'instrument de jeu dont il se fit, dans le moment, une arme offensive, & étendit mort, sur le carreau, *Bertholet* (c'étoit le nom du Prince). Cet accident, ou si l'on veut, ce trait de vivacité, fut annoncé à l'Empereur par le perfide Comte de Mayence, comme un assassinat commis de dessein prémédité. L'Empereur entra dans une fureur terrible, & les quatre frères n'eurent rien de plus pressé que de se sauver, montés tous quatre sur le même cheval, qui heureusement étoit l'illustre *Bayard*. Cet animal fée les transporta avec rapidité, & sans que rien pût l'arrêter, jusques dans le château de Montfort, qui appartenoit à leur père, & où ils se crurent en sûreté. Mais le Duc *Aymon* ne s'y trouva pas; il étoit resté à Paris, & n'apprit ce qui étoit arrivé à son fils aîné, & la fuite de ses quatre enfans, qu'au moment où il se vit arrêté par ordre

de l'Empereur, comme coupable de la faute de *Renaud*. Le bon Duc eut beau proteſter de ſon innocence, l'Empereur trompé par *Ganelon*, ne voulut point l'entendre; & menacé des traitemens les plus barbares, il n'obtint ſa grace qu'à condition qu'il joindroit ſes vaſſaux à l'armée Impériale, quoique celle-ci eût ordre d'aller chercher ſes fils, de les combattre, & de les forcer dans leur retraite. Avec quelle douleur ce père tendre ne ſe vit-il pas réduit à cette extrémité!

Pendant qu'il en gémiſſoit, ſes enfans avoient embraſſé leur mère, lui avoient confié leur malheur, & ils avoient pris entr'eux les meſures les plus fortes pour ſe défendre contre *Charlemagne*. Déjà, quoique le premier Souverain de l'Europe & les douze Pairs de France, fuſſent bien capables d'en impoſer, ces jeunes gens avoient remporté ſur eux plus d'un avantage; ils avoient même fait pendre quelques-uns de leurs accuſateurs, qu'ils avoient fait priſonniers dans leurs premières ſorties, & qu'ils n'avoient pas jugé dignes de périr par leurs armes: c'étoit par ces gens-là mêmes qu'ils avoient ap-

prisque leur malheureux père étoit dans l'armée de *Charlemagne*. *Renaud* ne voulut jamais livrer de batailles, dans lesquelles un trait fatal auroit pu atteindre le respectable Duc *Aymon*. Il aima mieux tout abandonner que de faire courir à son père le moindre risque. Il résolut de fuir & de partir. Ses frères ne voulurent pas l'abandonner; mais qu'alloient-ils devenir tous quatre? Quelle profession alloient-ils embrasser? Dans quel pays pouvoient-ils se réfugier? Sans pouvoir le dire ni le savoir eux-mêmes, ils reçurent de leur mère tous les secours qu'elle pouvoit leur donner, & s'enfuirent. *Charles* étoit disposé à les poursuivre; mais le Duc *Aymon* engagea son Souverain à les abandonner à leur malheureux sort, & en récompense lui fit hommage-lige de toutes ses Terres; dont il parut ainsi priver entièrement ses enfans.

Renaud & ses frères étoient dans les Ardennes, ignorant quel parti ils prendroient; mais assuré de leur fermeté à le soutenir, tel qu'il fût, l'aîné les harangua. » Mes frères & mes compagnons d'in-» fortune, leur dit-il, puisqu'il ne nous

» est pas permis de rester en France, con-
» formément à notre naissance & à notre
» caractère, il faut nous rendre redou-
» tables au tyran qui nous opprime;
» soyons sauvages & brigands, plutôt
» que d'être lâches & barbares ». On ap-
plaudit à cette proposition, dont l'exé-
cution parut d'autant plus facile, que les
frères découvrirent une caverne dans la-
quelle ils pénétrèrent, & qu'ils trouvè-
rent remplie de vivres, & même de tou-
tes sortes d'effets précieux. Ils s'en empa-
rèrent: l'on se doute bien que ce trésor
appartenoit à des voleurs qui étoient alors
en campagne. Ceux-ci voulurent revenir;
Bayard, par un hennissement vigoureux,
avertit ses maîtres de leur retour; ils sai-
sirent les voleurs, en purgèrent la terre;
mais après s'être rendu maîtres de leur
habitation, ils adoptèrent leur usage,
quoiqu'en faisant souvent de tristes ré-
flexions sur la persécution qui les forçoit
à mener ce genre de vie. Ils couroient le
Royaume, se rendant redoutables aux
Sujets de *Charlemagne*, pour faire sentir
à ce Monarque quel tort il avoit eu de les
pousser à bout. Dans le cours de leurs
expéditions, ils découvrirent sur un rivage

escarpé de la Meuse, les ruines d'un château, dont la situation leur parut très-avantageuse; ils résolurent d'en faire leur place d'armes; & *Renaud* pensa à s'y établir comme dans une forteresse, d'où ils pouvoient braver impunément les forces de la France & de l'Allemagne. Ils rassemblèrent des travailleurs de tous les environs, & en rendirent en peu de temps les fortifications redoutables; le même pays leur fournit des habitans & une garnison; enfin ils trouvèrent moyen d'y former des magasins de vivres de toute façon. Ce château s'appelloit *Montessor*.

L'Empereur passoit de France en Allemagne, & menoit toujours avec lui le Duc *Aymon*. Sur ce qu'il entendit dire de ce repaire de brigands, il voulut l'assiéger en passant; mais il fut prévenu par la troupe de *Renaud*. *Richardet* étant envoyé à la découverte, apperçut le premier l'avant-garde de l'armée Impériale, commandée par le Comte *Hermanfroy*; il la surprit, la défit, & emmena un grand nombre de prisonniers, & beaucoup de butin au château. L'Empereur apprenant cette défaite, n'en fut que plus irrité. Il établit son corps d'armée au pied de la

roche, & proposa aux plus braves de ses Chevaliers de s'en rendre maîtres, assurant qu'il leur donneroit ce château & tout le pays adjacent, à titre de Comté. Cette promesse enhardit un Chevalier Lorrain, nommé *Ermin*, à tenter l'aventure. Il s'y prit d'abord avec ruse & finesse; il feignit de déserter, fut reçu à titre de transfuge dans le château, en reconnut bien la force, & tâcha d'y introduire les troupes de *Charlemagne*. Mais sa manœuvre ayant été découverte, *Renaud* en profita pour faire un grand nombre de prisonniers, parmis lesquels il y avoit des Officiers considérables. A mesure que, séduits par les avis qu'ils avoient reçus d'*Ermin*, ils s'introduisoient par un souterrain où ils ne pouvoient passer qu'un à un, ils tomboient au pouvoir de *Renaud*. Malheureusement un si grand nombre de prisonniers acheva de consommer en peu de temps tous les vivres de la forteresse, & d'ailleurs la garnison se trouva bientôt trop foible pour les garder. Alors *Renaud* & ses frères sentirent qu'ils ne pouvoient plus conserver *Montessor;* ils prirent secrettement entr'eux des mesures pour l'évacuer, & pour s'échapper sans être

pourſuivis par l'armée de *Charlemagne*, qui s'obſtinoit toujours à reſter devant la place. Ils réuſſirent dans leur projet, en faiſant tous les préparatifs d'une grande ſortie devant le quartier général de l'Empereur. Pendant la nuit, les priſonniers étant bien enfermés, ils deſcendirent, montés ſur *Bayard*, par un chemin détourné, avec l'élite de leurs troupes, ne laiſſant dans la place qu'un ſeul Chevalier chargé de faire à *Charles* la remiſe de la forteresſe & des priſonniers. *Charles* les reçut, comme on juge bien, avec plaiſir; fit raſer *Monteſſor*, & continua avec ſon armée ſa route vers l'Allemagne.

Les quatre frères, conduit par des guides très-ſurs, s'enfoncèrent ſi avant dans la forêt, que leurs ennemis perdirent entièrement leurs traces; mais eux obſervant, quoique de loin, l'armée de *Charlemagne*, cherchoient encore quelque nouvelle occaſion de ſe venger. Bientôt ils crurent l'avoir trouvée. Ils apperçurent une troupe, faiſant partie de l'arrière-garde, qui s'arrêtoit, & ſe préparoit à camper à part dans une petite plaine, où il leur étoit facile de tomber ſur elle. Ils reconnurent, à la bannière qu'on portoit

devant le chef de la troupe, qu'elle étoit commandée par *Huon de Senlis*. C'étoit un de leurs ennemis, partisan des perfides Mayençois. Ils n'hésitèrent pas à l'attaquer, & ce fut avec tant de fureur & de bonheur, qu'ils tuèrent *Huon*, & auroient entièrement détruit sa troupe, si, au milieu du carnage, *Renaud* n'eût aperçu un vieillard renversé en bas de son cheval, dont le casque & les éperons dorés, lui firent connoître que c'étoit un Chevalier de quelque conséquence. Il vole aussi-tôt à son secours, écarte ses gens, & le relève; mais quel est son étonnement quand il reconnoît *Aymon de Dordogne* son père! Cependant honteux de paroître devant lui sur le pied d'un rebelle, il conserva la visière de son casque baissée; & déguisant sa voix, il l'assura que non-seulement il ne lui seroit fait aucun mal, mais qu'il pouvoit retourner en toute sûreté & en liberté au camp de l'Empereur, avec le reste de la troupe dont il faisoit partie, & le corps d'*Huon de Senlis*; qu'il le prioit seulement de se charger d'une lettre cachetée pour le Monarque, par laquelle il lui feroit connoître qui il étoit. *Aymon* ne put se refuser à

cette proposition, & se chargea de la lettre, qui fut bientôt écrite. Elle apprenoit à *Charlemagne* que c'étoit par ses enfans même que le Duc de *Dordogne* avoit pensé être massacré. *Renaud*, après lui avoir fait de sanglants reproches de l'avoir exposé à commettre ainsi un parricide, quoique involontaire, l'assuroit qu'il alloit s'écarter si loin, qu'il ne se trouveroit plus exposé à un pareil malheur. Effectivement il résolut avec ses frères, de retourner dans l'intérieur de la France, & de se raprocher de leur patrie.

Ils retrouvèrent à Dordogne leur tendre mère, bien affligée de ce qui leur étoit arrivé, ainsi qu'à leur père, & ils achevèrent de la mettre au fait de leurs aventures. Le cousin *Maugis* étoit avec elle. Depuis la mort de *Beuves*, il étoit allé prendre de nouvelles leçons de magie dans les bras d'*Oriande*; mais les farfadets lui ayant appris des nouvelles de son oncle & de ses cousins, avoient obtenu la permission de venir à leur secours. L'on juge bien que les cousins se revirent avec plaisir. *Maugis* proposa à *Renaud* d'aller secourir *Yon*, Roi de Gascogne, qui avoit été dépouillé de ses Etats, & particulière-

ment de sa ville de Bordeaux, par un Roi Sarrasin, nommé *Bourgon*. Les fils d'*Aymon* n'hésitèrent pas à se charger de rendre ce service au Roi de Gascogne. Ils l'allèrent trouver dans un château où il avoit rassemblé sa petite armée; & *Yon* se crut bien plus fort avec l'aide de ces braves Chevaliers: il les reçut à bras ouverts. Le Roi de Gascogne avoit auprès de lui une Princesse charmante; c'étoit sa sœur, nommée *Clarice*. L'ancien Roman, en prose, de *Renaud de Montauban*, raconte en ces termes quelle impression le Chevalier & la Princesse firent l'un sur l'autre: *Si la regarda lors le Chevalier* Renaud, *& tant la veit belle & plaisante, qu'il sentit son cœur esmouvoir par fine amour parfaite, & dès icelle heure mit le temps passé en oubli; & quand* Clarice *le veit approuchier, elle se leva coulourée comme rose, & la face changiée, démonstrant manière amoureuse.... & s'adventura le Chevalier à lui dire sa pensée, & elle lui fit réponse si agréable, que en peu d'heures s'en amourèrent, & donnèrent leurs cœurs l'un à l'autre; & lui donna Demoiselle ung annel que elle avoit un de ses doigts, afin qu'il eût d'elle*

amoureuſe ſouvenance, puis après s'entrebaiſièrent au congié prendre.

Le Roi *Yon* s'étant apperçu de la paſſion de *Renaud* pour ſa ſœur, fut très-éloigné de la condamner; il ſentit, au contraire, qu'il pouvoit ſe ſervir utilement de ce moyen pour engager *Renaud* à le délivrer de ſon ennemi. Il promit donc de lui donner la Princeſſe en mariage, s'il lui rendoit cet important ſervice. L'eſpoir d'une pareille récompenſe, étoit plus que ſuffiſant pour déterminer un Héros tel que *Renaud.* Secondé de *Maugis*, de ſes frères, de *Bayard* & de *Flamberge*, il ne perdit pas un moment pour aller attaquer le Roi *Bourgon;* & il réuſſit, non-ſeulement à le vaincre & à le chaſſer de Bordeaux, mais encore à le pourſuivre juſques aux portes de Toulouſe, ſa capitale; & avant qu'il pût entrer dans cette ville, il le tua de ſa propre main, & apporta ſa tête au frère de la belle *Clarice.* De pareils exploits le rendoient bien digne de poſſeſſion de cette belle Princeſſe; il l'obtint, & le Roi de Gaſcogne y ajouta celle d'un Comté, dont la capitale étoit la ville de Montauban, au-deſſus de laquelle *Renaud* réſolut de

faire construire un fort & magnifique château. Son beau-frère contribua aux frais de cette construction, & fournit une partie des ouvriers; mais ce qui avança le plus les travaux, ce fut la science de *Maugis*, & le secours de ses farfadets & de ses lutins. Effectivement, si le diable ne s'en fût mêlé, comment *Renaud* eût-il pu construire, dans l'espace de six mois, un château immense, avec des souterrains si grands, qu'ils ne finissoient qu'à plusieurs lieues de distance du château. *Renaud* prit le nom de cette magnifique forteresse: c'est sous ce nom qu'il a été depuis connu dans l'histoire, & qu'il l'est encore par la postérité.

L'Empereur *Charles* ayant appris qu'il avoit fait ce magnifique établissement, en fut effrayé, & ne négligea rien pour faire réussir la funeste résolution de vaincre cet illustre Chevalier, qu'il eût bien dû plutôt conserver, & pour la gloire & pour le salut de son Etat. D'abord il s'approcha de la Gascogne, fit tenter le Roi *Yon*, & lui offrit les plus grands avantages, s'il vouloit livrer les quatre frères. Le Monarque Gascon hésitoit, & étoit à moitié

moitié séduit ; ils eussent été perdus si *Maugis* ne les eût avertis, & secourus à propos. *Yon* désespéré d'être découvert, & n'ayant d'autre ressource que de convenir qu'il avoit été la dupe de *Charlemagne*, ou plutôt des perfides *Mayençois*, prit, de honte, le parti de se faire Moine, se déclarant lui-même indigne d'être dorénavant reconnu pour Roi, & même pour Chevalier. Il céda tous ses Etats en Gascogne, à son beau-frère *Renaud* ; mais *Charles*, à son tour, s'en prenant à lui du mauvais succès de son entreprise, chargea son neveu *Roland* de poursuivre le foible & malheureux Monarque, malgré son abdication. *Roland* n'hésita pas à exécuter l'ordre de son oncle, & s'attacha si bien à reconnoître le Roi *Yon*, qu'il le trouva, quoique sous son froc ; il l'attaqua, & alloit lui ôter la vie, si *Renaud*, averti par *Maugis*, ne fût venu à son secours. Ce généreux beau-frère ne lui sauva la vie qu'après un terrible combat contre *Roland*. On juge bien qu'un duel, entre les deux premiers Héros de leur siecle, fut merveilleux. Nous ne nous arrêterons point à le décrire ; nous nous contente-

rons de dire que toutes choſes étant d'ailleurs égales, *Bayard & Flamberge* étant du côté de *Renaud*, *Roland*, cette fleur de la Chevalerie, ce Héros, qui a été celui de deux de nos volumes entiers, eût ſuccombé ſous les coups de ſon adverſaire, ſi *Maugis*, qui ne vouloit point voir anéantir un Héros deſtiné à rendre de ſi grands ſervices à la Chrétienté, n'eût ſéparé les combattans, & ne les eût accommodés moyennant la délivrance du Roi *Yon*.

L'Empereur, n'eſpérant plus, dans ce moment, de pouvoir ſe rendre maître du château de Montauban, retourna à Paris; & voulant ſubſtituer la fineſſe à la force, il fit publier une fête guerrière de courſes & de tournois, à laquelle il invita toute la Chevalerie de France & des pays étrangers. Le prix étoit une ſuperbe couronne d'or garnie de pierreries. Il ſe doutoit bien que *Renaud* ſeroit tenté d'y venir, & il comptoit trouver une occaſion de le ſurprendre: effectivement cette envie prit à *Renaud*; & malgré les inſtances de la belle *Clarice*, il voulut abſolument la ſatisfaire: mais elle obtint du moins que *Maugis* le guideroit; & voici

comment il se conduisit par le conseil de son cousin l'Enchanteur. S'étant rendu à Paris en toute diligence, il fit à la porte de cette ville une toilette fort singulière: il brunit ses armes, & les rouilla en quelques endroits, arracha les plumes de son casque, & barbouilla le lion représenté sur son écu. Il teignit *Bayard* de manière que sa couleur, d'un bel alezan brûlé, parut changée, & qu'on le prit pour un cheval pie. Il lui attacha le paturon avec une ficelle, de sorte qu'il paroissoit boiter tout bas. *Bayard* même se prêtant à la plaisanterie, alongeoit le col & le nez comme un porteur de choux. Ce fut dans cet équipage que le Chevalier & sa monture parurent à la barrière d'où devoient partir ceux qui disputoient le prix de la course. Il y fut reçut avec des huées, auxquelles il ne répondit que par un silence modeste, ou pour mieux dire, malin. Il demanda qu'on lui assignât une place, & on la lui donna à la suite de tous les autres coureurs. Il étoit suivi d'une espèce d'écuyer, valet, palfrenier, ou comme l'on diroit aujourd'hui, d'une espèce de *Jocket*. C'étoit son frère *Richardet*, qui ayant voulu être témoin

du spectacle, l'avoit suivi. Enfin le moment étant arrivé, & le signal donné, la barrière s'ouvrit & les coursiers partirent. *Richardet* ayant délié la ficelle du paturon de *Bayard*, l'animal fée s'élança comme un trait à travers la carrière, & culbutant tout ceux qui étoient devant lui, il arriva au but avant qu'aucun d'eux ne fût relevé. *Renaud* saisissant la couronne, la mit lui-même sur sa tête, & levant la visière de son casque ; *Ingrat Monarque*, s'écria-t-il, *reconnois le vainqueur de tes jeux, je suis Renaud de Montauban*; & aussi-tôt tendant la main à *Bayard*, il s'écarta du lieu de la fête, & alla rejoindre *Maugis* au rendez-vous donné. Il l'y trouva, & ils rirent beaucoup ensemble de la dernière aventure ; mais ils ne songeoient pas qu'ils avoient laissé dans l'embarras le cadet *Richardet*. Ce ne fut que le soir en soupant qu'ils s'apperçurent qu'il leur manquoit ; ils crurent d'abord qu'il auroit pu s'échapper au milieu du tumulte de la fête, & regagner *Montauban ;* mais *Maugis* ayant envoyé pendant la nuit un lutin aux nouvelles, il leur en rapporta le lendemain de bien singulières, & qui pouvoient

devenir très-fâcheuſes. Le prétendu *Jocket* de *Renaud* avoit été reconnu pour ſon frère, & il avoit été arrêté : dès le ſoir même l'Empereur ayant fait aſſembler ſes Pairs, ſes Barons, & toute ſa Chevalerie, avoit en leur préſence, mais ſans prendre l'avis de perſonne, jugé & condamné, de ſa ſeule autorité, le jeune fils d'*Aymon* à être pendu. Ce jugement avoit paru d'autant plus rigoureux à toute la Nobleſſe Françoiſe, que le père étoit encore dans Paris; mais ce que l'on trouva de plus atroce, ce fut la propoſition que fit l'Empereur à tous ſes Chevaliers, l'un après l'autre, de ſe charger de l'exécution du criminel. Il fut longtemps à trouver quelqu'un qui voulût ſe prêter à une action auſſi infâme. Les plus ſages & les plus hardis lui firent à ce ſujet de très-belles remontrances. Les Mayençois mêmes refuſèrent en rougiſſant; mais ils encouragèrent, ſous main, un Chevalier de leur parti, nommé *Ripu*, (qui étoit auſſi fort que méchant) à déclarer qu'il étoit prêt, moyennant une récompenſe conſidérable, que l'Empereur lui promit, à faire cette trop horrible fonction. L'heure fut indiquée au

lendemain ; à midi, & le lieu à *Montfaucon*, gibet de Paris.

Renaud & *Maugis* ayant appris ces nouvelles, jugèrent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour prévenir cet accident. Ils coururent à Paris, suivis d'une troupe qui avoit l'air redoutable, mais qui n'étoit probablement que fantastique, & l'effet de l'art de *Maugis*. Arrivés à Montfaucon, ils virent le malheureux *Richardet* au pied de l'échelle, & le Chevalier bourreau qui le pressoit de monter pour être plutôt débarrassé d'une commission, en elle-même, fort désagréable. On le força bientôt d'y renoncer ; *Renaud* délia son frère, & *Maugis* ayant livré l'exécuteur à ses lutins pour être exécuté lui-même, ils profitèrent de la commodité de la potence, & l'y ayant accroché, ils lui attachèrent sur l'estomac cette courte épitaphe :

Ci gît le Chevalier *Ripu*,
Qui voulut pendre, & fut pendu.

Renaud & *Maugis* le laissant là, retournèrent promptement à *Montauban*. *Charlemagne* s'apperçut bien qu'il n'é-

toit pas poſſible d'uſer de ruſe pour ſurprendre *Renaud*, & qu'il falloit aller, encore une fois, à force ouverte le chercher, & l'attaquer dans ſon fort, comptant du moins, dans cette occaſion, ſur ſes douze Pairs, & ſur la force & la valeur de ſes autres Chevaliers; il réſolut de prendre cette voie. Il aſſembla donc toute ſon armée, rappela auprès de lui tout ce qu'il avoit d'illuſtres guerriers; & marcha vers *Montauban* avec plus de forces, & une troupe plus redoutable qu'il n'en avoit jamais commandé. Aux nouvelles de ſon approche, l'alarme fut grande dans la forteresſe; mais *Maugis* raſſura ſes couſins, & leur annonça qu'il avoit encore trois tours qu'il pouvoit faire pour leur ſervice; mais qu'après les avoir employés, ils ſeroit obligé de s'éloigner d'eux. Il exécuta le premier, avant même que le ſiége fût formé. Il ſe chargea de faire entrer des vivres & des proviſions dans la place, au moment même que *Charlemagne* s'en approchoit. Il faiſoit l'arrière-garde d'un convoi de mulets & d'ânes, & les ſuivoit tout doucement, lorſque la garde du camp l'arrêta, & le conduiſit à l'Empereur, qui le

Div

reconnut, & jura que dès le lendemain il lui feroit éprouver le supplice dont il avoit délivré *Richardet*, & qu'il s'épargneroit la peine de choisir un Chevalier pour l'exécution. *Maugis* ne parut pas fort alarmé de cette terrible sentence : au contraire, il se mit à gaber, & amusa *Charlemagne* par des contes toute la soirée qu'il passa dans sa tente. Quoique ses contes ne fussent point trop ennuyeux, il endormit si bien l'Empereur, sa Cour & ses gardes, qu'il se trouva libre de retourner chez lui avec les animaux qui composoient son convoi, & qui étoient restés dans le camp. Mais au lieu des herbes & des légumes dont ils étoient chargés, le charme soporatif le rendant le maître d'y substituer ce qu'il jugeroit à propos, il emporta dans Montauban la couronne, la belle armure & la bonne épée *Joyeuse* de l'Empereur ; il y joignit même tous les écus & toutes les épées des douze Pairs de France ; enfin l'aigle à deux têtes, d'or massif, qui étoit placé au haut de la tente Impériale, & qui la distinguoit de toutes les autres. Chargé d'un si beau butin, l'on peut croire qui fut reçu dans la place avec de grands

applaudiſſemens. *Maugis* aſſura modeſtement que ce n'étoit-là que le premier plat de ſon métier, & qu'il ſeroit ſuivi de deux autres encore plus merveilleux. L'occaſion ne tarda pas à s'en préſenter. *Charles* & ſa Cour étant bien éveillés & bien irrités, envoyèrent faire les défis les plus outrageans aux aſſiégés, pour les déterminer à ſe battre contre tel des Pairs de France qui voudroit ſe préſenter. *Maugis* répondit du haut des murailles qu'ils pouvoient paroître tous dès le lendemain, qu'ils trouveroient à qui parler. En effet, le jour ſuivant, on apperçut les douze Pairs bien armés & en bel équipage, & ſuivis de leurs Ecuyers, qui portoient des écus & des épées nouvelles que ces Meſſieurs avoient pris, en place de ceux & de celles que *Maugis* leur avoit enlevés. L'Enchanteur, de ſon côté, parut ſans armes, vêtu galamment & ſuivi de douze Meneſtrels, munis, chacun, d'inſtrumens différens, qui ſe mirent à donner une ſérénade aux douze Pairs, avant que ceux-ci euſſent le tems de ſe fâcher, & de fondre ſur la troupe muſicale. *Maugis* à la tête, chantoit des paroles, dont voici le ſens:

Laiſſez-vous, nobles Paladins,
Amuſer par nos tambourins;
Venez, oubliant nos querelles,
Danſer avec nos Demoiſelles,
Nous avons pour les Chevaliers
Des Dames raviſſantes,
Et pour leurs galans Ecuyers,
De gaillardes Suivantes.

Il faut, ſur le front des guerriers,
Mêler les myrthes aux lauriers;
Il faut de même à la muſette
Allier la fière trompette.
Danſez, illuſtres Chevaliers,
Avec nobleſſe & grace,
Et vous, aimables Ecuyers,
Sautez avec audace.

S'amuſer même des combats,
C'eſt prouver qu'on ne les craint pas.
Pour un guerrier, le bruit des armes
Du plaiſir redouble les charmes.
L'honnête homme peut ſe gauſſer
De l'éclat du tonnerre;
Tout brave ſoldat doit danſer
Au plus fort de la guerre.

S'il n'y avoit pas dans cette chanson de quoi enchanter les douze Pairs de France, au moins l'art du chanteur étoit-il en état de suppléer : les Chevaliers, les chevaux s'émurent au son des tambourins magiques ; la troupe guerrière dansant, sautant, cabriolant malgré elle, entra dans le château de Montauban, précédée de la bande joyeuse ; on ferma les portes sur elle ; on baissa les herses, on leva les ponts : les douze Pairs de France se trouvèrent prisonniers, & d'abord assez honteux de l'être ; mais ils s'aperçurent bientôt que le tour qu'on leur avoit joué n'étoit pas sanglant. *Renaud* & la belle *Clarice*, *Allard*, *Guichard* & *Richardet*, chacun accompagné d'une belle & honnête Demoiselle, & une douzaine d'autres Dames aimables les invitèrent à se désarmer, & à passer gaiement la soirée. Le maître du château leur jura, sur son honneur, que ceci n'étoit qu'une plaisanterie ; que le lendemain ils seroient libres de retourner au camp de *Charlemagne*, & qu'on leur rendroit mêmes leurs bonnes épées & leurs écus, que *Maugis* ne leur avoit pris que pour gaber, & montrer son savoir faire. Cette

assurance leur fut donnée par *Renaud*, de si bonne grace & avec un si grand air de franchise, qu'ils ne purent former sur cela aucun doute; ils prirent donc leur parti, & passèrent dans le château de Montauban une nuit délicieuse, pendant laquelle on rit, on chanta, on dansa; & le lendemain, au grand jour, s'étant tous embrassés de la meilleure amitié du monde, ils reprirent leurs armures complettes, & regagnèrent la tente de l'Empereur, qui avoit passé une nuit affreuse dans la plus grande inquiétude, & qui vit avec le plus grand étonnement revenir toute sa Chevalerie, sans autre mal que la fatigue d'une nuit passée à danser. Ils rirent beaucoup de leur aventure, & en firent le récit au Monarque, avec toutes ses circonstances, croyant beaucoup l'égayer: mais *Charles* n'y étoit nullement disposé. Ils finirent par lui demander grace pour *Renaud* & pour *Maugis*; mais bien loin de l'obtenir, *Charles* prit le ton d'un Empereur très-sévère, & fut éloigné d'entendre raillerie, d'autant plus que la seule partie du butin qui n'avoit point été renvoyée, étoit son écu, son épée *Joyeuse*, & l'aigle d'or qui de-

voit être placée au-dessus de sa tente. Ainsi au lieu de faire des remercîmens aux assiégés pour les bons traitemens qu'ils avoient faits à sa Chevalerie, ils renouvella contre eux les plus terribles menaces. *Renaud de Montauban* eut encore alors recours à *Maugis*, & lui témoigna ses inquiétudes sur ces fâcheuses dispositions de leur Seigneur Suzerain. Je vois bien, répondit l'Enchanteur, qu'il faut que j'use de ma troisième & dernière ressource; mais après que j'aurai employé celle-là, il ne me sera plus permis d'avoir recours à d'autres, puisque, de ce moment-ci, je ne peux pas même nuire sérieusement à l'Empereur; du moins tâcherons-nous de lui faire comprendre quels sont ses torts envers vous.

Maugis fit d'abord faire au nom de *Renaud*, toutes les soumissions possibles à *Charlemagne*: des députés lui offrirent de renvoyer tout ce qui lui avoit été ravi dans son camp, entr'autres, la fameuse aigle d'or, pourvu que l'Empereur daignât leur pardonner. Mais *Charles* ne voulut rien entendre qu'on ne lui eût tout renvoyé. Il fit donc remettre aux députés des assiégés un grand coffre, qu'il fit char-

ger sur un cheval de somme, leur ordonnant de le lui ramener rempli de ces effets précieux, après quoi il verroit ce qu'il auroit à faire sur leurs soumissions. Comme il étoit très-tard quand ils reçurent cette réponse, les députés demandèrent à se reposer quelques heures dans le camp, & à ne partir que le lendemain à la pointe du jour, promettant d'être revenus avant midi. On y consentit, & en effet l'aurore du jour suivant paroissoit à peine, qu'ils quittèrent le camp, & arrivèrent avec leur coffre dans la citadelle. Mais, ô nos chers Lecteurs, que croyez-vous que contenoit ce coffre ou ce sac ? (car l'édition de la Bibliothèque Bleue, dit que c'étoit un sac) on le croyoit vuide, & l'on en vit, avec étonnement, sortir l'Empereur *Charlemagne*, lui-même, en camisole & en bonnet de nuit, dans l'état enfin où l'avoient surpris les lutins de *Maugis*; car c'étoient ces malins petits êtres qui avoient fait le rôle de députés; ils avoient, pendant la nuit, fait agir le charme soporatif, & avoient mis l'Empereur au sac. Quoique les fils d'*Aymon* fussent très-étonnés de cette aventure, le plus surpris fut sûrement l'Empereur; il

rougissoit de honte, & rugissoit de rage. Mais *Renaud*, après s'être consulté un moment avec ses frères, fit tout ce qui étoit possible pour le consoler & le calmer : *Magnanime Empereur*, lui dit-il, *daignez excuser le moyen que* Maugis *a pris pour nous mettre à portée de vous faire entendre nos voix suppliantes ; vous n'êtes point notre prisonnier, nous vous reconnoissons toujours pour notre Seigneur : rendez-nous vos bonnes graces, & réunissez nous à notre malheureux père.* Maugis fit ses excuses à part, & dit à l'Empereur qu'ayant été obligé de jouer ce dernier tour à sa Personne sacrée, il vouloit du moins cesser d'exercer un talent qui l'avoit mis dans le cas de lui déplaire ; qu'il alloit se retirer dans un hermitage, & licencier ses farfadets. En effet, *Maugis* tint parole. Il se retira au fond de la forêt des Ardennes, dans une grotte, *pour*, dit le Roman, *matter & punir le sien corps, qui tant avoit eu de délices & de plaisirs ; mais bien se garda d'aucun vœu faire pour demeurer là à toujours, car il disoit à lui-même, que telle chose pourroit advenir à lui, ou à son cousin* Renaud, *qu'il retourneroit au monde, & iroit reprendre ses armes ainsi*

que devant. C'eſt ce qui arriva, comme nous le verrons bientôt.

Cependant *Charlemagne*, plus fier & plus grand dans l'état où il étoit réduit, que ſur ſon trône & à la tête de ſon armée, reçut avec hauteur toutes les excuſes qu'on lui fit. Il redemanda ſon épée, ſa couronne & ſon aigle, ſans vouloir rien promettre d'ailleurs; & la Majeſté Royale & Impériale en impoſoit ſi bien, qu'on lui rendit tout, & qu'on le remit en liberté, ſans aucunes conditions. Il regagna ſon camp, & y rentrant, cacha, le mieux qu'il put, une partie de l'affront qu'il venoit de recevoir. Dès le lendemain, nouvelles excuſes de la part du fils d'*Aymon*, aſſurant que *Maugis* s'étoit retiré du monde, & qu'ainſi *Charles* n'avoit plus de tours à craindre de ſa part; qu'eux, au contraire, ne vouloient point porter les armes contre leur Souverain, & qu'il pouvoit leur preſcrire telles conditions de paix qu'il voudroit. L'Empereur ſe fit long-temps prier, toujours piqué & excité, ſans doute, par *Ganelon*. Mais enfin touché par les ſupplications générales de ſes Pairs & de ſa Chevalerie, l'accord ſe fit de la façon la plus humi-

liante pour *Renaud* & ſes frères ; ils ſe ſoumirent à évacuer le château de Montauban, à le laiſſer raſer, & à ſuivre, ſans armes, l'Empereur juſqu'à Dordogne, où étoit leur père. Ce fut là qu'ils reçurent les derniers ordres rigoureux de *Charlemagne*, qui voulut que *Renaud* partît pour le voyage d'outre mer, & allât défendre les Chrétiens en Paleſtine, & qu'il lui remît le bon cheval *Bayard ;* que *Clarice* reſtât avec le Duc *Aymon* & ſes trois fils cadets, à Dordogne, & que les deux enfans de *Renaud* ſuiviſſent, en qualités d'otages, la Cour Impériale. Quelques dures que fuſſent ces conditions, toute la famille d'*Aymon* s'y ſoumit, & le plus humilié de tous ceux compris dans cet arrêt, parut être *Bayard*. Quand *Renaud* le remit à *Charlemagne*, il ſe paſſa la ſcène du monde la plus touchante. *Renaud*, dit notre Roman, ſe mit à pleurer *moult piteuſement*, & prenant ſon cheval par le frein, & le préſentant à l'Empereur ; *Sire*, fait-il, *tenez celui qui cent fois a les vies de moi & de mes frères conſervées, été profitable aux Chrétiens, & a pourté maints dommages aux Payens &*

Mécréans. Le cruel Empereur ne répondit rien à ce compliment, & continua sa route jusqu'à une ville nommée Trémoigne, où il devoit s'arrêter. Cette place étoit située sur la Meuse ; c'est-là que *Charlemagne* voulut essayer de monter *Bayard*, mais le cheval fée s'y refusa. En vain plusieurs des plus fameux Paladins s'efforcèrent-ils, l'un après l'autre, de le soumettre ; il leur résista, & parut indomptable. Furieux de cette contradiction, l'Empereur prit la résolution de faire noyer le merveilleux cheval. Dans ce cruel dessein, il lui fit attacher deux grosses pierres au col & sous le poitrail, & le fit jeter dans la Meuse, qui passe au pied du château de Trémoigne. *Bayard* s'enfonça d'abord ; mais revenant presqu'aussi-tot sur l'eau, débarrassé des pierres qu'il avoit laissées, & nageant vigoureusement jusques sur l'autre bord, il se mit à hennir plusieurs fois, en regardant fièrement le château & le Monarque qui avoit ordonné son supplice ; puis secouant les oreilles, il partit comme un trait, & disparut.

Ce fut au château de *Rosefleur* que se rendit d'abord *Bayard*. *Oriande*, dès

qu'elle l'apperçut, comprit qu'il étoit arrivé quelque aventure extraordinaire à *Maugis* ou à *Renaud* son cousin : elle fit interroger *Bayard* par un de ses farfadets qui entendoit son langage. Elle apprit de lui tout ce qui s'étoit passé, & ayant mis quelques lutins en campagne, elle garda *Bayard* dans ses écuries jusques à la première occasion où elle auroit besoin de l'employer. Cette occasion ne tarda pas à se présenter ; alors elle lui fit donner ses instructions : nous allons voir comment il s'y conforma. Il traversa avec rapidité les mers & les terres, & se rendit à l'hermitage de *Maugis*, frappa vivement de ses pieds de devant à la porte, & réveilla le réverend père Magicien. Celui-ci fut fort étonné de le voir sellé, bridé, bien harnaché, & portant à l'arçon de sa selle une belle armure complette. Il comprit aussi-tôt que l'on avoit besoin de son secours, & que *Bayard* devoit être sa monture & son guide. Sans s'informer davantage, il s'arme, le caresse, le monte, & est transporté jusqu'au bord de la mer. Là, trouvant un vaisseau prêt à faire voile, il s'y embarque avec le fidèle *Bayard*. Le navire aborde en Palestine, à S. *Jean*

d'Acre, autrefois *Ptolémaïde*; & *Bayard* le conduit à la porte du grand Hôpital de la ville. *Maugis* y descend sans projet bien déterminé, & entre dans cette maison de charité. Il y trouve couché, dans un misérable lit, son cousin *Renaud*; & après les démonstrations d'une surprise mutuelle, ils se livrent l'un & l'autre, au plaisir de se revoir. Le fils d'*Aymon* raconte à son cousin le Magicien, qu'ayant été obligé de partir seul pour se rendre, comme il pourroit en Palestine, il avoit beaucoup souffert, tant en traversant par terre l'Allemagne & la Hongrie jusques à Constantinople, qu'en passant de là en Asie, qu'il avoit eu bien de la peine à se rendre jusques à *S. Jean d'Acre*, où le délabrement de sa santé l'avoit enfin forcé de se réfugier dans l'Hôpital où il le trouvoit. *Maugis* ne put retenir ses larmes; mais la façon miraculeuse dont il avoit été averti de son état, fit sentir aux deux cousins, que le ciel s'intéressant pour eux, ils n'en devoient craindre aucune suite fâcheuse. *Maugis* alla prévenir *Richer*, Roi Chrétien, qui régnoit à Acre, qu'il avoit dans son Hôpital un des premiers Chevaliers de la Chrétienté. Le Roi

d'Acre y courut auſſi-tôt, conduiſit les deux couſins dans ſon palais, & les y traita avec la plus grande diſtinction, juſqu'au parfait rétabliſſement de *Renaud*. Alors celui-ci propoſa à *Richer* d'aller combattre le Roi *Roboaſtre*, qui s'étoit emparé de la ville de Jéruſalem. Il l'envoya défier: le fier Sarraſin accepta le combat, même ſous la condition de rendre Jéruſalem aux Chrétiens, ſi lui & ſon fils étoient vaincus, l'un après l'autre. Ils le furent; le père s'étant obſtiné à perſiſter dans le Mahométiſme, eut la tête tranchée. *Durandar* ſon fils ne fut pas plus heureux au combat; mais étant plus docile à la converſion, il conſerva ſa vie en perdant ſes Etats, & *Renaud* fut reconnu Roi de Jéruſalem. Après cette victoire, il alla de côté & d'autre, dans la Terre Sainte, attaquant tous les petits Rois & Princes, les forçant, l'épée à la main, de ſe Chrétienner, & convertiſſant leurs femmes, leurs filles, & leurs peuples. Beaucoup de Chevaliers Chrétiens, & le Roi *Richer*, entre autres, combattirent avec ſuccès ſous ſes étendards. On aſſiégea & l'on prit Angorie. Les Sarraſins étant venus en forces pour reprendre la ville, furent

battus. Mais *Renaud* ayant appris que ſes deux enfans étant accuſés de trahiſon auprès de *Charlemagne*, étoient en priſon à Paris, ne ſongea plus qu'à repartir. Il prit un Saint Suaire, la Couronne d'épines, trois clous qui avoient attaché à la croix N. S. le fer de la lance dont ſon corps avoit été percé; & portant avec reſpect en Europe ce glorieux fruit de ſes conquêtes, il s'embarqua avec *Bayard*.

Maugis étoit retourné dans ſon hermitage, dès qu'il avoit vu que *Renaud* n'avoit plus beſoin de ſon ſecours.

L'avis que l'on avoit donné à *Renaud* n'étoit que trop bien fondé. Ses deux enfans, quoiqu'encore très-jeunes, étoient parvenus à l'âge de ſuivre *Charlemagne*, auprès de qui ils étoient reſtés en otage; & bientôt ils avoient été perſécutés. Ils étoient ſur le point d'être les victimes de la perfidie de *Ganelon*, qui ne pouvoit les ſouffrir, tant à cauſe du ſang dont ils ſortoient, que dans la crainte que *Charlemagne* ne s'attachât à eux. Un jour qu'ils entroient dans la tente de l'Empereur, le Comte de Mayence l'avertit tout bas qu'il avoit des avis certains que ces deux enfans, pour venger leur père, vouloient

l'assassiner. Quoique *Charlemagne* ne fût nullement fondé à concevoir un pareil soupçon, il consentit cependant qu'on les fouillât, & on leur trouva à chacun un poignard que deux enfans de leur âge avoient glissés dans leurs poches. Ces enfans étoient ceux de ce Chevalier *Ripu*, que *Renaud* & *Maugis* avoient fait pendre quelques années auparavant, à la place de *Richardet*. *Charles*, prenant cette demi-preuve pour une preuve entière, fit arrêter ces deux malheureux enfans, & les fit garder étroitement jusqu'à ce qu'on leur fît leur procès en regle. La procédure fut assez longue, parce que rien n'étoit moins démontré que leur crime, & que les deux seuls témoins qui dépoſoient contr'eux, (qui étoient les petits *Ripu*) étoient suspects; mais par l'effet du crédit des Mayençois, l'affaire fut embrouillée; car ils espéroient qu'à la fin ils viendroient à bout de donner à l'Empereur un instant d'humeur, qui suffiroit pour faire périr ces deux jeunes innocens.

Les choſes étoient en cet état, lorsque *Renaud* arriva. L'Empereur le reçut comme un Héros qui venoit de rendre

de grands services à la Chrétienté, & comme étant d'ailleurs chargé de très-précieuses reliques, dont ce Prince faisoit très-grand cas; mais il lui parla de ses fils avec une prévention qui donna de très-grandes inquiétudes au père même. Il craignit que ses enfans ne se fussent rendus coupables. Cependant il les vit, les interrogea, & ils l'assurèrent de leur innocence avec l'air de la plus grande franchise & de la pure vérité; mais ce qui acheva de le persuader, ce fut l'offre que fit *Yvon*, l'aîné des deux, de se battre seul contre les deux enfans de *Ripu*, & ensuite contre tous les Mayençois ou autres qui voudroient soutenir leur cause. L'Empereur permit ce combat. *Yvon*, quoiqu'au sortir de l'enfance, fut armé Chevalier par le valeureux *Roland*; & le jour fixé étant venu, il combattit en présence du Monarque & de toute sa Cour, tua l'un des deux frères, blessa l'autre; le força d'avouer son crime, en conséquence duquel il fit la même fin, & mérita la même épitaphe que son père. On juge bien qu'aucun Mayençois ne se présenta pour soutenir contre *Yvon* cette cause

cauſe perdue ; au contraire *Ganelon*, qui devint ſuſpect, ſe retira de la Cour, & fut quelque temps ſans y paroître ; mais il y revint malheureuſement quelque temps après, & cauſa encore de grands dommages à la Chrétienté.

Cependant *Renaud* ſatisfait de la manière héroïque dont ſon fils s'étoit juſtifié & comporté, le trouva digne de conſerver les conquêtes que lui *Renaud*, avoit faites dans la Terre-Sainte. Il repartit donc pour Jeruſalem, menant avec lui ſes deux enfans & le couſin *Maugis*, qui quitta encore une fois l'état d'Hermite pour cette ſainte expédition, dans laquelle *Renaud* fut encore ſecondé par ſes trois frères & par pluſieurs autres braves Paladins de la Cour de *Charlemagne*, qui voulurent l'y accompagner. Ils partirent avec d'autant plus d'eſpérance de ſuccès, que *Maugis* étoit accompagné par un Aide-de-Camp que *Renaud* lui avoit amené de ſa première expédition en Paleſtine. Il s'appelloit *Barfunès*. C'étoit un petit Roi Arabe aſſez bon enchanteur, d'une taille ridicule par ſon exiguité, mais eſtimable par la fineſſe de ſon eſprit & l'étendue de ſes connoiſſances. *Renaud*

après l'avoir vaincu, l'avoit converti, & se l'attacha si bien, que celui-ci l'aima depuis comme son frère, & le suivit partout. L'armée, ou, si l'on aime mieux, la troupe de *Renaud* étant arrivé à Acre, où elle fut reçue à bras ouverts, apprit des nouvelles affligeantes. Les Sarrasins sentant toute la conséquence de la perte du Royaume d'Angorie, avoient appelé à leur secours les plus puissans Princes de leur Religion; & entre ceux-ci se trouvoient *Baligant*, Roi de Perse, & *Marcille* son frère, Roi d'Espagne. *Maugis* & *Renaud* ne furent pas fâchés d'avoir en tête cette troupe, dont les Chefs leur étoient si bien & si anciennement connus. Cependant il ne tardèrent pas à sentir les conséquences qu'il y avoit pour eux à se trouver si fort en pays de connoissance. *Marcille* & *Baligant*, qui avoient vu si souvent leurs bannières, réunirent toutes leurs forces contr'eux; & s'ils ne réussirent point à vaincre ni à enlever les Chefs & les anciens Chevaliers, ils parvinrent du moins à faire prisonniers les deux enfans de *Renaud*. Celui-ci en fut désespéré, mais heureusement *Maugis* & *Barsunès* vinrent à bout de les lui

rendre: alors les Chrétiens eurent tout l'avantage & toute la supériorité sur les Sarrasins; *Marcille*, *Baligant* & les autres Princes Payens furent renvoyés chez eux, & *Renaud*, remis en pleine possession de la Palestine, y maria & y établit ses deux fils. *Yvon*, l'aîné, épousa *Eglantine*, nièce de *Richer*, & s'assura par-là la Couronne de Jérusalem & la possession de la ville d'Acre; *Aymonet*, le second, épousa *Sinamonde*, héritière d'*Angorie*; ces deux frères ayant été jugés par leurs parens en état de défendre leurs possessions, y furent laissés, & le reste de la Chevalerie Françoise revint en Europe.

Renaud continua encore pendant quelques années à se signaler dans les armées de *Charlemagne*: le détail de ses exploits se retrouve dans les Romans de cet Empereur, & dans ceux de *Roland*. Nous nous contentons de dire qu'au bout de quelques années un desir de pénitence, un mouvement de dévotion ayant saisi *Renaud*, il voulut tout-à-coup quitter le monde & le noble état de Chevalerie, pour s'enfoncer à son tour dans un désert, comme avoit fait *Maugis*. Il exécuta ce projet en se déguisant: de sorte que sa

famille ne savoit ce qu'il étoit devenu ; mais elle ne tarda pas à le découvrir. On le pressa en vain de retourner dans le monde : il refusa constamment, & répondit qu'il avoit assez long-temps travaillé pour sa gloire, celle de sa famille, & l'avantage de la Chrétienté ; qu'il étoit temps qu'il ne s'occupât plus que du soin de son salut. Pour éviter à l'avenir de pareilles persécutions, il s'écarta beaucoup plus loin, & se fixa parmi les ouvriers qui travailloient à la forteresse de Trémoigne. Comme il n'étoit pas accoutumé à la vie continuellement contemplative, il crut que le travail des mains devoit faire une partie de la pénitence qu'il vouloit s'imposer. S'étant donc revêtu d'un habit de toile, il se loua pour maçon, & employoit ses journées, partie à faire plus d'ouvrages que dix autres, partie à prier Dieu, exercice auquel il consacroit tout le temps que les autres donnoient au repos & à la récréation. Qui croiroit qu'une si sage conduite lui attira la haine des autres ouvriers avec lesquels il étoit mêlé ? Ils conspirèrent contre sa vie ; & un jour qu'il prioit Dieu au pied du mur, déja assez élevé d'une Eglise à laquelle ils

travailloient tous, ils firent tomber sur sa tête une pierre énorme. Il expira en invoquant le nom de Dieu & des Saints, auxquels il recommanda toute sa famille. Loin d'être d'abord connu, il fut enterré par les ouvriers, ses assassins, (comme un des leurs décédé par accident,) dans une petite chapelle que l'on voit encore entre Treves & Cologne. Il n'y fut découvert & reconnu que par une quantité de miracles qui rendirent bientôt glorieux son tombeau. On rechercha de qui étoit le corps saint qui les opéroit; enfin on découvrit que c'étoit celui du vaillant *Renaud de Montauban*, qui changea ce surnom héroïque & militaire, en celui de *S. Renaud de Trémoigne*, nom qu'il porte encore en Allemagne, & sous lequel il fut canonisé, comme nous le verrons dans un moment. L'Allemagne, la France & l'Italie sont remplies de gens qui ont reçu au baptême le nom de ce Saint, qui se prononce différemment, suivant les pays. Ainsi, tous ceux qui s'appellent *Renaud*, *Arnaud*, *Arnoul*, *Arnold*, *Renold*, *Arnoldo*, *Renaldo*, &c. ont pour Patron le Héros de l'Histoire que nous venons d'extraire. L'ancien Auteur qui l'a

laiſſé manuſcrite en proſe, aſſure que cette légende eſt belle, joyeuſe, édifiante & véritable.

La fin de l'Hiſtoire de *Maugis*, des trois frères de *Renaud*, & celle de la poſtérité de ce grand perſonnage, ſont contenues dans la Chronique de *Mabrian*, qui nous reſte à extraire.

Chronique du vaillant & redouté Mabrian, *fils d'*Yvon, *Roi de Jeruſalem, lequel étoit fils de* Renaud de Montauban.

Tandis qu'on ignoroit à la Cour de *Charlemagne* ce qu'étoit devenu *Renaud de Montauban*, & que ſes frères même en étoient en peine, *Maugis*, qui, par la force de ſon art, en étoit parfaitement inſtruit, & prévoyoit tout ce qui devoit arriver par la ſuite, forma & exécuta un projet, qui eſt peut-être le plus extraordinaire qu'aucun homme puiſſe concevoir, quelque grand magicien qu'il puiſſe être. Il partit de ſon hermitage ſans quitter ſon habit d'hermite, & la longue barbe qu'il avoit laiſſé croître; & dans cet équipage, il s'achemina vers Rome. En

arrivant il se logea dans le grand hôpital de cette ville. Il y trouva plusieurs étrangers, pélerins, malades ou blessés, parmi lesquels il y avoit plusieurs Chevaliers François, un entr'autres qu'il reconnoissoit très-bien, mais qui ne le reconnut pas, c'étoit *Richard*, Duc de Normandie, qui, ayant commis de gros péchés, étoit venu en habit de simple pélerin & déguisé, en demander l'absolution au Pape *Léon*. *Maugis* visita les malades, les soigna, les consola, & fit mieux, car il les guérit tous, si bien que le troisième jour de son arrivée à Rome l'hôpital se trouva vuide. *Richard* ayant été confesser ses péchés au Pape, & se trouvant obligé de se faire connoître, *Léon* lui donna l'absolution, & le retint même à dîner avec lui. Alors en le questionnant sur le temps de son arrivée à Rome, & de son séjour à l'hôpital, il apprit qu'il avoit été prêché & guéri, comme tant d'autres, par un hermite qui venoit de la forêt des Ardennes. Le Pape eût envie de connoître un personnage si extraordinaire : on le fit venir en sa présence. Il interrogea d'abord *Maugis* sur les miracles qu'il avoit opérés ; & l'hermite en convint avec humilité. En-

suite il le questionna sur la théologie, & le trouva un grand docteur, quoiqu'il n'eût jamais étudié précisément cette matière : mais en sortant de l'école des Fées & des Enchanteurs, il n'y avoit rien que l'on ne sût. Enfin le Pape desira savoir s'il avoit le talent de prêcher. L'hermite offrit d'en donner la preuve, dès le lendemain, dans l'Eglise de S. Pierre. La proposition fut acceptée, & le sermon fut admirable. Tant d'éloquence & de doctrine déterminèrent le Pape à faire *Maugis* Cardinal ; & il devint en réalité ce qu'il avoit feint d'être autrefois : encore ne resta-t-il pas long-temps dans ce second rang de tous les Prélats de la Chrétienté. Le Pape *Léon* tomba dangereusement malade, & le sacré Collége l'ayant prié de désigner son successeur, son choix tomba sur *Maugis*. Le voilà donc élevé sur le trône Pontifical : nos Romanciers nous laissent ignorer sous quel nom, mais enfin il fut Pape.

L'Empereur *Charlemagne* étoit alors en Italie, & n'étoit pas même fort éloigné de Rome. *Maugis* ne manqua pas de lui faire part de son exaltation, sans cependant lui dire qui il étoit. *Charles* en

ayant appris toutes les circonstances, qui étoient publiques, ne put qu'approuver infiniment un choix aussi sage, & prit le parti de venir lui-même à Rome, pour complimenter le Saint Père, & faire à ses pieds une confession générale de tous les péchés qu'il avoit commis pendant le cours de sa vie. L'on juge bien que l'Empereur fut reçu avec tous les égards possibles. Il ne reconnut point *Maugis*; mais ayant été logé dans le plus bel appartement du Vatican, il vit avec étonnement peints à fresque sur les murailles de sa chambre, tous les tours que *Maugis* lui avoit joués depuis plusieurs années. Cela donna bien à *Charles* matière à quelques réflexions; cependant il ne découvrit pas tout le mystère, & ne laissa pas que de faire le lendemain sa confession générale comme il l'avoit résolu. Entr'autres péchés dont il s'accusa, son acharnement contre la famille d'*Aymon* ne fut pas oublié. Le Saint Père lui en remontra l'injustice, & l'en fit convenir. Mais quand il fut à l'article de *Maugis*, le bon Empereur lui avoua qu'il ne pouvoit lui pardonner; qu'il lui avoit joué trop de tours; & que s'il avoit pu les oublier, les pein-

tures qu'il venoit de voir dans la chambre qu'il occupoit au Vatican, les lui auroient rappellées ; » cependant (lui dit *Maugis*) » il faut vous réconcilier avec lui. » Ce ne fut qu'avec bien de la peine, & sur la menace d'un refus d'absolution très décidé, que l'on tira enfin cet aveu, après lequel *Charles* fit ses dévotions. Le Pape, sous prétexte d'incommodité, ne dit pas la messe ce jour-là ; mais il annonça, pour le lendemain, une belle cérémonie ; ce fut celle de la canonisation d'un Saint, & ce Saint étoit *Renaud de Trémoigne* ou *de Montauban*. L'Empereur en fut assez mécontent, mais les miracles furent si bien prouvés, que l'Avocat du diable n'eut rien à répliquer. *Ganelon* en eut la rage dans le cœur ; & portant alors les yeux sur le Pontife, il se douta du tour de passe-passe par lequel *Maugis* se trouvoit Pape. Il l'attaqua donc, & entreprit de prouver qu'il n'étoit qu'un usurpateur du Trône Pontifical. Le Saint Père se défendit de son mieux ; mais enfin le Monarque décida que le Pape devoit se soumettre à la rude épreuve à laquelle se soumit autrefois S. Jean l'Evangéliste, consistant à être plongé dans l'huile bouillante. *Mau-*

gis n'hésita pas; & en présence d'un Clergé & d'une Chevalerie innombrables, il subit cette épreuve, s'en retira heureusement & glorieusement, & fut reconnu Pape légitime. Mais il n'abusa pas de son succès: il se confessa, à son tour, à l'Empereur; se fit reconnoître après s'être assuré de son pardon, & ayant quitté ses habits pontificaux, il endossa, de nouveau, la cuirasse; & au lieu du suprême Pontificat, il déclara qu'il se contentoit d'être Général des troupes de l'Eglise; & fit élire à sa place un S. Prêtre, nommé *Innocent*. Après cela il partit avec *Charlemagne* pour aller conquérir sur les Sarrasins le Royaume de Naples. Leur armée étoit composé de cinquante mille hommes, dont vingt mille étoient sujets du Pape.

Arrivés dans la Pouille & dans la terre de Labour, ils gagnèrent plusieurs batailles, firent avec succès plusieurs siéges, parvinrent enfin à entrer de force dans Naples, & firent prisonnier le Roi de ce pays, nommé *Glorian*: ils l'obligèrent à se Chrétienner. *Maugis* le baptisa, & on lui laissa son Royaume, à condition qu'il en feroit hommage au Saint Siège. De-

là vient (dit le Roman) le droit de domination directe de la Cour de Rome sur le Royaume de Naples, droit qui subsiste encore, & se reconnoît tous les ans avec cérémonie. Après cette grande expédition, qui prouve que la Papauté de *Maugis* n'avoit été rien moins qu'utile au Saint-Siége, *Charles* retourna en France, & l'ex-Pape Magicien, dans son hermitage des Ardennes.*

Cependant le traître *Ganelon*, toujours acharné contre la Maison de Clermont,

* Nous n'avons aucune autre Note historique à faire sur la fausse & ridicule Papauté de *Maugis*, sinon qu'elle n'a pas le plus léger fondement dans l'Histoire. Le Pape *Léon*, auquel on fait succéder *Maugis*, n'est mort que deux ans après *Charlemagne*. Il n'y a jamais eu, du vivant ce Prince, de Pape nommé *Innocent*, encore moins de Pape *Maugis*, ni de Pape qui se reconnût lui-même pour être Magicien; mais il y a eu un Pape fortement accusé par les hérétiques & les ennemis de la Religion Catholique, d'être sorcier, & soupçonné d'être monté sur le trône Pontifical par des voies diaboliques: c'est *Sylvestre* II. Il régna à la fin du dixième siècle.

(l'on sait que c'étoit le surnom de la branche dont étoient le Duc *Aymon* & ses quatre fils) & au désespoir de la nouvelle gloire qu'avoit acquis *Renaud* par sa canonisation, ne perdoit pas de vue le dessein d'anéantir la famille de celui-ci, en faisant périr les trois frères qui lui restoient. Il vint à bout de cet horrible projet, environ un an après le retour de *Charlemagne* en France. Ce Monarque étant à Trémoigne, y fit publier un fameux tournoi, où toute sa Chevalerie fut appelée. Les trois derniers fils d'*Aymon* ne manquèrent pas de s'y rendre & de s'y signaler; & ils en seroient sortis avec gloire & sans aucun accident, sans la trahison la plus noire de la part du Comte de Mayence. Le second jour, *Richardet* ayant fourni plusieurs carrières sans être culbuté, jugea à propos de s'écarter de la lice, & d'aller se reposer au bord d'une fontaine; aussi-tôt *Ganelon*, qui en fut averti, étant passé dans la terre de l'Empereur, & ayant trouvé moyen d'avoir une cotte d'arme bleue, semée de fleurs de lys d'or, & une couronne d'or qu'il ajusta sur son casque, courut à la fontaine & trouvant le malheureux *Richardet* dé-

sarmé, sans se faire connoître autrement, tenant toujours la visière de son casque baissée, il lui passa son épée au travers du corps, & se retira sans rien dire. Le fils d'*Aymon* mortellement blessé, crut l'avoir été par *Charlemagne* ; & quelques momens après, ses frères l'ayant trouvé, dans ce triste état, perdant tout son sang, il n'eut que la force de leur communiquer cette opinion, fausse à la vérité, mais assez bien fondée, & il expira à leurs yeux. *Allard* & *Guichard* entrèrent aussi-tôt dans la plus extrême fureur ; & sans considérer le peu d'apparence qu'il y avoit que *Charlemagne* se fût rendu coupable d'un pareil assassinat, ils coururent, la lance baissée & le cimeterre levé, droit au pavillon Impérial ; & sans éclaircissement, respect, ni considération, l'un & l'autre osèrent frapper leur Seigneur suzerain, & le blessèrent même, quoique assez légèrement ; crime irrémissible, mais dont l'Empereur & ses cruels Conseillers tirèrent bientôt une vengeance effroyable.

Après avoir fait cette horrible faute d'imprudence, ils n'y trouvèrent d'autre remède que de fuir, & de gagner l'her-

mitage de *Maugis*, qui n'étoit pas bien éloigné du lieu de la scène. Il étoit situé dans une caverne, au pied d'une roche escarpée, & le pieux Hermite étoit en méditation lorsqu'ils y entrèrent. Depuis sa Papauté, il avoit renoncé à Satan & à ses pompes; mais en récompense, il avoit acquis un esprit prophétique, qui lui avoit appris que la fin de sa vie & celle de ses cousins étoit proche, & qu'ils devoient se préparer à faire une mort chrétienne. C'est ce qu'il leur annonça aussi-tôt qu'il les vit paroître; & se résignant tous trois à la volonté divine, ils passèrent le reste de la journée & la nuit suivante, dans des occupations dignes de Chevaliers chrétiens, prêts à finir leur carrière. Dès le lendemain matin, l'Empereur ayant découvert leur retraite, fit investir la roche qu'habitoit *Maugis*, & ayant fait élever à l'entour un grand amas de fagots, & les ayant fait allumer, il brûla ou enfuma nos trois Héros comme des Renards dans leur tanière. Ainsi finirent *Maugis*, *Allard* & *Guichard*: c'est ce que notre Romancier appelle leur martyre; & comme un martyre doit toujours être suivi d'un miracle, voici ce qu'il raconte.

Trois jours après, l'Empereur ayant voulu voir si tout ce qui étoit dans la caverne avoit été parfaitement consumé, il y entra, & y trouva tout en cendres, à l'exception d'un bras de *Maugis* qui tenoit à la main un rouleau de papier. On voulut voir le contenu de ce rouleau; on le porta à l'Empereur; il contenoit quelque vers, dont le langage, tel qu'il est dans l'ancien Poëme en vers, est de la plus grande difficulté à entendre. L'Auteur du Roman moderne en prose les a traduits avec la plus grande platitude: en voici le véritable sens, en prose plus soutenue:

» Monarque malheureux, toujours » abusé par d'indignes Favoris, pleure » sur les tristes restes de ces braves Che- » valiers, qui ont péri victimes de l'in- » juste soupçon que l'on t'a fait conce- » voir contre eux. Les traîtres qui en sont » coupables, te feront encore éprouver » une horrible catastrophe; enfin ils en » seront punis. Foible consolation! & » qui ne t'empêchera pas de sentir, en » mourant, de justes regrets d'avoir fait » souffrir à tes peuples des maux que tu » pouvois leur éviter, & de ne leur avoir

» pas procuré tout le bien que tu pou-
» vois leur faire. »

Ainſi finit l'hiſtoire de *Maugis*, d'*Aigremont*, & des quatre fils d'*Aymon*. Ce qui va ſuivre, eſt la véritable chronique d'*Yvon* & de *Mabrian*, fils & petit-fils de *Renaud*.

Tous les Paladins François reſſentirent vivement l'injuſtice avec laquelle on avoit fait périr les trois vaillans frères de *Renaud*, & leur illuſtre couſin. *Roland* en fit des reproches très-vifs à l'Empereur ſon oncle, & traita ſi mal les Mayençois, qu'ils furent obligés d'abandonner encore la Cour pour un temps. Le Duc *Naymes de Bavière*, toujours repréſenté comme le plus ſages de Paladins, quitta auſſi la Cour, & ſe retira dans ſon Duché, ne voulant point être témoin de tant d'injuſtices & de déſordres. Mais aucun n'en reſſentit une douleur & une colère plus vives qu'*Ogier le Danois*. Il partit & ſe rendit au château de Dordogne, où étoit *Clarice*, veuve de l'illuſtre *Renaud de Montauban*. Il lui raconta la fin tragique de ſes beaux-frères & de leur couſin. Cette vertueuſe Dame, déja depuis quelque temps livrée à l'affliction, crut avoir

perdu toute reſſource & toute eſpérance de vengeance. Mais *Ogier* la fit ſouvenir de ſes deux fils *Yvon* & *Aymonet*, que *Renaud* avoit laiſſés en Paleſtine, & entre leſquels il avoit partagé ſes deux Royaumes. Il aſſura leur mère qu'il alloit les appeller en France avec des forces ſuffiſantes pour faire trembler *Charlemagne*, & qu'il ſe joindroit à eux pour venger leurs parens. La malheureuſe *Clarice* le remercia, l'encouragea à ſuivre ce projet; mais elle n'en put voir ſeulement commencer l'exécution; car l'agitation violente dans laquelle l'avoient jetée ces nouvelles accablantes, lui cauſa une fièvre ardente qui la mit bientôt au tombeau.

Ogier écrivit par les voies les plus ſûres & les plus promptes au Roi *Yvon*; & après lui avoir rendu un compte fidèle de tous ſes malheurs, lui propoſa les moyens d'en tirer vengeance, l'aſſura qu'il alloit l'attendre en Italie, pour ſe joindre à lui.

Lorſqu'*Yvon* reçut ces nouvelles, il ſe trouvoit juſtement au milieu de ſes parens, qui venoient le féliciter ſur la groſſeſſe de la Reine *Eglantine* ſa femme. *Aymonet*, Roi d'Angorie; *Batamur*, frère de *Si-*

namonde, femme d'*Aymonet*, qui s'étoit converti & fait Chrétien par amitié pour son beau-frère, & *Richer*, oncle d'*Eglantine*, prirent aussi-tôt, de concert, la résolution de suivre l'avis d'*Ogier-le-Danois*; & après avoir, de leur mieux, encouragé & consolé *Eglantine & Sinamonde*, qui ne se virent pas sans regret abandonnées de leurs proches, ils s'embarquèrent pour Naples, où ils trouvèrent le Roi *Glorian*, qui, ayant été vaincu & converti par *Maugis*, reconnoissoit qu'il lui devoit sa couronne, & en fit volontiers hommage à ses héritiers. *Ogier-le-Danois* ne tarda pas à les joindre; & l'armée destinée à venger *Renaud* & ses frères, fut bientôt en état de traverser l'Italie, en soumettant tout ce qui pouvoit s'opposer à son passage. Elle passa aussi heureusement les Alpes & la plus grande partie de la France jusqu'à Trémoigne, dont le Roi de Jérusalem forma le siége. Il pressoit même si vivement l'Empereur, qui s'y étoit renfermé, qu'il étoit sur le point de prendre la ville par assaut ou par famine, lorsqu'un Chevalier nommé *Galeran*, enseigna à *Charlemagne* un souterrein par lequel il le fit évader;

mais ce fut un grand désordre. *Charles* eut toutes les peines du monde à gagner la ville de Laon, dans laquelle il s'enferma. Il auroit trouvé bien de la difficulté à s'y soutenir, s'il le brave *Roland*, *Olivier* & quelques autres Pairs de France ne fussent venus à son secours. Quoiqu'en l'accablant de nouveaux reproches, & lui remontrant par quelle injustice il s'étoit attiré cette guerre, ils ne laissèrent cependant pas de combattre pour lui. Il se donna plusieurs sanglantes batailles dans lesquelles le Roi de Jérusalem & son protecteur *Ogier-le-Danois*, firent des exploits merveilleux contre *Roland* & l'Empereur lui-même. Les forces étant considérables de part & d'autre, & les Héros des deux partis également valeureux, la guerre eût pu durer long-temps, si le sage Duc de Bavière n'étoit revenu auprès de *Charles*, moins pour l'aider de ses forces que pour lui donner des conseils. Il lui parla avec la prudence qui faisoit son caractère, & lui offrit de s'entremettre, de paix & d'accommodement avec *Yvon* & *Ogier*. Dans l'extrémité où étoit l'Empereur, il n'eut garde de s'y refuser : c'étoit d'ailleurs l'avis de *Roland*; ainsi *Naymes*

passa dans le camp d'*Yvon* avec des lettres de recommandation pour *Ogier*. Il vint enfin à bout de conclure cette paix. Il fut arrêté que *Charles* & ses Pairs se rendroient au camp d'*Yvon* pour signer le traité, & cet article fut exécuté. *Yvon* au milieu de ses partisans & de ses alliés, reçut les excuses que l'Empereur lui fit au sujet du meurtre de ses oncles & de son cousin. Le Roi de Jérusalem jura de le lui pardonner, & le pria de renoncer de son côté à tout ressentiment contre ceux qui s'étoient déclarés pour lui, (*Yvon*) & sur-tout de pardonner à *Ogier-le-Danois*. *Charles* convint de tout cela, & offrit à *Yvon* de lui donner la ville de Trémoigne, & de lui rendre le Comté de Dordogne & Montauban, qui avoient appartenu à son père, moyennant qu'il lui en fît hommage. *Yvon* y consentit, & la cérémonie s'en fit le lendemain dans la ville de Laon, & fut suivie d'un grand festin & d'une superbe fête. Peu de jours après *Charles* retourna à Paris avec ses Pairs; mais le Roi de Jérusalem, quoique invité à s'y rendre aussi, voulut regagner ses Etats, inquiet de ce qui pouvoit y être arrivé pendant son absence, & sur-tout

de la Reine *Eglantine* sa chère épouse. Il prit donc le chemin de la Palestine, où il trouva effectivement bien des changemens; mais pour en expliquer la source, il faut revenir sur nos pas.

Quelques mois après le départ d'*Yvon*, *Eglantine* donna le jour à un beau Prince, dont la naissance combla de joie tous les Chrétiens d'Asie. Au milieu des fêtes qui furent données à cette occasion, *Eglantine* fit inviter les Fées de son voisinage, dont la principale étoit la fameuse *Morgane*. L'on sait que depuis long temps elle vivoit avec son frère *Artus* dans un château délicieux, qu'elle transportoit où elle vouloit. Elle étoit donc alors en Palestine. Elle accourut, & ne refusa point de douer l'enfant qu'on lui présenta, & assura qu'il seroit sage, juste & de bon conseil, & qu'il rendroit de grands services à la Chrétienté, à son pays & à sa famille, du moins quand il auroit connu son père & sa mère.

Morgane avoit avec elle deux Fées subalternes & très-aimables, l'une nommée *Gloriande*, & l'autre *Gracieuse*. Elle voulut qu'elle le douassent à leur tour. La première déclara qu'il seroit le plus vail-

lant Chevalier du monde ; qu'il auroit pour arme offensive une hache qui ne frapperoit jamais en vain, & pour défensive une peau de serpent qui seroit toujour impénétrable.

Gracieuse le doua du charme de se faire aimer de toutes les Dames. Le Roi *Artus* parla le dernier ; *Morgane* lui laissa le soin d'expliquer quelles étoient les aventures singulières qui devoient partager la vie du fils d'*Yvon*. Il devoit d'abord ignorer pendant assez long-temps quels étoient ses parens, & faire alors beaucoup de mal aux Chrétiens ; mais le reste de sa vie devoit être employé à faire des conquêtes & des conversions sans nombre. C'est ainsi que l'Auteur de la Chronique de *Mabrian* prévint assez mal-adroitement ses Lecteurs sur tout ce qu'il devoient apprendre dans le courant de cette Chronique.

Après avoir rendu tous ces oracles, les Fées remirent l'enfant à la Reine ; mais elle ne jouit pas long-temps du plaisir de le voir. Presqu'aussi-tôt après qu'il eut été baptisé, une Esclave Sarrasine forma le coupable projet de l'enlever & de le porter à *Barré*, Amiral de Perse ; sans doute dans l'idée de lui sacrifier le fils unique

de ſon ennemi. Elle l'emporta juſques dans les Etats de l'Amiral, & étoit prête à arriver dans ſa Capitale lorſqu'elle rencontra le Roi *Fortin*, père de *Mabriane*, épouſe de l'Amiral. Il cherchoit par-tout un joli enfant que ſa fille pût adopter en faiſant ſemblant d'en être accouchée ; car elle avoit feint une groſſeſſe, & cette feinte étoit néceſſaire pour ſatisfaire ſon mari. *Fortin*, après s'être fait expliquer par l'Eſclave quel étoit cet enfant, vit qu'il leur conviendroit parfaitement ; il l'emporta ſécretement, le remit de même à ſa fille, qui le donna à l'Amiral comme leur fils: le pauvre homme en douta ſi peu, qu'il lui donna le nom de *Mabrian*, conformément à celui de ſa femme.

L'on juge du déſeſpoir où fut la Reine de Jéruſalem. Le ſage *Gérard de Blaves*, à qui *Yvon* avoit laiſſé la garde de ſa Capitale & de ſon Royaume, fit ce qu'il put pour la conſoler, & envoya de toutes parts des Chevaliers pour s'informer du ſort de l'enfant ; mais on fut pluſieurs années ſans pouvoir en rien découvrir. Cependant l'Amiral éleva *Mabrian* comme s'il eût été ſon fils, & voulant lui former

former un apanage sans se dépouiller de ses Etats, il profita de l'absence du Roi *Yvon*, qui étoit encore en France occupé à la guerre contre *Charlemagne*, & ayant rassemblé un grand nombre de Princes Sarrasins ses alliés, à la tête desquels étoit le redoutable *Murgalas*, armé d'une hache enchantée qui ne portoit aucun coup qu'elle ne tuât; aidé du Roi *Fortin* son beau-père, & du Prince *Saragos* son beau-frère, il marcha contre Jérusalem. *Gérard* fit d'inutiles efforts pour défendre cette ville. Après plusieurs batailles livrées & perdues, il fut obligé de l'abandonner, & se trouva trop heureux de se réfugier avec la Reine à Acre, où la Reine, femme de *Richer*, & son fils *Anseaume*, les reçurent avec magnificence. *Gérard*, après l'y avoir laissée, s'embarqua pour aller en France au-devant d'*Yvon*, & le rencontra en pleine mer à moitié de sa traversée. *Yvon* & tous ses alliés, vainqueurs de *Charlemagne*, prirent aussi-tôt des mesures pour se remettre en possession de la Palestine; mais tandis qu'ils s'en approchoient dans cette vue, il y étoit encore arrivé de nouveaux événemens. La mésintelligence

s'étoit mise entre les Sarrasins. L'Amiral avoit confié la garde de Jérusalem à un Roi de sa Religion, nommé *Caire*, au préjudice du géant *Murgalas*, personnage terrible, qui, à la faveur de sa force & de son arme redoutable, avoit beaucoup contribué à la prise de cette ville. Celui-ci se retira fort mécontent, menaçant de revenir assez en force pour faire éprouver à l'Amiral son ressentiment. *Barré* n'avoit guère paru s'en embarrasser, & étoit retourné en Perse. Ce fut dans ces circonstances que le Roi *Yvon*, son frère *Aymonet*, le Roi *Richer*, *Batamur* & *Gérard de Blaves*, revinrent à Acre, accompagnés de dix mille hommes. L'on juge bien qu'ils se trouvèrent avec grand plaisir réunis aux Princesses leurs épouses; mais il fallut songer à reprendre Jérusalem. Ils en vinrent à bout, le Roi *Caire* étant un pauvre Général. *Batamur* le combattit, lui coupa la tête, & l'envoya à l'Amiral de Perse, en le défiant. Celui-ci fut d'autant plus effrayé de cette mésaventure, que, d'un côté, il venoit de perdre ses conquêtes; & que de l'autre *Murgalas* lui avoit tenu parole & venoit l'attaquer. Mais il fut rassuré par le jeune *Mabrian*, qui commen-

çoit à être en état de porter les armes & de se signaler (car, dans ce Roman-ci, les Héros grandissent vîte & meurent très-vieux). Le jeune Prince offrit à celui qu'il croyoit son père de tenir tête au Géant, tandis que lui, Amiral, marcheroit à Jérusalem. Ses offres furent acceptées, & *Fortin* vouloit l'armer Chevalier; mais il ne voulut l'être qu'après avoir remporté une éclatante victoire; & il eut bientôt ce bonheur. *Murgalas* assiégeoit une cité nommée Dardane; *Mabrian* y courut, força le Géant à lever le siege, & l'obligea à le combattre. Il le vainquit, le fit son prisonnier, & le contraignit à lui céder, non-seulement sa merveilleuse hache, mais une armure complette de peau de serpent, qui rendoit celui qui la portoit inaccessible à tous les coups, quoique d'ailleurs elle ne fût ni incommode ni pesante. Comblé de tant de gloire, il revint au camp de l'Amiral, où il fut armé Chevalier, & jouit d'un véritable triomphe. Celle qui le fêta le plus fut la belle *Mabriane*, qu'il croyoit sa mère. Elle ne se lassoit point de l'embrasser, de le caresser, de vanter sa beauté & sa force. Le Héros recevoit avec plaisir ces

marques de tendresse, & y répondit long-temps avec franchise & reconnoissance : mais enfin il s'apperçut que ces caresses étoient un peu fortes pour une mère, & il en fut très-étonné; quant à *Mabriane*, elle n'ignoroit pas que l'aimable guerrier n'étoit point son fils.

Tandis que *Mabrian* étoit dans l'embarras de savoir de quelle nature étoient les sentimens qu'avoit pour lui l'Amirale de Perse, une nouvelle occasion de se couvrir de gloire se présenta, & il la saisit. Le Soudan de Babylone prétendoit que l'Amiral étoit son vassal; en conséquence il étoit fâché de ce que celui-ci ne lui avoit fait aucune part, ni de sa guerre contre le Roi *Yvon*, ni de celle contre *Murgalas;* de ce que *Mabrian* avoit été armé Chevalier par d'autres que par lui, & de ce qu'il ne se pressoit pas de venir lui rendre ses devoirs. Il envoya des Ambassadeurs à *Barré*, qui lui parlèrent à ce sujet avec la plus grande hauteur. *Mabrian*, irrité du ton insolent de ces Ministres Babyloniens, prit aussitôt sur lui de leur faire couper les oreilles; & après les avoir fait charger d'un assez bon nombre de coups de bâton,

il les renvoya ainſi à leur maître ; & ſe doutant qu'une pareille réponſe ſeroit mal reçue, il les ſuivit à la tête d'une puiſſante armée, aſſiégea Babylone que le Soudan voulut défendre en perſonne, mais qui enfin fut priſe d'aſſaut. Le Soudan y fut tué, & *Barré* reconnu Roi de Babylone. Il vint s'y faire couronner ; & cette magnifique conquête lui fut d'autant plus agréable, qu'il croyoit la devoir à ſon fils.

Cette expédition ſuſpendit, pendant quelque temps, le ſiege de Jéruſalem, & la guerre de l'Amiral contre les Chrétiens ; mais elle recommença bientôt. Pour premier exploit, *Mabrian* reprit le Royaume d'Angorie ſur *Aymonet* ſon oncle, qu'il ne connoiſſoit pas. Il le pourſuivit juſques à Jéruſalem ; & le malheureux Prince étoit prêt à y entrer, lorſqu'enfin ſon neveu l'atteignit, le combattit, & lui ôta la vie.

Yvon fut cependant peu de temps après en état de concevoir quelques nouvelles eſpérances ; il avoit dépêché un courier à *Charlemagne*, qui jura *S. Denis* qu'il viendroit le ſecourir. Il s'embarqua en effet pour la Terre-Sainte, & arriva au

port d'Acre. Un secours aussi illustre rendit le courage aux Chrétiens. *Charles*, le Roi *Richer*, & son fils *Anseaume*, marchèrent à Jérusalem, qui étoit toujours attaquée par *Mabrian*, le Roi *Fortin* & son fils *Saragos;* le Roi *Yvon*, *Batamur* & *Gérard de Blaves*, défendant toujours la place. L'arrivée du secours donna lieu, comme de raison, à une bataille que *Mabrian* eut à soutenir de deux côtés; car, comme on juge bien, les Assiégés firent en même-temps une vigoureuse sortie. Rien ne fut plus beau & plus sanglant que cette bataille. *Mabrian* y tua de sa main le Roi *Batamur; Charles* pensa y être tué, & ne sauva sa vie qu'aux dépens de celle de *Richer*, qui tomba sous les coups de *Fortin*. Celui-ci revenoit auprès de *Mabrian*, lorsqu'il l'apperçut qui combattoit vivement contre le bon Roi *Yvon*, lequel avoit bien de la peine à se défendre. *Fortin*, qui étoit dans le secret de la naissance de *Mabrian*, ne put souffrir de le voir au moment de tuer son père; il sépara les combattans, en déclarant à *Mabrian* que le grand Prophète *Mahomet* ne trouvoit pas bon qu'on tuât aussi légèrement les Rois. *Mais*, disoit le jeune guerrier, *j'ai bien tué le Soudan de*

Babylone, je viens de percer le Roi Batamur... N'importe, répondit *Fortin;* & il fit si bien, que *Yvon* rentra librement dans Jérusalem, mais ce ne fut pas pour long-temps; le secours ayant été défait, & la garnison très-affoiblie, Jérusalem fut bien-tôt obligée de capituler. *Yvon* se retira à Acre, où étoit toujours la Reine *Eglantine*; & toutes les forces du Soudan s'étant réunies contre cette dernière place, les Chrétiens furent encore obligés de l'évacuer. *Charles* se rembarqua avec le reste de son armée: & le Roi *Yvon*, *Eglantine*, le Roi *Anseaume*, fils de *Richer*, & *Gérard de Blaves* furent obligés de les suivre. Ils arrivèrent en France bien affligés & bien humiliés des mauvais succès qu'ils venoient d'essuyer. *Yvon* & *Eglantine* y trouvèrent du moins pour ressource l'ancien patrimoine de *Renaud* & du Duc *Aymon*. Ils s'établirent dans Trémoigne, & abandonnèrent Dordogne & Montauban à *Anseaume* & à *Gérard*.

Cependant *Mabrian* triomphoit d'avoir entièrement délivré la Palestine des Chrétiens, sans penser ou sans savoir que ceux qu'il en avoit chassés étoient ses plus propres parens. Rien de si beau que les

fêtes que l'Amiral lui donna à son retour. Mais alors la persécution de *Mabriane* recommença : la Reine de Babylone devint même si pressante, que s'imaginant que pour vaincre la résistance de *Mabrian*, il ne falloit que lever ses scrupules, elle lui découvrit qu'elle n'étoit pas sa mère. Mais loin que cet éclaircissement déterminât notre Héros en sa faveur, il ne servit qu'à lui inspirer des remords sur les exploits qu'il avoit faits jusqu'alors. Il alla sur le champ demander au Soudan la permission de partir pour un voyage de dévotion qu'il disoit vouloir faire à la Mecque. *Mabriane* furieuse, mais dissimulant son chagrin, parut approuver ce projet de voyage ; elle y fit consentir *Barré*, & donna à notre Héros des lettres pour le Sultan de la Mecque. Le Roi *Fortin* & *Saragos* demandèrent à l'accompagner, & on ne put le leur refuser.

En chemin, *Mabrian* fit des reproches à *Fortin* sur ce qu'il lui avoit caché un secret dont il avoit été le premier instruit. Celui-ci lui en demanda pardon ; & lui promit, en récompense, de s'attacher à lui, & de l'aider à réparer tout le mal qu'il avoit fait à sa famille.

Ses offres ayant été acceptées, ils arrivèrent à la Mecque. *Mabrian* remit avec simplicité au Sultan les lettres cachetées de *Mabriane :* mais quel fut son étonnement, lorsqu'après les avoir ouvertes, le Sultan, qui s'appelloit *Sardan*, lui reprocha qu'il étoit le meurtrier de son neveu *Murgalas ;* & ajouta que la Reine de Babylone, en le lui apprenant, lui mandoit que *Fortin* & *Saragos* avoient été complices de ce meurtre, & qu'elle l'engageoit à les faire périr tous trois. Il ajouta cependant qu'il vouloit bien se contenter, pour ce moment, de les enfermer dans une étroite prison. *Mabrian*, naturellement fier & hautain, se soumit avec peine à une captivité que l'on vouloit lui faire regarder comme une grace. Il résista à la garde du Sultan, qui étoit de deux mille hommes, qui vinrent en force pour le désarmer. Ils ne purent jamais lui arracher ses armes ; mais la belle *Glorian-de*, fille de *Sardan*, que notre Héros avoit déja lorgnée, & qui avoit paru elle-même s'intéresser à son sort, obtint de lui qu'il lui remît sa hache, & qu'il se laissât, avec ses deux compagnons, enfermer dans un lieu d'où elle ne tarda pas à

les tirer. Bientôt elle vint consoler les prisonniers : *Mabrian* lui déclara sa passion pour elle ; elle l'assura de la plus parfaite correspondance ; enfin elle se chargea de les tirer du cachot & du pays où ils étoient, & promit de les suivre, emportant avec elle ses plus précieux bijoux. Cette évasion réussit parfaitement, sur-tout à la faveur de quelques excellens chevaux de l'écurie du Sultan, que la Princesse fournit. Ils coururent pendant quelques journées, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent un château, dans lequel ils s'établirent & se reposèrent. Au bout de quelques jours, le Sultan de la Mecque parut en disposition de les y attaquer ; mais ils s'échappèrent, & regagnèrent le rivage de la Mer Rouge, sur lequel ils trouvèrent un bâtiment, dont le Capitaine leur offrit de les faire passer en Europe. Ils s'y embarquèrent ; mais, hélas ! loin d'arriver à leur destination, ils commencèrent une longue suite de malheurs & d'aventures extraordinaires.

Le second jour de leur navigation, ils furent attaqués par une flotte assez nombreuses, composée de bâtimens qui portoient tous des hommes d'une figure ex-

traordinaire. Le Pilote du navire de *Mabrian* l'avertit que c'étoit la flotte du Roi de *Vandeludie*, le plus cruel de tous les Monarques de l'Inde, & qui commandoit aux peuples les plus barbares. Ils avoient tous des têtes de chien, à très-longs museaux, garnis de dents si fortes & si aigues, qu'ils brisoient les os avec autant de facilité qu'ils mangeoient la chair. Ils étoient antropophages, & grands ennemis des Chrétiens. Ils effrayèrent beaucoup *Gloriande*, & même un peu *Fortin* & *Saragos*, qui considérèrent qu'ils étoient en bien petit nombre pour résister à une troupe si terrible. *Mabrian* seul ne trembla pas, & se prépara vivement au combat, quoiqu'il se vît entouré de toutes parts par les vaisseaux des monstres. Ceux-ci l'abordèrent, & se jetèrent en foule sur le bord, heurlant & aboyant comme des mârins; mais il leur distribuoit de si grands coups de hache, qu'il n'y avoit pas un museau qui lui résistât. Ils tomboient autour de lui à droite & à gauche; mais pendant qu'il tuoit ceux-là, il ne put empêcher d'autres qui les suivoient, d'enlever *Gloriande*, *Fortin* & *Saragos*, & de les transporter dans

leurs vaisseaux. A la fin, las de se faire tuer, les Vandeludiens l'abandonnèrent, & firent voile pour retourner chez eux, avec leur proie. Notre Héros resté seul avec son Pilote, fit, pendant quelque temps, ce qu'il put pour les suivre; mais le vent l'ayant écarté, il les perdit de vue & se trouva bientôt entraîné par un courant rapide vers une côte noire & escarpée, qu'il ne vit d'abord que dans un très-grand lointain, mais que le Pilote reconnut bientôt pour être la montagne d'aimant, l'écueil le plus redoutable de ces mers. Force fut d'y aborder: comme la proue du bateau étoit de fer, dès l'instant qu'elle eut touché à la montagne, elle s'y attacha; & *Mabrian* & son conducteur furent aussi-tôt entourés d'une troupe d'animaux voraces, ayant des têtes d'oiseaux & des becs crochus. Le malheureux Nautonier en fut la victime; mais notre Héros avec sa hache les détruisit tous. Il entreprit ensuite de grimper sur la roche escarpée, au haut de laquelle il voyoit les toits & les girouettes d'un beau château. La difficulté d'y pénétrer étoit extrême. Après s'être bien aidé des pieds & des mains pour gravir, il crut pouvoir se servir de sa hache comme d'un instru-

ment propre à l'aider. Mais comme elle s'engagea fortement dans l'aimant, il ne put plus l'en tirer, & se trouva ainsi privé de sa merveilleuse arme. Cependant il continua de marcher; & à une certaine hauteur de la montagne, il apperçut un écu d'or attaché à un vieux tronc d'arbre, sur lequel on lisoit cette inscription:

Ce bel écu, de forme ronde,
Par *Artus*, le grand Roi, fut autrefois porté,
Et de ce lieu ne peut être emporté
Que par le plus vaillant des Chevaliers du monde.

Mabrian osa essayer de s'en emparer, le détacha avec facilité, le mit à son col, & acheva d'arriver au haut de la montagne. Dès qu'il y fut, & qu'il voulut s'approcher du château qu'il découvroit alors pleinement, un Chevalier armé de toutes pièces, se présenta à sa rencontre, en attitude & dans le dessein de le combattre; mais dès qu'il eut apperçu l'écu d'or, il se contenta de questionner assez doucement le nouveau venu. Il l'avertit que ce château appartenoit aux Fées, que le Roi *Artus* y étoit avec sa sœur *Morgane*, & une cour complette de Fées subalternes, d'Enchanteurs & de Lutins; mais que l'on ne pouvoit entrer dans ce merveil-

leux château, qu'après avoir vaincu successivement seize Chevaliers redoutables. On juge bien que cette condition n'effraya point notre Héros; mais il se trouvoit dans ce moment très-tourmenté par la faim. Il déclara donc à celui qui lui parloit, qu'il voudroit, avant tout, satisfaire son appétit, après quoi il lui étoit égal de combattre seize ou vingt Chevaliers. On lui répondit qu'il mangeroit tant qu'il voudroit quand il seroit dans le château; mais qu'il falloit vaincre auparavant. Cependant on alla avertir *Artus*, & on lui apprit le nom & l'origine de *Mabrian*, qui ne les avoit pas cachés. Il fut enchanté de retrouver son filleul; & la circonstance de l'écu d'or détaché avec facilité, lui fit un plaisir infini. Il voulut, toutefois, faire passer son protégé par toutes les épreuves: seulement pour lui donner un plus beau jeu, il lui fit rendre sa merveilleuse hache. En la lui présentant, celui qui lui avoit parlé le premier, lui dit que, pour hâter l'heure de son souper on alloit lui envoyer sur le champ tous ceux qu'il devoit vaincre, ou par qui il devoit être vaincu; que dans tous les cas possibles, on avoit trop bonne opinion de lui pour croire qu'il eût

besoin de prendre de nouvelles forces pour combattre. Aussi tôt le premier champion des Fées parut, & quoiqu'il fût le plus vigoureux du monde, notre Héros lui abattit un bras; il coupa la jambe à un second, & fendit la tête au troisieme, & ainsi des autres. Dès qu'ils étoient aussi grièvement blessés, les Fées les guérissoient; mais ils s'avouoient vaincus, & rendoient hommage au fils d'*Yvon*, qui n'ayant pas trop le temps de les écouter, les expédioit le plus vîte qu'il pouvoit, pour aller souper. Enfin les seize batailles étant heureusement terminées, les portes du château lui furent ouvertes, & il vit venir à lui le Roi *Artus* & la Fée *Morgane*, qui l'introduisirent dans un sallon magnifique, où le couvert étoit préparé, & un repas splendide tout servi. On le força de prendre la place la plus honorable; & en appaisant sa faim, il fut instruit de toutes les circonstances de sa naissance, & des dons qu'il avoit reçus des Fées. On juge bien qu'il en fit tous les remerciemens convenables à *Morgane* & à son frère, & il demanda ce qu'étoient devenues *Glorianda* & *Gracieuse* : on lui dit que la première, qui étoit aussi la marraine de sa maitresse,

ayant appris par les Lutins qu'elle étoit en danger, auroit couru à son secours, & qu'elle la préserveroit sûrement de tout danger, ce qui tranquilisa beaucoup notre Héros. Quant à la seconde, on lui dit qu'elle étoit en pénitence pour avoir commis quelques fautes auxquelles elle étoit sujette, mais qu'elle en sortiroit. Le reste du souper, qui fut excellent, fut fort gai; mais à la fin, l'on fit boire à *Mabrian* une liqueur forte & agréable dont la base étoit de l'eau du fleuve Léthé; & sur le champ notre Héros oubliant ses parens, ses projets & la belle *Gloriande*, fut uniquement & entièrement livré aux charmes de *Morgane*. Il ne s'occupa pendant trois mois que de cette Fée, qui se plaisoit à enchaîner ainsi successivement les premiers Héros de l'Univers, & que nous avons vu exercer son pouvoir, d'abord sur les Chevaliers de la Table ronde, ensuite sur les Paladins de *Charlemagne*, & qui tient encore dans ses fers l'illustre *Ogier-le-Danois*.

Pendant ces trois mois il avoit oublié jusqu'à *Gracieuse*; mais celle-ci, qui, dans sa prison, étoit instruite de ce qui se passoit au château, le fit enfin souvenir d'elle par un Farfadet; & il ne fut

pas difficile de l'engager à demander à *Morgane* & à *Artus* la permission d'aller délivrer sa seconde marraine. Toute réflexion faite, *Morgane* la lui accorda : *Artus* lui rendit sa hache : on lui indiqua le chemin de la caverne dans laquelle *Gracieuse* étoit renfermée, & il y courut. Il trouva à cette délivrance quelques obstacles, mais incapables d'arrêter un Héros tel que lui. Il eut d'abord à combattre un lion, le plus terrible que l'on eût encore vu ; il lui coupa une patte de devant, puis une de derriere, & enfin la tête. A ce premier monstre en succéda un autre ; c'étoit un dragon épouvantable : il avoit des écailles, des cornes & des dents horribles ; tout cela fut coupé par sa hache. Enfin parut un lutin, qui prit successivement une douzaine de formes différentes & effrayantes ; notre Héros le vainquit sous chacune, & enfin délivra *Gracieuse*, sa jolie marraine, qui l'avoit doué du don de plaire à toutes les femmes. C'eût été bien dommage qu'elle n'en eût pas profité pour elle-même ; mais elle en profita si bien, qu'elle s'attacha son cher *Mabrian* pendant huit mois entiers qu'il passa dans sa caverne, laquelle

étoit agréable & bien ornée au-dedans, & entourée d'un beau jardin. Ah! que ce temps fut bien employé! Enfin, comme il y avoit près d'un an qu'il s'arrêtoit dans le pays des Fées, la Fée *Gloriande* pensa à l'en tirer, & à le rappeler au secours de la jeune *Gloriande* qu'il aimoit, & qu'elle protégeoit. Elle le fit donc avertir du temps qui s'étoit écoulé depuis son naufrage au pied de la tour d'aimant, & lui reprocha l'oubli de ses anciens & sacrés engagemens *Mabrian* ouvrant les yeux, & rougissant de la vie oisive qu'il menoit auprès de *Gracieuse*, la quitta malgré ses pleurs; & ayant été prendre congé de *Morgane* & d'*Artus*, qui ne purent l'empêcher de partir (car tel étoit l'ordre suprême), il s'embarqua avec un Chevalier nommé *Gaudisse*, qui lui resta fidellement attaché. (C'etoit lui qui avoit attaqué *Mabrian*, sous la forme d'un lion, à l'entrée de la grotte où étoit renfermée *Gracieuse*). Après que notre Héros lui eut coupé les deux pattes & la tête, les Fées le rappelèrent à la vie sous la forme humaine: il s'attacha fidellement à *Mabrian*, & ne voulut plus le quitter.

(Nous ne devons pas oublier de dire

que notre Héros laissa la Fée *Gracieuse* enceinte, & que peu après son départ elle accoucha d'un fils, qui fut nommé *Gratien*, & que nous verrons rejoindre son père.)

Mabrian s'étant rembarqué, retrouva heureusement le Royaume de Vandeludie, & y arriva assez à temps pour empêcher le supplice déja ordonné, de l'aimable *Gloriande*, du Roi *Fortin* & de son fils *Sarragos*. Mais pour expliquer comment & pourquoi ce supplice étoit préparé, il faut dire que quand le Roi des têtes de chien se trouva maître de *Gloriande* & de ses deux compagnons de voyage, il gronda horriblement, & les menaça beaucoup. Cependant, tout en grognant, il dit à la Princesse qu'il la trouvoit jolie, & qu'il vouloit l'épouser. On juge qu'elle se mit à pleurer & à se désoler. Le Roi *Fortin*, grand politique, accommoda cette affaire. Il promit au Roi que de-là à un an il détermineroit la Princesse à l'épouser, sans quoi il se soumettoit d'avance, avec elle, à toute la rigueur des loix. Cette espérance adoucit le tyran, & il prit patience. Mais enfin le bout de l'année étant arrivé, elle avoit

voulu lui échapper; & le supplice étoit préparé lorsque *Mabrian* parut. Il courut sur le champ à leur secours, & tomba sur un petit Roi nommé *Lucans*, qui étoit chargé, à la tête de deux mille hommes, de présider à l'exécution. Il défit sa troupe, & le vainqueur; mais il en agit avec lui avec tant de générosité, qu'il se l'attacha pour la vie. Ce petit Roi se tourna, avec son vainqueur, contre le Roi de Vandeludie, qui vint les attaquer. Le combat fut violent entre *Mabrian* & lui; enfin notre Héros trancha son museau, & s'empara de son Royaume. Il obligea tous ses sujets à se faire chrétienner; *Lucans* en donna l'exemple; on établit un Archevêque dans ce Royaume, & *Lucans* en fut déclaré Vice-Roi jusqu'au retour de *Mabrian*, qui se rembarqua pour se rapprocher de la France, quitte à faire en chemin de nouvelles conquêtes; il en fit effectivement; la tempête les jeta bientôt sur les côtes de l'Inde Majoure, ou de la grande Inde. On lui annonça que, pour parvenir à la capitale de cette belle Province, il falloit traverser & forcer successivement quinze châteaux, défendus par autant de vaillans

Généraux. Il n'en fut point effrayé; il attaqua, força, emporta les quinze forteresses, tua les quinze Généraux, dont le dernier (le géant *Brandiffer*) fut celui qui lui résista davantage, & avec qui il eut le plus beau combat. Enfin, cédant à la valeur & à la générosité de son adversaire, le géant promit fidélité & obéissance. De ce moment *Mabrian* eût pu conquérir tout-à-fait l'Inde Majoure; mais il préféra de remettre la partie à une autre fois, voulant continuer sa route vers la France. *Brandiffer* le suivit; &, chemin faisant, ayant été attaqué par des corsaires, ils les poursuivirent jusques dans leur retraite: c'étoit un château nommé Macédoine. Les Chevaliers le forcèrent, tuèrent le chef des larrons qui y commandoit, & trouvant la situation avantageuse, le pays fertile, le château très-beau, la veuve du tyran très-jolie, *Mabrian* y établit *Brandiffer*, lui fit épouser la Dame, & continua sa route pour la France, où il arriva heureusement, suivi de sa chère *Gloriande* & de ses deux fidèles amis, *Fortin* & *Saragos*. Il vit donc enfin la patrie de ses pères. En traversant ce Royaume, il apprit le cruel échec que *Charlemagne* avoit reçu

à Ronceveaux, & dans lequel avoient péri *Roland* & la fleur de la Chevalerie Françoise, à la seule exception presque de l'illustre *Ogier-le-Danois*. Il se promit bien de contribuer, par son courage, à rétablir les affaires du Monarque François. En passant par les plaines de la Beauce, il trouva *Ogier* qui chassoit au faucon. L'oiseau du Paladin s'étant abattu sur une pièce de gibier, tout auprès de notre Héros, celui-ci ne voyant d'abord personne qui vînt le rappeller ni le réclamer, lui présenta le poing ; l'oiseau s'y plaça, & il continuoit sa route, lorsque *Ogier* survint, furieux, disant qu'il lui avoit enlevé son faucon. Sans avoir le temps de s'expliquer, il fallut se battre : le combat fut très-vif, & *Mabrian* blessa *Ogier*, qu'il ne connoissoit pas. Mais dans l'instant survint un second Chevalier, qui proposa au vainqueur de combattre de nouveau, parce qu'il vouloit venger son ami. Quelque fatigué que fût *Mabrian*, il étoit prêt à accepter la proposition : à l'instant il reconnoît son père. Aussi-tôt il met pied à terre, lui présente son épée par la poignée, ôte son armet, & se jettant à ses pieds, lui deman-

de pardon de tout le mal qu'il lui a fait jusqu'alors, l'assure qu'il n'aura jamais le malheur de combattre contre lui, & qu'au contraire, il est prêt à verser son sang pour son service.

Si *Yvon* fut étonné de ce compliment, il le fut encore bien davantage quand il reconnut que celui qui le lui faisoit, étoit le même Chevalier qui l'avoit chassé de son Royaume, & avoit tué ses plus proches parens. Il ne pouvoit se persuader que ce Chevalier lui disoit vrai, en l'assurant qu'il étoit son fils. Dans le moment *Fortin*, *Saragos*, & la belle *Gloriande* arrivèrent. Le premier sur-tout, promit de donner à *Yvon* les éclaircissemens les plus satisfaisans & les plus certains sur cette aventure. Mais avant tout on jugea à propos de faire transporter le Paladin blessé dans un lieu plus commode pour les explications. Ce fut à Janville, gros lieu de la Beauce, encore subsistant & connu. Après avoir visité les blessures d'*Ogier*, qui ne se trouvèrent point dangereuses, *Yvon* fut enfin convaincu que *Mabrian* étoit ce fils qu'il cherchoit depuis si long-temps, & qu'il n'espéroit plus retrouver. *Fortin* lui en ayant donné les preuves les plus convain-

cantes, la reconnoissance fut des plus tendres. *Gloriande* fut présentée à *Yvon*, qui l'embrassa comme sa belle-fille ; & *Mabrian* le fut à *Ogier*, qui reconnut en lui, avec plaisir, le petit-fils de son cher cousin *Renaud de Montauban*. Au bout de quelques jours, toute cette compagnie s'achemina vers Paris, où l'Empereur *Charlemagne* la reçut avec la plus grande distinction. Il regarda *Mabrian* comme un secours qui lui étoit envoyé par le ciel, pour réparer la perte qu'il avoit faite à Roncevaux. *Yvon* envoya chercher *Eglantine* qui étoit à Trémoigne. L'on fit avec grande pompe, la cérémonie du baptême de *Gloriande*, de *Fortin* & de *Saragos* ; & ensuite celle du mariage de la Princesse avec *Mabrian*. Les fêtes que l'on donna à cette occasion, furent magniques.

Dès qu'elles furent finies, *Mabrian*, qui se reprochoit d'avoir dépouillé son père de ses Etats, lui proposa de reconquérir tout ce qu'il avoit perdu dans la Palestine. L'on juge qu'*Yvon* ne demandoit pas mieux ; mais il ne pouvoit en venir à bout sans le secours de *Charlemagne* & de sa Chevalerie : heureusement

ceux-ci

ceux-ci s'y prêtèrent de la meilleure grace du monde. *Ogier-le-Danois*, à la tête de plusieurs excellens Paladins, marcha à cette conquête; &, sans que nous ayons besoin d'en décrire toutes les circonstances, il suffira de dire qu'ils réussirent complettement dans cette belle expédition. La ville & le petit Royaume d'Acre furent remis à *Anseaume*, fils de *Richer*; & *Yvon* fut réintégré dans le Royaume de Jérusalem, & même dans celui d'Angorie. Après cela *Ogier* & les Paladins François retournèrent dans leur patrie. Ce qui leur arriva n'est point de notre sujet; mais *Mabrian*, notre Héros, étoit réservé à des aventures toujours de plus en plus extrordinaires.

Le Soudan *Barré*, auquel *Mabrian* devoit son éducation, s'il ne lui devoit pas sa naissance, comme il l'avoit cru longtemps, avoit souffert avec assez de docilité qu'il eût remis ses parens en possession des Royaumes de Jérusalem, d'Angorie & d'Acre; mais il espéra que son élève ne lui feroit aucun autre mal, & il eut raison, puisqu'au contraire ayant appris que le géant *Murgalas*, en se souvenant de leurs anciennes querelles, vouloit at-

taquer le Soudan, il résolut d'aller secourir celui-ci. On lui dit que le géant assiégeoit Trébisonde, & il courut aussi-tôt pour délivrer cette place. Il assembla une nombreuse flotte, sur laquelle il embarqua des troupes & s'embarqua lui-même, aussi bien que *Gloriande*, *Fortin & Sarragos*. Malheureusement ils se mirent sur des vaisseaux différens. Au milieu de la traversée, une tempête affreuse dispersa la flotte, & fit périr un grand nombre de vaisseaux. Celui où étoit notre Héros fut des plus maltraités. Presque tout l'équipage s'étant noyé, *Mabrian* eut seul le bonheur d'aborder sur une côte, d'où il pouvoit gagner Trébisonde. Pendant ce temps, le vaisseau où étoient *Gloriande*, *Fortin & Sarragos*, aborda dans une ville nommée Nardoes, où régnoit un Sultan appelé *Soliman*, zélé Mahométan, & ami du Sultan de la Mecque, qui lui avoit promis quelques années auparavant sa fille *Gloriande* en mariage, & la lui eût donnée, si *Mabrian* n'y eût mis bon ordre en l'enlevant. Dès que le Sultan *Soliman* eut appris que cette même *Gloriande* avoit abordé dans ses Etats, il la fit arrêter avec les deux Chevaliers qui l'accompa-

gnoient, & ayant été lui rendre visite, il la trouva si belle, que quoiqu'elle fût enceinte & très-avancée dans sa grossesse, il lui proposa de l'épouser sitôt qu'elle seroit accouchée, & lui jura même qu'il ne lui accorderoit aucun autre délai, se moquant du premier mariage qu'elle avoit contracté avec *Mabrian*. La fidelle *Gloriande* rejeta bien loin de pareilles offres; elle injuria même le Monarque, qui jura de s'en venger. Cependant par ménagement pour son état, on se contenta de la garder à vue; mais on jeta *Fortin & Saragos* dans un cachot.

Mabrian se trouvoit assez près de l'armée de *Murgalas*, qui assiégeoit Trébisonde. Il crut devoir hasarder seul un coup très-hardi, mais très-décisif pour le service du Soudan; il l'exécuta avec un bonheur, pour ainsi dire, incroyable. Il se glissa de nuit dans le camp des assiégeans, & entra dans la tente de *Murgalas*, dans le temps que celui ci finissoit de souper avec quatre Rois ses tributaires ou ses amis; & sans lui donner le temps de se reconnoître, il coupa la tête au géant avec cette même hache qui lui avoit autrefois appartenu. Presqu'aussi-tôt il en

fit autant à trois des Rois convives, & enchaîna & fit prisonnier le quatrième, qui se trouva être le Sultan de la Mecque, père de *Gloriande*. Cette expédition, ouvrage d'un seul homme, fit un grand bruit dans le camp des assiégeans ; & l'armée de *Murgalas* fut bientôt sous les armes, comme si elle eût eu affaire à une autre armée ennemie toute entière. La nuit se passa en combats, & *Mabrian* seul abattoit toujours un grand nombre d'Infidèles. A la pointe du jour, le Soudan ayant été averti qu'il régnoit un grand désordre dans le camp ennemi, fit une furieuse sortie, qui fut d'un grand secours à *Mabrian* ; car on commençoit à s'appercevoir qu'il combattoit seul contre toute une armée. Il fut délivré, & l'armée, qui n'avoit plus de chef, fut détruite ou dispersée. Le Sultan de la Mecque fut mené dans Trébisonde, en qualité de prisonnier. *Mabrian* voulut qu'on le traitât avec douceur, par considération pour *Gloriande*. On ne tarda pas à apprendre que celle ci étoit à Nardoes, entre les mains de *Soliman*, auquel on juge bien que le père prisonnier écrivit pour qu'il eût à la rendre, afin de lui procurer la

liberté. Le Sultan le refusa d'abord; mais on fut bientôt l'y contraindre : *Barré* & *Mabrian* allèrent assiéger sa capitale, & le forcèrent à rendre *Gloriande*, *Fortin* & *Saragos*. On exigea encore plus de lui : *Mabrian* le fit résoudre à se laisser baptiser. Le Soudan *Barré* imita de bonne grace cet exemple ; & sentant toutes les obligations qu'il avoit à son éleve, embrassa la Religion Chrétienne. Il n'y eut que le Sultan de la Mecque qui resta Mahométan, parce qu'il régnoit sur la patrie de Mahomet; mais il se réconcilia parfaitement avec sa fille & son gendre. *Gloriande* accoucha d'un fils qui fut nommé *Renaud*, du nom de l'illustre Paladin son grand-père, & *Mabrian* se ressouvenant de l'engagement qu'il avoit pris, deux ans auparavant, de soumettre l'Inde majoure, s'achemina avec de grandes forces, pour venir à bout de cette importante conquête.

Une partie des Princes amis, tant anciens que nouveaux, de *Mabrian*, s'engagea avec lui dans cette expédition. La Reine *Gloriande* même y suivit son mari, portant avec elle son fils nouveau né. Après avoir traversé la mer Rouge, ils

arrivèrent dans le port d'une ville quel'on appeloit Rocca, gouverné par un Roi nommé *Sanguin*. Celui-ci rassembla aussitôt toutes ses forces, pour empêcher le débarquement & exterminer les nouveaux venus; mais il ne put venir à bout ni de l'un ni de l'autre. Enfin, comme il étoit très-fort, d'une taille giganteſque, & revêtu d'une armure qui avoit la réputation de réſiſter à tous les coups, il oſa propoſer à *Mabrian* de combattre ſeul à ſeul. Notre Héros n'héſita pas à l'accepter, & *Sanguin* fut vaincu. Il ſubit de bonne grace la condition qui lui fut impoſée; c'étoit de ſe faire baptiſer, & de faire hommage de ſon Royaume. Sa femme, ſes enfans & ſon peuple ſuivirent ſon exemple; & *Sanguin* devint même le meilleur ami de ſon vainqueur. La première preuve qu'il lui donna de ſon attachement, fut de lui conſeiller d'aller attaquer ſon frère *Polluce*, Roi de Maroco, Souverain plus puiſſant que lui, & bien plus obſtiné dans ſa Religion Payenne ou Mahométane. Sa capitale étoit encore beaucoup plus forte que Rocca, & étoit véritablement la clef de l'Inde majoure. *Mabrian* profita de l'avis & porta toutes ſes forces, réunies à celles

de *Sanguin* contre *Polluce*. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à le soumettre ; mais enfin il en vint à bout. Une circonstance remarquable, c'est que ce fut le Roi de Rocca lui-même qui combattit son frère, & lui coupa la tête, parce qu'il refusa de se faire Chrétien. Ses sujets ne furent pas si difficiles ; & notre Héros s'étant bien assuré de ces deux Royaumes, laissa sa femme & son fils avec une bonne garnison dans la forte place de Maroco, & entra dans la véritable Inde majoure, où, comme nous l'avons déja dit, régnoit le Roi *Bruyant*. La première ville de ses Etats s'appeloit Lacava. *Bruyant* voulut la défendre ; mais malgré toute la force, il en fut chassé, & courut même grand risque de perdre la vie. Vaincu dans ce premier combat, *Bruyant* sentit toute la difficulté de résister à *Mabrian* & aux Chrétiens ; il eut recours à un Prince son voisin, géant formidable, nommé *Golafre*, Roi des Hautassis. Ce renfort mit *Bruyant* en état de se défendre encore, & même de se faire craindre. Dans une seconde bataille, le Roi *Sanguin* fut fait prisonnier. Mais les Chrétiens coururent bientôt après pour le recouvrer, & en

vinrentheureuſement à bout. Cependant l'avantagene fut pasaſſez décidé en faveur des Chrétiens, pour que le géant ſe tint pour tout-à-fait battu. Au contraire, il demanda le combat ſeul à ſeul contre *Mabrian*. Celui-ci n'étoit pas accoutumé à refuſer de pareilles propoſitions; il accepta, triompha, & coupa la tête à ſon ennemi, parce qu'il refuſoit de ſe faire Chrétien. Mais il fit, dans cette occaſion, quelque choſe de plus; il fit pendre le corps de *Golafre* à une haute potence, à la vue d'un château très-fort, dans lequel s'étoit retiré *Bruyant*. Celui-ci en fut furieux; & appelant la ruſe au ſecours de la force, qu'il vit bien ne pouvoir plus lui ſuffire contre *Mabrian*, il imagina de l'attirer dans ſon château, certain de l'y faire périr, ou du moins de l'y retenir priſonnier. Il chargea un fripon de ſa Cour d'aller, comme Ambaſſadeur, trouver ce Héros, & de lui dire que le Roi de l'Inde, enchanté de ſa vaillance, vouloit faire la paix, & même alliance avec lui, & peut-être embraſſer ſa Religion, comme avoit fait le Roi *Sanguin*; mais qu'il étoit néceſſaire que cette négociation fût traitée par les deux Rois en

perſonne, & qu'elle réuſſiroit infailliblement, ſi *Mabrian* vouloit bien aller rendre une viſite à *Bruyant* dans ſon château. Le piége étoit aſſez groſſier pour ne tromper perſonne; mais *Mabrian* avoit une façon de penſer noble & de bonne foi, avec laquelle on eſt ſouvent dupé. Il fit part à ſes alliés & à ſon conſeil de la propoſition que l'on venoit de lui faire; & quoique perſonne ne fût de ſon avis, il ne laiſſa pas que de vouloir entrer dans le château. Il s'y rendit ſans ſuite, & y fut reçu d'abord avec honneur & ſatisfaction; mais le perfide Roi Indien l'ayant fait paſſer dans un autre ſallon, au milieu duquel étoit une trappe, elle s'ouvrit tout-à-coup, *Mabrian* tomba dans une foſſe remplie de monſtres & d'animaux ſauvages & vénimeux: par bonheur, ſa peau de ſerpent l'empêcha d'en être la victime; mais il couroit riſque de mourir de faim dans cet affreux ſouterrein, où il paſſa le reſte de la journée & une partie de la nuit. A la pointe du jour il reçut un ſecours inattendu. Pour comprendre quel eſt le perſonnage qui le lui apporta, il faut ſe rappeler le ſéjour de notre Héros dans le château de la Fée *Morgane*, ſitué ſur la

roche d'aimant. L'on sait qu'il en passa une partie avec la Fée *Gratieuse*, une de ses belles marraines, à qui il étoit redevable du don de plaire à toutes les femmes, & qu'il la laissa enceinte. Elle avoit mis au monde un fils, & ce fils étoit déjà grand. Sa mère regardant souvent dans le miroir magique du Palais des Fées, cherchoit à savoir ce qu'étoit devenu son cher *Mabrian*. Elle y regarda justement le jour qu'il tomba dans la fosse aux lions: elle ne perdit pas un moment pour envoyer à son secours son fils, qu'elle avoit nommé *Gracien*. Initié de bonne heure dans les mystères de la Féerie, il étoit déjà un Enchanteur très-passable. Elle le fit d'ailleurs accompagner par une troupe d'excellens lutins; tout cela arriva à temps au secours de *Mabrian*. Ils percèrent la fosse, firent passer le Héros par-dessous terre, le firent passer hors du château & de la ville, & le rapportèrent, où?... non dans son camp, mais dans une Eglise où avoit été enterré *S. Thomas*, Apôtre des Indes. *Mabrian*, après avoir fait ses dévotions dans ce lieu, & honoré ses saintes reliques, se remit à la tête de son armée, qui recommença à

attaquer avec plus de vigueur la ville & le château du Roi *Bruyant*: & le Monarque voyant tout contre lui, le Ciel, les Saints, les enchanteurs & les Fées, perdit la tête, & se trouva forcé dans sa capitale. *Gratien* ayant été le premier à l'assaut, & ayant fait des prodiges de valeur, mérita d'être armé Chevalier par son père, sur la brêche même. Arrivé jusques au palais de *Bruyant*, ce malheureux Monarque fit les derniers efforts pour se défendre; mais il fut vaincu & menacé de perdre la vie, s'il ne renonçoit à sa fausse créance. Il refusa, même avec blasphême; *Gratien* indigné lui coupa la tête, & *Mabrian* devint Roi absolu de l'Inde majoure. *Gloriande* en fut couronnée Reine; & pour faire ainsi régner le jeune Enchanteur *Gratien*, il ne lui en coûta que la légère peine de conquérir un second Royaume; ce fut celui de Sinobar. Enfin *Mabrian* apprit que le Roi *Bruyant* avoit une fille que son père tenoit enfermée étroitement dans une tour, par mécontentement de ce qu'elle vouloit abjurer le Mahométisme; il lui fut aisé de rompre les fers de cette jeune martyre du Christianisme. *Eglantine*, (c'étoit le nom de

la Princesse, elle s'appeloit par conséquent comme la mère de *Mabrian*, heureux augure !) épousa *Renaud*, fils de *Mabrian* & de *Gloriande*, & resta, par ce mariage, héritière de la grande Inde, comme elle l'étoit du vivant de *Bruyant*.

Après cela *Mabrian* n'eut plus à s'occuper pendant quelque temps, que du bonheur de ses peuples. Les Rois ses alliés retournèrent tous chez eux, & se livrèrent également à cette noble & heureuse occupation. Au bout de quelques années la Reine *Gloriande* mourut, & le Roi *Mabrian* la pleura avec une douleur égale à la tendresse qu'il avoit eue pour elle. Le Roi *Yvon* étoit mort aussi dans son Royaume de Jérusalem Nous ne voyons pas que *Mabrian* s'empressât beaucoup de recueillir sa succession; mais le Roman nous apprend qu'il céda son Royaume de la grande Inde à son fils Renaud. En lui remettant sa Couronne, il lui donna les plus sages instructions, & le fit couronner dans l'Eglise où reposoit le corps du grand *S. Thomas*. Pour lui, voulant faire une fin semblable à celle de ses pères; & des autres Paladins de leur temps, il se retira dans un hermitage

avec son ami *Saragos*, fils du Roi *Fortin*. Là, ils s'occupoient en vrais Anachorètes, de la prière & du travail des mains. Il avoit remis à son fils sa hache merveilleuse; mais pour son armure de peau de serpent, quand il voulut s'en dépouiller, on ne put jamais la détacher de son corps; il prit donc le parti de la conserver.

Quelques années après, un Roi d'un grand pays voisin, nommé *Morinde*, vint attaquer les Etats de *Renaud*. Ce Roi s'appeloit *Barufle*, & étoit Payen. *Renaud*, quoiqu'il eût hérité de son père d'une valeur & d'une prudence extrêmes, fut cependant bien embarrassé de se défendre. Il y eut plusieurs batailles sanglantes; mais rien n'étoit décidé, lorsqu'on vit tout d'un coup, paroître dans l'armée des Chrétiens un guerrier redoutable, qui portoit par-tout des atteintes mortelles, faisoit des exploits inouis, & paroissoit invulnérable. Tout le monde l'admira dans l'armée de *Renaud*: & le jeune Monarque des Indes cherchant à le connoître, s'informoit de lui tant qu'il pouvoit, & ne le perdoit presque pas de vue. On le vit enfin joindre le Roi *Barufle*, l'attaquer, le vaincre, & lui tran-

cher la tête. Mais au moment qu'il expiroit, le Mahométan donna au Héros inconnu un coup d'épée, au défaut de la cuiraſſe, qui le perça de part en part. La victoire fut aſſurée au Chrétiens, mais *Renaud* s'apperçut bien que ſon défenſeur étoit mortellement bleſſé. Il s'approche de lui, délaſſe ſon heaume, & reconnoit ſon père *Mabrian*. Il fond en larmes, le ſert dans ſes bras; le Héros expirant, raſſemble ce qui lui reſte de force pour lui donner ces dernières inſtructions: « O » mon fils! j'expire au lit d'honneur, les » armes à la main contre les ennemis de » la foi; c'eſt ainſi que j'ai toujours vou- » lu mourir; & depuis ma converſion au » Chriſtianiſme, je n'ai ceſſé de deman- » der cette grace à Dieu. Pluſieurs années » de retraite & de pénitence ne m'ont » point empêché de la deſirer, & le Ciel » daigne me l'accorder. Mes derniers » regards voient de toutes parts les Infi- » dèles, ou détruits, ou convertis; & je » vous laiſſe le grand Empire de l'Inde » majoure entièrement Chrétien. J'ai » eu le bonheur d'être l'Apôtre de ce » vaſte pays, vous & votre poſtérité en » devez être les Souverains & les grands

» Pontifes. Vous réunirez si bien l'autorité
» temporelle & la spirituelle, que les Eu-
» ropéens qui reviendront, dans quel-
» ques siècles commercer avec vos sujets,
» entendant parler des deux pouvoirs réu-
» nis dans la personne d'un de vos des-
» cendans, qui se nommera *Jean*, dési-
» gneront vos Etats, sous le nom d'Em-
» pire du *Prêtre Jean*, & c'est sous ce ti-
» tre qu'il sera long-temps connu & con-
» sidéré dans l'Europe. »

Après avoir prononcé cet oracle, *Mabrian* expira, & fut enterré avec la plus grande pompe dans la même Eglise où reposoit le corps de *S. Thomas*.

Ainsi finit la Chronique du vaillant & redouté *Mabrian*, mêlanges bisarres d'absurdités, de traits d'ignorance dignes du siècle où elle a été composée, & d'exemples de vertu, de valeur & de grandeur d'ames, dignes d'être admirés dans tous les temps & dans tous les lieux. Relever les fautes de géographie, de chronologie & de vraisemblance, seroit se donner une peine inutile ; observons seulement que les dernières phrases de ce Roman nous montrent à n'en pouvoir douter, que par l'Inde majoure, l'Auteur a entendu le grand Empire d'Ethiopie ou d'Abyssinie,

qui est situé en Afrique, dans lequel le Christianisme se conserve depuis une longue suite de siècles, & qui dans les temps d'ignorance, a été connu en France sous le nom d'Empire du *Prêtre Jean.*

Il y a d'anciens manuscrits de ce Roman & même une Edition imprimée, dont nous ne connoissons que le titre, & qui porte le nom de Roman du *Prêtre Jean.*

Dans les premières Editions imprimées du Roman de *Mabrian*, l'Auteur est nommé *Gui Bounay*, Licencié-ès-Droits; & Lieutenant du Bailly de Châtelleraut. Dans celle de 1581, il est dit que cet ouvrage fut achevé par *Jean-le-Cœur*, Seigneur de Nailli, étant à Paris pour les affaires de Messire *René d'Anjou*, Seigneur de Mezières. Nous ne trouvons aucuns éclaircissemens dans nos anciens Bibliographes sur ces deux Auteurs.

Dans l'Edition plus moderne, connue sous le nom de la *Bibliothèque Bleue*, imprimée chez le fameux M. *Oudot de Troyes*, qui portoit pour enseigne le chapon d'or couronné (digne enseigne d'un tel Imprimeur,) l'Auteur est appelé *Gui Bouvain*, Bailly de Châteauroux en Berry. Enfin telle est l'Histoire & la suite des

Chroniques romanesques du Duc *Aymon de Dordogne*, de ses fils, petits-fils & descendans.

Il ne nous reste plus à parler que de quelques ouvrages aussi relatifs à *Renaud* de *Montauban*, que tous ceux que nous avons extraits à la suite de l'Histoire de *Roland*, le sont à ce Paladin. La plupart sont des Poëmes Italiens; le premier est une espèce de Poëme en Prose Françoise mêlée de quelques vers: il est cependant traduit en Espagnol & en Italien, mais nous croyons que le François est l'original. En voici le titre.

La Conquête du très-puissant Empire de Trébisonde & de la spacieuse Asie, en laquelle sont compris plusieurs batailles, tant par mer que par terre, ensemble maintes triomphantes entrées de villes & Princes d'icelles, décorées d'utiles & poétiques descriptions de pays, avec plusieurs Contes d'Amour jusqu'ici non vus, & Harangues très-éloquentes. Paris, Jean Treperel, *sans date*, *petit* in-4°.

C'est un ouvrage très-rare, & dont l'Auteur nous est absolument inconnu.

Les personnages sont les mêmes dont nous venons de parler ; c'est-à-dire, *Charlemagne*, *Renaud de Montauban*, ses frères & son cousin *Maugis*. Mais outre que ce Roman-ci ne contient qu'une très-petite partie de faits généralement attribués à ce Héros, l'Auteur y a introduit d'autres Princes & grands personnages, dont il n'est point parlé dans les précédens Romans. D'ailleurs les faits de guerre sont ici mêlés d'allégories poétiques, dont il n'est jamais question dans les autres Romans du temps de *Charlemagne*, & qui, en général, ne sont point du ton de nos Romans de Chevalerie. Nous allons, en deux mots, tracer la marche de cet ouvrage ; ensuite nous nous arrêterons sur deux articles plus singuliers & plus remarquables que les autres ; mais en tout ce Livre ne nous occupera pas long-temps.

Un bon tiers du volume est rempli par la description d'un superbe Tournoi que *Charlemagne* donna, & auquel assista un grand nombre de Rois, de Ducs, & de Princes, dont on trouve ici l'énumération. *Renaud*, qui étoit brouillé avec *Charlemagne*, aussi bien que ses frères, vint à ce Tournoi sans se faire connoître. La fête

devoit durer pendant trois jours, & il y avoit des prix proposés pour chaque jour. *Renaud* remporta sans difficulté le Prix de la première journée, parce qu'il n'eut point à combattre *Roland*, qui seul étoit en état de lui tenir tête. A la seconde, ils combattirent ensemble, & se blessèrent mutuellement; *Maugis* les guérit du secret, & les fit gaîment souper ensemble; il fut pourtant décidé que *Renaud* avoit eu l'avantage. Ils ne se présentèrent ni l'un ni l'autre à la troisième journée, & le Prix fut remporté par un Prince de Madère, personnage particulier à ce Roman-ci, aussi-bien qu'un Duc de Bourbon & un Duc de Savoye. Ce dernier devint amoureux d'une Princesse, nommée *la belle Cornine*; cet amour fait un des principaux objets du Roman. Cette aimable personne remporte tous les prix de la beauté & des talens; & les Princes de Bourbon & de Savoye se distinguent par leur vaillance & leur adresse, en l'absence de *Roland* & de *Renaud*. Mais *Ganelon*, Comte de Mayence, que notre Auteur comme tous les autres Romanciers, nous peint comme un traître, met le trouble entre les bons Chevaliers, frères d'armes, & dans toute

la Cour & l'armée de Charlemagne. A cette occasion l'Auteur fait une Généalogie de *Ganelon* différente de celle qui nous a été donnée ailleurs ; il le représente comme fils d'un Officier de fortune, sans naissance & sans mérite réel.

Un Roi de Capadoce vient attaquer la France, & défier toute la Chevalerie de *Charlemagne*. *Renaud* le combat & le défait. Le Roi d'Arménie, frère du vaincu, veut le soutenir, & est battu par la Reine ou Héroïne *Bradamante*, sœur de *Renaud*. Le traitre *Ganelon* passe en Espagne pour préparer la défaite des François à Roncevaux, & cependant il rend si adroitement *Renaud* suspect, que celui-ci est obligé de passer dans le Levant avec le Duc de Savoye ; & nous allons voir à quelle occasion. La jalousie, ou plutôt le caprice, que notre Romancier appelle la cruauté, s'étant emparé du cœur de *Cornine*, elle exige du Duc de Savoye qu'il lui apporte le beau collier que possède *Déiphire*, Princesse de Chypre, espèce d'Amazone très-redoutable. Le Duc se ligue avec *Renaud*, & ils s'embarquent pour cette conquête, dont il ne seroient jamais venus à bout sans l'art du cousin *Maugis*. Cet Enchan-

teur étant devenu amoureux de *Déiphire*, se joint aux deux Princes, & ils finissent par obtenir, l'un le collier, l'autre la personne; ainsi tous deux furent contens: mais ce ne fut qu'après d'autres événemens préliminaires. Le Comte de Nice, les Génois, les Vénitiens, le Pape même, s'opposent à la conquête que *Renaud* & le Duc veulent faire du Royaume de Chypre; mais *Bradamante* soumet le Comté de Nice: *Renaud* & ses frères soumettent Gênes; & *Richardet* le plus jeune, étant devenu amoureux de la fille du Duc ou Doge, l'épouse, & devient Duc. *Renaud*, moitié par force moitié par adresse, & avec ménagement, fait renoncer le Pape, ensuite le Doge de Venise, à la ligue. Il ramene également le Duc de Milan & *Desidère* ou *Didier*, Roi des Lombards. Enfin *Renaud* arrive en Chypre, où il trouve la Princesse *Déiphire* persécutée par son père, parce qu'elle aimoit *Maugis*; mais l'art des enchantemens que possédoit l'un des deux cousins, & l'art de la guerre dans lequel l'autre étoit un grand maître, leur assurèrent leurs conquêtes. L'Empereur de Trébisonde voulut secourir le Monarque Chypriot, & les deux Souverains

furent vaincus & tués. L'Isle de Chypre étant soumise, *Maugis* en fut couronné Roi, avec *Déiphire*, qui donna volontiers son collier au Duc de Savoye, pour le présenter à la belle *Cornine*, la satisfaire & devenir l'heureux possesseur de ses charmes. Pour *Renaud*, ayant vaincu l'Empereur de Trébisonde, il voulut s'emparer de son Empire, & rendre ce pays Chrétien. Il y réussit, quoique le Roi d'Ethiopie, & nombre de Princes Sarrasins fissent de grands efforts pour s'y opposer.

Telle est l'histoire de la conquête de Trébisonde, dans laquelle nous avons remarqué deux morceaux intéressans & singuliers. L'un est la description d'une fête donnée aux Dames de la Cour de *Charlemagne*, dans laquelle *Maugis* fait des tours d'un Enchanteur tout-à-fait galant, & même Poëte. Il se déguise en *Dieu Mercure*; & avec des ailes aux talons, il arrive en volant, au milieu de l'assemblée, & montre une pomme d'or, qu'il dit être la même que celle que *Pâris* fut autrefois chargé de donner *à la plus belle*. » Pour cette fois, elle doit être, dit-il, » le prix des talens. » En conséquence le

prétendu *Mercure* propose aux trois plus belles Dames de la Cour de France, de chanter & de jouer, chacune d'un instrument différent. La première de ces trois Dames s'appelle *Alide*. Notre Romancier la suppose fille de *Charlemagne*, & maîtresse de *Roland*. C'est en l'honneur de ce Paladin qu'elle dit son *Lay*, en s'accompagnant de la lyre. Voici le sens de cette Chanson, qui, dans l'original, est très-plate, & écrite en très-mauvais vers:

Celui que j'aime uniquement,
Est semblable au Dieu de la guerre;
Quand il est en courroux, il fait trembler la terre;
Près de *Vénus* il est doux & charmant,
Dans les combats c'est un lion terrible;
Sur le gazon c'est un tendre Berger;
A mes soins amoureux l'on doit être sensible;
Pour l'appaiser je fais tout mon possible:
C'est servir l'univers, si ce n'est le venger.

La seconde Dame qui chanta après *Alide*, fut *Yolande*, Duchesse de Bourbon. Elle étoit aimable, & bonne musicienne. Elle assura que les paroles de son *Lay* ne signifioient rien, & qu'une Chanson ne tiroit jamais à conséquence.

Ah ! que mon cœur eſt agité,
Et qu'il redoute l'inconſtance !
J'avois, avec plaiſir, perdu ma liberté ;
Je regrette aujourd'hui ma triſte indifférence.
Pour me tranquilliſer un moineau m'a chanté :

AIR :

La première infidélité
Cauſe toujours une frayeur extrême :
L'on ſe défend encore à la deuxieme ;
Mais on prétend qu'à la troiſieme
Le remords n'eſt plus écouté.

La charmante *Cornine* chanta la troiſième ; elle emporta la pomme offerte par *Mercure* comme prix des talens, & s'aſſura en même-temps le cœur du Duc de Savoye. Voici la Chanſon qui lui mérita tous ces avantages. Elle s'accompagnoit de la guitare, ſans doute merveilleuſement ; car comme ſa Chanſon n'eſt pas plus ingénieuſe que celles des autres ; il faut croire que ce fut le mérite de la muſique qui lui fit remporter le prix.

A l'amour je livre mon cœur,
Mais non aux amourettes ;
J'aime mieux une ſeule fleur,
Qu'un jardin de fleurettes.

Ainſi

Ainſi chantoit *Amarillis*,
Aſſiſe au frais ſur la verdure,
Et la belle & ſimple nature
Sembloit être de ſon avis.

Il faut aimer ſans crainte & ſans partage,
Quand l'objet qui nous a charmé
N'eſt ſot, indiſcret, ni volage,
Et mérite enfin d'être aimé.

Pour avoir des jours ſans nuage,
Et pour paſſer de douces nuits,
Répétons, comme *Amarillis*,
En tous lieux, & même à tout âge:

A l'amour, &c.

Le ſecond point qui nous a paru remarquable dans l'hiſtoire de la Conquête de Trébiſonde, c'eſt que l'Auteur y a conſacré un chapitre tout entier à l'inſtitution de l'Ordre de l'Annonciade, qu'il attribue au Duc de Savoye, dont il fait un des Héros de ſon Roman, & qu'il nomme *Philippe*. Il prétend que ce Duc, amoureux de la belle *Cornine*, obtint d'elle un de ſes gants & un de ſes bracelets de ſoie treſſé en lacs d'amour; & qu'il fut ſi

flatté de cette faveur, qu'il fit attacher le gant & le bracelet, en guise de cimier, au-dessus de sa couronne ducale; & qu'il fit faire douze colliers d'or, dont les chaînons étoient tournés en lacs d'amour, & fit mettre au bas de chacun de ces colliers une médaille représentant l'Annonciation de la Sainte Vierge; & qu'après avoir fait célébrer une grande Messe, il arbora, en cérémonie, un de ces colliers, & distribua les onze autres aux principaux Seigneurs & Barons de son Duché de Savoye. L'Auteur nomme ces douze premiers Chevaliers de l'Annonciade. Ce furent, dit-il, le Seigneur d'*Aix*, en Savoye, Maréchal de la Cour du Duc; celui de *Seissel*, son grand Ecuyer; & les Seigneurs de la *Chambre*, de *Miolans*, de *Challant*, d'*Antremont*, de *Varax*, de *Genève*, d'*Annecy*, de *Bussi* & de *Viry*.

La remarque historique que nous avons à faire sur ce passage, est, 1° qu'il nous prouve que ce Roman est postérieur à l'année 1355, & même qu'il n'a été composé qu'au 25e siècle, car l'Ordre de l'Annonciade ne fut institué qu'alors, par *Amédée VI*, Comte de Savoye, & non pas au 9e siècle, par un Duc *Philippe*,

puiſqu'il n'y a eu de Prince de Savoye de ce nom, qu'à la fin du 13e ſiècle, & que ces Princes n'ont eu titre de Duc qu'en 1416. Quant à la circonſtance du bracelet & des lacs d'amour, il y a effectivement des Auteurs qui prétendent que l'origine de l'Ordre en queſtion, vient d'un bracelet donné par une belle Dame au Comte de Savoye, *Amédée VI.* Mais il y a plus d'apparence que cette inſtitution eſt purement pieuſe, puiſqu'*Amédée VI* étoit un Prince très-dévot, qui fonda la magnifique Chartreuſe de *Pierre Châtel*, en Bugey. Les premiers Chevaliers de l'Ordre de l'Annonciade n'ont pas été exactement les mêmes Seigneurs que l'on trouve nommés dans ce Roman-ci; mais les noms de ces onze prétendus Chevaliers ſont très-connus en Savoye, puiſque ce ſont ceux des principales terres & des principales maiſons de ce Duché. Au reſte, l'Ordre de l'Annonciade ſubſiſte encore avec la plus grande diſtinction: il eſt toujours peu nombreux, & n'eſt accordé qu'à des Princes de la Maiſon de Savoye, ou à de très-bons Gentilshommes des Etats du Roi de Sardaigne, car il eſt incompatible avec tout Ordre étranger.

Nous sommes forcés de renvoyer au volume prochain l'extrait de cinq Poëmes Italiens, relatifs aux quatre fils *Aymon*, &, pour la plupart, à *Renaud de Montauban*. Indépendamment de ce que les bornes de nos volumes ne nous permettent pas de placer ici ces extraits, nous ferons peut-être plus de plaisir à nos Lecteurs en ne les arrêtant pas si long-temps sur le même objet; & comme après les Romans de Chevalerie, viennent (dans l'ordre que nous nous sommes prescrit) ceux tirés de l'Histoire de France, nous allons en extraire deux, dont le premier est intitulé *Alix de France*, imprimé pour la première fois en 1686, & qui a reparu, depuis, dans plusieurs Recueils de Romans historiques.

L'Héroïne de ce Roman fut fille de *Louis-le-Jeune*, & d'*Alix de Champagne*, & sœur du Roi *Philippe-Auguste*. Elle fut d'abord accordée à *Richard*, Duc de Guienne, fils du Roi d'Angleterre, & depuis Roi lui-même, & envoyée, avant l'âge de douze ans, dans cette Isle, pour y être élevée. Des tracasseries troublèrent son repos dans ce pays. Elle y resta cependant dix-sept années, sans que son mariage avec *Richard* s'accomplît. *Henri II*, père de *Richard*, ne mourut qu'en 1189, once ans après l'arrivée de sa future belle-

fille, dont on prétend qu'il fut amoureux : mais la Princeſſe ne revint en France que cinq ans après. Ce fut alors qu'elle épouſa *Guillaume IV*, Comte de Ponthieu & de Montreuil-ſur-mer, que, ſelon toute apparence, elle ne connoiſſoit pas avant ſon mariage. C'eſt tout ce que l'Hiſtoire nous apprend d'*Alix de France :* car on ignore en quelle année elle eſt morte. Ce que contient de plus le Roman que nous allons extraire, eſt abſolument fabuleux.

Nous avons cru, au reſte, devoir en parler, avant de nous occuper du règne de *Philippe-Auguſte*, puiſque l'Héroïne étoit fille de *Louis-le-Jeune*, & qu'elle fut envoyée en Angleterre en 1178, du vivant du Roi ſon père, qui ne mourut qu'en 1180 ; & qu'*Eléonore de Guienne*, qui avoit d'abord été femme de *Louis-le-Jeune*, Roi de France, & enſuite de *Henri II*, Roi d'Angleterre, en fut jalouſe.

On ignore le nom de l'Auteur de ce Roman. Nous ne pouvons diſſimuler que ſur-tout dans l'édition originale de 1686, il eſt très-mal écrit, & d'un ton, qui, depuis long-temps, n'eſt plus à la mode ; mais on y trouvera (à ce que nous croyons) quelques ſituations très-ſingulières & aſſez intéreſſantes.

Au douzième siècle, *Henri II* régnoit sur l'Angleterre, & possédoit en France, non-seulement le Duché de Normandie, & quelques autres Provinces qui étoient l'héritage de ses pères, mais le Duché de Guienne, le Poitou, & plusieurs autres pays que lui avoit apportés en dot son épouse *Eléonore de Guienne.*

Tout le monde sait que cette Princesse, également fameuse dans l'Histoire de France & dans celle d'Angleterre avoit d'abord épousé *Louis-le-Jeune*, père de *Philippe-Auguste*; & que ce Monarque l'avoit répudiée sur des soupçons, peut-être assez bien fondés. *Henri*, moins délicat que *Louis*, & sans doute plus ambitieux, ou plus amoureux, n'avoit point hésité à partager son trône avec *Eléonore.* Ils avoient eu trois Princes. L'aîné appellé *Henri*, comme son père, étant destiné à porter la Couronne, l'on pensa, de bonne heure, à former pour lui une alliance convenable. *Louis-le-Jeune*, après s'être séparé d'*Eléonore*, ayant épousé une Princesse de Castille, en avoit eu une fille nommée *Marguerite.* Le Roi d'Angleterre la demanda en mariage pour son fils aîné, & l'obtint. On la conduisit en Angleterre,

où le Roi *Henri* la reçut avec tous les honneurs & tout l'empreſſement imaginables; peut-être même en fut-il trop occupé : la Reine le ſoupçonna ; les ſoins de ſon époux pour ſa belle-fille lui devinrent ſuſpects. *Eléonore* étoit parvenue à l'âge où les femmes deviennent jalouſes & craignent aiſément d'être abandonnées, au lieu que dans leur première jeuneſſe on eſt jaloux d'elles, & l'on craint d'en être quitté. Non contente de tourmenter *Henri* par ſes ſoupçons, elle les fit paſſer dans l'ame de ſon fils aîné, l'engagea à ſe révolter, porta ſes deux frères à ſuivre ſon exemple; & oubliant la haine qu'elle devoit conſerver pour *Louis-le-Jeune*, elle fit négocier avec lui en faveur de ces rebelles. Le Roi de France les ſoutint; ainſi l'on vit naître en Angleterre une guerre moitié civile, moitié étrangère, dont les motifs étoient très-ſinguliers. Elle dura quelques années; mais enfin le Roi *Henri* trouva moyen de détacher ſon ſecond fils *Richard*, que l'on nommoit Duc de *Guienne*, de la ligue formée par ſa mère & par ſes frères. La ſoumiſſion de *Richard* mérita que ſon père lui pardonnât; il l'envoya même en France pour traiter

de la paix avec *Louis-le-Jeune* : le Prince réussit si heureusement dans sa négociation, que non-seulement il conclut à Blois un traité, par lequel il réconcilia son père avec le Monarque François, mais il obtint pour lui-même la promesse d'épouser *Alix*, fille du troisième lit de *Louis*. Elle étoit belle & aimable ; cependant les seules considérations politiques firent desirer ou agréer à *Richard* ce mariage : car d'ailleurs il n'étoit point, & ne fut jamais amoureux d'*Alix*.

Lorsque celle-ci arriva en Angleterre, la malheureuse *Marguerite*, sa sœur, venoit de mourir sans enfans. Le Prince *Henri*, son époux, ne lui survécut pas bien long-temps ; il ne mourut cependant qu'après s'être réconcilié avec son père, & l'avoir réuni encore à sa femme & à ses autres enfans.

Alix n'en fut que mieux reçue par le vieux Roi *Henri*. Elle ne le fut même que trop bien. *Eléonore* prévit que la cadette lui donneroit les mêmes inquiétudes que lui avoit causées l'aînée. Elle en fut d'autant plus persuadée, qu'elle s'apperçut que son fils *Richard* ne pouvoit souffrir celle qui lui étoit destinée. *Alix*, au con-

traire, trop jeune & trop peu expérimentée pour sentir le danger des cajoleries, fut flattée des soins & des attentions que lui prodiguoit le Roi *Henri :* elle en goûta pendant assez long-temps les douceurs, son mariage se différant toujours, sous prétexte de sa grande jeunesse. Enfin le Roi jugea à propos de lui déclarer sa passion en particulier, mais très-clairement: il lui demanda la préférence sur son fils. » *Quoi*, lui répondit *Alix*, *n'êtes-vous* » *donc pas lié, depuis bien des années,* » *avec la belle Reine* Eléonore? » *Les prétextes ne me manqueront pas pour nous séparer*, lui répliqua l'amoureux *Henri; & les mêmes raisons qui lui ont servi pour rompre son mariage avec le Roi de France, sont bonnes pour dissoudre celui qu'elle a contracté avec moi. Alix*, étonnée & troublée d'une pareille déclaration, crut ne pouvoir mieux faire que d'en informer sa belle mère *Eléonore*: mais loin que cet aveu contribuât à lui rendre sa tranquillité, il fut pour elle une nouvelle source d'alarmes, tant la Reine en parut irritée. Les éclats de sa rage jalouse furent poussés si loin, que *Henri* se crut obligé, ou du moins au-

torisé à la faire enfermer dans un château. Dans ces circonstances, un jeune Prince François (*Guillaume*, Comte de Ponthieu & d'Alençon) vint incognito voyager en Angleterre : il étoit accompagné d'un vieux & sage Chevalier, nommé *Blainville*, moins son Gouverneur que son ami. A la faveur de son déguisement, il vit la jeune Princesse manger en public ; il en fut subitement épris, & ne put long-temps cacher à son Gouverneur l'impression qu'elle avoit faite sur lui. Le sage *Blainville* tâcha d'abord, par toutes sortes de moyens, d'éteindre cette flamme naissante, ou de distraire du moins son pupille ; mais voyant que non-seulement il n'en pouvoit venir à bout, que la santé du Prince étoit sensiblement altérée, il craignit pour une vie qui lui étoit si chère, & lui conseilla de tâcher, à la faveur de l'incognito, d'entrer au service de la Princesse, dont on alloit former la Maison. Il connoissoit la Dame d'honneur d'*Alix* ; elle étoit même sa parente. Il alla lui proposer de placer au service de la future Duchesse de Guienne un de ses neveux, en qualité d'Ecuyer. Ce premier plan, quoiqu'assez hasardeux, n'étoit cependant pas impraticable ; mais un obstacle

auquel on ne s'attendoit pas, obligea d'en adopter un bien plus dangereux. On déclara à *Blainville* que le Roi ne vouloit point absolument admettre aucun jeune homme parmi les Officiers de sa belle-fille. La protectrice de *Blainville* ajoura que s'il avoit quelque parente à placer, il pouvoit la proposer, qu'elle se chargeroit volontiers de la faire agréer. Le bon Gentilhomme rapporta cette réponse à son Prince, avec le désespoir d'un homme qui ne voit aucune ressource pour se tirer d'embarras; mais le Comte en trouva bientôt une: ce fut celle de passer pour la nièce de son Gouverneur, & de se présenter en cette qualité. Ce fut en vain qu'on voulut lui représenter tous les risque de cette démarche; l'amour l'aveuglant sur toutes les conséquences qui pouvoient en résulter, jamais le bon Gouverneur ne put parvenir à l'y faire renoncer. Le jeune amant s'imagina que son âge & le soin qu'il prit de se déguiser parfaitement, empêcheroient qu'il ne fût reconnu; & il força *Blainville* à déclarer qu'il avoit une nièce en France, dont les soins & les agrémens pourroient plaire à la Princesse, si elle vouloit bien la rece-

voir à son service. Cette proposition ne souffrit aucune difficulté; & le Prince s'occupa, pendant quelques semaines, à étudier son rôle, de manière à faire croire qu'il étoit fille, & qu'il arrivoit d'Alençon exprès pour avoir l'honneur de servir *Alix*. La fausse *Blainville* fut présentée, reçue, & bientôt après parfaitement traitée par sa maitresse. Il se forma entre ces deux jeunes personnes la liaison la plus intime. Le Comte se garda bien cependant de sortir des bornes du respect, ni de rien hasarder qui pût découvrir le mystère de son déguisement; il se contenta de passer des jours tranquilles & heureux auprès de l'objet qu'il adoroit, honoré de ses bontés, de sa confiance, n'entendant de sa part que des choses obligeantes, & ne perdant pas un instant la Princesse de vue. La seule communication qu'il eût au-dehors, étoit avec son prétendu oncle; celui-ci lui recommandoit toujours la prudence, & l'assuroit souvent qu'il ne pouvoit s'empêcher de trembler en songeant que cette affaire pouvoit finir fort mal. Son jeune pupille le rassuroit, & avoit un pressentiment qu'il se tireroit bien de cette délicate situation. Effectivement,

une nouvelle circonstance vint encore augmenter l'embarras où il se trouvoit, & il ne laissa pas que de surmonter cet obstacle. Voici en quoi il consistoit:

Le jeune *Richard* continuoit à n'avoir aucune inclination pour la Princesse qui lui étoit destinée; mais son âge exigeoit qu'il cherchât des dissipations, & son cœur s'enflammoit aisément. Il rendoit à *Alix* des visites de pure bienséance, mais cependant journalières; ainsi il voyoit souvent chez elle la fausse *Blainville*, & tout d'un coup il conçut pour elle les sentimens qu'*Alix* eût dû lui inspirer. Ils augmentèrent par tous les éloges qu'il en entendit faire à la Princesse; enfin il ne put s'empêcher de déclarer sa passion à l'objet qui l'avoit fait naître. Cet objet, qui ne pouvoit y répondre, n'eût rien de plus pressé que d'informer *Alix*. Celle-ci qui n'étoit pas mieux disposée pour *Richard* que le Prince pour elle, loin d'être piquée de l'aveu de sa suivante, l'engagea à ménager le Duc de *Guienne*, dans l'espérance qu'elle acheveroit de l'éloigner d'elle; & le Comte, prévoyant toutes les difficultés du nouveau personnage qu'il alloit avoir à jouer, s'en chargea & le sou-

tint pendant quelque temps avec un succès vraiment singulier.

Alix eût bien voulu trouver quelque moyen semblable de se délivrer des persécutions du vieux Roi *Henri*, qui saisissoit de temps en temps les occasions de parler à sa future belle-fille de sa folle passion, & de ses projets chimériques pour la satisfaire : elle ne pouvoit que s'en affliger & verser des larmes aux yeux de *Blainville*. Tandis que le jeune héritier de la Couronne se laissoit amuser par la fausse suivante, qui employoit toutes les ressources de la coquetterie pour ne le rebuter ni le satisfaire, son père, plus vif & avec qui, sans doute, *Alix* usoit de moins d'art & de manége, ne pouvant plus résister à l'excès de sa passion, pressa un jour si vivement la Princesse de France d'y répondre, que celle ci fut obligée d'appeller à son secours. Le désordre dans lequel on les trouva, causa le plus grand scandale & la plus grande rumeur. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute l'Angleterre ; mais *Henri* voulant se disculper en Roi, crut n'avoir d'autre parti à prendre que d'attribuer les plus grands torts à sa future belle-fille. Il soutint

qu'elle s'étoit mise en colère mal-à-propos, & qu'elle avoit osé le maltraiter ; & conséquemment à cette opinion, il la fit conduire dans un château, à deux journées de Londres, & ordonna qu'elle y fût étroitement renfermée. Il ne fut permis qu'à sa seule Dame d'honneur de l'y suivre; toutes ses femmes furent forcées à l'abandonner, & notamment sa chère *Blainville*.

Le désespoir du jeune Comte fut extrême. *Richard* n'avoit point été présent à cette scène; elle s'étoit passée pendant qu'il étoit allé faire une visite à sa mère, toujours confinée dans un autre château. Le Comte courut chez son prétendu oncle *Blainville*, qui ne put lui conseiller que de reprendre les habits de son sexe, de repartir pour la France, & d'avertir le Roi *Philippe-Auguste*, frère d'*Alix*, qui avoit succédé à son père *Louis le-Jeune*, du triste état où étoit réduite la Princesse sa sœur. Le jeune Prince adopta volontiers ce projet : mais y ajouta une circonstance qui devoit en augmenter de beaucoup les difficultés. Sa tendresse vive & respectueuse pour la Princesse, lui fit une loi de chercher avant tout à pénétrer

dans le château qui la renfermoit, de se faire connoître à elle, & de la prévenir de l'objet de son voyage en France.

Il semble que les aventures les plus difficiles étoient faites pour réussir au Comte de Ponthieu. Il part, accompagné d'un seul valet de chambre, nommé *Firmin*. Arrivé auprès de la prison d'*Alix*, il s'adressa à la sentinelle qui en gardoit la porte, & qui refusa d'abord très-durement de l'y laisser entrer; mais engagé par une gratification honnête, ce soldat alla consulter son sergent, qui, encouragé par les mêmes moyens, avertit l'Officier de garde (le Commandant étoit absent); l'Officier fut encore plus difficile à gagner; mais enfin on en vint à bout, à condition que le séjour du jeune Cavalier dans le château, seroit très-court: il le promit, & tint parole. Quelques momens lui suffirent pour informer la Princesse du motif de son voyage en France; elle fut assurée que le Roi son frère seroit bientôt instruit de la manière dont elle étoit traitée en Angleterre. Le Comte de Ponthieu fit bien plus, car il se fit connoître à la Princesse pour ce qu'il étoit: son étonnement fut extrême, mais elle lui pardonna: & à

peine eut-elle le temps de lui accorder cette grace, qu'il fallut se séparer. Le jeune amant continuoit sa route pour la France, lorsqu'il rencontra le Duc de Guienne qui cherchoit lui-même à s'introduire dans le château. Ce n'étoit point dans le dessein d'y voir la Princesse, qui, comme nous l'avons déja dit, lui étoit très-indifférente, mais dans l'espérance d'y trouver sa chère *Blainville*, qu'il croyoit enfermée avec *Alix*. Il en étoit si persuadé, & s'attendoit, d'ailleurs, si peu à la rencontrer sous un habit d'homme, que quand il passa auprès du Comte, il ne la reconnut pas: cependant il fut frappé de la ressemblance du jeune cavalier avec sa belle Demoiselle; & ce soupçon lui suffit pour charger un de ses gens de suivre cet inconnu, & de venir lui rendre compte du lieu où il iroit coucher. Son émissaire ne fut pas obligé d'aller bien loin pour savoir ce qu'étoit devenu le cavalier qu'il espionnoit. Il vit qu'il s'arrêtoit dans une assez grande auberge où il comptoit passer la nuit. Il alla aussi-tôt en rendre compte au Duc de Guienne, qu'il trouva revenant du château, mais n'y étant point entré. Le Commandant

qui étoit de retour, lui en avoit refusé l'accès, alléguant, avec toute sorte de respect, la nécessité de se conformer aux ordres du Roi, dont personne n'étoit excepté. D'ailleurs il avoit répondu aux questions du Prince, qu'il pouvoit l'assurer que Mademoiselle de *Blainville* n'étoit point dans le château, & qu'elle n'avoit point eu permission d'y suivre la Princesse. Le bon Commandant ajouta qu'un jeune cavalier, qui ressembloit beaucoup à cette Demoiselle, avoit tenté de s'introduire; mais, dit-il, de la meilleure foi du monde, l'entrée lui a été interdite, & il est parti : vous pouvez, Seigneur, l'avoir rencontré.

Richard se retira, persuadé de deux choses, l'une que la personne qu'il cherchoit n'étoit point dans le château; l'autre, que c'étoit la jeune *Blainville* elle-même qui avoit voulu, sous le déguisement d'homme, pénétrer dans la prison de la Princesse. Dans cette opinion, il crut que c'étoit elle qu'il avoit rencontrée; & préoccupé de l'idée qu'il va retrouver celle qu'il aime, il vole, & la trouve déja couchée & endormie : mais le bruit qu'il fait en arrivant, réveille le

valet & le maître; le valet regarde dans le cour de l'auberge, & reconnoît le Prince *Richard*. Il en avertit le Comte, qui ne peut plus douter que le lendemain matin il ſera tourmenté, perſécuté par le Duc de Guienne, & très-embarraſſé de lui répondre. Dans cette extrémité, il conſulte l'adroit & fidèle *Firmin*: celui-ci lui conſeille d'imaginer une fable propre à donner le change à l'amoureux Prince d'Adgleterre. Le Comte de Ponthieu y réfléchit toute la nuit, & réuſſit admirablement à compoſer un Roman propre à ſéduire *Richard*. L'occaſion de le débiter ne ſe fit pas attendre: le lendemain, de grand matin, lorſque nos voyageurs voulurent partir, le Duc de Guienne en ayant été averti dans l'inſtant ſe préſenta devant eux, & les arrêtant: « Cavalier, dit-il au Comte, permettez-» moi de vous demander par quel haſard » vous avez une parfaite reſſemblance » avec une Demoiſelle que je connois & » que je reſpecte? Seigneur, répondit » auſſi-tôt le Comte ſans ſe déconcerter, » vous voulez ſans doute parler de Made-» moiſelle de *Blainville*; je ſuis accoutu-» mé à la queſtion que vous me faites;

» vous me paroiſſez mériter que j'y ré-
» ponde, ſans m'en croire importuné ;
» je le ferai par le récit de mes aventu-
» res. » En même-temps il commença l'hiſtoire du Chevalier *de Quincy*, nom qu'il ſe donna.

(*La reſſemblance, Hiſtoire épiſodique.*)

Je ſuis François, dit le Comte à Richard, d'une famille noble & aſſez ancienne, originaire d'une Province voiſine de Paris. Après avoir paſſé mes premières années à gouter des plaiſirs, dans leſquels mon cœur n'étoit point intéreſſé, je devins enfin amoureux d'une perſonne charmante, que je vis d'abord à la promenade, quelques jours après dans des aſſemblées publiques; mais que j'eus enſuite bien de la peine à retrouver, quoique je la cherchaſſe par-tout. Enfin je la rencontrai dans un bal, & je me préparois à lui faire la déclaration la plus vive, avec l'audace d'un jeune homme très-amoureux, & ne doutant de rien, je la commençois déja ſur le meilleur ton, lorſque la belle, loin de ſe fâcher, ſe mettant à rire: *En vérité, ma ſœur*, me dit-elle, *tu joues ton rôle à*

merveille; tu n'es point embaraſſée dans ces habits, & ... A ces mots je la crus folle. Cependant reprenant mes eſprits, je voulus continuer ſur le même ton; mais ſes éclats de rire me déconcertèrent à la fin. J'inſiſtois; & elle, ayant ôté ſon maſque, me montroit un viſage charmant en me diſant: *Reconnois-moi donc, ma ſœur*; lorſque je la vis ſe troubler elle-même, & que, me retournant, j'apperçus derrière moi une jeune perſonne qui avoit les traits du viſage ſi ſemblables aux miens, que jamais les *Ménecmes*, les *Amphitrions*, les *Soſies*, n'ont eu une pareille reſſemblance. Bientôt nous ne fûmes pas les ſeuls étonnés; tout ce qui étoit dans le bal s'en apperçut; on nous entoura & nous devînmes l'objet de l'attention & des raiſonnemens d'une nombreuſe aſſemblée. Le tulmulte nous obligea de nous retirer tous trois; tout ce que j'y gagnai fut de connoître celle dont j'étois devenu amoureux. C'étoit une fille de qualité de Picardie, dont la mère s'appeloit Mde de *Freneuſe*, & dont la ſœur étoit celle qui me reſſembloit d'une façon ſi ſurprenante. Cette ſœur s'appelloit Mlle de *Blainville*, & celle que j'ai-

mois, Mlle *de Noncourt*: elle étoit prête, me dit-on, d'épouser un Gentilhomme de Normandie, auquel elle se donnoit sans répugnance, ayant même quelque inclination pour lui. Ma déclaration ne la toucha point; & au contraire, je fis plus d'impression que je ne voulois sur le cœur de sa sœur.....

Telle est l'exposition du Roman que le Comte *de Ponthieu* composa sur le champ, pour amuser le Duc *de Guienne*, & lui faire prendre le change. Si ce trait d'imagination étoit véritable, nous ne pourrions trop donner de louanges à un jeune Prince qui eût possédé un si beau talent; mais il faut mettre cette anecdote au rang des fables. L'histoire tient, dans le volume, cent cinquante pages d'une impression très-fine. Nous croyons qu'étant épisodique, nous devons-nous borner à en tracer légèrement les principaux faits.

Quincy, toujours amoureux & rebuté de Mlle *de Noncourt*, apprend par une Dame qui le prend encore pour Mlle *de Blainville* déguisée, que celle-ci l'aime à la fureur; il est peu touché de cet amour, & toujours occupé de Mlle *de Noncourt*.

Il attaque un soir son prétendu au sortir de la maison de Mde *de Freneuse*, lui fait mettre l'épée à la main & le tue. Il fuit dans le logis même de la mère & des Demoiselles : l'aînée s'évanouit ; la cadette voudroit le sauver, & lui déclare qu'elle l'aime, mais Mde de *Freneuse* survient, le fait arrêter & le livre à la Justice comme assassin de son futur gendre. Il est mis en prison : on lui fait son procès. Mlle de *Blainville*, toujours amoureuse de lui, se hasarde à faire la démarche la plus hardie : elle va le trouver dans la prison, & lui propose de changer d'habits & de rester en sa place. Il la refuse avec raison ; mais en même-temps sa générosité le touche, & il lui jure qu'il sent tout le tort qu'il a d'aimer son ingrate sœur plutôt qu'elle ; que dès ce moment, il change d'inclination & s'attache à elle. Elle en est très-satisfaite ; mais, pour preuve de ce nouvel amour, elle exige qu'il lui laisse exécuter son projet. Il y consent enfin, & retourne chez Mde *de Freneuse* en habits de fille : tout le monde le prend pour Mlle *de Blainville*, & il y passe ainsi quelques jours, au bout desquels Mlle *de Noncourt* se croyant seule avec sa sœur,

lui avoue qu'elle a oublié le mort, & qu'elle eſt ſi touchée du ſort de l'aſſaſſin, à qui l'on fait le procès pour un crime qu'il n'a commis que par amour pour elle, que c'eſt lui qu'elle aime à préſent. *Quincy*, entendant cet aveu, ſent renaître ſa première ardeur; mais ſon embarras eſt extrême: une lettre qu'il reçoit de Mlle *de Blainville*, & qui tombe entre les mains de Mlle *de Noncourt*, découvre tout le myſtère. *Quincy*, qui en eſt averti à temps, retourne dans la priſon, fait encore un nouvel échange d'habits avec la véritable Demoiſelle, qui revient dans la maiſon paternelle. On veut conſtater le ſoupçon que l'on a eu que c'eſt un amant déguiſé; il eſt prouvé que c'eſt une fille, & Mlle *de Noncourt* paſſa pour une folle. Cependant Mlle de *Blainville*, par un nouvel échange, rentre encore une fois dans le cachot, dans le moment le plus délicat, car le procès étoit près d'être jugé. Il l'eſt: elle eſt condamné à avoir la tête tranchée, & elle marche au lieu de l'exécution. Ce n'eſt qu'à l'inſtant que le coup alloit être porté qu'on la reconnoît. On la reconduit aux pieds des

Juges.

Juges. Presque en même temps le vrai *Quincy* vient se jetter à leurs pieds. On les fait passer tous deux dans des prisons différentes. Le cas est singulier : on en rend compte au Roi, qui leur accorde leur grace; mais on ne peut engager Madame de *Freneuse* à donner sa fille à cet amant, pour qui elle a couru tant de risques. Au contraire, elle veut lui faire épouser un Marquis fort riche, & qui a sûrement la tête & le cœur fort romanesque; car il aime les filles à aventures. L'on juge que Mlle de *Blainville* ne veut point de ce Marquis. *Quincy* qui, après l'événement de l'échafaud, a absolument oublié Mlle de *Noncourt*, (dont il n'est plus question dans ce Roman,) & est revenu à Mlle de *Blainville*, se bat contre le Marquis. Ils se blessent tous deux dangereusement. Ce duel fait du bruit; & *Quincy*, comme l'agresseur, est encore une fois sur le point d'être condamné à mort. Cependant un de ses amis le cache chez lui; & pendant qu'il guérit, Mlle de *Blainville* fuit de la maison paternelle. On la cherche par-tout. *Quincy* étant rétabli, fuit aussi, tant pour éviter sa condamnation, que dans l'espérance de

trouver sa maitresse. Il est arrêté par des gens qui le conduisent dans un beau château, où il trouve le Marquis qui se jette à ses pieds, le prenant encore pour la Demoiselle ; mais *Quincy* s'étant fait reconnoître, ils prennent jour au lendemain pour aller se battre de nouveau en plein champ. Ils s'y rendent en effet ; mais un ami les sépare, conduit le Marquis dans son château, & *Quincy* continue sa route. Les rivaux se disent bien cependant, en se séparant, que ce n'est que jusques au revoir. Deux jours après le Marquis rencontre dans la campagne un jeune homme, qu'il prend pour son adversaire, il le force à mettre le pistolet à la main ; tous deux tirent, & le Marquis blesse sa maitresse, car c'étoit elle. Au désespoir de cet accident, ce Seigneur romanesque se passe son épée au travers du corps. On les porte tous deux au château de Grainville (c'étoit celui du Marquis,) on les panse l'un & l'autre. La preuve d'amour que lui a donné le rival de *Quincy*, en se perçant à ses yeux, ne peut détacher de lui la tendre *Blainville.* Dès qu'elle est guérie elle s'échappe encore ; & sur un faux avis qu'elle reçoit

que *Quincy* est en Angleterre, elle en prend la route. Quelque temps après, son amant, qui la cherchoit par toute la France, apprend qu'elle a passé la mer, il en fait autant. Etant arrivé à Londres, il est instruit qu'effectivement elle a trouvé moyen de se placer auprès d'*Alix*, & sachant que cette Princesse étoit en prison, il s'imagine que Mlle de *Blainville* y est aussi; mais il ne peut jamais parvenir à pénétrer dans le château, ni découvrir la vérité de cette dernière circonstance.

Telle est l'Histoire que le Comte de *Ponthieu* fit au Prince *Richard*. Si elle étoit peu-vraisemblable, au moins étoit-elle très-capable de faire perdre au Duc de *Guienne* l'inclination qu'il avoit conçue pour la prétendue Demoiselle. Il comprit qu'une belle qui avoit eu tant d'aventures au bal, en prison, & dans des châteaux, qui s'étoit battue au pistolet, étoit une conquête, ou très-aisée ou très-difficile, suivant son goût ou sa fantaisie, & qui ne méritoit pas que l'on s'y attachât sérieusement. Il laissa donc *Quincy* courir après elle, s'il le jugeoit à propos, & il reprit le chemin de Londres. Il

y étoit à peine arrivé que le Roi son père tomba malade; il languit quelque temps, & enfin mourut. Avant d'expirer, il se réconcilia avec la Reine *Eleonore* & tous ses enfans; mais il refusa constamment de rendre la liberté à *Alix*. *Richard* étant monté sur le Trône, s'en embarrassa peu; cependant le Comte de *Ponthieu* étant arrivé en France, avoit pressé le Roi *Philippe* de déterminer le Roi d'Angleterre ou à l'épouser, ou à la lui envoyer: tout ce que les instances du Monarque François produisirent, fut la liberté d'*Alix*, mais non son mariage; & une circonstance intéressante, (vu la façon de penser du siècle,) suspendit la conclusion de cette grande affaire. On prêcha la Croisade; *Philippe* s'engagea dans cette expédition; *Richard* en fit autant, & ils convinrent de remettre à leur retour de la Terre-Sainte, à se décider sur cette alliance, préparée depuis tant d'années. Les deux Monarques s'embarquèrent chacun de son côté; il se retrouvèrent en Chypre, & *Philippe* se crut obligé de presser de nouveau *Richard*. Mais loin qu'il voulût le satisfaire, *Eleonore* ayant amené une Princesse de Na-

varre en Chypre, il fut question de la faire épouser au Roi d'Angleterre, & quoique ce Monarque n'eût pas pour elle plus de goût que pour *Alix*, il conclut cette alliance. *Philippe* en fut irrité; les deux Monarques furent brouillés : cependant pour que la cause commune n'en souffrît pas, on les engagea à continuer tous deux leur route pour la Palestine. Ils y arrivèrent, & la première opération de l'armée Chrétienne fut de tenter la reprise d'Acre, dernière place que les Chrétiens avoient possédée en Asie, & dont enfin les Sarrasins s'étoient emparés. Les deux Rois l'entourèrent, & se disposèrent à l'attaquer; mais il falloit se concerter pour faire cette attaque, & ils se voyoient avec peine. *Philippe* voulut envoyer un de ses Généraux les plus intelligens pour conférer avec *Richard*; & il choisit le Comte de Ponthieu. Le Roi d'Angleterre en avoit beaucoup entendu parler, car il s'étoit déja signalé en plusieurs occasions; mais il ne le connoissoit pas de vue, ou du moins il ne croyoit pas le connoître.

Le Comte, de son côté, fut embarrassé de cette commission, craignant

bien d'être reconnu ; cependant n'ayant osé la refuser, il se présenta devant *Richard*. Ce Prince fut bien surpris en croyant reconnoître *Quincy* dans la personne du Comte de Ponthieu. Son trouble se manifesta ; mais le Comte, sans se déconcerrer, l'abordant d'un air respectueux : « Sire, lui dit-il, permettez-moi » de m'acquitter de la commission dont » le Roi, mon Seigneur Suzerain, m'a » chargé auprès de vous ; après quoi je » pourrai, dans une audience particulière, si vous le voulez, éclaircir les inquiétudes que vous éprouvez dans ce » moment. » J'y consens, répondit *Richard* ; & l'opération militaire ayant été concertée comme le desiroient les deux Rois, celui d'Angleterre ayant conduit le Comte dans un endroit écarté, *Guillaume* ne lui cacha rien de sa véritable histoire. Le premier mouvement de *Richard* fut d'en être très-irrité ; le second de lui pardonner, & de lui promettre même de ne mettre aucun obstacle à son alliance avec *Alix*, s'il pouvoit réussir à l'obtenir.

Le Comte retourna au camp des Français, rendit compte à son Roi du succès

de sa mission, & après que les troupes Chrétiennes combinées se furent rendues maitresses de la ville d'Acre, il fit à *Philippe-Auguste* les mêmes aveux qu'il avoit faits au Roi *Richard*. Ils furent reçus à-peu-près de même : on fut d'abord irrité contre lui ; enfin on lui pardonna si bien, que le Comte, autorisé par les deux Monarques, retourna en France, & passa en qualité d'Ambassadeur, en Angleterre, pour aller chercher la Princesse, & la ramener dans sa Patrie. Ils y attendirent le retour de *Philippe-Auguste ;* & ce Monarque ne fut pas plutôt arrivé, qu'il accorda sa sœur au Comte de Ponthieu. *Alix*, Souveraine d'un petit Etat, ne regretta pas le Trône brillant de l'Angleterre, qu'elle s'étoit vue pendant tant d'années prête à occuper. *Guillaume* fit son bonheur ; & après avoir regné long-temps, ils finirent tranquillement leurs jours, s'étant toujours tendrement aimés.

Le second Roman dont nous avons à rendre compte, & qui est relatif à l'histoire du règne de *Louis-le-Jeune*, est celui d'*Edèle de Pon-*

thieu, dont l'Auteur eſt M. le Chevalier *de la Vieuville de Vignacourt*, qui eſt mort, il y a environ deux ans, grand Prieur de Champagne, & qui avoit renoncé depuis bien long-temps, à l'amuſement de faire des Romans.

Le ſujet de celui dont nous allons donner un court extrait, eſt le même dont Madame *de Gómez* a fait une Nouvelle, que l'on trouva dans ſes *Journées Amuſantes*, & dont nous avons rendu compte dans notre volume de Décembre 1776. Nous prions nos Lecteurs de ſe le rappeller, ou de vouloir bien le chercher à la page 106 dudit Volume.

Quoique le Chevalier n'ait écrit que poſtérieurement à Madame de *Gomez*, il s'en faut bien qu'ayant traité le même ſujet, il y ait également réuſſi. Nous croyons la *Princeſſe de Ponthieu* des *Journées Amuſantes*, plus intéreſſante qu'*Edèle de Ponthieu*. En voulant adoucir ce qu'il y a de noir & de terrible dans ſon ſujet, le Chevalier de *Vignacourt* l'a affoibli ; mais d'un autre côté il a inſéré dans ſa Nouvelle deux très-beaux épiſodes, celui de *Manuel Comnène*, & celui d'*Alphonſe Premier*, Roi de Portugal. D'ailleurs ſon ſtyle eſt, à notre avis, plus agréable que celui

de Madame *de Gomez* ; ainsi, tout bien considéré, ces morceaux peuvent se lire tous deux avec plaisir, & ne se font point tort l'un à l'autre. Nous desirons qu'on juge de même des deux extraits.

Louis-le-Jeune & la Reine *Eléonore de Guienne*, étoient partis pour la Terre-Sainte, avec l'élite des Princes & des Seigneurs de leur Cour. Les principaux étoient *Robert*, Duc de Bourgogne, *Thibaut*, Comte de Champagne, & *Jean*, Comte de Ponthieu. Ce dernier avoit pour fille une Princesse charmante, dont le caractère étoit aussi intéressant que la figure; elle se nommoit *Edèle*. *Eleonore* avoit conçue pour elle la plus tendre amitié, & en avoit fait sa favorite, son amie & sa confidente, à quelques détails de coquetterie près, que la Reine ne jugeoit pas à propos de lui confier, parce qu'elle n'auroit pas été du goût de la jeune Princesse, qui, quoique naturellement tendre & sensible, étoit de la plus grande délicatesse en matière de galanterie.

Edèle étoit trop aimable pour ne pas

faire plus d'une conquête ; aussi trois jeunes Seigneurs, des plus accomplis de la Cour, se disputèrent-ils l'honneur de lui plaire. C'étoit *Enguerand*, Comte de Saint-Valery, de la maison de Vermandois, par conséquent Prince du Sang Royal. Il avoit de la valeur & du mérite : mais il étoit d'une hauteur & d'une vanité insupportables ; & il crut que s'étant assuré de l'agrément du Roi pour épouser la Princesse à son retour en France, personne ne pouvoit la lui disputer. Il ne prit d'autre soin pour lui plaire, que de la faire souvenir quelquefois qu'elle lui étoit destinée. Les deux autres amans d'*Edèle* étoient *Eberard*, Comte d'Amiens, brave à la guerre, & doux dans la société, libéral, affable & galant ; il avoit l'esprit & l'instruction nécessaires pour plaire aux Dames ; aussi avoit-il eu le bonheur de réussir auprès d'*Edèle*, bien mieux que ses rivaux. C'étoit pour lui que le cœur de la jeune Princesse s'étoit expliqué, quoiqu'elle n'osât l'avouer, parce que le Comte son père s'étoit déclaré pour *Saint-Valery*.

Le troisième étoit *Thibaut*, Comte de Guines, dont toutes les passions étoient

vives, ardentes, les réflexions profondes; mais tendant toujours à se satisfaire par toute sorte de moyens. Comme il ne pouvoit se flatter d'être aimé, il gardoit à ses rivaux la plus cruelle rancune, & la réservoit, sur-tout, à celui qui seroit le plus favorisé.

Les Croisés étant arrivés, en traversant l'Allemagne & la Hongrie, jusqu'à Constantinople, passèrent en Asie, malgré les trahisons de l'Empereur Grec. Les trois Comtes, amoureux d'*Edèle*, se signalèrent dans différentes occasions, sous les yeux de leur maitresse, qui ne quittoit point la Reine; enfin on arriva près d'Antioche, dont un oncle d'*Eleonore* étoit Duc titulaire. Sa nièce détermina, non sans peine, son époux à faire le siège de cette ville, occupée par les Sarrasins. La valeur des trois Comtes contribua à l'emporter, & la Reine y passa l'hiver, pendant lequel l'oncle ne négligea rien pour plaire à une nièce Reine, à qui il avoit tant d'obligations. On prétend même qu'il poussa la complaisance beaucoup trop loin: car il fut soupçonné de favoriser les galanteries d'un jeune & ai-

mable Sarrasin, nommé *Saladin*, avec *Eleonore*. L'on peut être bien assuré qu'*Edèle* ne fut ni complice, ni confidente d'une pareille intrigue; d'ailleurs, elle étoit occupée de ses propres affaires. Ses trois amans lui causoient des chagrins; le Comte de Guines, jaloux, perfide & dangereux, ayant intercepté une lettre que le Comte d'Amiens écrivoit à *Edèle*, en supposa une autre de sa composition, par laquelle *Eberard* déclaroit que, sachant les intentions des parens d'*Edèle*, il abandonnoit toutes ses prétentions au Comte de Saint-Valery. *Edèle* recevant cette lettre, fut furieuse & maltraita son véritable amant. Le malheureux *Eberard* fut assez long-temps sans pouvoir se justifier; mais enfin la Reine *Eléonore* fut par adresse, du Comte de Guines même, que c'étoit lui qui étoit l'auteur de la lettre. (Il paroît que ce Comte de Guines n'étoit pas aussi fin qu'il étoit méchant.) *Eleonore* fit cependant quelques tentatives auprès d'*Edèle*, en faveur de son oncle *Raymond*, Duc d'Antioche; mais s'étant bientôt apperçue qu'elles étoient inutiles, & qu'elle aimoit véritablement *Eberard*, elle prit, en bonne

Princeſſe, le parti de favoriſer leurs amours. Alors le Comte d'Amiens, aſſuré par une lettre même d'*Edele*, qu'elle lui avoit rendu ſes bontés, ſe rétablit aſſez promptement d'une cruelle maladie que le chagrin lui avoit occaſionnée. Ce fut pendant ſa convaleſcence que *Godefroy de Créqui*, ſon ami, lui conta l'hiſtoire de l'Empereur *Manuel Comnène*, premier Epiſode dont nous dirons quelques mots après avoir épuiſé la ſuite du Roman principal.

La Croiſade finit aſſez malheureuſement. Le ſiége de Damas fut entrepris, mais n'eut pas le ſuccès deſiré. La diviſion ſe mit dans l'armée des Chrétiens; & les principaux des Souverains s'éloignèrent de la Paleſtine pour retourner dans leurs Etats. *Louis-le-Jeune* fut du nombre; & dès qu'il fut revenu en France, il s'occupa de ſon divorce avec *Eleonore*. *Edèle* fut obligée de quitter cette Reine pour retourner chez ſes parens. Elle aimoit toujours le Comte d'Amiens; mais ſon père, perſiſtant dans la réſolution de lui faire épouſer le Comte de Saint-Valery, défendit à ſa fille de voir *Eberard*. Elle obéit reſpectueuſement,

sans cependant renoncer à son amour, ni donner le chagrin à son amant de soupçonner sa constance.

Sur ces entrefaites on célébra à la Cour une fête, dont un grand Tournoi fit partie. Le Duc de Bourgogne, le Comte de Champagne, & celui de Saint-Valery en furent les tenans. Le premier de ces Princes triomphoit, & eut l'honneur des deux premières journées; mais à la troisième un Chevalier inconnu se présenta, la visière du casque baissée, & demanda permission au Roi de jouter contre le Duc. Elle lui fut accordée, le Duc même y acquiesça volontiers; mais il fut un peu étonné lorsque le Chevalier demanda que le combat fût à outrance. Cependant son honneur y étant engagé, il accéda encore à cette seconde proposition. Le combat fut long & opiniâtre; mais à la fin le Duc de Bourgogne tomba percé de plusieurs coups, & mortellement blessé. L'effroi de l'assemblée fut considérable, & la surprise fut égale, lorsque le vainqueur s'étant laissé voir à découvert, on reconnut le Baron de *Montmorency*. Ce simple Gentilhomme, dont la Maison

étoit déja reconnue pour bonne & ancienne, avoit essuyé la plus horrible injustice de la part du Duc, son Seigneur suzerain. Il aimoit une fille de Dijon ; le Duc en étoit devenu épris ; mais n'en ayant essuyé que des refus, & sachant que *Montmorency* en étoit la cause, il avoit fait enlever la Demoiselle ; & comme elle avoit résisté à sa passion, il en avoit coûté la vie à cette belle & malheureuse victime de sa brutalité. Le Baron avoit été enfermé dans une tour, dont il n'étoit sorti que par bonheur & par adresse. Le premier emploi qu'il fit de sa liberté, fut de venir attaquer, en brave Gentilhomme, le Prince barbare dont il avoit à se plaindre & à se venger.

Le Duc étoit si grièvement blessé, qu'il ne survécut pas long-temps à cet accident. Avant de mourir, il reconnut son injustice, demanda pardon à *Montmorency*, qui passa dans le pays étranger, pour faire oublier à la France le double malheur qu'il avoit eu d'être offensé, & d'être obligé de tirer une pareille vengeance.

La mort du Duc de Bourgogne fit

cesser les fêtes à la Cour de France; mais les personnes qu'elles y avoient attirées y restèrent encore quelque temps, entr'autres le Comte de Ponthieu & sa fille, qui continua de faire sa cour à la Reine *Eléonore*, dont le divorce n'étoit pas encore décidé. Le Comte d'Amiens y resta également; celui de Guines étoit encore en Palestine.

Un nouveau personnage qui vint troubler la passion d'*Edèle & d'Eberard*, fut la Duchesse d'Alençon, veuve d'un grand Prince, elle étoit aimée par un autre qui lui proposoit une alliance digne d'elle; c'étoit le Comte de Champagne; mais sans le rebuter tout-à-fait, elle le rendit malheureux par sa coquetterie: il ne pouvoit manquer de s'appercevoir qu'elle en aimoit un autre, car elle étoit éprise du Comte d'Amiens. Elle avoit d'abord employé auprès de lui les agaceries décentes & délicates; voyant ensuite que le Comte feignoit de ne point l'entendre, elle s'expliqua plus clairement. *Eberard* se tint toujours dans les bornes du plus froid respect; mais le Comte de Champagne, qui étoit persuadé que l'on

ne pouvoit réſiſter à la Ducheſſe d'Alençon, ne s'imagina pas qu'elle fît ainſi des agaceries en pure perte. Il ne trouva pas de meilleur moyen d'empêcher que cet amour n'eût des ſuites, que d'en avertir *Edèle* & la Reine *Eleonore*. Ces deux Princeſſes lui recommandèrent de veiller, tant pour ſes intérêts, que pour ceux d'*Edèle*, à la conduite de la Ducheſſe & du Comte d'Amiens, & de les avertir s'il découvroit quelque choſe qui annonçât qu'ils fuſſent d'accord. Peu de jours après le Comte de Champagne vint leur dire qu'il avoit un avis certain que la Ducheſſe & le Comte devoient ſe trouver le lendemain dans une maiſon écartée, à deux petites lieues de Paris. Auſſi-tôt la Reine, par curioſité & par amitié pour *Edèle*, conſentit à aller les ſurprendre; & ſous prétexte d'une promenade du côté indiqué, elle s'y rendit avec les deux parties intéreſſées : *Edèle* étoit dans ſon char, & le Comte de Champagne ſuivoit à cheval. Ils trouvèrent effectivement ceux qu'ils vouloient ſurprendre, ſinon vraiment en rendez-vous, du moins avec toutes les apparences d'une tendre intel-

ligence. Ils virent *Eberard* sortant de la petite maison : en les appercevant, il eut l'air très-décontenancé ; il étoit seul, son Ecuyer & ses gens l'attendoient à quelque distance. Il voulut s'approcher du char ; mais l'air avec lequel il fut reçu, acheva de le troubler ; il regagna Paris. La Duchesse d'Alençon étoit restée dans la petite maison où la Reine entra, sous prétexte de se reposer. Cette coquette hardie soutint avec légéreté les plaisanteries de la Reine, & étoit, au fond, enchantée de la consternation dans laquelle elle voyoit plongés son amant & sa rivale.

Il n'étoit pourtant point vrai que le rendez-vous fût concerté entre le Comte d'Amiens & la Duchesse : celle-ci avoit attiré *Eberard*, en lui faisant tenir une lettre supposée du Comte de Saint-Valery, dans laquelle il lui proposoit un duel. Ainsi ce n'étoit point du tout dans l'espoir des plaisirs qu'il s'étoit rendu à la petite maison ; cependant la Duchesse s'y étoit trouvée, & avoit fait de nouveaux efforts pour le séduire : mais il y avoit constamment résisté ; & il n'étoit resté à Madame d'Alençon que la satis-

faction d'avoir fait une affreuse tracasserie ; car c'étoit aussi elle qui avoit fait, sous main, avertir le Comte de Champagne, la Reine & *Edèle*, pour perdre tout-à-fait le Comte d'Amiens dans l'esprit de cette dernière. Elle n'y réussit que trop : car les Princesses étant rentrées dans Paris, celle de Ponthieu désespérée & furieuse, courut chez son père, & l'engagea à hâter son mariage avec le Comte de Saint-Valery. Le Comte de Ponthieu ne perdit pas un moment pour en parler au Roi; le mariage fut aussi-tôt déclaré, & le jour pris pour la célébration. Le Comte d'Amiens fut plusieurs jours sans pouvoir obtenir audience ni de la Reine ni d'*Edèle*, pour se justifier. Enfin il tomba sérieusement & dangereusement malade; & ce ne fut qu'après que sa maitresse fut perdue pour lui, qu'il trouva moyen de faire savoir, par *Godefroy de Créqui* son ami, l'horrible tour que lui avoit joué la Duchesse d'Alençon. *Edèle* fut alors bien affligée : elle fut même aussi très-malade : mais le mal étant sans remède pour une ame aussi honnête que la sienne, elle ne s'occupa

qu'à remplir les devoirs du lien sacré, dans lequel elle s'étoit imprudemment engagée ; & le Comte d'Amiens prit la résolution de passer dans la Terre-Sainte, pour dissiper ses chagrins, & mériter d'être heureux du moins dans le Ciel, en mourant à la guerre contre les Infidèles.

Pendant ce temps, le jaloux & perfide Comte de Guines revenoit de la Terre-Sainte, où il étoit resté, comme nous l'avons dit, assez long-temps après *Louis-le-Jeune & Eleonore.* En arrivant en France, il apprit le mariage de Saint-Valery avec *Edèle*, & forma aussi-tôt le projet d'enlever sa maitresse. Il s'instruisit du jour où le Comte devoit mener sa nouvelle épouse dans ses terres, & alla les attendre dans les bois de Corbie, par où nécessairement ils devoient passer. Sachant quel étoit le nombre des gens dont ils devoient être accompagnés, il se mit à la tête d'une troupe plus nombreuse & mieux armée ; &, la visière de son casque baissée, il fondit avec ses complices sur le malheureux Saint-Valery. Celui-ci se défendit avec courage, n'étant

aidé que d'un seul Chevalier de ses parens, appelé *Mathieu de la Vieuville*, & de deux ou trois Ecuyers. Mais les efforts de ce peu de guerriers ayant été inutiles, tous ayant été tués, à l'exception du Comte, qui fut blessé & renversé de dessus son cheval; & toutes les femmes s'étant enfuies, hors la malheureuse *Edèle*, qui ne voulut point perdre de vue son mari, le traitre *Thibaut* la saisit avec violence malgré ses cris, la met sur son cheval, & s'enfonce avec ses gens dans l'épaisseur du bois. Sans doute qu'*Edèle* y eût éprouvé les outrages les plus affreux, si le Ciel ne lui eût fait trouver à point nommé, un libérateur qui devoit lui être bien cher, c'étoit *Eberard*. Il étoit parti de sa ville pour aller s'embarquer, & traverser la forêt de Corbie, accompagné de son ami fidèle, *Godefroy de Créqui*, lorsqu'il fut attiré par les cris d'une femme: il y courut, & reconnut *Edèle*. On juge que cette vue anima son courage. Le combat avec *Thibaut* fut un des plus furieux dont notre histoire puisse faire mention. Pendant qu'il se passoit, *Edèle* s'échappa, & cou-

rut, dans l'état le plus déplorable, jusques au lieu où elle pouvoit trouver son époux. Elle le retrouva en effet, le dégagea de dessous son cheval; & quelques paysans des environs étant venus à leur secours, le Comte fut mis sur un brancard, & porté dans Corbie: la Comtesse le suivit.

Le combat entre les deux Comtes finit, parce que le dernier fut emporté par son cheval, & échappa ainsi à la fureur de son rival, qui ne put jamais le connoître. Après s'être bien fait informer par *Godefroy de Créqui* de ce qu'étoient devenus le Comte & la Comtesse de Saint-Valery, étant assuré qu'ils avoient été enfin ramenés en sûreté dans leur château, il continua sa route vers la mer, où il s'embarqua, sans se douter des conséquences affreuses qu'auroit l'enlèvement dont il croyoit avoir prévenu les plus fâcheuses suites.

On rapporta au Comte de Saint-Valery, que l'on avoit vu *Eberard* dans les environs de Corbie; qu'il étoit passé par cette petite ville, le lendemain du jour pendant lequel le Comte & la Comtesse y avoient séjourné. Il n'en fallut pas

davantage pour lui persuader, non-seulement que c'étoit *Eberard* qui avoit voulu l'attaquer & enlever *Edèle*, mais même que c'étoit un complot concerté entre sa femme & lui. Conséquemment à cet injuste soupçon, Saint-Valery, dès qu'il fut rétabli de ses blessures, va trouver son beau-père, le Comte de Ponthieu, il lui découvre le sujet des inquiétudes dont il est agité; & le père d'*Edèle*, dont le caractère étoit naturellement dur, sévère & même barbare, concerte avec son gendre, dont l'humeur ressembloit un peu à la sienne, le plan d'une vengeance vraiment terrible. De retour au château de S. Valery, le père & le mari de la Comtesse lui annoncent d'un ton sévère, qu'il faut qu'elle se dispose à partir le lendemain seule avec eux. Elle obéit en tremblant; ils arrivent sur le bord de la mer, s'embarquent tous trois sur un bâtiment pêcheur, & qui remorquoit un bateau vuide & sans agrêts. Quand ils sont en pleine mer, ils forcent la malheureuse Comtesse à monter dans le frêle bâtiment & se retirant promptement, l'abandonnent au gré des vagues. Une

tempête furieuse s'élève presque aussitôt: les deux persécuteurs d'*Edèle*, en grand danger de périr, sont jetés sur un rivage assez éloigné de ceux dont ils étoient partis; ils regagnent cependant leurs châteaux.

Le Comte de Guines n'eut pas plutôt appris quel étoit le malheureux destin d'*Edèle*, qu'il se fit les reproches les plus cruels d'y avoir contribué. Ne pouvant s'en venger que sur le Comte de Saint-Valery, il fait publier son retour en France, (qu'il avoit tenu secret jusques alors,) & bientôt il envoie proposer à Saint-Valery un combat particulier, demande que le rendez-vous soit donné dans une ville neutre, & indique *Abbeville*. Le Comte y consent, & tout se prépare pour cette action d'éclat.

Pendant ce temps, le bateau de la malheureuse *Edèle* étoit emporté au gré des vents & des vagues. Elle ne pouvoit que gémir & appeler le Ciel à son secours. Enfin un grand vaisseau paroît & apperçoit le petit bateau dans lequel on remarque une femme seule & éperdue; le Commandant ordonne qu'on tâche de la secourir,

secourir, on s'empresse, & ce n'est pas sans beaucoup de difficulté que l'on vient à bout de l'embarquer dans le navire. Mais quels furent & l'étonnement de la Comtesse de *Ponthieu*, en reconnoissant dans le Commandant du vaisseau le Comte d'Amiens *Eberard*, & la surprise de celui-ci en retrouvant sa chère *Edèle*? Ce ne fut pas sans peine que l'on conserva la vie à la Comtesse. Enfin elle se trouva en état de conter à son fidèle & respectueux amant les détails de sa cruelle aventure. Après avoir versé des larmes sur le sort de sa Princesse, *Eberard* voulut former avec elle des projets de vengeance contre son père & son époux. Mais *Edèle*, loin de vouloir s'y prêter, le pria de la remettre encore une fois entre leurs mains, de tâcher seulement de la justifier; & s'il n'en pouvoit venir à bout, de lui laisser plutôt encore essuyer l'effet de leur propre vengeance. *Eberard* consentit à la conduire sur les côtes de la Picardie, mais en se promettant bien de veiller à sa sûreté. En reprenant la route de France, il apprit à sa belle Maitresse quel étoit le Roi *Alphonse de Portugal*, au service

duquel il étoit réſolu d'entrer pour combattre les Maures ſous ſes étendards.

Ce récit forme un ſecond épiſode, dont nous dirons un mot, après avoir terminé l'extrait de l'intrigue principale.

Le Port où débarquèrent le Comte & la Princeſſe, n'étoit pas éloigné d'Abbeville. Dès qu'ils y eurent jetté l'ancre, *Godefroy de Créqui* ſe chargea d'aller s'informer de ce qui ſe paſſoit dans cette dernière ville. Il en trouva les rues preſque déſertes juſques à la grande place, qui étoit remplie d'un peuple nombreux. *Créqui* s'étant informé du ſujet de ce prodigieux concours, apprit que c'étoit à l'occaſion du combat qui ſe donnoit entre le Comte de *Guines* & celui de *Saint-Valery*, & il fut témoin de la fin de cette action, dans laquelle les deux rivaux s'étant enferrés l'un & l'autre, furent tous deux mortellement bleſſés. On les tranſporta dans le Palais du Comte de *Ponthieu*, où *Créqui* ne tarda pas à faire auſſi venir *Eberard & Edèle*. Dès qu'ils furent annoncés au Comte de *Ponthieu*, il lui ſembla qu'ils venoient augmenter l'horreur de ſa ſituation. Mais enfin les ex-

plications qu'ils lui donnèrent ayant été confirmées par les deux mourans, qui expirèrent peu de temps après, le père d'*Edèle* sentit tous ses torts, & demanda pardon à sa fille & au Comte d'Amiens; il crut qu'il ne pouvoit expier sa barbarie, qu'en unissant *Edèle* à *Eberard*. La Comtesse exigea qu'on laissât écouler le temps de son deuil ; mais quand il fut fini, elle rendit heureux le Comte d'Amiens, qui unit sa ville au Comté de Ponthieu, que lui céda son beau-père en se retirant du monde, & passant le reste de ses jours dans la pénitence, & le repentir d'avoir traité sa fille avec tant de barbarie & d'injustice.

Telle est l'Histoire d'*Edèle de Ponthieu*, suivant que l'a arrangée M. le Chevalier de *Vignacourt*. Il nous reste à parler des deux épisodes que nous avons renvoyés pour ne point interrompre la narration de l'Histoire principale. Le premier de ces épisodes est l'Histoire de l'Empereur Grec, *Manuel Comnène*, & de *Bélézinde*.

L'Empereur *Jean Comnène* eut quatre

fils, dont *Manuel* étoit le dernier ; mais les deux premiers, *Alexis & Andronic*, qui avoient successivement été élevés dans l'espérance de remplir le trône Impérial de Constantinople, étant morts à quelques années l'un de l'autre, avant leur père, & le troisième étant reconnu incapable de gouverner, l'Empereur *Jean* parut en mourant disposé à préférer *Manuel*, qui avoit déja donné des preuves de valeur en combattant contre les Perses. Le Clergé, l'Armée & le Sénat confirmèrent ce choix, & il fut couronné immédiatement après la mort de son père. Pendant quelque temps, il eut l'art de mettre dans leur jour toutes ses bonnes qualités, & de cacher ses défauts ; mais enfin ils éclatèrent. Ses peuples commencèrent à lui reprocher, avec raison, son luxe & ses débauches. Ce fut alors qu'il voulut user de toute son autorité. Il fit périr cruellement quelques personnes qu'il soupçonna de vouloir secouer le joug ; il en exila d'autres, & confisqua leurs biens, qu'il dissipoit en débauches avec des jeunes gens de son âge, qui étoient ses favoris, ses confidens, & les

miniſtres de ſes plaiſirs. Entre tous ceux-là, le plus méchant, & celui qui cependant lui étoit le plus cher, s'appeloit *Cantacusène*. Il lui procuroit tous les jours de bonnes fortunes de Souverain, c'eſt-à-dire, des femmes & des filles de tout état, qui, les unes par ambition, les autres par intérêt, quelques-unes enfin par une ſotte vanité, ou par une timidité ou un reſpect auſſi déplacés, ſatisfaiſoient ſes deſirs. Il avoit déja, pour ainſi dire, épuiſé les beautés de Conſtantinople, lorſque *Manuel* imagina de ſe faire donner des fêtes par ſes Miniſtres. Celui qui avoit le département de la guerre, & qu'on appeloit le Comte *Stephane*, le régala dans un palais qu'il tenoit de la libéralité du feu Empereur : la muſique militaire & les feux grégeois ne furent pas les ſeuls plaiſirs qui furent offerts à *Manuel* ; il y eut feſtin & bal, pendant leſquels ce Prince remarqua que les deux filles de *Stéphane* étoient charmantes : il leur fit quelques agaceries, auxquelles elles répondirent avec une modeſtie qui n'étoit pas du ton de la Cour de Grèce de ce temps-là. D'après cela

le despote conclut qu'il n'en viendroit à bout que par violence ; & son confident *Cantacusène* lui en fournit un horrible moyen. Il fit mettre le feu au palais du Comte *Stephane*, & dans le tumulte qu'excita l'incendie, il fit enlever ses filles, & les fit transporter dans une petite maison de campagne, où il les réserva pour être les victimes du libertinage de son maître. Mais pendant ce temps, une autre fantaisie qui passa par la tête de l'Empereur, fit diversion à son goût pour ces Demoiselles. Son Ministre des Finances, nommé *Constantin*, lui donna à son tour une fête, dans laquelle il vit sa fille unique, nommée *Bélézinde*. C'étoit la plus belle personne de l'Empire. Mais il y avoit encore bien plus de difficulté à posséder cette beauté que les deux autres : car elle étoit déja promise à un jeune & riche Seigneur Grec, nommé *Caproras* qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée. Il fut question de la lui enlever. *Manuel* vouloit que ce fût avec éclat : mais l'indigne favori proposa un moyen plus odieux ; ce fut de l'obtenir de *Caproras* même, & s'il ne vouloit pas la céder, de le perdre. On fait au jeune amant cette

indigne proposition, qu'il rejette avec hauteur : on l'accuse d'avoir conspiré contre l'Etat, & on le précipite dans une obscure prison. Il est, comme de raison, abandonné par le Ministre courtisan, son futur beau-père : sa maîtresse ne l'oublie ni ne l'abandonne. Elle veut l'aller voir dans sa prison, & en fait demander la permission à l'Empereur. Le tyran la lui accorde, mais à une condition bien barbare. Il fait prévenir *Caproras*, que s'il veut conserver sa vie, il faut que dans l'entrevue qu'il va avoir avec sa maîtresse, il l'engage à satisfaire les desirs de l'Empereur, & l'avertit qu'il sera caché derrière une tapisserie, & à portée de l'entendre. Il en résulte une scène à-peu-près pareille à celle de *Néron* & de *Junie*. *Bélézinde* est fort étonnée d'entendre dire à son amant, que l'amour qu'il a pour elle est son unique crime. La conversation entre les deux amans est vraiment touchante, & forme une véritable situation de tragédie. *Manuel* paroît, & fait le personnage du plus cruel tyran ; mais il n'ose faire éclater publiquement tous ses odieux projets : il renvoye *Bélézinde* chez son

père; & après s'être concerté avec *Cantacusène*, il dit à *Conſtantin* que *Caproras* eſt coupable, qu'il le ſoupçonne d'être ſon complice, & qu'il lui faut une preuve & un ôtage de ſa fidélité; que ce qu'il veut lui demander n'eſt point, en ſoi-même, bien fâcheux, puiſqu'il ſe borne à exiger qu'il donne ſa fille en mariage à ſon favori *Cantacusène*, qu'il élève à la dignité de premier domeſtique, (titre qui revenoit chez les Empereurs Grecs, à celui de grand Chambellan.) *Conſtantin* ſe réſout à obéir; mais l'on peut juger du déſeſpoir de ſa fille. Elle eſt traînée à l'autel comme une victime mourante: malgré ſon déſeſpoir, le Patriarche acheve la cérémonie, en préſence de l'Empereur. Le jour de la noce eſt une grande & ſuperbe fête, à la fin de laquelle l'indigne favori oſe déclarer à ſa nouvelle épouſe que ce n'eſt pas pour lui qu'il l'a épouſée. Alors l'ame de la ſenſible & vertueuſe *Bélézinde* s'exalte; & avant que le lâche *Cantacusène* ait eu le temps de ſe reconnoître, elle arrache le poignard du côté de ſon époux, le lui plonge dans le ſein, & le fait tomber ſans vie à ſes

pieds. Les cris du monstre expirant se confondent avec ceux de l'objet que l'on croit être alors la victime de son ardeur amoureuse. Il meurt: elle prend ses habits, & à la faveur de ce déguisement, sort de la maison, court au rivage, s'y embarque, & trouve de quoi payer son passage, au moyen de l'or & des diamans qui étoient dans les poches, & couvroient les habits de celui qu'elle avoit tué. Elle se retire à quelque distance de Constantinople, à portée de veiller au sort de son père & de son amant.

Cependant l'esprit du peuple Grecs s'anime & s'échauffe contre le cruel Empereur; les uns lui reprochent la mort de son favori, les autres son injustice envers son ancien Ministre, qui étoit allé rejoindre sa fille à Sélivrée, sur la Mer Noire, où il avoit appris qu'elle s'étoit retirée. Plusieurs mécontens vont les y trouver. Les Grecs se rassemblent en grand nombre, & débauchent une partie de l'armée, de concert avec le Comte *Stephane*, qui avoit aussi à venger l'injure faite à ses filles. Cette troupe de conjurés marche droit à Constantinople,

& délivre *Caproras*, que l'Empereur n'avoit osé faire mourir. Le malheureux *Manuel* veut s'enfuir; mais tout son peuple se déclarant contre lui, il est arrêté dans sa fuite, & l'on élève sur le trône, à sa place, *Isaac l'Ange*, un des Seigneurs Grecs les plus distingués par sa naissance & par ses services.

Telle est l'Histoire du malheureux Empereur *Comnène*. Passons au second épisode, qui contient l'Histoire d'*Alphonse*, Roi de Portugal, de *Gusman*, & de *Moraizele*.

Henri, Prince Français, de la maison de *Bourgogne*, & descendant de *Hugues-Capet*, ayant rendu les plus grands services à *Alphonse*, Roi de Castille, & ayant, entr'autres, conquis la meilleure partie du Portugal, le reçut en souveraineté, sous le simple titre de Comté. Mais ayant laissé cet Etat beaucoup plus étendu à son fils *Alphonse*, celui-ci prit le titre de Roi. Il continua de faire la guerre aux Maures, qui possédoient encore une partie de son pays, & entre autres la ville de Lisbonne. Un jour qu'il étoit au milieu de son camp, un soldat

Africain entra dans sa tente, & demanda la permission de lui présenter un papier ; il le prit, & le lut. Il contenoit ces paroles :

Cartel.

« *Alphonse*, si tu es aussi brave que la » renommée le publie, tu te trouveras » seul demain à la fontaine des Sicomores : un ennemi digne de toi s'y » rencontrera pour t'y combattre ; fais » réponse. Adieu. »

Le jeune Roi étoit assez brave pour désirer d'accepter ce cartel ; mais les plus sages de ses Généraux l'empêchèrent de se prêter à un combat qui cachoit peut-être une trahison. Cependant il étoit curieux de savoir ce que vouloit dire ce cartel. *Guſman*, jeune homme de qualité qui servoit comme volontaire dans son armée, s'offrit à éclaircir ce fait, & pressa tant, que ses offres furent acceptées. Le lendemain il se rendit, escorté de quelques cavaliers, sur la hauteur qui dominoit la fontaine des *Sicomores*, & s'étant ensuite approché seul du lieu indiqué,

il y vit arriver un cavalier bien monté & couvert d'armes brillantes qui, ayant salué respectueusement celui qu'il croyoit être le Roi de Portugal, au lieu de mettre l'épée à la main, mit pied à terre & s'assit au bord de la fontaine. *Sire, descendez aussi*, dit-il au Monarque supposé, le *combat que j'ai à vous proposer n'est point meurtrier ;* en même-temps il délia les courroies de son casque, & l'ayant tout-à-fait ôté, il fit voir à *Gusman* la plus belle personne du monde. Le jeune Portugais en fut frappé & enchanté ; & la Demoiselle s'apperçut aussi-tôt de l'impression qu'elle avoit faite sur lui. *Sire*, lui dit-elle, *je vois que j'ai le bonheur de vous plaire ; si ma figure paroît mériter votre attention, j'espere que quand je serai connue de vous, je m'attirerai aussi quelque considération de votre part. Je m'appelle* Moraizèle, *& suis fille d'*Abderame, *Roi des Fez & de la partie du Portugal qui ne vous est pas encore soumise. Mon père me destine au Prince* Almoradin ; *mais, animée d'un plus noble desir, je mépriſe les Maures qui ont toujours été battus par vous, quoique je ſois de leur*

Nation. J'ai été élevée par ma mère qui étoit Chrétienne, dans l'amour de vos Peuples & de leur Religion ; c'eſt à leur Monarque & au vainqueur des Mahométans que je veux m'attacher. Je viens donc pour vous offrir mon cœur & ma main ; je pourrai peut-être même vous aider à conquérir le reſte de ce Royaume ; je ne vous demande pour toute grace que de ménager la perſonne de mon père, & de lui rendre ſa captivité douce. L'on juge que *Guſman* promit à la belle Princeſſe Maure tout ce qu'elle voulut, & ſur tout de la placer ſur le trône dès que la guerre ſeroit finie. Après une converſation très tendre & aſſez longue, ils ſe promirent en ſe quittant de ſe revoir dans cet endroit, le plus ſouvent qu'il ſeroit poſſible.

Guſman de retour au camp, crut pouvoir diſſimuler ſa bonne fortune ; mais il n'eut garde de ſe faire honneur d'un combat imaginaire. Il dit qu'il avoit rencontré un guerrier Maure, qui, au lieu de le combattre, lui avoit déclaré qu'il vouloit rendre des ſervices eſſentiels au Roi des Chrétiens, aux dépens même de ſa Nation, & qu'il ne demandoit que des inſ-

tructions à ce sujet. Le Roi lui ayant demandé le nom de ce Maure si bien disposé, *Gusman* nomma *Almoradin*. *Alphonse*, très-content d'avoir acquis un pareil appui parmi les Maures, recommanda à *Gusman* de ménager cette connoissance, & de la cultiver, & le mit même en état de faire des présens au prétendu *Almoradin*. Celui-ci ne manque pas de donner à *Moraizèle* tout ce qui peut lui convenir ; mais ayant reçu, entr'autres dons, des armes qui ne lui parurent point être à l'usage de la belle Maure, il crut devoir les garder.

Pendant ces entrefaites il y eut un combat où le Roi se trouva emporté par sa valeur, jusqu'au centre de l'armée Maure. Il y eût peut-être péri, si un guerrier de cette Nation ne fût venu à son secours avec quelques troupes, qui contribuèrent à le dégager & à le rendre à son armée. *Alphonse* ne douta point qu'il n'eût obligation de sa délivrance au prétendu *Almoradin*. Il chargea *Gusman* de l'en remercier ; celui ci fit la commission, & l'on croit bien que ce fut comme en son propre nom qu'il fit les remercimens.

La Princeſſe convint que c'étoit elle qui avoit rendu ce ſervice au Roi ; mais elle ajouta que peu s'en étoit fallu que, faute de reconnoître le Roi de Portugal ſous ſes armes, on n'eût manqué de le ſecourir trop tard. Pour prévenir un pareil malheur, elle lui donna une ſuperbe écharpe, qu'elle le pria de porter exactement dans de ſemblables occaſions. *Guſman* n'eut garde de la refuſer, ni de manquer à la remettre à ſon maître, qui la trouva très-belle. Cependant cette galanterie lui parut d'un genre aſſez extraordinaire pour un guerrier Maure. Elle fit naître des ſoupçons, que le Roi n'eût peut-être cependant jamais éclaircis, ſi l'on n'eût trouvé, dans la tente de *Guſman*, une ſuperbe épée garnie de diamans, qu'il n'avoit oſé donner à la Princeſſe de Fez. Alors *Alphonſe* retenant dans le camp le jeune Eſpagnol, jugea à propos de ſe rendre à ſa place à la fontaine des *Sicomores*. Il n'y fut pas plutôt qu'il vit arriver à lui un guerrier qui, dès qu'il l'apperçut, lui cria : Alphonſe, *defends-toi, je ſuis* Almoradin, *& c'eſt en t'arrachant la vie que je dois défendre la cauſe de ma patrie*

& celle de mon amour. Quoi ! s'écrie Alphonſe, Almoradin, *vous qui m'avez fait donner de ſi poſitives aſſurances..... Je ne ſais ce que vous voulez dire*, reprit le Maure, *mais combattons.* Effectivement ils ſe battirent avec acharnement, & *Almoradin* fut vaincu & bleſſé. Tandis que le Roi cherchoit à étancher ſon ſang & à le ſecourir, le Prince Maure lui donna l'explication de tout ce que le Monarque ignoroit encore. Il lui apprit que c'étoit de *Moraizèle* qu'il tenoit l'écharpe qu'il portoit ; que c'étoit à lui que la Princeſſe avoit cru parler dans tous les rendez-vous qu'elle avoit eus avec *Guſman* à la fontaine ; mais qu'enfin cette intrigue ayant été découverte, le Roi ſon père l'avoit fait arrêter ; & que lui, *Almoradin*, étoit venu au rendez-vous, dans l'eſpérance de ſe venger. *Alphonſe* ayant laiſſé retourner le Prince Maure dans ſon camp, rentra dans le ſien, animé de fureur contre *Guſman.* Il l'envoya chercher, & l'accabla de reproches : celui-ci convint de ſa faute, mais avoua qu'il n'avoit pu ſe défendre des charmes de la belle Princeſſe Maure. Le Roi, quoique ſentant bien dans le

fond de ſon cœur qu'il étoit excuſable, l'envoya à Coimbre, dans la tour deſtinée à renfermer les criminels d'Etat. Cependant *Alphonſe* parut peu de temps après, plongé dans la plus affreuſe mélancolie. On en ignora quelque temps la cauſe : elle provenoit de l'idée qu'il ſe faiſoit de cette Princeſſe, qu'il n'avoit jamais vue, mais dont on lui avoit fait un ſi charmant portrait ; que *Guſman* avoit trouvé ſi belle, qu'il n'avoit jamais pu réſiſter au deſir de lui plaire ; & qui enfin n'aimoit *Guſman*, que parce qu'elle le croyoit le Roi *Alphonſe*. Préoccupé de cette idée, le jeune Monarque rêvoit aux moyens de voir *Moraizèle*, lorſqu'on lui annonça un jeune Maure. *Alphonſe* ordonna qu'on le fît entrer : il ſe préſenta de bonne grace ; mais ayant porté les yeux ſur le Roi, il jetta un grand cri, & tombant à la renverſe, il s'évanouit. Le Monarque l'ayant ſecouru, reconnut que c'étoit une femme & même une perſonne charmante : il ne put douter que ce ne fut celle qu'il avoit tant d'envie de connoître. Il la fit tranſporter dans le plus bel appartement de ſon palais, & traiter avec le plus grand

soin par les femmes de ses Officiers. Dès qu'elle fut revenue à elle & un peu rétablie, *Alphonse* s'approcha respectueusement du pied de son lit, se félicita d'avoir heureusement trouvé celle qu'il desiroit tant de connoître, & vouloit se flatter qu'elle-même seroit bien-aise de voir celui auquel elle avoit desiré de s'unir. Mais la Princesse Maure ne lui cacha pas que quoiqu'elle vît bien qu'elle avoit été trompée par *Gusman*, son cœur s'étoit attaché à lui. L'on conçoit que le Monarque fut sensiblement touché de cette désagréable déclaration; dans le premier mouvement de sa colère, il menaça la belle de faire mourir son amant. La terreur que lui inspira cette idée, prouva de plus en plus à quel point elle aimoit *Gusman*. *Alphonse* n'étoit pas assez barbare pour réaliser sa menace; mais il employa en vain tous les moyens de déterminer une femme, pour engager *Moraizèle* à abandonner le Sujet pour le Souverain: son chagrin fut extrême; car plus il voyoit la belle Maure, plus il en étoit amoureux.

Ce fut dans ces circonstances que le

Comte d'Amiens arriva en Portugal, comme dans le pays le plus prochain du sien, où il pût trouver l'occasion de combattre les Infidèles. Il étoit recommandé, & son nom étoit très-connu du Roi *Alphonse*; il avoit même l'honneur d'appartenir à ce Monarque par la Maison de Bourgogne: aussi fut-il reçu avec beaucoup de distinction, & employé presque aussi-tôt dans l'armée qui étoit prête à former le siége de Lisbonne. Bientôt *Alphonse* le traitant en ami, lui fit part de son amour malheureux pour *Moraizèle*; il voulut même qu'il la vît, & il fut témoin d'une scène très-touchante entre le Prince & cette aimable fille. Le Comte, en sortant, ne put s'empêcher de remontrer au Roi de Portugal qu'il étoit indigne d'un Monarque, & sur-tout d'un Prince Français, de vouloir contraindre un cœur qui s'étoit donné à un autre; que d'ailleurs, ce seroit en pure perte qu'il feroit deux malheureux. Il le détermina enfin à retirer *Gusman* de sa prison, & à l'employer au siége de Lisbonne, en lui pardonnant sa faute, & lui promettant de consentir à son bonheur

s'il rendoit au Portugal des services essentiels. *Alphonse* s'y étant déterminé, on pressa vivement le siége. Une armée ennemie, considérable, étant venue pour secourir la place, il se donna une sanglante bataille. Cinq petits Rois Maures y étoient en personne. Le Comte d'Amiens commandoit l'aile droite, *Gusman* l'aile gauche, & *Alphonse* le centre de son armée. Chacun de ces illustres Chefs enfonça le corps de troupes ennemies qui lui étoit opposé. Le Roi tua de sa main deux des Rois Maures ; *Gusman* eut le même bonheur : *Eberard* donna la mort au dernier & au Prince *Almoradin*. Cette victoire parut si importante aux Portugais, qu'ils chargèrent de cinq écussons les armes de leur Royaume.

Sans laisser aux ennemis le temps de se reconnoître, dès le lendemain la ville de Lisbonne fut attaquée & emportée d'assaut. Le Comte d'Amiens réussit à l'attaque qui lui fut confiée : *Gusman* fut aussi heureux à la sienne : elle étoit dirigée du côté du Palais ; il fut forcé : le soldat irrité commit alors beaucoup de désordre ; mais leur Général étant ac-

couru pour les arrêter, il en vint à bout, & sauva la vie au Roi *Abderame*, père de *Moraizèle* : il le fit prisonnier, & le conduisit auprès d'*Alphonse*, mais en le traitant avec toute la considération due à son rang. Le Roi de Portugal le reçut de même, & lui offrit d'adoucir, par tous les moyens possibles, les malheurs de sa situation. Mais le malheureux Roi ne paroissoit sensible qu'à la perte de sa fille, qu'il croit lui avoir été enlevée. *Alphonse* le rassura, & le réunit à elle : il fit plus, & malgré l'amour qu'il avoit pour cette jeune Princesse, il l'unit à *Gusman*. Le vieux Roi fut si satisfait de voir sa fille heureuse, que renonçant à ses Etats d'Afrique, il se fixa dans le Comté de Santarem, dont le Roi *Alphonse* rendit *Gusman* possesseur.

Le jeune Monarque avoit besoin de chercher, dans une union digne de lui, une consolation pour le sacrifice qu'il avoit fait de son amour pour la charmante *Moraizèle*. *Eberard* lui parla de la Princesse de Flandres, la plus accomplie de toutes celles de son temps. *Alphonse* le chargea d'en aller faire la de-

mande ; il s'embarqua pour cet effet sur un vaisseau Portugais, & ce fut en traversant la Manche qu'il eut le bonheur de sauver sa chère *Edèle* de Ponthieu. L'objet de sa mission ne fut retardé que pour peu de temps ; & avant qu'*Edèle* eût accompli le temps de son deuil, le Comte d'Amiens avoit été chercher la Princesse *Mahaut*, & l'avoit conduite en Portugal, où elle régna long-temps & heureusement, avec le vaillant & aimable *Alphonse*.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le premier Volume du mois de Juillet de la *Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable; une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 30 Juin 1778.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de N. FR. VALLEYRE jeune, rue Saint Severin.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus déguisés ou emblématiques.

JUILLET, 1778. SECOND VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue neuve Sainte-Catherine au Marais.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS

Concernant la Bibliothèque universelle des Romans.

ON PRÉVIENT qu'on ne souscrira dorénavant pour cette *Bibliothèque* qu'au Bureau, rue Neuve-Sainte-Catherine, au Marais, soit pour Paris, soit pour la Province.

Plusieurs personnes nous ayant témoigné le désir qu'elles avoient de se procurer le corps complet, en souscrivant, mais nous ayant paru, en même-temps, effrayées du prix, nous réduisons ce prix aux deux tiers. Ainsi, pour les quarante volumes qui ont précédé le mois de Janvier de la présente année 1778, & qui coûtoient 60 livres, on n'en paiera plus que 40, si l'on a souscrit en Janvier; & pour les quarante-huit volumes qui auront paru au mois de Juin suivant,

& coûteroient 72 livres, on ne paiera que 48 livres, en souscrivant, en même temps, pour l'année qui doit suivre. Mais moyennant cette facilité, la nouvelle édition qui vient d'être faite sera peut-être bientôt épuisée ; & il faudra réimprimer les quarante-huit premiers volumes, qui ne seront pas si-tôt prêts.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JUILLET, 1778. *SECOND VOLUME.*

NOUS avons, dans notre précédent Volume, annoncé l'Extrait, ou du moins la Notice de différens Poëmes Italiens, dont les Héros sont *Renaud* ou *Richardet* son frère, fils, comme lui, du Duc *Aymon*. Nous allons tenir parole, en extrayant d'abord le meilleur & le plus estimé. C'est celui de l'illustre *Tasse*, intitulé en Italien *il Renaldo*, & dans quelques éditions *Rinaldo inamorato*. Nous n'en avons point de traduction exacte en François, mais seulement une imitation assez médiocre, faite au commencement du siècle dernier, & imprimée, pour la première fois, en 1620. Il y en a une nouvelle édition de

1724, par conséquent postérieure de près de cent ans à la première : mais elle y est absolument conforme. L'Auteur est un M. *de la Ronce*, qui le dédia au dernier Duc de *Nevers*, de la Maison de *Gonzague*. Le style en est très-mauvais ; d'ailleurs, l'Auteur a pris la liberté de faire quelques changemens au texte Italien. L'extrait que nous allons donner, sera conforme au Poëme original.

Torquato Tasso naquit à Sorrento, dans le Royaume de Naples, en 1544 ; & le Poëme de *Renaud* fut imprimé, pour la première fois, en 1562 ; ainsi l'Auteur n'avoit que 18 ans lorsqu'il le publia. C'est donc ici son coup d'essai, comme le Poëme de *la Jérusalem délivrée* est son chef-d'œuvre ; & celui de *la Jérusalem conquise*, le fruit de sa vieillesse. Mais dans tous les temps le *Tasse* fut un gaand Poëte, un homme de beaucoup d'esprit, & d'une imagination très-féconde, très-brillante, & plus réglée que celle de l'*Arioste*, dont les Poëmes lui ont servi de modèle, & qui étoit mort avant que *le Tasse* fût au monde. Au reste, il n'est point étonnant que *le Tasse* ait fait un bon Poëme à 18 ans, puisqu'on prétend qu'il parloit très-distinctement à l'âge de 6 mois, & qu'il raisonnoit parfaitement à un an. On assure aussi que dans tout le cours de son éducation,

on ne fut pas une seule fois dans le cas de lui faire de réprimandes, ni de lui infliger de punition. Il est peut-être le premier Ecolier des Jésuites qui se soit fait dans le monde littéraire une certaine réputation. Cette Compagnie étoit encore naissante, & n'avoit à Naples qu'une petite Eglise & un petit Collège, lorsque *le Tasse* étudia chez ces Pères : ils ne furent pas long-temps sans reconnoître en lui les plus heureuses dispositions, & même le talent & le génie. Ils formèrent son cœur, cultivèrent son esprit, réglèrent son imagination, l'instruisirent, l'encouragèrent, le prônèrent, & enfin se firent un ami & un obligé du plus bel esprit de l'Italie. L'exemple du *Tasse* nous prouve que tel a été pendant deux cents ans le plan de conduite de cette Société, qui, à la fin, a succombé sous le poids de sa gloire, malgré son adroite politique, & son excellente constitution.

Le Tasse, encore si jeune, n'osa chercher les Héros de son premier Poëme que dans la Cour de *Charlemagne*, où le *Boyard* & l'*Arioste* avoient déjà choisi les leurs. On se contenta de célébrer *Renaud de Montauban*, au lieu du Paladin *Roland*. Ce dernier, plus violent, convenoit mieux au génie fougueux de l'*Arioste* : l'autre, plus sage, mais au moins aussi intéressant, étoit plus

analogue au goût du *Taſſe* pour les plans réguliers, & pour les détails agréables. Si l'on veut ſe rappeller les extraits que nous avons donné des deux grands Poëmes ſur *Roland*, la lecture de celui-ci prouvera ce que nous venons de dire.

Il eſt inutile que nous avertiſſions que le *Renaud* de la *Jéruſalem délivrée* du *Taſſe*, eſt un perſonnage tout-à-fait différent de celui-ci, puiſque ces deux *Renauds* ſont ſuppoſés avoir vécu à deux ou trois ſiècles l'un de l'autre.

Le Poëme de *Renaud l'Amoureux* eſt diſtribué en douze Chants ; nous allons les parcourir, en ne nous arrêtant qu'aux endroits les plus agréables & les plus intéreſſans.

Chant Premier.

Renaud de Montauban, fils du Duc *Aymon de Dordogne*, ſortoit à peine de l'enfance. Il étoit élevé à Paris, ſous les yeux de ſa mère, & il n'étoit encore occupé que des exercices domeſtiques propres à le préparer aux combats, lorſqu'il entendit parler de la gloire que s'acquéroit déjà le jeune *Roland*, ſon couſin. Il ſe ſentit auſſi-tôt enflammé d'une noble émulation ; & réfléchiſſant

que quoique *Roland* ne fût son aîné que d'un an, il y en avoit cependant déjà deux qu'il faisoit parler de lui, notre jeune Héros sort de Paris pensif & rêveur ; & s'écartant de plusieurs lieues de la Capitale, entre dans une forêt, au fond de laquelle il entend le henniſſement d'un cheval. Il s'approche, & voit un superbe animal richement harnaché, attaché par une longe à un arbre qu'il secouoit fortement, frappant la terre du pied, & paroiſſant furieux d'être ainsi retenu. A l'arbre prochain étoit attachée également une armure complette, riche, & qui paroiſſoit d'excellente fabrique. *Renaud* remarqua, peintes sur l'écu, les armes de l'illustre Maison de *Clermont*, qui étoit la sienne. Ces armes étoient une panthère furieuse, traversée d'une bande sur un fond d'or. Le jeune homme ne peut plus douter que ces armes ne lui soient destinées. Il lève les yeux au ciel, pour lui rendre grace de cette heureuse rencontre & d'un si bel augure : il n'hésite pas à se revêtir de toutes les pièces de l'armure, & à prendre la lance. Il n'y eut que l'épée, à laquelle il ne toucha

pas, ne se croyant pas encore digne de la porter ; & promettant de ne point se décorer d'une arme si noble, qu'il n'en eût enlevé une à quelque ancien & brave Chevalier. Il détache le cheval, & le monte. Le coursier paroît sentir tout le prix d'un pareil fardeau, part avec rapidité, & prend, avec son nouveau maître, le chemin de la fameuse forêt des Ardennes. A l'entrée de ce théâtre de tant d'aventures, le fils d'*Aymon* trouve un vieillard presque décrépit, mais d'une figure vénérable, qui lui demande où il porte ses pas. « Je vois, ajoute-t-il » tout de suite, & sans attendre sa ré- » ponse, que vous vous préparez à ten- » ter de grandes entreprises ; mais sa- » vez-vous à quel danger vous allez vous » exposer avec un cheval & des armes » ordinaires ? Je ne crains aucuns dan- » gers, répond l'intrépide *Renaud* ; la » grandeur de mon courage suppléera à » la foiblesse de mes armes. Ne vous y » fiez pas, répartit le vieillard ; vous » avez la valeur d'*Achille*, mais le ciel » vous doit, comme à lui, des armes » qui secondent vos dispositions. Pour » commencer, je vais vous indiquer un

» cheval, dont la conquête doit être le
» premier de vos exploits. Je vous dirai
» les moyens d'en venir à bout ; &
» quand vous en ſerez le maître, ce
» premier ſuccès vous conduira à bien
» d'autres. Le ſuperbe courſier que je
» vous indique, s'appelle *Bayard*. L'illuſ-
» tre *Amadis de Gaule* s'en empara dans
» l'Iſle périlleuſe ; & ce fut en le mon-
» tant qu'il mit à fin ces entrepriſes ſi
» glorieuſes, qui nous paroiſſent au-
» jourd'hui incroyables. Après la mort
» du grand *Amadis*, ſon ami, le ſage
» Enchanteur *Alquif* a renfermé *Bayard*
» dans une caverne, où depuis cent ans
» ce cheval fée gémit de ſon oiſiveté
» & de ſon inutilité. Il n'appartient qu'à
» un deſcendant d'*Amadis*, qui réuniſſe
» toutes les qualités que poſſédoit au-
» trefois ce Héros, de dompter ce mer-
» veilleux courſier. Eſſayez, vous qui
» êtes de la race de ce guerrier, eſſayez
» ſi l'honneur de poſſéder *Bayard* ne
» vous ſeroit pas réſervé. La grotte qui
» le renferme eſt à l'extrémité de cette
» forêt. Traverſez-la dans toute ſon
» étendue ; ne refuſez, chemin faiſant,
» aucune aventure ; & ſouvenez-vous

» que pour dompter *Bayard*, il faut » lui faire toucher, du flanc, la ter- » re ».

Le vieillard, après avoir donné ces ſages conſeils à *Renaud*, qui les reçut avec reconnoiſſance, diſparut comme un éclair.

Ce prétendu vieillard étoit *Maugis*, couſin de Renaud; il poſſédoit l'art des enchantemens & celui de la prophétie; il vouloit rendre l'un & l'autre utiles à ſon jeune couſin, qu'il aimoit tendrement. Renaud n'avoit pas marché long-temps dans la douce eſpérance qu'il venoit de concevoir, lorſqu'il rencontra une biche belle & blanche, qui fuyoit devant une troupe de chaſſeurs, dont les cors ſe faiſoient déjà entendre. Bientôt après le chef de cette troupe parut; c'étoit une Dame charmante, bien montée, galamment & ſuperbement équipée. Elle perça la biche d'une flèche, qui la fit tomber morte à quelques pas de Renaud, & auſſi-tôt elle mit pied à terre pour s'emparer de ſa conquête. Renaud qui, de ſon côté, étoit deſcendu, & avoit ôté ſon caſque pour ſe rafraîchir auprès d'une de ces belles fontaines dont l'Enchanteur *Merlin* avoit

autrefois orné cette forêt, Renaud se trouva tout-à-coup frappé des charmes de la belle chasseresse, & lui fit les complimens les plus flateurs, & même la déclaration la plus tendre : (sans doute que la fontaine auprès de laquelle il se trouvoit, étoit celle de l'Amour.) Il l'assura qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût une Déesse, ou du moins une Fée. « Vous » vous trompez, répondit la belle inconnue en rougissant, je ne suis qu'une » simple mortelle ; mon nom est *Clarice* ; » je suis fille & sœur des Rois de Gascogne. Mais vous, ajouta-t-elle, jeune » cavalier, dites-moi qui vous êtes ; car » les complimens d'un homme obscur & » inconnu, flateroient peu ma vanité. » J'ose dire, répondit Renaud, que mon » nom est illustre. Je suis de la Maison de » Clermont ; mon père, le Duc *Aymon*, » tient un rang considérable dans des » pays voisins de ceux où règne votre » frère : je suis l'aîné de ses quatre enfans..... J'ai bien entendu parler de » votre père, reprit alors la Princesse » Clarice, mais aucun de vos exploits ni » de ceux de vos frères, n'est encore venu » jusques à moi, quoique mon goût pour

» les armes m'engage à m'informer exac-
» tement de tout ce qui se passe d'intéres-
» sant dans les tournois & dans les com-
» bats. J'ai souvent entendu vanter le
» jeune Paladin Roland ; je m'entretiens
» tous les jours avec plaisir de ses hauts
» faits d'armes ; si je m'entendois louer
» par un pareil Héros, j'avoue que j'en
» serois flatée, & que mon cœur pour-
» roit concevoir des sentimens qu'il n'a
» encore jamais éprouvés ; mais les com-
» plimens, la tendresse même d'un guer-
» rier encore obscur, ne peuvent me tou-
» cher..... Eh bien, Madame, répliqua
» aussi-tôt Renaud, s'il ne faut pour vous
» plaire que combattre & vaincre les
» adversaires les plus redoutables, par
» quels plus nobles moyens puis-je aspi-
» rer à votre estime ? Animé par un si
» beau motif, ma force & mon courage
» vont devenir extrêmes ; je vais être
» invincible, & bientôt vous entendrez
» parler de moi plus que de mon cousin
» Roland : je vous quitte, adorable Prin-
» cesse ; je ne veux pas perdre un moment
» pour mériter d'être le Chevalier de la
» plus belle Dame du monde : permet-
» tez-moi seulement de vous invoquer

» dans les combats. Je vous le permets, » lui dit d'un air gracieux Clarice, que la » vapeur de la fontaine disposoit sans » doute en sa faveur. Elle partit pour » retourner dans son château ; & Renaud » continua de traverser la vaste forêt des » Ardennes ».

Chant Deuxième.

Le jour suivant Renaud rencontra, vers le milieu du jour, deux guerriers qui, ayant mis pied à terre, se préparoient à faire un repas champêtre, mais très-bon pour ces chercheurs d'aventures Leurs Ecuyers avoient déjà étendu sur l'herbe une nappe qu'ils avoient chargée de viandes, & de flacons de vin tirés de leurs cantines. Le fils d'Aymon passoit assez près d'eux sans les appercevoir ; tant il étoit occupé de Clarice & de Bayard, lorsque le plus courtois des deux Chevaliers (c'étoit l'Espagnol *Isolier*) prenant la parole, le pria de s'arrêter, & l'invita avec politesse à descendre & à dîner avec eux. Notre jeune Héros reçut la proposition avec honnêteté & reconnoissance, & ayant laissé paître son cheval, il prit sa part du repas préparé. A la fin du dîner, les deux Chevaliers deman-

dèrent à Renaud quel étoit l'objet de son voyage. Il ne leur cacha pas qu'il marchoit à la conquête de Bayard. Alors le Chevalier Espagnol se levant fièrement & prenant la parole : Jeune homme, dit-il au fils d'Aymon, qui que tu sois, ne prétends pas me disputer l'honneur de mettre à fin cette entreprise, c'est moi qui dois dompter Bayard. Nobles Chevaliers, dit alors le second de ceux avec qui Renaud avoit dîné, je ne peux trop vous engager, l'un & l'autre, à renoncer à l'entreprise que vous méditez ; elle est d'une difficulté presque insurmontable, je l'ai moi-même éprouvé, l'année dernière ; j'ai tenté cette aventure, accompagné de plusieurs braves Chevaliers Anglois comme moi : notre Nation est connue par son intrépidité & son habileté à conduire les chevaux les plus fougueux, & j'ai acquis quelque gloire dans mon pays ; mais j'ai été forcé de renoncer à soumettre Bayard, après avoir vu tous ceux de ma troupe jettés sur le carreau, quelques-uns tués, & avoir été moi-même blessé. Chevalier, répondit l'Espagnol, votre exemple ne peut m'effrayer ; s'il fait impression sur ce jeune homme, qu'il se

désiste de cette entreprise ; mais je veux avoir l'honneur de le faire, & je combattrai avec lui, s'il hésite à me la céder. En même-temps il posa son casque sur sa tête, monte à cheval, & ayant mis la lance en arrêt, défia Renaud au combat. On juge que celui-ci n'hésita pas ; ils coururent l'un contre l'autre, malgré les remontrances du Chevalier Anglois. Au premier assaut, la lance de Renaud se rompit contre l'écu d'Isolier, sans le désarçonner ; & au second, celle de l'Espagnol éprouva le même accident, également sans que le cavalier fût démonté. Alors il fut question de combattre à l'épée, mais comme Renaud n'en avoit point, le Chevalier Anglois lui prêta la sienne, & le combat fut terrible : l'Espagnol coupa en deux l'écu de Renaud ; presque aussi-tôt il fut frappé d'un coup si terrible sur son heaume, qu'il tomba à terre tout étourdi. Il se relevoit avec fureur, lorsque l'Anglois séparant les combattans, leur fit sentir qu'ils devoient se réunir pour aller ensemble tenter l'expédition dont ils se disputoient inutilement l'honneur, ajoutant que celui que Bayard attaqueroit le pre-

mier, devoit avoir l'avantage de combattre d'abord. Ils en convinrent à la fin ; & l'Anglois les ayant quittés, ils marchèrent de concert à la conquête de Bayard ; & ils arrivèrent près de cette fameuse grotte d'où le merveilleux cheval sortit, & courut au-devant d'eux.

La description du combat de Bayard, d'abord avec Isolier, ensuite avec Renaud, tient dans l'ouvrage une place considérable : il nous suffira de dire que le Chevalier Espagnol fut renversé, frappé, mordu & blessé ; & qu'au contraire l'adresse de Renaud lui fit remporter la victoire, en s'attachant aux flancs du cheval, & s'y tenant si bien collé que l'animal ne pouvoit l'attaquer, ni avec les dents, ni avec les pieds. Il trouva enfin le moment favorable pour saisir fortement une de ses jambes, & le faire tomber sur le flanc. Ce fut alors que Renaud triompha décidément de Bayard. Loin de lui faire sentir la honte d'avoir été vaincu, il le flata, le caressa, & l'animal docile reconnut enfin celui qui, de tout temps, étoit désigné pour être son vainqueur. Isolier avoit voulu en vain le percer de son épée, cette arme ne pouvoit rien sur

la peau de cet animal fée ; mais l'adresse vient à bout de tout ; & Renaud se vit possesseur du merveilleux Bayard, qui tiroit son nom de sa couleur (*bay-brun*).

Depuis ce moment Isolier & Renaud furent amis. L'Espagnol lui témoigna son regret d'avoir prétendu à la conquête d'un trésor que lui seul pouvoit s'attribuer. Renaud, montant Bayard, lui céda son cheval, qui étoit meilleur que celui d'Isolier ; & ils allèrent ensemble chercher de nouvelles aventures. Renaud étoit sans épée, sans lance & sans écu, ayant refusé la première de ces armes, & les deux autres ayant été brisées, comme nous l'avons dit. Il étoit question d'en conquérir de nouvelles, & il saisit la première occasion qui se présenta de se procurer du moins un écu. Ils rencontrèrent un Chevalier richement vêtu, & qui portoit un bouclier sur lequel on voyoit peint un amour couronné, & à ses pieds, le Dieu de la guerre en posture de suppliant. Renaud n'eut pas plutôt reconnu ce bouclier, qu'il se résolut à attaquer celui qui le portoit. « Chevalier, » dit-il, cet écu me convient mieux qu'à » vous ; car l'objet qui triomphe dans

» mon cœur, est bien supérieur à celui » qui règne dans le vôtre, quel qu'il » soit ». Le Chevalier inconnu n'écoute pas ce propos sans colère ; & le combat commença bientôt entre Renaud & lui. Isolier prêta sa lance à son compagnon, & resta spectateur du duel. Bientôt le fils d'Aymon eut abattu son adversaire ; mais celui-ci, en s'avouant vaincu dans ce premier combat, témoigna qu'il desiroit en recommencer un autre à l'épée. Alors Isolier demanda à son nouvel ami de lui permettre de prendre sa place, avec sa propre épée ; Renaud y consentit : le combat commença & fut terrible : enfin l'ami de Renaud triompha : & l'écu resta à nôtre jeune Paladin, qui continua sa route.

Chant Troisième.

Renaud ayant gagné la première pièce de son armure, continuoit à parcourir la forêt des Ardennes, monté sur Bayard, dans l'espérance de trouver bientôt, aussi, une lance & une épée, & de les employer à faire quelque exploit dont le bruit parvint jusques à Clarice. En suivant son chemin, toujours accompagné

d'Isolier, il rencontra un Chevalier magnifiquement vêtu, & ayant peinte sur son écu une Syrène sortant de la mer. D'aussi loin que ce Chevalier apperçut notre Héros, il courut sur lui la lance en arrêt : « Te voilà donc, s'écria-t-il, » guerrier indigne de ce nom : qu'as-tu » fait de cette Dame que tu m'as enlevée il n'y a que deux jours ? Je ne » t'ai sûrement enlevé aucune Dame, » répondit Renaud ; mais puisque tu » m'attaques injustement, je vais t'apprendre que je sais me défendre ». En même-temps il s'affermit sur ses étriers, & reçoit le coup de lance du Chevalier sans en être ébranlé ; puis revenant sur lui, après avoir lâché la bride à son merveilleux coursier, la force du poitrail de Bayard renverse le cavalier, & même le cheval de cet imprudent adversaire. Aussi-tôt il saute légèrement à terre & lui arrâche avec facilité sa lance & son épée ; puis ajoutant la raillerie à la victoire : « Chevalier de la Syrène, lui » dit-il, ton erreur inconsidérée me » fournit des armes qui me manquoient ; » tu vois pourtant que je n'en avois pas » besoin pour te vaincre. Je me contente de cette partie de tes dépouilles,

» & je t'accorde la vie, & même la » liberté. Je te commande seulement, si » tu peux joindre la belle Clarice, sœur » du Roi de Gascogne, de lui dire que tu » as été vaincu par Renaud, fils du Duc » Aymon, & que tu as été obligé de lui » céder ta lance & ton épée. Que dites- » vous, Seigneur, répliqua le vaincu, la » Princesse Clarice dont vous parlez est » l'objet de mon voyage en France. Je » viens lui porter les hommages du Roi » d'un pays très-éloigné ». Renaud demanda le nom de ce Monarque : « c'est » *Francard*, Roi d'Arménie, répliqua le » Chevalier à la Syrène ; & si nous pou- » vons trouver ici-près un lieu propre à » nous reposer des fatigues d'un combat » dans lequel vous vous êtes acquis tant » de droits sur mon estime, je vous con- » terai par quelles singulières circonstan- » ces ce Prince Asiatique est devenu » éperduement amoureux de la Prin- » cesse à laquelle vous me paroissez » prendre intérêt ».

Dans ce moment l'Ecuyer d'Isolier avertit son maître qu'il venoit de reconnoître, à quelque distance, des cabanes qu'habitoient des Pasteurs, & dans lesquelles les Chevaliers pouvoient passer

tranquillement la nuit. Ils s'y rendirent, y furent reçus avec franchiſe & bonté ; & le Chevalier à la Syrène trouva le moment d'expliquer à Renaud ce qui avoit occaſionné ſa miſſion en France, après avoir avoué que l'imprudente attaque qu'il avoit faite au fils d'Aymon, provenoit de ce qu'il avoit reconnu l'écu que portoit, quelques jours auparavant, un Chevalier qui l'avoit inſulté, & qui étoit ſans doute celui que Renaud avoit déjà vaincu.

Hiſtoire des Amours de Francard.

Le Roi mon maître, dit le Chevalier à la Syrène, étoit encore à la fleur de ſon âge & au commencement de ſon règne, lorſqu'il aima, & eut le bonheur d'être aimé de la Princeſſe *Clarinée*, fille du Roi d'Aſſyrie. Il la fit demander en mariage, & il n'y eut d'autre obſtacle, ou plutôt d'autre retardement à leur union, que ceux que la Princeſſe fit naître. Elle exigea qu'avant qu'il l'épousât, il ſe fût ſignalé par quelques exploits. Une pareille condition n'étoit pas capable de rebuter mon maître ; au contraire, elle l'encouragea à faire des efforts merveilleux, & il acquit une gloire qui n'étoit

pas cependant le principal objet de ſes deſirs. En livrant des batailles & remportant des victoires, il parvint juſqu'aux Indes. Ce fut-là qu'il entendit parler d'un Temple magnifique, dédié à la Beauté, conſtruit par l'art d'un fameux Enchanteur. On ne pouvoit pénétrer dans cet édifice qu'après avoir vaincu pluſieurs monſtres; mais ceux qui pouvoient y entrer, y trouvoient raſſemblés les portraits des premières Beautés de l'Univers. Le Magicien avoit trouvé moyen, par la force de ſon art, de les peindre toutes ſans qu'elles s'en apperçuſſent. Le Roi vainquit les monſtres, pénétra dans le Temple, & admira toutes les images dont étoient ornés les portiques: mais ce fut en vain qu'il chercha celle de Clarinée; car, quoique cette Princeſſe fût d'une figure agréable, cependant ſes traits n'étoient pas dignes d'y figurer. Les autres charmes qu'il y vit lui firent bientôt oublier cette malheureuſe Princeſſe. Enfin, entre tant de divins objets, celui qui le frappe le plus fut la divine Clarice. Son nom & ſa qualité étoient écrits au bas du tableau; ainſi mon maître ne put s'y tromper. Uniquement

quement occupé depuis ce moment des attraits de la Princeſſe de Gaſcogne; & ayant appris, par la Renommée, que l'Empereur *Charlemagne*, Seigneur Suzerain du Roi Père de *Clarice*, étoit attaqué par une ligue nombreuſe de Rois Sarraſins d'Aſie & d'Afrique, il m'a envoyé vers ce grand Prince pour lui déclarer que, quoique les intérêts de ſon Etat & de ſa Religion l'engagent à ſe joindre à ſes ennemis, il ſe ligueroit cependant contr'eux avec lui, s'il vouloit lui accorder la Princeſſe de Gaſcogne en mariage; qu'il promettoit en outre, de faire élever les enfans qu'il en auroit dans la Religion Chrétienne, & qu'il la profeſſeroit lui-même ſi on l'exigeoit. Ces propoſitions ont paru ſi avantageuſes à l'Empereur, & même au Roi de Gaſcogne, que j'ai été reçu d'eux dans leur camp avec les diſtinctions les plus flateuſes; & qu'ils m'ont envoyé vers la Princeſſe pour achever de la déterminer à ſe rendre aux deſirs de Charlemagne, qui favoriſe les deſſeins & l'amour de mon maître.

A la fin de ce récit, Renaud ne pouvant plus retenir ſa colère : « Et votre

» Maître, s'écria-t-il d'une voix terrible, » & l'Empereur lui-même, trouveront » quelqu'un qui dérangera de pareils » projets; j'en sais les moyens; Clarice » les cherchera peut-être elle-même; en » tout cas, je peux prouver, aux yeux » de tout l'univers, qu'il est possible de ne » pas craindre *Francard*, quand même, » aux forces de l'Arménie & des Indes, » il joindroit toutes celles de l'Asie & de » l'Afrique. Allez, puisque je vous ai » donné la liberté, achevez votre mission, » si vous le pouvez, je vous en donne la » permission: je vous suivrai de près ».

Le lendemain, après avoir laissé partir le Chevalier à la Syrène, Renaud résolut de se rapprocher de sa belle pour la défendre contre son rival; mais il falloit pour cela traverser de nouveau toute la forêt des Ardennes. Une autre aventure y attendoit notre Héros. Il se trouva avec Isolier au milieu d'un bosquet, dans lequel ils remarquèrent deux statues équestres de marbre précieux, qui représentoient au naturel deux des plus illustres & des plus anciens Chevaliers de la Table ronde, Lancelot du Lac & Tristan de Léonois, chacun d'eux tenoit

à la main une lance, dont la matière étoit celle ordinaire de ces sortes d'armes, mais dont le travail paroissoit admirable : entre les deux statues s'élevoit une colonne, sur laquelle étoient écrits ces vers :

Voyageur, respecte ce bois,
Que les plus valeureux des Chevaliers du monde ;
Lancelot, & Tristan, fleur de la Table ronde,
Illustrèrent par leurs exploits.
Si tu peux te vanter d'égaler leur vaillance ;
Si tu portas jamais d'aussi terribles coups,
Approche de leurs mains tu recevras leur lance ;
Mais crains d'éprouver leur courroux.

Nos deux guerriers, saisis à l'instant & à la fois d'admiration & du desir de se procurer des preuves si distinguées de leur mérite, s'avancèrent, comme s'ils se fussent donné le mot, vers les deux statues ; mais celle de Lancelot, dont Isolier s'approcha, s'animant aussi-tôt, & mettant sa lance en arrêt, en porta une si rude atteinte au Chevalier Espagnol, qu'il l'enleva de dessus son cheval, & le jetta sur l'herbe, à plus de vingt pas. Renaud qui s'étoit adressé à Tristan, eut un succès bien différent. La statue s'a-

nima également ; mais ce fut pour lui préſenter de bonne grace, avec un ſigne de tête & un regard obligeant, la lance dont le fils d'Aymon étoit digne : il la prit avec tranſport, & jura, en mettant la main ſur cette arme, qui avoit eu l'honneur d'être portée par Triſtan, qu'il ſe montreroit digne d'en être le poſſeſſeur. A ces mots, la ſtatue s'animant tout-à-fait, adreſſa la parole au jeune Paladin. *Renaud*, lui dit-elle, *tu n'es pas encore Chevalier ; viens recevoir l'accolade de la main de Triſtan de Léonois.* Renaud auſſitôt, ſans deſcendre de deſſus Bayard, s'inclina en s'approchant de l'image du guerrier ; & celui-ci lui frappa trois fois doucement ſur l'épaule avec ſon épée ; en prononçant diſtinctement ces paroles :

De par Saint-George & par l'Amour,
Renaud, ſois Chevalier ; obſerve chaque jour
Et les ſévères loix de la Chevalerie,
Et les aimables loix de la galanterie :
Par tes exploits tu deviendras fameux ;
Clarice doit te rendre heureux.

Iſolier ne ſe releva de ſa chûte que pour être témoin de cette merveilleuſe céré-

monie, & en fut encore moins saisi d'admiration, que de honte & de jalousie. *Fils d'Aymon*, dit-il froidement à *Renaud, quoique je sois bien plus ancien Chevalier que toi, je vois que je dois te respecter comme mon Maître; il ne me convient pas de rester avec toi sur le pied d'Ecuyer, je ne peux être ton compagnon d'armes: continue seul tes glorieux exploits.*

Chant Quatrieme.

Renaud poursuivoit sa route, plus content de posséder la lance de Tristan, que fâché d'avoir perdu son compagnon, lorsqu'il vit venir à lui un nombreux cortége, précédant & suivant un char doré & magnifique. Aussi-tôt il baisse la visiere de son casque, & cotoyant doucement le grand chemin, par lequel devoit passer cette troupe, il cherche à la reconnoître. Il apperçoit sur ce char brillant la belle & majestueuse Galerane, épouse du grand Empereur Charlemagne, & à côté d'elle une jeune & charmante personne..... c'étoit *Clarice*. Le Chevalier enchanté, mais troublé, se rappelle à l'instant ce que lui avoit dit

le Messager du Roi *Francard*: il présume, avec raison, que l'Impératrice conduit la Princesse de Gascogne en Italie, où étoient alors l'Empereur & le Roi, frere de Clarice; que là on doit sans doute la livrer au Roi d'Arménie, pour prix de l'Alliance que ce Monarque Asiatique veut faire avec Charlemagne; que Clarice, par conséquent, va lui être pour jamais enlevée, & passer dans des climats lointains, où il ne pourra plus la revoir. Désespéré de cette idée, Renaud forme un projet d'enlèvement, qu'il exécute avec une hardiesse & un bonheur presque inconcevables. Toujours inconnu, il s'approche du char & des Cavaliers qui l'accompagnoient; & s'adressant au plus brave d'entre'eux, il lui propose un coup de lance en l'honneur des Dames. On le prend pour un Sarrasin; & *Oren*, descendant des Comtes de Mayence, & qui commandoit l'escorte & les Gardes de la Reine, lui répond avec fierté: Payen, ton audace est grande d'oser insulter l'auguste Princesse & les Dames que nous avons l'honneur d'accompagner.... Personne ne les respecte plus que moi, reprend Renaud, & je jure de ne me rendre

coupable envers elle d'aucune offense ; mais j'ai un don à demander à l'Impératrice, & je veux lui prouver que j'en suis digne en te combattant à ses yeux même, & t'ôtant la vie, perfide Mayençois; car je te connois, & ta race ni ta personne ne méritent aucuns ménagemens : combattons. J'y consens, répliqua Oren ; & se tournant vers la belle *Alide*, qui étoit sur le devant du char, en qualité de Damoiselle d'honneur de l'Impératrice : « Dame de mes pensées, lui dit-il, c'est » en votre nom que je vais combattre, » & vous allez voir si je suis digne de » l'honneur que vous m'avez fait de m'a- » vouer pour votre Chevalier ». Aussi-tôt il s'avance vers Renaud; le char s'arrête ; les Gardes & la suite se rangent pour les voir combattre ; & les deux Chevaliers courent l'un contre l'autre. Oren, porte le premier coup; notre Héros n'en est seulement pas ébranlé ; mais le fils d'Aymon frappe à son tour le Mayençois ; & d'un coup de la lance de Tristan, non-seulement il l'atteint, mais traversant la cuirasse, il lui perce le cœur. Le malheureux Oren expire, & tombe : Alide s'évanouit, l'escorte & les valets veulent se rappro-

cher & entourer Renaud; mais il les écarte avec son épée, & Bayard leur détachant de dangereuses ruades, ils sont dispersés. Le Paladin s'approchant du chariot, saisit d'un bras vigoureux la belle Clarice, aussi troublée que les autres, l'enleve de dessus le char, & la plaçant devant lui sur Bayard : *Pardonnez, Madame*, dit-il à l'Impératrice, en s'éloignant d'elle, *je devois vous demander un don, je suis en droit de l'exiger; mais vous feriez peut-être difficulté de me l'accorder; je m'en empare: d'ailleurs je suis plus digne de la belle* Clarice *que le Roi* Francard. En prononçant ces paroles, il s'éloigne ; & comme Bayard étoit le plus vigoureux de tous les chevaux, & qu'il pouvoit parcourir, en une demi-journée, autant de chemin qu'un autre animal de son espèce pouvoit en faire en trois jours, dès le soir même, il se retrouva dans la forêt des Ardennes, à cinquante lieues de l'endroit où il avoit combattu le Mayençois *Orcn*. Alors ne doutant plus qu'il ne fût en sûreté, il laissa reposer Clarice pour attendre l'instant favorable de se faire reconnoître d'elle.

Ils s'arrêtèrent auprès d'une jolie ca-

bane habitée par des Bergers courtois & galans : Renaud connoiſſoit déjà cette demeure, dont les maîtres s'empreſſèrent à rendre des ſoins à Clarice. Le fils d'Aymon, après s'être déſarmé, lui demanda la permiſſion de ſe préſenter devant elle, & ſe jettant à ſes pieds, lui fit les plus tendres & les plus humbles excuſes de ſon audacieuſe entrepriſe, la rejettant ſur la violence de ſon amour. Quoique cette conſidération fit un grand effet ſur le cœur de Clarice, elle ſe crut cependant obligée de diſſimuler, elle fit au Chevalier des reproches amers ; elle ne put s'empêcher de laiſſer échapper quelques mots qui firent comprendre au Chevalier qu'il pouvoit ne pas être haï. Le lendemain, il ſupplia la Princeſſe de lui permettre de ſe promener avec elle juſqu'à une fontaine peu éloignée ; elle y conſentit, déterminée par le reſpect de Renaud, ou peut-être entraînée par le goût qu'elle commençoit à reſſentir.

Cette fontaine étoit celle où ces deux Amans s'étoient rencontrés la première fois. Nous avons déjà dit combien ce voiſinage étoit dangereux. Le boſquet étoit agréable & ſolitaire : Renaud de-

ſarmé, ſans autre parure que celle de ſes graces & de ſa jeuneſſe, demandoit excuſe, mais d'une façon ſi touchante, ſi intéreſſante, qu'aucune Belle n'auroit pu lui refuſer, même ce qu'il n'oſoit pas demander, quand elle n'auroit pas été ſi près de la fontaine de l'Amour. Des éclairciſſemens, on avoit déjà paſſé aux proteſtations de s'aimer éternellement ; *Renaud* juroit fidélité, & prenoit à témoins de la vérité de ſes ſermens, les charmes de ſa maîtreſſe. *Clarice* y répondoit par un doux & tendre ſilence : enfin tout ſe préparoit à un dénouement auquel les Amours ſe diſpoſoient à applaudir, lorſque tout-à-coup le tonnerre gronde, la terre tremble & s'entrouvre. Les deux Amans en voient ſortir un Cavalier, revêtu d'armes entièrement noires, monté ſur un courſier de même couleur, & conduiſant un char d'ébène ingénieuſement ſculpté, & chargé d'ornemens d'argent. Chevalier, dit-il à Renaud d'un ton ſévère, je ne viens point ici pour te combattre, mais pour te rappeller aux devoirs de ton état. Il n'eſt pas loyal d'enlever la Dame que tu adores à ſes parens & à ſes protecteurs, & de la

conduire en un lieu où les enchantemens de *Merlin* te donnent trop d'avantages pour la séduire. Je vais te forcer à l'abandonner; mais je te promets de te la faire retrouver quelque jour, lorsque tu te seras rendu encore plus digne d'elle par tes exploits, & qu'elle pourra, avec plus de décence & de liberté, récompenser ton amour & s'unir à toi. En disant ces mots, le Chevalier noir entraîne Clarice, sans que Renaud, désarmé & surpris, puisse l'en empêcher, & la fait monter sur son char d'ébène, qui se précipite dans le gouffre dont on l'avoit vu sortir.

Pour rassurer nos Lecteurs sur les suites de cet évènement, il faut leur apprendre, ou plutôt leur rappeller que c'étoit le sage Enchanteur *Maugis*, qui, veillant sur tous les évènemens de la vie de son cousin Renaud, & voulant qu'il fût un parfait Chevalier, lui avoit apparu sous la forme de vieillard pour lui faire conquérir Bayard; avoit animé la statue de Tristan pour l'armer Chevalier; & enfin lui enlevoit Clarice, pour empêcher que le cours de ses exploits guerriers ne fut trop tôt fini.

Chant Cinquième

Renaud, étonné & ſans armes, courut inutilement après le char, & voulut en vain ſe précipiter dans le gouffre : l'abîme ſe referma. Il regagna triſtement la cabane où il avoit paſſé la nuit, y reprit ſes armes, remonta ſur Bayard, & erra encore dans la France, ſe flatant de l'eſpoir peu fondé, d'y retrouver l'adorable Clarice.

Il avoit paſſé quelques jours dans ces courſes incertaines, lorſqu'à travers les feuillages d'un aſſez épais buiſſon, il entend les ſons de la voix d'un Paſteur qui s'accompagnoit de la flûte, & chantoit mélodieuſement, mais d'un ton très-triſte. Renaud deſcendant doucement de deſſus Bayard, s'approche & apperçoit un jeune homme de la figure la plus intéreſſante, dont l'ajuſtement étoit en partie conforme à la ſimplicité paſtorale, mais cependant aſſez galant. Aimable Berger, lui dit Renaud, j'applaudis à vos talens, & je plains vos peines ; je préſume que c'eſt l'amour qui les cauſe ; & comme j'en éprouve de ſemblables, elles ont droit de m'inté-

reſſer. Le Berger ſe doutant que celui qui lui parloit étoit un Chevalier de diſtinction, lui propoſa de venir ſe repoſer dans ſa cabane, & lui promit de le mettre au fait de ſes aventures. Dès le ſoir *Florinde* (c'étoit le nom du Paſteur) lui conta ainſi ſon hiſtoire.

Hiſtoire de Florinde.

Je ſuis né en Eſpagne, près de cette fameuſe ville de Numance, qui ne fut ſoumiſe par les Romains qu'après tant de ſanglans combats, & dont la conquête fit tant d'honneur au grand Scipion. Mon père s'étoit établi aſſez jeune dans cette ville, & en avoit épouſé une Citoyenne : il nous a laiſſé d'ailleurs ignorer le lieu de ſon origine ; mais il s'eſt trouvé aſſez riche pour me donner une parfaite éducation.

A peu de diſtance de Numance, étoit un Temple, autrefois dédié à Vénus entouré d'un bois frais & délicieux, & arroſé d'un ruiſſeau d'eau pure, dont la ſource étoit dans le Temple même. Quoique la Religion eut plus d'une fois changé dans notre patrie, depuis que ce Temple avoit été fondé, il avoit tou-

jours été respecté, & on y avoit conservé un usage, établi de temps immémorial; c'étoit celui d'y célébrer, chaque année au mois de Mai, une fête qui duroit trois jours, à laquelle se rendoient exactement toutes les jeunes filles nubiles de la ville & des environs, de quelque état qu'elles fussent. Elles y passoient trois jours à faire bonne chère, à jouer à des jeux innocens, à converser & à s'exercer ensemble pour gagner des prix que leur proposoient les Prêtresses du Temple, qui présidoient à leurs amusemens. Aucun homme n'étoit admis à ces fêtes, & ne pouvoit pénétrer dans l'enceinte sacrée; il nous étoit seulement permis de nous ranger en haie, & de voir passer ces belles personnes quand elles se rendoient au Temple sans voile, le premier de Mai, & quand elles en revenoient trois jours après. Ce fut dans une de ces occasions que je vis *Olinde*, fille du Souverain de Numance : je touchois à ma quinzième année; le feu de l'amour s'alluma aussi-tôt dans mes veines : épris de la beauté de la Princesse, j'attends avec la plus grande impatience le moment de son retour; je la revis

encore, & pendant plusieurs mois je ne fus occupé que de ses charmes, & de la vive tendresse qu'ils m'avoient inspirée. Je rêvois continuellement aux moyens de lui déclarer ma passion, & ne pouvois en trouver aucun, vu la distance de son rang au mien: enfin je mis en usage le seul expédient qui me parut praticable, quoique très-hasardeux; je feignis un voyage dans un pays éloigné; & au bout de quelque temps, lorsqu'on me croyoit bien loin de Numance, je reparus près de cette ville en habits de fille. Le retour du mois de Mai étoit prochain; le jour de la fête arriva. Je me mêlai parmi les personnes du sexe d'*Olinde*, & j'entrai dans le Temple avec elles. J'y passai trois jours délicieux, pendant lesquels je la vis avec liberté, se croyant dispensée de cacher aucun de ses charmes à mes yeux: je jouai avec elle, je lui disputois le prix à la course; je ne la laissois gagner, que par complaisance; ou si je gagnois, j'exigeois quelques baisers pour récompense.

Enfin au moment où la fête alloit finir, sous prétexte de lui confier un petit secret à l'oreille, je lui découvris qui j'étois. Alors elle se troubla, rougit, & me

dis tout bas, à son tour : *Fuyez, jeune imprudent, si vous voulez éviter la mort ; abandonnez ce pays, je vous l'ordonne.* Désolé, consterné, j'obéis: dès le soir je retrouvai mes parens, je me fis reconnoître à eux : ils me conseillèrent de suivre l'ordre qui m'avoit été donné ; & m'ayant fourni l'argent nécessaire pour me transporter dans ce pays si éloigné de ma patrie, je passai les Pyrénées & m'établis dans ce lieu que j'ai trouvé agréable, & où je mène la vie pasteur, toujours pensant à ma Princesse, me rappellant ses attraits, & songeant à sa cruauté. J'avoue cependant que cette vie oisive me devient insupportable, & que je sens que je suis fait pour en mener une plus noble & plus active.

Renaud entendit avec intérêt le récit du Berger : il l'encouragea si fortement à renoncer à la vie champêtre, qu'il résolut de le suivre. Venez, lui dit Renaud, chercher comme moi des aventures ; mais n'oubliez point votre charmante Princesse ; occupez-vous toujours d'elle dans toutes les occasions périlleuses, & vous serez invincible. C'est bien ainsi que je l'entends, répondit Florinde; rien ne me

fera jamais oublier l'objet de mon amour Je veux même, pour mon coup d'essai, tenter une entreprise sur laquelle j'ai reçu d'avance, il y a quelques jours, des éclaircissemens d'un vieux berger de ce canton. Il y a, m'a-t-il dit, à quelques journées d'ici, en tirant vers l'Orient, un ancien Temple situé au pied d'une montagne remarquable, en ce qu'elle est isolée, & se trouve placée au milieu d'une vaste plaine. Les seuls amans fideles peuvent entrer dans ce Temple; & la porte en est si bien défendue contre ceux qui ont quelques reproches à se faire, que, quels que soient leur force & leur courage, ils ne peuvent jamais y pénétrer.

Eh bien, dit Renaud, tentons l'un & l'autre cette aventure: si vous êtes fidèle, je le suis aussi; & je n'ai pas moins à cœur de prouver ma fidélité que ma valeur.

Ils partirent donc ensemble dès le lendemain. Florinde s'étoit pourvu d'un bon cheval, & avoit seulement changé quelque chose à son habillement pastoral: d'ailleurs il n'avoit point d'armes; l'épreuve qu'ils alloient tenter n'en exigeoit pas.

Florinde avoit de si bons renfei-

mens sur le chemin qu'ils devoient suivre, qu'ils arrivèrent heureusement à leur destination. Ils trouvèrent au pied de la montagne l'entrée de la grotte qui avoit autrefois servi de Temple. Dès qu'ils en approchèrent ils en virent sortir des torrens de flammes, à la lueur desquelles ils lurent ces mots écrits en caractères de feu, sur une table de marbre blanc :

Par ces feux dévorans tu seras consumé,
Si du pur feu d'amour ton cœur n'est animé.

Cette menace n'effraya point Florinde ; il se jeta légèrement en bas de son cheval, & courant à travers les flammes, il les traversa sans aucun accident. Renaud, impatient de le suivre, sentit que le poids de ses armes ne lui permettoit pas d'aller si vîte : il prit tout-à-coup un parti digne de lui ; il lâcha la bride à Bayard ; & , sans descendre de cheval, sans quitter sa lance & son écu, il pénétra dans la grotte. Les flammes extérieures respectèrent celles dont son cœur étoit brûlé ; & il se trouva, avec son compagnon, dans l'intérieur du Temple, qui étoit bien plus vaste &

bien plus galamment orné que l'entrée & la forme extérieure de la montagne ne pouvoient le faire espérer. Tout y respiroit le bon goût & la galanterie. Des jeux, des ris & des plaisirs en faisoient les honneurs; & une brillante fête s'y trouvant tout-à-coup préparée, Renaud & Florinde passèrent dans ce lieu enchanté trois jours délicieux, qui leur durèrent moins que trois heures. Ce fut pour la premiere fois que l'on vit figurer, au milieu d'un ballet galant, un Héros à cheval & armé de pied en cap. Enfin nos deux jeunes amoureux virent, élevés sur deux nuages brillans, les portraits de leurs belles, Olinde & Clarice. Ils leur rendirent des hommages auxquels la Divinité du temple applaudit elle-même : ils entendirent prononcer cet Oracle.

Pour prix de votre sacrifice,
Ecoutez mon oracle, invincibles guerriers :
Partez, Renaud; pour mériter Clarice,
Amassez lauriers sur lauriers.
Et vous, jeune & charmant Florinde,
C'est en cherchant la gloire au milieu des combats
Que vous mériterez la main & les appas
De la superbe Olinde.

En s'inclinant profondément, les guerriers promirent de se conformer aux ordres du Ciel : (nos Lecteurs se doutent bien que cela veut dire aux ordres de Maugis ; car c'étoit lui qui étoit l'auteur de tous ces enchantemens).

Chant Sixième.

Animés par l'Oracle, Renaud & Florinde ayant traversé la montagne, résolus à chercher de nouvelles aventures, le dernier trouva à la sortie une armure complette & brillante. Il hésita d'autant moins à s'en revêtir, qu'il la regarda comme un présent de l'Amour. Ainsi tous deux armés, ils prirent le chemin des Alpes pour passer en Italie ; car ils savoient que l'Empereur Charles y étoit avec toute son armée. Ils y parvinrent heureusement. Renaud, en s'approchant du camp de Charlemagne, baissa exactement la visiere de son casque, & prit bien garde de n'être pas reconnu. Faisant passer Florinde devant lui, il eut l'air de se mettre à la suite. L'aimable Numantin se présenta de bonne grace à l'Empereur, comme un jeune guerrier qui venoit lui offrir ses services contre ses ennemis. La noblesse de sa figure,

l'élégance de sa taille, lui méritèrent l'avantage d'être accueilli favorablement. Il demanda l'Ordre de Chevalerie: Charles voulut l'en décorer lui-même. Alors paroissant fier de l'honneur qu'il venoit de recevoir, il osa défier à la joûte les plus braves Chevaliers de l'armée Impériale. La lice étant préparée, il obtint d'avoir pour second son compagnon de voyage, qu'on étoit bien loin de croire aussi redoutable qu'il l'étoit. Deux Chevaliers se présentent d'abord; *Gautier de Mauléon* en étoit un, *Angelin* étoit l'autre. Nos deux guerriers en viennent aisément à bout; Florinde y employant toute son adresse & Renaud ménageant ses forces de façon que l'on ne pût reconnoître toute sa supériorité. A Agelin succède son frère *Beranger*; & à Gautier, le noble & redoutable *Richard*: ils ont le même sort que les précédens. *Sigismond* n'est pas plus heureux que Richard, ni *Aldrimon* que Beranger. Mais enfin l'armée presqu'entiere de Charlemagne, qui étoit spectatrice de ces combats, s'apperçoit que le second du Chevalier étranger, quoiqu'il ait vaincu successivement trois braves Che-

valiers, en eſt cependant venu à bout ſans le ſecours de l'épée, & même qu'il ne porte point de pareille arme. La ſuite du combat ayant été remiſe au lendemain, on s'empreſſe à demander à l'inconnu quelle eſt la raiſon qui lui fait négliger une piece ſi noble de l'armure des Chevaliers ſes confrères. J'ai promis, répond-il ſimplement, de ne porter aucune épée que je n'aye acquis la meilleure qui ſoit au monde. Le redoutable *Atlas*, Géant Sarraſin, qui, profitant d'une trêve, étoit dans le camp de Charlemagne, s'écrie alors avec un ſourire amer: qui que tu ſois, je te réponds bien du moins que s'il te manque un glaive tu ne t'empareras pas de mon épée Flamberge, qui eſt la meilleure du monde. C'eſt juſtement celle-là que je deſire, reprend Renaud; & dès demain, je prétends te l'arracher. Atlas, toujours avec le même air dédaigneux, aſſigne l'heure du rendez-vous; & l'armée Chrétienne s'aſſemble pour voir ce combat, ne pouvant s'empêcher de trembler pour le Chrétien inconnu, qui a oſé le demander avec tant d'audace. Mais le lendemain la crainte des Chrétiens eſt heureuſement diſſipée. Nous n'entrerons point dans les

détails de ce combat, il nous suffit de dire que quoique Renaud ne se servit que de sa lance, après avoir brisé celle du Sarrasin, il parvint à lui arracher *Flamberge*, au moment que celui-ci vouloit lui en porter un rude coup. Aussi-tôt il la tourne contre Atlas même, le perce & lui ôte la vie. Cette victoire (fit comme on peut le croire) grand bruit dans le camp de Charlemagne. On ne parloit plus du premier des Chevaliers qui avoit provoqué les joûtes, mais du second, dont l'adresse & valeur avoient étonné tout le monde, & excité la jalousie des jeunes Chevaliers François. On ne regrettoit point Atlas, qui étoit Payen & insolent; mais on étoit piqué de ce que l'épée de ce Géant, qui jusques-là avoit eu tant d'avantage, étoit tombée entre les mains d'un inconnu. On s'empressa donc à tâcher de lui faire perdre l'honneur de cette victoire. Otton, d'un Sang illustre, qui, plusieurs siècles après, devoit donner des Empereurs à l'Allemagne, entra dans la carrière; & quoiqu'il se présentât bien, au second coup de lance de Renaud, il fut désarçonné. Le jeune Hugues, parent de l'Empereur, & d'une Maison qui porte à présent avec gloire

la Couronne de France, voulut absolument, malgré la foiblesse de son âge, venger *Otton*, qui avoit été son maître dans l'art de la guerre, & l'avoit armé Chevalier. Renaud avoit voulu éviter ce combat, & ménagea, tant qu'il put, un Adversaire sur lequel il avoit tant de supériorité. Mais celui-ci fut, par sa propre faute, victime de sa valeur inconsidérée. Il s'enferra de lui-même & expira. Renaud lui donna des larmes; mais l'Empereur fut au désespoir de la perte de ce jeune Prince, sur lequel il fondoit les plus grandes espérances. Aussi-tôt appelant le fameux Comte *Roland*, qui avoit été spectateur des combats, sans vouloir y prendre part, & qui avoit admiré son cousin Renaud, étant bien éloigné de le reconnoître. « Roland, lui dit » Charles, je t'ordonne d'aller combat- » tre cet Audacieux ». Le Comte d'Angers fit quelques représentations à l'Empereur son oncle, fondées sur l'usage où il étoit, depuis quelque temps, de réserver ses coups pour les ennemis de l'Etat; l'Empereur ne se rendit point à ces raisons, & son neveu fut forcé d'obéir.

Il s'avance donc vers Renaud: l'armée Françoise

Françoise & un grand nombre d'Etrangers voient avec admiration combattre les deux premiers Chevaliers du monde. D'abord ils se ménageoient, *Renaud* connoissant parfaitement son cousin *Roland*, & celui-ci estimant son adversaire, quoiqu'il lui fût tout-à-fait inconnu. Mais enfin le fils d'*Aymon* ayant reçu une légère blessure, & voyant couler son sang, s'irrita; & le Comte d'*Angers* voyant qu'il étoit obligé d'employer contre lui toute sa force, les coups devinrent terribles, mais ils n'étoient point décisifs: tout étoit égal entre les combattans, leur valeur & leur force personnelle, la vigueur de leurs chevaux & l'excellence de leurs épées, (*Durandal* & *Flamberge*).

Enfin la Chevalerie Françoise pria l'Empereur de faire cesser ce combat, qui devenoit plus effrayant qu'admirable. *Charles* y consentit, & cria à *Roland* de s'arrêter, & aux deux Chevaliers de s'approcher de lui. Ils obéirent, après s'être mutuellement embrassés sur le champ de bataille, & toujours sans que *Renaud* se découvrit. Le Monarque François voulut faire des complimens à celui-ci; mais il répondit qu'il se trouvoit trop honoré d'a-

voir combattu contre *Roland*. Le Comte d'*Angers*, de son côté, lui rendit toute la justice qui lui étoit dûe; & pour lui prouver son estime & son admiration, il lui fit présent, avec l'agrément de l'Empereur, d'un superbe casque qu'il portoit avant que d'avoir conquis celui du Sarrasin *Almon*. *Renaud*, en revanche, lui présenta la peau de lion que portoit *Atlas*, qui étoit la dépouille du plus furieux monstre qu'eût jamais produit l'Afrique. « Nous nous reconnoîtrons quelque jour » à ces marques dans les combats, ajou- » ta *Renaud*; mais il n'est pas temps en- » core que je me nomme; permettez- » moi, magnanime Empereur, de me re- » tirer avec mon Compagnon d'armes ». *Charles* y consentit; mais avant que de partir, *Florinde* lui demanda la permission de combattre contre quelques nouveaux Chevaliers qui osoient encore le défier. L'Empereur lui ayant donné cette satisfaction, il rentra dans la lice, & vainquit successivement trois Chevaliers Mayançois, *Griffon*, *Anselme* & *Denys*, indignes de ce nom, par leur façon de penser, quoiqu'ils fussent d'ailleurs faits pour le porter par leur valeur & leur

naissance. *Florinde* mit le comble à sa gloire par cette victoire, comme *Renaud* l'avoit mis à la sienne par son dernier combat. Ayant ensuite, l'un & l'autre, salué l'Empereur, ils se retirèrent & continuèrent à chercher des aventures, & la belle *Clarice*, qui n'étoit point encore arrivée au camp de *Charlemegne*, non plus que l'Impératrice *Gallerane*.

Champ Septième.

La trève entre *Charlemagne* & les Sarrasins devant durer encore quelque temps, l'Italie n'offroit point à nos Guerriers d'occasions de signaler leur valeur ; ainsi ils songèrent à s'en eloigner, & s'enfoncèrent dans les montagnes de l'Apennin. Au milieu d'un vallon étroit, entouré de montagnes escarpées, ils apperçurent un tombeau de marbre noir, sur lequel étoit couchée une statue de marbre blanc, représentant une très-belle femme. Autour de ce sépulcre étoient rangées différentes personnes dans la contenance la plus triste, priant Dieu, & poussant des soupirs ; & un peu plus loin, deux Chevaliers armés de pied en cap, mais dont les armes étoient rembrunies & couvertes de

crêpes noirs. Dès que ces deux lugubres Guerriers se virent à portée de *Florinde* & de *Renaud*, ils s'avancèrent quelque pas au-devant d'eux, & d'une voix sépulcrale : « Chevaliers, leur dirent-ils, il » faut que vous vous arrêtiez avec nous » auprès de ce tombeau, que vous lui » rendiez vos tristes hommages, & que » vous nous aidiez à pleurer l'objet qu'il » renferme. Buvez avec nous cette eau » amère de douleur, ajoutèrent-ils en » leur présentant la coupe, ou résolvez- » vous à combattre contre nous : Che- » valiers, répliqua *Renaud* en souriant, » mon compagnon & moi ne sommes » point disposés à boire de votre eau, » puisqu'elle est amère, ni à partager vo- » tre douleur, puisque l'objet qui la cause » ne nous a jamais été connu. Au reste, » l'alternative que vous nous proposez » n'est point capable de nous effrayer ; » il nous est bien plus aisé de nous battre, » car nous y sommes toujours préparés, » que de pleurer quand nous n'en avons » point envie. Combattons donc »..... Ils combattirent, & si malheureusement pour les deux Chevaliers en deuil, que l'un d'eux fut transpercé par la lance de *Flo-*

rinde, & l'autre dangereuſement bleſſé par *Renaud*. Celui-ci ne le vit pas plutôt hors de combat, que mettant pied à terre. il s'empreſſa de le ſecourir. On le tranſporta dans l'habitation prochaine, où l'on mit le premier appareil ſur ſes plaies ; & pendant qu'il repoſoit, nos Chevaliers ſe firent raconter le ſujet de la ſingulière coutume qui étoit en uſage en ce lieu.

Hiſtoire de Clitie.

La Dame à laquelle étoit élevé ce tombeau de marbre blanc & noir, étoit l'épouſe du Chevalier bleſſé, Seigneur d'une partie de ces montagnes. Ils avoient, pendant pluſieurs années, vécu très-heureuſement enſemble ; mais enfin la belle Dame (que l'on nommoit *Clitie*) ayant conçu une jalouſie mal-fondée, avoit voulu épier ſon mari pendant qu'il étoit à la chaſſe ; & celui-ci l'entendant remuer derrière le feuillage d'un buiſſon, & l'ayant priſe pour une bête fauve, l'avoit percée d'une flèche. Son aventure avoit été enfin tout-à-fait ſemblable à celle de *Céphale* & de *Procris*, rapportée dans les Métamorphoſes d'Ovide. La douleur du

mari avoit été si grande, qu'il avoit voulu établir l'extraordinaire coutume dont lui & son frère venoient d'être les victimes. Nos deux Chevaliers, après avoir témoigné tous les regrets, & rendu tous les soins possibles à cette famille infortunée, partirent en leur recommandant de bâtir une Eglise, & d'établir un Couvent sur le tombeau de *Clitie*, plutôt que de forcer les passans à la regretter malgré eux.

Continuant leur route & leurs courses, nos voyageurs arrivèrent sur le bord de la mer, & sur un rivage agréable & fertile. Là, deux Demoiselles charmantes s'offrirent à eux, & les invitèrent, de la manière la plus galante, à les suivre dans un château magnifique & avantageusement situé, qu'elles leur firent remarquer à une distance assez peu éloignée. Cependant pour y parvenir, il falloit traverser une grotte percée dans une longueur d'environ mille pas. Cette grotte s'appelloit *Pausilippe* *. *Renaud* avoit tenté & mis

* Cette fameuse grotte, ou ce fameux chemin, percé dans le roc, est encore aujourd'hui assez connu de ceux qui ont poussé leurs voyages jusques à Naples.

à fin des aventures assurément bien plus difficile. *Florinde* & lui ne se firent pas prier pour suivre les Nymphes jusqu'au palais de la *Courtoisie*. C'étoit-là qu'on les menoit. En y arrivant, ils y trouvèrent mille objets différens, dignes d'admiration : une Dame de la plus grande beauté & de la plus parfaite politesse, les invita à se reposer dans ce délicieux palais, où ils firent le souper le plus délicat, accompagné & suivi du plus agréable concert. Enfin on les conduisit dans un appartement aussi commode que superbe ; & pour les engager à y reposer tranquillement, on leur conta l'Histoire qui suit.

Chant Huitième,

Histoire du Palais de la Courtoisie *.

Ce palais (leur dit-on) fut fondé par une belle & aimable Magicienne qui régnoit autrefois sur la ville de Naples. Elle

* Le mot de *courtoisie* est ici littéralement traduit de l'Italien *cortesia*, qui, pris dans un sens

s'appelloit *Albe*, & étoit obligeante & gracieuse pour les étrangers, qu'elle s'empressoit de recevoir dans son palais, mais de manière cependant qu'elle leur faisoit une loi de la respecter, comme elle s'en faisoit une de les bien traiter. Après avoir quitté ce monde, elle a transmis son pouvoir & ses fonctions à d'autres Dames, qui les exercent avec la même réserve : telle est *Euridice* qui vous reçoit aujourd'hui.

Une autre loi non moins sage, & qui s'observe dans ce château, c'est que quand les Chevaliers que l'on y reçoit y ont passé quelques jours agréablement,

---

favorable, & comme l'a entendu *le Tasse*, veut dire *politesse*, *honnêteté*, *gracieuseté*, *galanterie*. Mais ce mot, originairement si honnête, a changé d'acception depuis quelque temps en Italie. *Courtoisie* s'est pris en mauvaise part : on a dit qu'une femme étoit courtoise quand elle recevoit, sans se fâcher, des propositions déshonnêtes, & qu'elle y répondoit. De là est venu le mot de *courtisane*, dont l'origine est *cortesiana*, *courtoise*, & n'a rien de commun avec le mot *cortegiano*, qui veut dire homme de cour, ou courtisan.

& s'y sont bien remis de leurs fatigues, pour ne pas laisser leur courage oisifs & inutile à l'univers, on leur propose de s'embarquer sur un vaisseau qui est toujours dans ce port, prêt à mettre à la voile. On l'appelle *le navire aventureux.* Il a été construit par la main des Fées, & il conduit lui-même les Chevaliers qui y sont embarqués, à quelque entreprise d'éclat qu'il juge être propre à leur caractère.

Cette condition n'intimida point les braves Chevaliers ; ils se prêtèrent à tout, assurés de pouvoir s'en tirer avec gloire ; & se livrèrent, en attendant, à tous les charmes du délicieux palais de la *Courtoisie.*

Euridice leur fit parcourir tous les appartemens & les jardins, & leur en fit remarquer toutes les beautés. Ils étoient ornés d'un grand nombre de portraits & de statues représentant de grands hommes & des femmes illustres, & sur-tout les Princes & Princesses qui s'étoient déjà distingués, ou devoient se distinguer dans le monde par leur courtoisie *.

* *Le Tasse*, à l'imitation de l'*Arioste*, fait entrer ici les éloges de plusieurs Seigneurs & Da-

Lorsque nos deux Chevaliers eurent passé quelques jours délicieux dans ce palais, *Euridice* leur proposa une promenade sur le bord de la mer; ils l'acceptèrent, & y trouvèrent le navire aventureux prêt à faire voile : ils prirent aussi-tôt congé de la Nymphe courtoise, & s'embarquèrent avec leur monture, sûrs d'être conduits dans quelque lieu où leur valeur auroit à se signaler. Le vaisseau vogua seul, sans pilote, mais très-heureusement, pendant plusieurs jours : nos Héros n'y manquoient de rien; enfin ils rencontrèrent deux bâtimens, dont l'un avoit tout l'air d'un corsaire, & en étoit un effectivement; & l'autre étoit une prise qu'il emmenoit, & qui étoit remplie de prisonniers enchaînés. Quoique seuls dans le navire, ils n'hésitèrent pas à aborder le corsaire, & à pénétrer dans son pont : *Renaud* frappoit avec *Flamberge* de droite & de gauche; *Bayrad* ruoit & mordoit de même; & bientôt tout l'équipage bar-

mes des Maisons d'*Est* & de *Gonzague*. Nous n'avons garde de copier ces fadeurs, qui ne tiennent en rien à la suite du Poëme.

bare se trouva détruit. *Florinde* acheva leur défaite : de-là ils passèrent sur la prise ; & ayant tué & jetté dans la mer le peu de corsaires qui la gardoient, ils délivrèrent les prisonniers, entre lesquels se trouva *Auristelle*, fille de *Pandion*, Roi d'Arabie. Cette Princesse remercia nos Chevaliers dans les meilleurs termes, & leur offrit, en présent, une partie des richesses qui étoient sur son vaisseau. Ils la refusèrent avec politesse ; & la suite d'*Auristelle* s'étant partagée sur les deux bâtimens, retourna en Arabie. Il ne restoit en vie, de tous les corsaires, qu'un seul, que *Renand* conserva pour l'interroger, & savoir à qui il avoit eu affaire. Le malheureux convint de son état, & dit que lui & ses compagnons de piraterie étoient sujets du géant *Maubrun*, & que c'étoit par ses ordres qu'ils couroient les mers, pour lui chercher de jolies filles. Il ajouta que son maître se vengeroit du mal que *Renaud* venoit de faire à ses sujets, d'autant plus qu'il le sauroit sûrement, ayant à ses ordres un Enchanteur, qui, entr'autres services, lui rendoit celui de l'informer de tout ce qui pouvoit l'intéresser. Nos Chevaliers se moquèrent de cette

menace, &, par pitié ou par mépris, laissèrent la vie à ce malheureux, & le mirent à terre sur un rivage, où leur navire échoua de lui-même dès le lendemain. *Florinde* & *Renaud* entrant dans le pays qui faisoit partie de l'Asie, ne tardèrent pas à remarquer un pavillon superbe, entouré d'autres tentes plus ou moins grandes. S'en étant approchés de très-près, ils virent que le grand pavillon étoit un temple magnifique, où l'on offroit des sacrifices, & où l'on faisoit des libations en l'honneur d'un portrait placé sur un espèce de trône, dont le marche-pied servoit d'autel. Quelle fut la surprise de *Renaud*, quand il se fut assuré que ce portrait si honoré, si fêté, étoit celui de la belle *Clarice?* Il jetta aussi-tôt un cri de surprise & d'admiration, & s'inclina profondément, sans descendre de dessus *Bayard*. A l'instant s'avance un guerrier d'une taille majestueuse & d'un air imposant, qui, l'apostrophant, lui dit: « Guerrier, qui que tu sois, tu fais bien de » révérer cette image; je prétends & j'e- » xige que toute la terre l'adore. Mais » descends, viens faire avec moi des sa- » crifices, & brûler des parfums à sa gloire,

» & conviens que je suis seul digne d'être » le grand Prêtre de cette Divinité, l'a- » mant de cette beauté, & enfin l'heureux » époux de *Clarice*, car je suis *Francard*, » Roi d'Arménie »..... A ce nom, *Renaud* reculant quelques pas : « Monarque in- » sensé, lui répondit-il, personne ne con- » vient plus que moi du mérite de *Clarice*, » quoique je ne lui élève de temple, & » ne lui fasse de sacrifices que dans mon » cœur. Elle m'a choisi pour son Cheva- » lier ; je dispute ce titre & celui de son » amant à tout autre, & sur-tout à toi, » dont l'extravagance ne mérite que ses » mépris ». A ces mots, *Francard* irrité, quoiqu'il n'eût ni casque ni cuirasse, & seulement son épée, se précipite sur *Renaud* pour le percer ; celui-ci l'évitant, & lui présentant le flanc de l'invulnéra- ble *Bayard* : « Seigneur, lui dit-il, je ne » me défends ni ne me bats contre un » homme désarmé : allez chercher vos » armes, & nous combattrons ». Mais le Roi d'Arménie continue de vouloir per- cer le Héros. Alors *Florinde* prenant le parti de son compagnon d'armes, repré- sente à *Francard* son injustice & sa dérai- son. Le Monarque irrité se retournant

vers lui, lui porte une si furieuse estocade, qu'il lui perce le bras de part en part. Alors *Florinde* n'ayant plus de ménagement à garder, tirant son épée de l'autre main, la plonge dans le sein du Roi d'Arménie, & l'étend mort à ses pieds, en lui disant : *Traître, tu ne merites pas que* Renaud *rougisse de ton sang sa redoutable Flamberge.*

Cette mort excita un cri général dans l'armée Asiatique. Le redoutable *Manbrin*, cousin & Général de *Francard*, n'étoit pas dans le camp ; mais son frère *Clarinel* s'arma promptement pour venir venger la mort de son Souverain. Ce guerrier étoit toujours accompagné d'un lion furieux, qui le secondoit dans toutes les occasions. *Renaud* se mit à la place de *Florinde*, celui-ci étant blessé ; & il ne s'amusa pas à reprocher à *Clarinel* le surcroit de forces que lui donnoit la compagnie de son lion : il les attaqua l'un & l'autre ; & après un combat long & sanglant, il ôta la vie au monstre & au Chevalier. S'étant débarrassé de ses deux principaux ennemis, il sentit que le reste de la troupe ou de la petite armée qui défendoit le temple élevé à la gloire de

Clarice, ne tiendroit pas long-temps contre lui, il s'avança donc vers le pavillon, & y entra; détacha le portrait de *Clarice*; &, après l'avoir tendrement baisé, il le passa à son col, à la faveur d'une chaîne d'or à laquelle il étoit suspendu. Bientôt le reste des guerriers de *Francard* vint tomber sur lui; mais la redoutable *Flamberge* les tua ou les dissipa tous. *Brunamont*, *Constantin*, *Crotalde* & plusieurs autres tombèrent sous ses coups. *Renaud* n'ayant plus d'ennemis à combattre, s'éloigna, avec son ami de ce canton; & ils gagnèrent des cabanes paisibles, où *Florinde* se fit panser de la blessure qu'il avoit reçue.

Chant Neuvième.

Dès le lendemain nos guerriers continuèrent à parcourir le pays. Ils ne furent pas long-temps sans rencontrer une troupe de Dames aimables, accompagnées & escortées par des Chevaliers qui avoient l'air noble & galant, & suivis d'Ecuyers bien faits & polis. Dès qu'ils furent assez proche de cette troupe pour être remarqués, ils virent venir à eux un Ecuyer, qui, les abordant avec civilité,

leur demanda qui ils étoient, de la part de la belle Reine *Floriane de Médie*, dont ils voyoient le camp & la cour. Ils répondirent qu'ils étoient deux Chevaliers Européens, qui, ayant abordé depuis quelques jours sur la côte voisine, avoient pénétré dans le pays, & se trouvoient, après quelques aventures, dans une contrée qui leur étoit absolument inconnue; mais qu'ils étoient charmés d'apprendre qu'elle appartenoit à une belle Reine. Cette réponse lui ayant été rendue, l'Ecuyer revint les assurer, de la part de la Reine, qu'elle seroit fort aise de les recevoir à sa Cour, s'ils étoient dignes d'y paroître par leur valeur, comme leur contenance paroissoit l'annoncer. Il ajouta, qu'afin qu'on ne pût en douter, elle leur proposoit de rompre chacun une lance contre deux de ses Chevaliers. Nos Héros n'hésitèrent pas, & s'avancèrent bientôt en témoignant qu'ils étoient prêts à combattre. *Floriane* ayant fait signe au puissant *Galéas*, & à l'adroit *Irnante* (la fleur de sa Chevalerie) de les attaquer, ils obéirent, & se présentèrent avec audace; mais ils ne purent résister aux lances toujours victorieuses du fils *d'Aymon* &

du jeune *Numantin*. Ils furent culbutés, & presque aussi-tôt remplacés par deux autres, *Alberne* & *Audrimant*, qui eurent le même sort. Les deux Étrangers auroient dû être dispensés de combattre plus long-temps ; mais les Chevaliers Mèdes, piqués de la facilité avec laquelle leurs Compatriotes avoient été vaincus, ne voulurent pas les en tenir quitte ; & deux autres succédèrent bientôt aux quatre premiers : c'étoient *Argant* & *Androclide* : quoiqu'ils portassent les devises les plus fières & les plus galantes, ils ne furent pas plus heureux. *Lucinde* & *Floridan* furent les derniers qui se présentèrent, & les plus maltraités de tous ; car le premier fut percé par la lance de *Florinde*, qui oublioit sa propre blessure encore mal refermée ; & l'autre fut rudement froissé par le bon cheval *Bayard*, impatienté d'avoir tant de combats à soutenir en si peu de temps. Enfin, la Reine défendit sérieusement à ses Chevaliers, de fatiguer davantage les deux vaillans Etrangers ; & les ayant fait venir en sa présence, elle leur fit l'accueil le plus gracieux. S'étant apperçue que le sang couloit à grands flots du bras de *Florinde*,

elle lui demanda s'il avoit été maltraité par ſes Chevaliers ; & ayant appris que c'étoit la ſuite d'un combat précédent, elle l'admira, le plaignit, & le mit entre les mains de quelques Demoiſelles de ſa Cour, qui avoient des ſecrets merveilleux pour ſoigner & guérir les Guerriers bleſſés. Mais elle conçut bien d'autres ſentimens pour *Renaud*, que ceux de la compaſſion : une ſubite & vive flamme s'alluma pour lui dans ſon cœur, elle lui fit l'honneur de l'inviter à ſouper dans ſon Pavillon Royal ; & quand il fut déſarmé, elle admira autant ſa beauté qu'elle avoit d'abord admiré ſa valeur. *Renaud*, de ſon côté, ne put s'empêcher de la trouver charmante, car rien n'égaloit ſes attraits, ſes grâces & ſa vivacité : on peut ajouter, & ſa coquetterie ; car la charmante Reine de Médie n'avoit jamais voulu s'engager dans les liens du mariage, préférant à tout l'autorité & la liberté. Peu de jours après, *Florinde* étant rétabli, *Floriane* propoſa de retourner dans ſa Capitale, où nos deux Héros la ſuivirent : elle y donna à *Renaud* de nouvelles fêtes, au milieu deſquelles elle fit chanter un Muſicien qui excelloit dans ſon art, & étoit fameux

dans toute l'Asie : il s'appelloit *Musée*. Ses sons harmonieux étoient capables de produire sur les cœurs & sur les esprits, les plus grands effets : il inspiroit successivement, & à sa volonté, toutes les passions. L'on juge qu'on lui recommanda d'employer tout son savoir-faire pour attendrir *Renaud* en faveur de la Reine. Il ne négligea rien pour y réussir ; & aidé des regards & des agaceries de la belle *Floriane*, son succès fut complet. *Renaud* fut enchanté, enchaîné, heureux pour quelque temps dans les bras de la Reine de Médie : il oublia qu'il avoit juré de ne chercher jamais le bonheur que dans ceux de la belle *Clarice*. Que dirons-nous, enfin ?. Quand *Renaud* eut fait quelque séjour à la Cour de Médie, s'il eût voulu pénétrer dans la grotte ou dans le Temple du loyal Amour, il auroit été dévoré par les flammes, qui n'y laissoient entrer que les Amans fidèles.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans ces fausses délices. Enfin l'Enchanteur *Maugis*, qui veilloit toujours sur le sort & la conduite de son jeune cousin, avertit dans un songe mystérieux, ce nouvel *Enée*, qu'il s'endormoit dans les bras

d'une *Didon ;* & que l'Amour qu'il trahiſſoit, lui ordonnoit de la quitter au plutôt.

Renaud réveillé, mais le cœur & l'eſprit rempli de ſon ſonge, regarda le portrait de *Clarice*, qu'il avoit toujours précieuſement conſervé, quoique en ſe déſarmant, pour plaire à *Floriane*, il l'eût laiſſé avec ſa bonne épée *Flamberge*. L'image de cette Princeſſe le fit rentrer dans ſon devoir ; il parla à *Floriane* de départ & de retour dans ſa patrie. Auſſi-tôt la fureur s'empara de l'ame de la Reine, & elle éclata en reproches ſanglans contre notre Héros.

Le Taſſe, imitateur de *Virgile*, fait ici parler la Souveraine de Médie, avec autant de force que la Reine de Carthage en met dans ſes reproches. Le ſuccès & le ſort de ces deux Princeſſes eſt le même. *Renaud*, auſſi bien qu'*Enée*, allègue d'abord de foibles & mauvaiſes raiſons ; enfin il s'échappe, ſuivi de ſon cher *Florinde*, l'un monté ſur *Bayard*, l'autre ſur un courſier preſque auſſi vif & auſſi prompt. Ils ſont bientôt loin d'Ecbatane, gagnent les bords de la mer, trouvent des vaiſſeaux prêts à les tranſporter, & s'embarquent.

Chant Dixième.

La Reine de Médie n'apprend qu'avec le plus grand déſeſpoir la fuite de ſon amant ; & elle charge tous ſes guerriers de le pourſuivre : deux ſeulement parviennent à le voir lorſqu'il étoit déjà embarqué, & que ſon navire étoit prêt à faire voile. Ils lui crient d'arrêter, de la part de *Floriane* : « Chevaliers, leur » dit *Renaud*, aſſurez votre belle maî» treſſe que je n'oublierai jamais ſes » bontés ; mais que j'obéis au ciel, qui » m'ordonne de m'éloigner d'elle. Qu'elle » conſerve ſa vie, & qu'elle ſoit heu» reuſe ſans celui à qui il n'eſt pas per» mis de partager ſon bonheur ».

Ces dernières paroles étant rapportées à la Reine, la déſolation fut affreuſe : elle vouloit ſe ſacrifier, ſe percer le cœur, ſe brûler vive ; heureuſement qu'elle avoit pour tante une fameuſe Enchantereſſe, nommée *Médée*, qui poſſédoit tous les talens qu'un ſi beau nom ſemble annoncer. Elle ne négligea rien pour adoucir les chagrins de ſa nièce, & elle vint enfin à bout de la calmer. Le Poëte dit que ce fut en la tranſportant dans une

isle délicieuse. Pour nous, nous croyons que ce fut par le seul effet du charme & de la variété des plaisirs. Il est si aisé à une Reine, qui n'est dépendante que d'elle seule, de se consoler par des moyens si doux & si faciles, que *Floriane* ne dût avoir besoin ni de *Médée*, ni de *Musée*, pour dissiper son chagrin.

Revenons à *Renaud*. Tandis qu'il traversoit les mers pour regagner l'Europe, une tempête furieuse s'élève, & le navire sur lequel il étoit embarqué est prêt à s'abysmer dans les flots. Les deux Chevaliers sautent chacun dans un esquif; *Bayard* les suit à la nâge; *Renaud* avoit attaché sur ce cheval Fée, *Flamberge* & le portrait de *Clarice*, persuadé qu'ils ne pouvoient être plus en sûreté que sur son dos. Ils voguent ainsi pendant quelque temps vers une terre qu'ils apperçoivent, & qui n'étoit pas bien éloignée; mais l'orage continuant, les sépare encore une fois; *Renaud* perd de vue son ami & son cheval, & aborde sans eux sur un rivage qui lui est inconnu. Après avoir marché quelque temps, il découvre une habitation; il y entre, & y est reçu humainement. On lui apprend qu'il

eſt en Italie; il ſe nomme : les ſoins & les attentions redoublent pour lui; on lui procure les moyens de regagner la France, où il veut ſe rendre, dans l'eſpérance de retrouver *Clarice* à la Cour de *Charlemagne*. Il n'étoit encore qu'à deux petites journées du lieu d'où il étoit parti, lorſqu'il rencontre un Cavalier monté ſur un ſuperbe cheval; la viſière de ſon caſque étoit baiſſée; *Renaud* baiſſe également la ſienne, s'approche, & reconnoît ſon cheval *Bayard*, & *Flamberge* pendante à ſon côté. Il aborde le Cavalier : celui-ci revenant d'une expédition en Italie, avoit acheté *Bayard* d'un Pêcheur qui l'avoit trouvé ſur le rivage, à peu de diſtance de l'endroit où *Renaud* avoit abordé après ſon naufrage. Le Héros redemande ſon cheval & ſon épée, on les lui refuſe avec hauteur. Quoiqu'il n'eut que des armes & un cheval d'emprunt, il n'héſite pas à attaquer celui qui étoit revêtu de ſes dépouilles. Le Chevalier frappe d'abord avec *Flamberge*, & la redoutable épée coupe en deux l'écu de *Renaud*; mais elle ſemble ſe refuſer à faire plus de mal à ſon véritable maître, & ne le bleſſe pas. *Bayard*,

doué encore d'une plus grande intelligence, ſemble livrer à *Renaud* celui qui le montoit. Il fait des écarts dans le temps que celui-ci vouloit frapper le fils d'*Aymon*, & ſe cabre au moment qu'il porte un coup de lance à ſon adverſaire. Ce dernier tombe ſur l'arêne, renverſé ſur le dos ; notre Héros lui enlève aiſément ſon épée & ſon écu, pour remplacer celui qui avoit été briſé ; & remontant ſur *Bayard*, il continue ſon chemin vers la France. Malheureuſement l'écu du Chevalier étoit chargé du portrait d'une belle Dame qui étoit, ſans doute, la Dame des penſées du vaincu.

En arrivant près d'un château, à quelque diſtance de Paris, où la Cour de *Charlemagne* ſe trouvoit raſſemblée, il apprend que le lendemain il doit y avoir une fête brillante, dont un tournoi fera partie. Il ſe prépare à y combattre *incognito*, flaté de l'idée de n'être reconnu qu'au milieu de ſon triomphe, par ſes parens, par l'Empereur & par *Clarice* même, (qui étoit revenue auprès de l'Impératrice). Le lendemain il approche de la barrière, & entend un Héraut défier au combat tout guerrier François ou étranger,

ger, quel qu'il ſoit, de la part d'un Chevalier, adorateur de la belle *Clarice*. A ces mots *Renaud* s'avance, & crie à ſon tour, d'une voix formidable: *Je ſuis très-éloigné de conteſter la beauté de l'adorable* Clarice; *mais je ſoutiens que nul ne doit ſe dire ſon Chevalier que moi: ſi quelqu'un prétend l'être, qu'il ſe préſente.* *Griffon le* Mayençois, paroît à l'inſtant la lance en arrêt: *Quoi*, lui dit *Renaud*, *perfide Chevalier, c'eſt toi! tu as quitté ta première Dame pour une autre, qui ſans doute te mépriſe autant que moi: ſens tout le poids de mon bras.* En même-temps il l'attaque, le culbute, & le laiſſe étendu ſur le carreau. La Chevalerie de France, témoin de cet exploit, accourt, l'admire, le félicite, & le prie de lever la viſière de ſon caſque: il y conſent, & l'on reconnoît *Renaud*. Le bon Duc *Aymon* ſon père le ſerre tendrement dans ſes bras, & verſe de joie un torrent de larmes: ſes couſins, *Roland* & *Olivier*, l'embraſſent; l'Empereur le reçoit avec bonté; l'Impératrice le félicite: il cherche à ſe procurer un regard de *Clarice*, dont il ſeroit plus flaté que de tout l'accueil qu'il vient de recevoir d'ailleurs.

Mais il n'éprouve de sa part que de la froideur, & même elle le reçoit d'un air de dépit & de mépris qui le confond. Il ne sait à quoi attribuer son malheur; il se trouble, il s'agite; il passe une soirée accablante, au milieu des complimens, & une nuit cruelle, après un jour si glorieux.

Chant Onzième.

Renaud n'étoit occupé que du soin de pénétrer la cause du mauvais traitement qu'il éprouvoit de la part de *Clarice*. Il se croyoit bien assuré que la Princesse ne pouvoit avoir été instruite de son aventure avec la Reine de Médie; & il se ressouvenoit que, lorsqu'il avoit demandé à *Clarice* la permission d'être son Chevalier, elle la lui avoit accordée de bonne grace; qu'elle lui avoit pardonné la hardiesse avec laquelle il l'avoit enlevée d'auprès de l'Impératrice *Galerane*; & que même elle étoit prête à récompenser sa tendresse auprès de la Fontaine de l'Amour, lorsqu'un pouvoir surnaturel les avoit séparés. Ses amis l'assuroient que *Clarice* s'étant retrouvée, peu de temps après son enlèvement, dans son pays de

Gascogne & auprès de sa famille, elle avoit toujours dit qu'elle ne connoissoit pas celui qui l'avoit enlevée, ce qui étoit la preuve qu'elle craignoit que ce ravisseur n'encourût la disgrace de l'Empereur & de l'Impératrice; enfin, qu'elle avoit toujours montré la plus grande aversion pour le Roi *Francard*, & qu'elle n'avoit écouté les soupirs d'aucun autre Chevalier.

Dans l'embarras où il étoit, *Olivier*, qu'il mit dans sa confidence, lui promit de consulter sa sœur *Alde*, qui étoit l'amie intime de *Clarice*. Il lui parla effectivement, & sut par elle que *Clarice* avoit vu, avec le plus grand dépit, que *Renaud* portoit sur son écu le portrait d'une très-jolie personne; qu'elle n'avoit pas douté que ce ne fût celui de quelque Dame à laquelle le Chevalier s'étoit attaché pendant le cours de ses voyages; & qu'ainsi le regardant comme un infidèle & un volage, elle avoit résolu de le bannir de son cœur. Quoique *Renaud* fut très-affligé d'un soupçon aussi mal fondé, ce fut cependant une satisfaction pour lui que d'apprendre le crime prétendu dont il étoit accusé. Sa justification lui parut ai-

sée ; & pour désabuser *Clarice* avec quelque éclat, il fit dire par *Olivier* à *Alde*, qu'elle prît bien garde, & fît remarquer à son amie ce qui se passeroit le lendemain sous les fenêtres de l'Impératrice. En effet, ce jour-là se rendant au Palais de l'Empereur, suivi d'un nombreux cortége, il s'arrêta devant le balcon où étoit l'Impératrice, accompagnée de *Clarice* & d'*Alde*. Il portoit le même écu avec lequel il avoit combattu quelques jours auparavant : tout-à-coup le jettant par terre avec violence, il le frappa de toute sa force avec *flamberge*, & le rompit en plusieurs morceaux ; après quoi il salua profondément les Dames du balcon. *Alde* lui sourit, & avertit *Clarice* de l'intention de *Renaud* en faisant cette démarche. La Princesse de Gascogne parut en douter, mais dans le fond elle en fut persuadée & charmée. Aussi traita-t-elle un peu moins mal *Renaud* pendant cette journée. Mais le soir il y eut chez l'Impératrice un superbe bal : les deux amies en faisoient un des principaux ornemens. Le fils d'*Aymon* crut devoir saisir cette occasion de remercier la sœur d'*Olivier* du service qu'elle lui avoit

rendu. Il s'approcha d'elle, & ils eurent enſemble une converſation dans laquelle le Chevalier parut fort animé, & la Demoiſelle très-ſatisfaite. Après cela *Renaud* pria *Alde* à danſer. *Anſelme* le Mayençois, fils de *Ganelon*, étoit amoureux d'*Alde*. La jalouſie s'empara de ſon cœur; il s'imagina que *Renaud* vouloit auſſi lui ravir ſa maîtreſſe; & après avoir communiqué ſes ſoupçons à la Princeſſe de Gaſcogne, qui eût la foibleſſe d'y ajouter foi, animé de colère, il oſa accabler le fils d'*Aymon* des reproches les plus ſanglans, l'inſulter, & même le frapper au milieu du bal. *Renaud*, peu accoutumé à ſouffrir pareils affronts, n'étant point armé, & ne pouvant différer de ſe venger d'une injure auſſi publique, ripoſta d'un coup ſi vigoureux, que le malheureux Mayençois tomba aux pieds d'*Alde* & de *Clarice* baigné dans ſon ſang & mortellement bleſſé. Le tumulte qui ſuivit cette ſcène fut très-grand. Les deux familles de *Clermont* & de *Mayence*, déjà aſſez diviſées, ſe partagèrent, & formoient des projets de combattre le lendemain, à outrance, les unes contre les autres. L'Em-

pereur eut besoin de toute sa prudence & de toute son autorité pour empêcher les suites de cette affaire ; & la principale précaution qu'il crut devoir prendre, fut celle d'exiler *Renaud*. Dès le lendemain, à la pointe du jour, il lui envoya ordre de s'éloigner de plusieurs journées de la capitale, en lui défendant expressément d'attaquer aucun des Mayençois. Peut-être notre fier & indocile Héros eût-il refusé d'obéir ; mais un ordre qui lui fut plus sensible, & auquel il ne résista pas, fut celui que *Clarice* lui fit donner de s'éloigner d'elle, & de cesser d'invoquer son nom dans les combats. *Renaud* ne put s'empêcher de verser des larmes en éprouvant cet effet d'une injuste jalousie ; mais il obéit ; monta tristement sur *Bayard*, & s'éloigna de la capitale, d'abord avec vîtesse, puis au hasard, & comme il plut à son cheval. Au bout de quelque temps, ils entrèrent dans un bois de cyprès, où quelques malheureux paysans menoient une vie languissante : ils soutenoient leur existence avec du pain noir & dégoûtant, dont ils firent part à notre Héros, qui ne voulut en prendre, pendant tout le temps

qu'il resta dans cet affreux séjour, que ce qui lui étoit nécessaire pour ne pas mourir de faim, espérant que la douleur seule abrégeroit ses jours. *Bayard*, qui sembloit partager l'affliction & l'humiliation de son maître, paissoit tristement l'herbe de la forêt. *Flamberge* & le reste de l'armure de *Renaud*, étoient jettés négligemment à côté de lui.

Il avoit déjà passé plusieurs mois dans ce séjour d'horreur, lorsqu'il vit paroître tout à-coup un Chevalier de haute stature, armé de pied en cap, qui, prenant *Bayard* par la bride, lui adressa ces paroles : « O toi ! la perle des chevaux » du monde, c'est dommage que tu sois » encore à un maître qui, tout occupé » d'une vaine douleur, néglige le service » de son Roi & de sa patrie, méprise le » secours qu'il pourroit donner à l'indi- » gent & à l'opprimé, & la défense de » la veuve & de l'orphelin. Suis-moi, je » t'occuperai à des travaux plus glorieux » & plus utiles ». En disant ces mots, le Chevalier emmena *Bayard*, qui se laissa docilement conduire. Notre Héros resta d'abord quelque temps dans un si grand étonnement, qu'il n'osa s'y opposer ;

mais faisant ensuite réflexion à la honte qui rejailliroit sur lui de cet enlèvement, il voulut courir après le ravisseur. Il ramassa à la hâte ses armes, s'en revêtit & sortit du bois avec précipitation. Déjà il tiroit *Flamberge* pour frapper le ravisseur, lorsqu'il apperçut *Bayard* libre & revenant à lui gaiement, comme s'il l'invitoit à le monter de nouveau, & à continuer sur lui ses exploits guerriers. Il n'y peut résister, & reprend son bon cheval, sa bonne épée enfin tout l'équipage avec lequel il avoit acquis tant de gloire. *Bayard*, courant avec sa rapidité ordinaire, le conduit jusques dans un bosquet délicieux, au milieu duquel il apperçoit, suspendu par une guirlande, entre deux arbres, le même portrait de *Clarice*, qui lui avoit coûté autrefois tant de peines à conquérir, & qu'il avoit perdu dans son naufrage. Une grande & belle femme, dont tout l'habillement étoit d'étoffe verte (couleur consacrée à l'Espérance) lui montrant ce portrait, lui dit : *Regarde*, Renaud, *cet objet que tu désires avec tant d'ardeur de posséder, ne te laisse point abattre par la crainte que te cause une jalousie mal*

fondée; reprens cette copie, l'original sera peut-être bientôt à toi. A ces mots la Dame disparut. *Renaud* n'hésita point à détacher le portrait qui lui étoit si cher, & à s'en remettre en possession; flaté d'ailleurs de l'heureux augure qu'il put tirer de cette aventure, il continue sa route, & est bientôt attiré par un cliquetis d'armes & d'épée, au bruit desquelles il court, & trouve un seul cavalier attaqué par une troupe entière d'ennemis, ou plutôt d'assassins. Il étoit prêt de succomber lorsque notre Héros, ranimans toutes ses forces, se hâta de le débarrasser. Il en coûta la vie à la plupart des assaillans; le reste prit la fuite. Le Chevalier délivré n'eut pas plutôt ouvert la bouche pour remercier son libérateur, que *Renaud* reconnut son ami *Florinde*. Ainsi le Ciel favorable lui rendoit tout ce qu'il avoit perdu dans le naufrage qu'il avoit essuyé en repassant d'Asie en Europe.

Les deux amis ayant gagné ensemble un lieu où ils se trouvèrent en sûreté & en liberté, se confièrent réciproquement leurs aventures depuis le moment de leur séparation. Nous venons de voir

quelles avoient été celles de *Renaud*; on apprendra, dans le Chant suivant, celles de *Florinde*.

Chant Douzième & dernier.

Florinde ayant fait naufrage avec *Renaud*, & en ayant été séparé en pleine mer, avoit eu bien de la peine à gagner le rivage; mais enfin il étoit abordé, à demi-mort, sur une côte où, par bonheur, se trouvoient un fameux Chevalier errant, nommé *Scipion le Hardi*. C'étoit un guerrier fameux dans toute l'Italie, qui, dans le moment où il recueillit *Florinde*, possédoit de grandes terres & de superbes châteaux, dont, par les révolutions ordinaires dans ce pays-là, il avoit été autrefois chassé. Obligé de se réfugier en Espagne, il y avoit passé plusieurs années sous un nom inconnu. En faisant dépouiller le malheureux étranger, il remarque sur son corps un signe singulier, & auquel seul on pouvoit reconnoître alors ses enfans. D'ailleurs, ayant bien considéré les traits du jeune homme, il le reconnut pour celui qu'il avoit élevé auprès de Numance, & qui l'avoit quitté, étant devenu amoureux de la fille du Roi. *Scipion* le retrou-

vant, l'assura qu'à présent il pourroit prétendre à sa main avec l'espoir fondé du succès ; & *Florinde* qui prit, de ce moment le nom *Lélio*, qui étoit son véritable nom, après avoir passé quelque temps auprès de son père, retournoit à Numance pour voir sa belle Princesse, lorsqu'il avoit été attaqué par les voleurs, des mains desquels *Renaud* venoit de le tirer.

Quelle que fût l'impatience de *Lélio* de se retrouver en Espagne, les deux amis passèrent quelques jours ensemble ; & *Renaud* apprit ce qui s'étoit passé de nouveau à la Cour de *Charlemagne*, concernant la belle *Clarice*. Le voici : On croit peut-être qu'il n'étoit plus question de l'amour du Roi *Francard* pour elle, depuis que *Renaud* avoit tué ce Monarque extravagant ; mais nous avons vu que lorsque nos deux Chevaliers le rencontrèrent, le combattirent, & tuèrent plusieurs de ses parens & Généraux, *Manbrin* n'étoit point dans le camp du Roi d'Arménie : il avoit été chargé par son Souverain de passer en Europe, à la tête d'une armée, pour y tenter une de ces expéditions dont le succès est aussi

difficile à croire, même après l'évènement, que l'exécution en a dû être embarrassante & délicate. Il s'agissoit d'enlever *Clarice* au milieu de la Cour de *Charlemagne*, de lui faire traverser la France, de la faire embarquer avec toute l'armée de *Manbrin*, & de l'emmener en Arménie. Pour cet effet, il falloit que la marche du Général fût bien secrette & mystérieuse. Aussi ne fut-ce pas par la publicité que l'affaire manqua. Le complot fut si heureusement conduit que, peu de jours après le départ de *Renaud*, *Clarice* & les autres Dames de la Cour de *Charlemagne*, étant à la chasse dans la forêt d'Orléans, & se reposant au rendez-vous avec le peu de suite, pendant que l'Empereur, avec ses Chevaliers & ses courtisans, poursuivoit le gibier, *Manbrin* fondit tout-à-coup sur la troupe féminine, & ayant choisi sa victime, il enleva *Clarice*, la plaça sur le col de son cheval, regagna, à toute bride, le détachement le plus prochain; & ainsi, de poste en poste, rejoignit le gros de son armée, qui reprit la route de la mer pour repasser en Arménie. Chemin faisant, *Manbrin* apprit la mort du Roi *Francard*; & celles de ses cousins; mais

loin que ces nouvelles lui fissent abandonner *Clarice*, il conçut aussi-tôt l'espérance d'en hériter, aussi bien que du Royaume d'Arménie. Il continua donc sa route pour y retourner, & ne désespéra pas de retrouver, chemin faisant *Renaud*, qu'il croyait bien de retour en Europe. Dans cette vue il se faisoit informer des Chevaliers qui passoient à portée de son armée, & envoyoit de petits détachemens battre l'estrade à droite & à gauche. Ce fut une de ces petites troupes qui rencontra *Florinde*; & jugeant à sa bonne mine que ce pouvoit être *Renaud*, elle l'attaqua, & ce fut par le dernier survivant de cette troupe défaite, que nos deux amis apprirent ce que l'on vient de lire. L'on juge que le dernier éclaircissement que *Renaud* demanda au mourant, fut de savoir où il trouveroit *Manbrin* pour combattre. On lui indiqua le chemin qu'il pourroit prendre pour le joindre; & *Florinde* & lui dirigèrent leurs pas de ce côté-là. Bientôt ils furent arrêtés par un torrent rapide & si large, qu'il leur parut impossible de le traverser; ils l'avoient suivi pendant quelque temps, cherchant inutilement les moyens de surmonter cet obstacle, lorsqu'ils apperçu-

rent, sur la rive opposée, un bateau qui leur parut très-propre à remplir leur objet. Ils virent dedans un cavalier armé de toutes pièces, qui les regardoit avec attention. Alors *Renaud* implora son secours, & le pria en grâce de venir les prendre, & de leur faire traverser le torrent. Le guerrier parut pendant quelque temps se refuser à ses instances; mais enfin il répondit en ces termes: *Chevaliers, je consens au service que vous exigez de moi, mais à condition que vous me promettrez de m'accorder un don qui ne vous empêchera point d'ailleurs de remplir l'objet de votre voyage.* Le fils d'*Aymon* n'hésita pas à lui jurer qu'après avoir satisfait à ce que l'honneur & l'amour exigeoient de lui, il se feroit un devoir de le satisfaire. Aussitôt le bateau & le guerrier passèrent de leur côté, les reçurent & les mirent heureusement sur l'autre rive. Dès qu'ils y furent: *Guerriers*, leur dit l'inconnu, *tout ce que j'exige de vous, c'est de me permettre de me joindre à vous pour combattre Manbrin & vous rendre Clarice; d'ailleurs, pour assurer la réussite de votre entreprise, nous allons trouver à quelque pas d'ici deux armures complettes bien supérieures à celles dont vous êtes maintenant revêtus.*

Renaud *conservera seulement sa bonne épée* Flamberge, Lélio *en trouvera une aussi bonne & un coursier aussi vigoureux que le merveilleux* Bayard. *Je suis aussi bien armé; je serai bientôt aussi bien monté que vous, & nos forces & notre courage étant ainsi réunis, nous ne craindrons ni l'armée de Manbrin, ni son Général.* Ce propos & l'air d'assurance avec lequel il étoit prononcé, inspirèrent de la confiance aux deux amis & redoublèrent leur ardeur. Tout se trouva comme le guerrier l'avoit annoncé; s'étant mis en marche, nos trois Chevaliers ne furent pas long-temps sans découvrir l'armée du barbare *Manbrin*. Ce Général étoit entouré de ses principaux Officiers, & faisoit marcher à côté de lui *Clarice*, qui avoit la contenance la plus triste, & la douleur peinte sur le visage. Elle apperçut, la première, les Chevaliers qui accouroient; mais elle n'osa se flater d'abord que ce secours pût lui être utile. Cependant ils ne tardèrent pas à fondre sur l'armée ennemie. *Renaud*, le premier, lâchant la main à *Bayard*, culbuta, blessa & tua plusieurs guerriers des plus illustres; enfin il arriva jusqu'à *Manbrin*, & s'attacha à lui, tandis que *Lélio* combattoit avec la plus grande va-

leur contre un frère du défunt Roi *Francard*. Le guerrier inconnu s'étant approché de *Clarice*, & l'ayant prise sous sa protection, la retira de la mêlée pour qu'elle fût à couvert des accidens, & n'arrêta pas la valeur des deux autres guerriers qui portoient par-tout le carnage & la mort.

Sans nous occuper aussi long-temps que *le Tasse*, de cet admirable combat, dans lequel deux Héros seuls défirent toute une armée, disons que, quoique *Manbrin* eût des armes enchantées, & qu'on ne pouvoit briser, *Renaud* trouva moyen de couper la courroie de son casque, de l'arracher de dessus sa tête, & de la lui trancher. Il fit éprouver le même sort à quelques-uns de ses principaux Officiers, tandis que *Lélio* en faisoit autant de son côté. Enfin, bientôt l'armée barbare se trouva sans Chefs; mais *Renaud* & *Lélio* ne seroient jamais venus à bout de le détruire, si *Magis* (car c'étoit lui qui étoit le Guerrier inconnu) n'eût eu recours à l'art des enchantemens, pour jeter le trouble & la division dans l'armée Arménienne, & engager ces troupes à se diviser & à combattre les unes contre les autres. Le charme réus-

fit ; & elles furent bientôt détruites. Ceux qui ne furent pas tués, ou ne se dérobèrent pas à la mort par une prompte fuite, offrirent leurs services à *Renaud*, & demandèrent à embrasser sa Religion.

Un succès si complet & si inespéré, malgré l'extrême valeur des deux Chevaliers, & l'excellence de leurs armes, fit reconnoître un Enchanteur dans la personne d'un Guerrier inconnu ; mais il falloit qu'il dit lui-même son nom pour que *Renaud*, quiqu'il fût son cousin germain, fût à qui il avoit tant d'obligation ; car ils ne s'étoient pas vus depuis l'enfance du fils d'*Aymon* ; & l'un & l'autre étoient bien changé depuis ce temps-là. *Clarice* & *Lélio* le connoissoient encore moins ; mais afin de pouvoir leur expliquer plus à l'aise quels étoient les services qu'il leur avoit rendus depuis plusieurs années, & les raisons qui l'y avoient engagé, il les transporta dans un Château qui n'étoit pas bien éloigné du lieu où venoit de se donner le combat. Là ils trouvèrent préparé un excellent souper, & toutes les commodités possibles pour se repofer des fatigues de la journée. Cependant les Amans ne dormirent guères. Le lende-

main fut le jour des grandes explications. *Magis* fit sentir à son cousin, que tout ce qu'il lui avoit fait essuyer d'inquiétudes, de fatigues & de travaux, étoit pour éprouver sa valeur, lui procurer de la gloire, & former son cœur aux grandes actions & aux plus nobles sentimens. Il mit au nombre de ses services, son amour pour *Clarice*; & se vanta auprès de celle-ci, de lui avoir procuré un Amant aussi aimable & aussi estimable. Il les assura l'un & l'autre, que s'il avoit, pendant quelque temps, traversé leurs feux, c'étoit pour qu'ils en goûtassent mieux toutes les douceurs; & comme ils avoient passé par toutes les épreuves, il leur conseilla de ne pas différer plus long-temps leur bonheur mutuel. L'aimable Enchanteur les maria, dit le Poëme, dans son Château même, & leur y donna des fêtes superbes qui coûtèrent peu à un pareil Magicien. Ainsi, ce ne fut qu'après avoir goûté toutes les douceurs de l'hymen, qu'ils allèrent faire part de leur mariage à la Cour Impériale, & à leurs parens, qui en furent enchantés, & leur donnèrent de nouvelles fêtes.

Tel est le Poëme de *Renaud*, dont nous n'avons pu, sans doute que tracer le plan, sans présenter toutes les beautés de détail dont il est rempli, qui ne peuvent être parfaitement rendues ni en prose ni dans une langue étrangère à celle dans laquelle il a été composé, & que les bornes d'un extrait ne nous auroient pas permis d'ailleurs de faire connoître en entier. Mais nous n'hésitons point à dire que ceux qui savent ce que c'est qu'un Poëme épique, quelle est la marche à laquelle il doit être assujéti, quel en est le but & la morale, admireront celui-ci, & le trouveront digne de la jeunesse de l'Auteur de la *Jérusalem délivrée*. Il n'étoit pas possible de tirer un meilleur parti d'une fable absurde en elle-même, mais généralement reçue dans le temps où *le Tasse* écrivoit.

Il s'en faut bien que les trois autres petits Poëmes Italiens, dont *Renaud* est le Héros, & dont nous allons donner une idée, soient aussi estimables; au contraire, ils n'ont presque aucun autre mérite que celui de leur extrême rareté, qui peut les faire acheter bien cher par des fanatiques bibliomanes, mais ne doit pas les faire lire par des gens de goût.

Le premier de ces trois Poëmes est le *Rinaldo Furioso*, fait à l'imitation du *Roland Furieux* de l'*Arioste*: il contient près de trente mille vers, & est divisé en deux grand livres ou volumes, chacun composé de 17 Chants. L'ouvrage étant très-mal imprimé, sans préface, argument, ni table des matières, il faut le lire tout entier pour en avoir quelque idée; & celle que nous en avons prise après l'avoir approfondi jusques à un certain point, c'est qu'il ne méritoit pas que nous nous donnassions plus de peine que nous n'en avons pris. Nous prions donc nos Lecteurs de se contenter de ce que nous en allons dire.

Cette foible & misérable imitation du *Roland Furieux*, fut imprimée pour la première fois à Venise, en 1542, *in-quarto*. L'édition que nous avons sous les yeux est de 1550, *in-douze*. L'auteur Italien, *François Tromba de Gualdo*, né à *Nocera*, petite ville de l'Etat du Pape, est le même qui publia, en 1518, aussi en vers Italiens, l'Histoire *de la Conquête de Trébisonde par Renaud*, dont nous avons donné l'extrait dans notre dernier Volume, d'après une traduction Françoise en prose.

Dans ce Poëme-ci, on nous représente toujours *Charlemagne* comme un Prince imbécille & dupe de son favori *Ganelon*, qui voulant empêcher *Renaud* d'assister à un grand tournoi indiqué par l'Empereur, l'accuse auprès de ce Monarque, & le fait bannir de la Cour. Le Paladin y revient quelque temps après déguisé ; & il trouve l'Empereur même détenu en prison par la perfidie du Duc *de Mayence*. Il faut un miracle de S. Denis pour faire sortir l'Empereur de captivité. *Charlemagne* ayant, pour quelque temps, reconnu la perfidie des Mayençois, les bannit de son Empire. Ils ont recours aux Sarrasins, qu'ils engagent à assiéger Paris. *Renaud* défend la capitale, & fait de grandes prouesses pour la délivrer. Il tue un nombre considérable de Sarrasins, & combat leurs chefs, dont il est toujours vainqueur. Enfin il devient amoureux de *Longiana*, Reine d'une partie de l'Inde ; & comme cette Princesse ne l'aime point, ou lui est infidelle, il devient fou pour l'amour d'elle, comme *Roland* pour *Angélique* ; & il fait un ravage épouvantable : heureusement que c'est sur les villes & les châteaux

des payens que tombe sa fureur. Enfin une Fée, douce, honnête & favorable, a pitié de lui : elle lui donne un breuvage qui calme son esprit ; mais voulant profiter du service qu'elle a rendu à notre héros, elle l'entraîne dans un palais, où elle l'enchante, le retient à son service, & en a un fils, qui est annoncé comme devant faire, par la suite, les plus grandes choses, & être un héros digne son père ; mais nous ne pouvons pas dire véritablement qui est ce fils, ni ce qu'il a fait. Il faudroit lire, pour le savoir & l'écrire, non-seulement ce Poëme-ci en entier, mais peut-être plusieurs autres dont nous allons nous contenter de donner les titres, & qui sont également rares, obscurs & mauvais.

Le Roman de Passamont, en vers Italiens. Il en existe des manuscrits en prose Françoise, un entr'autres dans la Bibliothèque du Roi.

Le Livre de Fortunato ou *Fortuné, fils de Passamont*, Poëme Italien en onze Chants, imprimé à Venise en 1583, *in*-8°. avec des argumens en prose, & des figures. Nous n'avons point ce Livre

sous les yeux ; mais nous savons qu'il y est question de *Renaud* & de *Bradamante* ; & qu'il y est dit que *Fortuné* voulant venger la mort de son père *Passamont*, alla attaquer *Renaud*, & le blessa à la cuisse ; mais que *Bradamante* guérit son frère. Il paroît que l'Auteur du Roman de *Fortuné* est le même que celui de *Passamont* ; nous ne savons pas son nom.

Il y a une suite de l'Histoire de *Renaud*, intitulée : *Rubiorne d Anferne*. C'est l'Histoire d'un Sarrasin qui combattit *Renaud*, & fut tué par lui. Cette Histoire n'est qu'en manuscrit dans la Bibliothèque des *Médicis de Florence*. Il paroît que l'Auteur s'appelloit *Jacques de Calvacanti*. Le manuscrit a été commencé en 1455, & fini en 1521.

Un autre Poëme concernant notre héros, est l'Histoire de *Constantin le Sauvage*, fils du Roi *Pantalise*, qui fut tué par *Renaud*. Le Paladin, après avoir tué le père, eut pitié du fils, qui étoit fort jeune, & le fit élever ; quand il eut quinze ans, *Roland* & *Renaud* pensèrent à faire recouvrer au jeune Sauvage le royaume de ses pères ; & il

marcha à cette conquête, accompagné des deux héros, ſes protecteurs. Quatre Rois s'étoient emparés de ſes Etats; ils furent tous vaincus. *Sauvage* épouſa la fille du Grand *Kan* des Tartares, & fut Grand *Kan* lui-même. Tel eſt le ſujet de ce Poëme : il a été compoſé par *Jean-Baptiſte Cortèſe, de Bagnacavallo*, & fut imprimé à Veniſe en 1535, en quatre Livres, contenant en tout 26 Chants : c'eſt tout ce que nous en pouvons dire.

Un fameux Bibliographe Italien nous indique un autre Poëme, dans lequel *Roland* & *Renaud* jouent de grands rôles. Il eſt intitulé : *Hiſtoire des Amours de Leandre, fille du Grand Soudan de Babylone, qui par amour* (pour Renaud) *ſe précipita d'une haute tour; tirée de la Chronique de l'Archevêque Turpin.* Ce Bibliographe (*le Quadrio*) cite trois éditions de ce Poëme; la première, ſans date ni lieu d'impreſſion, *in-octavo*; la ſeconde, de Veniſe, 1563; la troiſième, de Vérone, *in-quarto*, ſans date. Nous n'avons aucune autre connoiſſance de ce Poëme, ni d'une traduction en proſe Françoiſe,

Françoise qu'il prétend en avoir été faite par un *Sieur de Nervèze*, & imprimée en deux volumes *in-douze*, à Paris 1608, sous le titre des *Aventures de Léandre*. L'Auteur François que cite *le Quadrio*, nous est bien connu; il a fait plusieurs mauvais Romans, dont nous aurons occasion de parler; mais les *Aventures de Léandre* ne sont pas compriſes dans ceux que nous connoissons. Nous avons sous les yeux le Poëme intitulé: *Rinaldo Appassionato*, dont on connoît trois éditions; l'une de Venise, 1538; une seconde aussi de Venise, 1628; & enfin une toute-à-fait moderne de *Bassano*. Dans toutes ces éditions, ce Poëme est en cinq Chants, mais sans argumens, sommaires, ni table. Voici l'abrégé de ce mauvais ouvrage, dont nous ne disons quelque chose, que pour prouver que nous ne négligeons rien de tout ce qui peut venir à notre connoissance, de relatif à notre travail, sans cependant nous appesantir sur les objets qui ne peuvent paroître ni intéressans ni agréables.

Chant Premier.

Renaud étant devenu amoureux d'une Demoiselle nommée *Léonide*, fille de *Vivien de Poitiers*, qu'il avoit tué en duel; cette belle n'étant point disposée à aimer l'assassin de son père, le Paladin prend le parti de l'enlever au milieu d'une brillante fête que *Charlemagne* donnoit aux Chevaliers & aux Dames de sa Cour. L'Empereur trouve, comme de raison, cette action très-mauvaise, & fait courir après le ravisseur; *Roland* se charge de le poursuivre. Il joint *Renaud* dans la forêt des Ardennes, & ils se battent. Pendant cette bataille, *Léonide* s'enfuit, & se cache dans une grotte. *Maugis*, qui, par intérêt pour les deux combattans, veut faire cesser le combat, trompe *Renaud*, & se présente à lui sous l'apparence d'un géant qui enleve sa maîtresse. Aussi-tôt le fils d'Aymon court après ce phantôme; pendant qu'il prend ainsi le change, Roland trouve la véritable *Léonide*, & la ramène au camp de *Charlemagne*. Cependant *Ganelon*, qui étoit parent de la beauté enlevée, non content d'avoir recouvré sa niéce ou sa

couſine, veut que l'on condamne le raviſſeur à la mort. *Richardet*, frère de *Renaud*, prend ſon parti, ſe bat contre *Ganelon*, & le bleſſe. Craignant la vengeance de l'Empereur, il part avec deux de ſes couſins & amis (le Prince *Aſtophe* & le Marquis *Olivier*), ils vont chercher *Renaud*. Chemin faiſant, ils trouvent une très-belle aventure. Trois géans étoient prêts à violer une Demoiſelle; ils volent à ſon ſecours : deux des géans ſont tués, le troiſième ſauve ſa vie en ſe faiſant baptiſer. La Demoiſelle qu'ils avoient tiré d'un ſi grand péril, leur conte ſon hiſtoire : elle étoit Princeſſe de Danemarck; un horrible dragon étoit entré dans les Etats du Roi ſon père, avoit pénétré juſques dans ſa capitale, & y dévoroit un nombre conſidérable de perſonnes de tous états : il ſembloit cependant qu'il ménageoit un peu les jolies filles. Le Roi, la Reine & trois Princeſſes, (car ils en avoient autant, s'étoient réfugiés ſur une montagne, où le dragon ne pouvoit monter, mais d'où ils n'oſoient deſcendre pour envoyer chercher du ſecours dans les Etats voiſins. Enfin ils ſe haſardèrent à dé-

pêcher leur fille cadette, qui étoit jolie, dans l'espérance que le dragon ne lui feroit point de mal. Effectivement il la laissa passer, & elle chemina heureusement pendant plusieurs journées. A la fin elle trouva des géans moins honnêtes que le dragon. Heureusement les trois jeunes guerriers l'en délivrèrent, & lui promirent même d'en faire autant du monstre; & pour cet effet, ils s'acheminèrent avec elle vers le Danemarck.

Chant Deuxième.

Roland trouvant aussi mauvais que ses cousins, que l'on n'eût aucun ménagement pour *Renaud*, quitte aussi la Cour de *Charlemagne*, & va, comme eux, à la quête. Il trouve un Chevalier qui fuyoit devant quatre brigands qui le poursuivoient vivement, il tue les coquins, & le délivre; alors ce Chevalier, qui s'appeloit *Antiano*, après l'avoir bien remercié, lui dit qu'il s'étoit attiré la colère de ces quatre voleurs en défendant une Demoiselle, à laquelle il le présente: elle se trouve être aussi la fille du Roi de Danemarck, & par conséquent sœur de la première que ses cousins

avoient rencontrée. Elle avoit été envoyée après sa sœur, parce qu'on ne la voyoit point revenir. Son nom étoit *Zerbine*. *Roland* entreprend aussi bien que ses cousins, l'aventure du dragon, & prend aussi le chemin du Danemarck avec *Zerbine* & *Antiano*.

La même chose arriva à *Renaud*. Ayant perdu les traces de la fausse *Léonide*, il s'égare dans la forêt des Ardennes; enfin il y trouve une Demoiselle désolée; il lui offre son secours, & elle lui dit qu'elle s'appelle *Altabianca*; c'est la troisième des filles du Roi de Danemarck. *Renaud* s'engage avec celle-ci, comme ses cousins avec les deux autres; & bientôt les cinq plus illustres Chevaliers de France arrivent à la Cour de Danemarck. L'on juge qu'ils y sont reçus avec transport.

Chant Troisième.

Il ne falloit pas moins que cette fleur de Chevalerie pour venir à bout du dragon qui désoloit le Danemarck. Le combat des Chevaliers contre cet animal occupe tout le Chant troisième du Poëme. Enfin, c'est *Roland* qui vient à

bout de le tuer par une ruſe aſſez ſingulière. Il l'attire ſous le portique du Palais royal, qu'il avoit eu ſoin de faire évacuer, &, comme un autre Sanſon, ébranlant les colonnes de ce palais, il le fait tomber tout entier ſur le corps du monſtre, qu'il écraſe, en évitant par la fuite d'être écraſé lui-même. *Roland* ayant fait ce grand coup, eſt regardé comme le libérateur du pays. Le Roi & la Reine *Dalide* lui font toutes ſortes de fêtes, & lui offre leur couronne. Il n'a garde de l'accepter ; mais ayant fait épouſer *Zerbine*, l'aînée des Princeſſes, à *Antiano*, il lui fait aſſurer ce trône du Nord. Après cela, il baptiſe, catéchiſe & prêche le Roi, la Reine, la Famille Royale, la Cour, l'Armée, le Sénat & le Peuple, & après avoir opéré toutes ces converſions, un peu à la dragonne, les cinq Chevaliers François ſe rapprochent de leur patrie, *Renaud* étant ſur-tout occupé à chercher ſa chère *Léonide*.

Chant Quatrième.

Charlemagne, affligé du pépart de *Roland* & de ſes couſins, appelle *Maugis* &

le prie de lui apprendre ce qu'ils sont devenus. L'enchanteur le met au fait de leurs aventures, de leur voyage en Danemarck, & de leur retour. Mais comme il apprend que *Renaud* revient, toujours occupé de *Léonide*, l'Empereur conjure *Maugis* de lui faire oublier cette Demoiselle. Le Magicien y consent, à condition que *Renaud* rentrera pleinement en grace à la Cour. Le Monarque l'ayant bien promis & juré, *Maugis* se trouve déguisé en Fée, ou du moins en Nymphe, sur le chemin de son cousin, & il l'entraîne dans un Palais enchanté, où on lui fait boire de l'eau du fleuve Léthé. Il oublie sur le chant *Léonide*, & reprend le chemin du camp de *Charlemagne*. *Roland* le rencontre, l'assure de nouveau qu'il a obtenu sa grace, & le ramene, comme en triomphe, à la Cour de *Charles*.

Chant Cinquième.

Les trois autres Paladins, qui avoient été de l'expédition de Danemarck, reviennent aussi heureusement; mais il leur arrive quelques aventures en chemin. La plus singulière est la dernière de

ce beau Poëme. *Aſtolphe*, *Olivier* & *Richardet* traverſant la forêt des Ardennes, rencontrent une bête ſi grande & ſi terrible, qu'elle engloutiſſoit hommes & chevaux. Cette bête les ſurprend dans un moment où ils avoient mis pied-à-terre ; elle avale ſucceſſivement leurs trois chevaux, & les laiſſe à pied revenir comme ils pourront juſques à la Cour de *Charlemagne*, dont ils ſont encore bien loin. Pendant qu'ils cheminent à petites journées, *Maugis* avertit l'Empereur de ce qui leur eſt arrivé ; &, pour preuve, lui montre les trois chevaux qu'il a, par ſon art, tiré du ventre du monſtre. Le Monarque François ſentant combien un pareil animal peut faire de ravage dans ſes états, promet une groſſe ſomme à celui qui l'en délivrera. *Maugis* veut faire gagner cette ſomme à ſon couſin *Renaud*, & lui donne pour cet effet ſes inſtructions. La bête arrive juſques à la porte de Paris, mangeant, chemin faiſant, toujours quelques troupeaux & leurs Bergers, & quelques couriers avec leurs montures. Les habitans de la capitale ſont dans le plus grand effroi ; mais *Renaud* promet avec aſſurance d'en dé-

livrer bientôt le Royaume. Le lendemain il se présente devant la bête, & se laisse avaler, lui & son cheval *Bayard*, avec toute son armure, la lance, la bonne épée *Flamberge*, &c.... Alors toute la France est alarmée, & l'on croit *Renaud* perdu; mais on est consolé, quand on le voit, bientôt après, ressortir par le ventre du monstre auquel il avoit fait une grande ouverture avec sa lance, & qu'il avoit achevé d'élargir avec son épée. Le monstre en mourut, & le triomphe de *Renaud* fut complet. Il toucha la somme promise, & la porta dans son Château de *Montauban*, où son cousin *Maugis* vint pendant quelque temps lui tenir compagnie, jusqu'à ce que de nouvelles entreprises les appellassent à de nouveaux triomphes.

Tel est le Poëme extraordinaire & ridicule du *Rinaldo appassionato*. Un autre, qui n'est pas moins étrange, qui est encore plus rare, & que nous avons cependant sous les yeux, est celui de *Dama Rovenza del Martello*, qui fut imprimé, pour la première fois à *Brescia*, en 1566. Il l'a été deux fois depuis à Venise, en

1571, & à Baſſano. Les amours de *Scapigliato*, qui en font la ſeconde partie, ont été imprimés à part dès 1550; mais elles ſont refondues dans les dernières éditions. L'Auteur des deux Ouvrages eſt le même. Nous allons faire juger en peu de mots du plan & du mérite de ce Poëme; nous pouvons certifier d'ailleurs que la Poéſie en eſt miſérable. Il eſt diviſé en quatorze Chants.

Chant Premier.

Renaud, déja illuſtre par pluſieurs exploits, & entre autres par la mort de *Mambrin*, eſt banni de la Cour de *Charlemagne* par cet Empereur, pour avoir frappé *Ganeſon*, qui lui avoit joué quelques mauvais tours. Il s'en va au haſard, & rencontre un brigand payen nommé *Ternau*. Ils ſe battent; le payen eſt vaincu, mais il conçoit de l'eſtime pour ſon vainqueur. Il lui propoſe de s'aſſocier avec lui pour faire enſemble le métier de voleur de grand chemin. Le Paladin y conſent, à condition que *Ternau* ſe fera baptiſer; & qu'au lieu de courir ſur les Chrétiens, ils courront ſur les Payens: cela étant ainſi convenu, ils ſe mettent en campagne.

Chant Deuxième.

Ils apprennent qu'un grand convoi, chargé d'effets précieux appartenans aux Mayençois, doit passer par un certain endroit : ils vont s'y mettre en embuscade, attaque le convoi, le pillent ; & s'étant rendu maitre du trésor, ils se retirent avec leur proie dans un Château appartenant à *Ternau*. *Renaud* trouve la fille de la maison fort jolie, & fort bien disposée pour lui ; mais elle se plaint d'un certain géant *Grapas*, qui veut l'épouser malgré elle, & qui est venu l'insulter pendant l'absence de son père.

Chant Troisième.

Renaud offre de se battre contre *Grapas* : il l'envoie défier ; le géant, qui étoit le plus formidable du monde, accepte le défi, combat contre lui, & est tué : selon toute apparence, la Demoiselle en témoigne beaucoup de reconnoissance au Paladin François.

Chant Quatrième.

Une nouvelle scène s'ouvre. *Rovenza*, surnommée *du Marteau*, parce qu'elle

combattoit avec une arme de cette espèce, dont elle portoit de terribles coups, fille de *Balsazor*, Roi des montagnes noires, Amazone Payenne & géante, avoit appris dans son pays que *Renaud* avoit tué son cousin *Mambrin*, qu'elle aimoit beaucoup. Elle prend la résolution de venger cette mort. Pour cet effet, elle fait embarquer une armée de cent mille Cavaliers, commandée par huit de ses frères, qui en étoient les Généraux, mais qui la reconnoissoient pour leur Généralissime; car c'étoit la meilleure guerrière de son temps. Avec cette nombreuse compagnie, elle passe en France, n'en voulant pas seulement à *Renaud*, mais à tous les Chrétiens.

Chant Cinquième.

Rovenza fait la revue de son armée, qui est très-effrayante, & dont le détail est très-ennuyeux. *Charlemagne*, de son côté, assemble tous ses Paladins, dont la liste n'est guères moins fastidieuse. *Renaud* étant banni, ne se trouve point dans l'armée chrétienne.

Chant Sixième.

La guerre commence entre les Payens & les Chrétiens. Les premiers ont d'abord tout l'avantage. La guerrière combat avec *Roland*, & lui porte de si grands coups de son marteau, sans le blesser (parce qu'il étoit invulnérable), qu'elle l'étourdit, lui fait peur, l'oblige enfin à s'enfuir, & à se retirer dans Paris. Le reste de la Chavalerie chrétienne suit un si mauvais exemple ; & *Charles* & ses Paladins sont assiégés dans la capitale de la France.

Chant Septième.

Le bon & sage Enchanteur *Maugis* avertit *Renaud* du danger où est la France, & lui fait entendre qu'il n'est plus temps de bouder sur les petites injures particulières qu'il a reçues, & qu'il faut sauver sa patrie & la Chrétienté. *Renaud* en est d'accord, & part avec *Ternau*, pour secourir les Chrétiens. Il s'annonce à *Rovenza* pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour l'assassin de son cousin *Mambrin*. Sur cela la Guerrière se met en fureur, tonne & menace ; mais après

tout c'eſt *Renaud* même qu'elle cherchoit, & elle eſt fort aiſe de le trouver. *Renaud* ſent bien toute la difficulté qu'il y a à vaincre une fille qui a fait peur à *Roland*. Il prend le parti d'employer la ruſe au défaut de la force. C'eſt toujours beaucoup pour *Rovenza* d'avoir amené *Renaud* à chercher des tournures; car c'eſt la première fois qu'il a eu recours aux fineſſes; cela vaut cependant encore mieux que de fuir devant une femme.

Chant Huitième.

Notre Héros ayant reçu quelques coups de marteau, fait ſemblant d'être aſſommé, & tout-à-fait mort. Il tombe, ſon adverſaire triomphe, mais dans le moment qu'elle s'approche pour le dépouiller, du revers de ſon ſabre il lui coupe une jambe, & enſuite la tête.

Chant Neuvième.

Cette victoire méritoit bien que l'Empereur *Charlemagne* ſe réconciliât avec lui: c'eſt ce qu'il fit; ce ne fut pas pour long-temps. Tandis que notre Héros s'en retournoit à Montauban, chargé des

préſens de *Charlemagne*, & en eſpérant encore de plus conſidérables, *Ganelon* va l'attendre, à moitié chemin, avec un de ſes frères, & réuſſit en partie à voler le tréſor. Cependant un des deux Mayençois eſt tué dans cette occaſion, l'autre s'enfuit, & retourne vers *Charlemagne*. Il lui repréſente *Renaud* comme le plus odieux des brigands, & Montauban comme le repaire : il détermine l'Empereur à forcer *Renaud* dans cette ville. *Charles* s'y porte à la tête de ſon armée ; mais *Renaud* ſe défend ſi bien, qu'il bleſſe ſon Souverain, & fait lever le ſiége.

Chant Dixième.

Ganelon cherchant par-tout des ſecours contre *Renaud*, penſe à un Roi d'Ulivante, Payen très-redoutable, nommé *Gattamoglier*. Il l'attire, en allant conclure avec lui, de la part de l'Empereur, le traité du monde le plus humiliant. *Charles* promet (s'il réuſſit à défaire ſon ennemi) de ſe faire Payen ; & il livre pour ôtage ſon fils *Louis*, aux Infidèles, leur permettant de le faire pendre s'il manque à ſa parole.

Chant Onzième.

A ces conditions, qui cependant sont secrettes, l'armée payenne entre en France, & se joint à l'armée Impériale, pour aller chercher *Renaud*. Celui-ci, malgré le peu de troupes qu'il peut opposer à ces deux armées, va au-devant d'elles, & combat *Gattamoglier*. Le combat est terrible; *Renaud* est blessé, & s'apperçoit qu'il ne pourra jamais tuer son ennemi, s'il ne remplit une condition très-difficile. Son cousin *Maugis* lui apprend que le géant Payen ne peut absolument être tué que par la bonne épée *Durandal*, qui est en la possession de *Roland*. Il est forcé de se procurer ce fameux glaive.

Chant Douzième.

Pour l'obtenir, *Maugis* passe déguisé dans le camp de *Charlemagne*, où se trouvoit *Roland*, qui croyoit servir la bonne cause, en servant contre *Renaud*, qui avoit blessé l'Empereur; il ignoroit absolument le traité honteux que *Charles* avoit fait avec les Payens, par l'entremise de *Ganelon*. *Maugis* met *Roland* au

fait de tout cela. Il le détermine enfin à lui prêter *Durandal*. *Renaud* en étant armé, coupe aisément la tête à *Gattamoglier*, & détruisit ensuite le reste de l'armée des Payens, sans attaquer l'armée Chrétienne, que *Roland* engage à rester tranquille spectatrice du combat.

Chant Treizième.

Roland ayant fait entendre à *Charlemagne* que *Renaud* n'étoit point coupable, l'ayant éclairé sur les trahisons de *Ganelon*, & lui ayant fait de grands reproches sur le traité honteux qu'il a conclu avec les Payens, *Renaud* rentre en grace, & les Mayençois sont encore pour quelque temps bannis de la Cour de France.

Chant Quatorzième & dernier.

Ce dernier Chant contient toute l'histoire de *Scapiliato* : la voici en peu de mots. *Balsazor*, Roi des Montagnes noires, avoit deux filles. L'aînée étoit la terrible *Rovenza*, Héroïne de ce Roman, & que nous avons vu tuée par *Renaud*. La seconde s'appelloit *Rosette*; & comme son nom étoit plus doux, sa personne étoit

aussi plus jolie. Grand nombre d'amans briguoient l'honneur de l'épouser. Enfin *Scapiliato*, fils d'*Almanzor*, Roi de Russie, à force de combats, resta en possession de cette belle, & l'épousa. Mais le mariage ne fut pas si-tôt conclu, que cette petite Princesse exigea de son époux d'aller conquérir la France. « Je » veux être Reine de Paris, disoit-elle, » & puisque vous êtes si brave, il ne » vous sera pas difficile d'amener enchaî- » né à mes pieds le brave *Roland*, & ce » perfide *Renaud*, qui a tué notre ami » *Grapas*, mon cousin *Mambrin*, & ma » sœur *Rovenza* : Allez donc me les » chercher ». *Scapiliato* part à la tête de vingt mille Payens, & sa femme veut l'accompagner dans cette agréable expédition. *Charlemagne*, averti de l'entrée de ces Payens dans son Royaume, & que c'étoit principalement à *Renaud* qu'ils en vouloient, lui en fit donner avis dans son Château de Montauban. *Renaud* ne tarda pas à aller au-devant de *Scapiliato*; il le vainquit, le tua, & défit toute son armée. Quant à la Princesse *Rosette*, comme elle étoit jolie, *Renaud* en usa avec elle avec beaucoup de po-

liteſſe, & la conſola de la perte qu'elle avoit faite de ſon mari, de ſon armée, de ſa ſœur, & de ſes couſins.

S'il y a pluſieurs Poëmes qui regardent les frères de *Renaud de Montauban*, fils, d'*Aymon*, comme lui, nous n'en connoiſſons qu'un ſur lequel nous puiſſions nous arrêter. C'eſt le *Ricciardeto*, dont le Héros eſt *Richardet*, le dernier des quatre frères. L'hiſtoire de ce Poëme, celle de l'Auteur, & l'Ouvrage même, méritant de nous arrêter quelque temps.

Dès l'an 1595, parut imprimé à Veniſe un Poëme Italien, intitulé *Richardet Amoureux*, en quatre Chants, avec des argumens, des allégories & des figures : l'Auteur s'appelloit *Jean-Pierre Civeri*. Ce même Poëme, ou commencement de Poëme, fut inprimé à Plaiſance en 1602, mais il ne fut pas pouſſé plus loin, & a été ſi bien négligé ou oublié, qu'environ 130 ou 140 ans après, on ſavoit à peine en Italie qu'il eût exiſté.

En 1732 ou 33, un Prélat Romain, nommé Monſignor *Forteguerri*, né à Piſtoie en Toſcane, & Chanoine de la Baſilique de S. Jean de Latran à Rome, qui avoit déjà la réputation d'un hom-

me de beaucoup d'esprit & d'imagination, mais d'un caractère satyrique & persiffleur, se trouvant dans une assemblée où l'on parloit des anciens Poëtes Italiens, & entr'autres de l'*Arioste*, dit qu'il n'étoit pas si difficile qu'on se l'imaginoit de faire un Poëme dans le goût de l'*Orlando Furioso*; que quand une fois on avoit monté son imagination pour produire des fables extravagantes, elles se présentoient en foule, & qu'on n'avoit qu'à choisir celles qui pouvoient faire le plus d'effet; qu'il étoit aussi aisé de les exprimer en vers Italiens non rimés, que de les concevoir en prose; que tout ce qui seroit difficile, seroit de former le plan régulier d'un Poëme; mais que l'*Arioste*, qu'il se proposoit de prendre pour modèle, ne s'étoit pas donné cette peine : qu'il avoit travaillé au jour la journée, & avoit mis au bout l'un de l'autre des détails, tantôt brillans, tantôt agréables; & que lui qui parloit, pourroit peut-être en faire autant : commencer un Poëme de Chevalerie sans savoir quand & comment il finiroit; en écrire un Chant par semaine; s'arrêter, & conclure lorsque son imagination commenceroit à s'épuiser, ou que son ouvrage pourroit le fatiguer & ennuyer les autres. Cette proposition de Monsignor *Forteguerri*, parut si singulière à toute

la compagnie, qu'elle se partagea, & qu'on paria, même assez gros, sur l'exécution de ce qu'il promettoit. Aussi-tôt il se mit à l'ouvrage, travailla pendant trente semaines consécutives, & enfin jugea à propos de terminer son Poëme au trentième Chant. Les lectures particulières qui furent faites de l'ouvrage pendant quelque temps qu'il resta manuscrit, eurent un grand succès, mais on ne put engager l'Auteur à le faire imprimer de son vivant, & il le fut, en 1738, à Venise, sous titre de Paris. Cette édition est *in-quarto*, & très-belle pour l'Italie ; il y en a eu depuis plusieurs petites éditions *in-douze*. Dans toutes, l'Auteur est appellé *Nicolo Casteromaco*. C'est un nom supposé, qui n'est pas même celui que Monsignor *Forteguerri* portoit dans l'Académie des Arcades ; mais c'est celui d'un ancien Auteur du seizième siècle, que le Prélat Romain adopta pour mieux cacher son jeu. Il étoit mort en 1735. Autant cet ouvrage lui fit honneur dans la République des Lettres, & le rendit illustre parmi les gens de goût en Italie, autant fit-il tort à sa fortune dans l'Etat Ecclésiastique. Comme c'étoit un homme d'esprit & de mérite, on prétend qu'il eût été Cardinal, s'il n'eût pas gagné sa gageure. On ajoute

que lorsqu'il étoit à l'article de la mort, au mois de Février, le Pape lui fit dire, que s'il vivoit jusques après Pâques, il le comprendroit dans la promotion de Cardinaux qu'il vouloit faire alors. La réponse du Prélat mourant, fut le dernier mot qu'il prononça, & ce dernier mot fut très-satyrique & fort insultant pour celui de la part de qui on lui donnoit de si belles espérances.

En 1764, un François, homme d'esprit, M. *Dumouriés*, Commissaire Ordonnateur des Guerres, jugea à propos de faire passer dans notre langue les jolis détails & les plaisanteries du Poëme Italien de Monsignor *Forteguerri*, en y faisant, d'ailleurs, d'assez grands changemens, & élaguant une infinité de choses qui ne pouvoient pas paroître agréables en François; mais il conserva ce que les Italiens appellent l'*ottava rima*, c'est-à-dire, que toute sa poésie Françoise est divisée comme l'Italienne, en strophes de huit Vers. Ce fut ainsi que parut en François la première moitié du Poëme de *Richardet*, qui est divisée en quinze Chants dans l'original, & réduit à six dans la traduction.

En 1766, M. *Dumouriés*, d'après de nouvelles réflexions & observations, reprit sa Traduction, ou plutôt son Abrégé en Vers François;

& changeant beaucoup à la première partie qu'il avoit déjà publiée, il fit paroître le tout, réduit de trente Chants en douze, renonçant à la gêne des strophes de huit Vers, & supprimant les argumens qu'il avoit mis en marge, & les remarques qu'il avoit placées à la fin de chaque Chant. Cet Ouvrage entier, dans cette dernière forme, ne nous a pas fait autant de plaisir que ce qui avoit paru d'abord. Beaucoup de gens ont pensé comme nous, & ont trouvé que l'Auteur s'étoit trop écarté du goût de la plaisanterie Italienne.

Pour composer (autant qu'il dépendra de nous) un bon extrait de *Richardet*, nous allons travailler, à-la-fois, d'après le texte original, & les deux éditions de la traduction de M. *Dumouriés*. Nous ne pouvons assurément pas suivre un plan régulier, en extrayant un Poëme qui n'en a pas, qui est bizarre, décousu, & rempli d'extravagances; mais après avoir tout lu, nous allons parcourir légèrement & successivement avec nos Lecteurs, tous les Chants de cette rapsodie, & nous nous arrêterons sur quelques détails; car il y en a de très-plaisans, de très-heureux & de très-agréables.

Chant Premier & Second du Poëme Italien, formant le Chant Premier du Poëme François de M. Dumouriés.

Seric, Roi des Cafres, avoit un fils qui étoit le plus joli & le plus aimable Prince que l'on eût jamais vu (en Caffrerie s'entend). Voulant encore perfectionner ses graces naturelles, il voyagea en France. Mais s'étant cru capable de rompre quelques lances dans un tournoi, il fut rudement débouté de cette prétention; car *Richardet*, le dernier des fils d'*Aymon*, non-seulement le culbuta, mais le perça de part en part. Il en mourut, & la nouvelle de sa mort répandit la désolation dans toute la Cafrerie. La famille du Roi son père, possédoit encore une autre merveille, c'étoit la Princesse d'*Espine*. Voulant absolument venger la mort de son frère, elle promit sa main à celui qui lui apporteroit la tête de *Richardet*. Aussi-tôt il arriva des Souverains de tous les pays du monde, avec des troupes de leurs nations. Avant que de se décider, la Princesse voulut en faire la revue. Il y avoit

avoit des Régimens entiers de Lapons ; d'autres des géants monstrueux qui venoient de l'Orient ; des gens gros & gras de l'Occident ; des maigres du Sud ; des Princes & des Peuples blancs, noirs, rouges, olivâtres. La couleur ne faisoit rien à la belle Princesse des Cafres ; elle avoit juré (& elle vouloit tenir parole) qu'elle épouseroit le Diable, pourvu qu'il lui apportât la tête de Richardet. *d'Espine* se mit à la tête de cette armée ainsi bigarrée ; & elle entra heureusement en France par terre ou par mer, peu importe.

Dès que Charlemagne sut qu'il alloit avoir affaire à un corps d'ennemis aussi formidable, il songea sérieusement à se mettre en défense ; mais il trouva bien du mécompte en faisant la revue des braves Chevaliers & des illustres Paladins de sa Cour. Les principaux étoient absens, & occupés à chercher Roland, dont la folie avoit été, comme tout le monde sait, occasionnée par l'amour extrême qu'il avoit conçu pour la belle *Angélique*. L'illustre *Astolphe*, Prince d'Angleterre, *Alard* & *Richardet*, fils *d'Aimon*, avoient couru en Espagne,

persuadés (si l'on ne sait pourquoi) que ce seroit contre les infidèles Sarrasins que Roland tourneroit toute sa fureur. *Olivier* & *Ogier* le Danois avoient pris d'autres chemins, (peut-être par d'aussi mauvaises raisons) Renaud seul avoit pris le bon : c'étoit celui du Catay, pays des Indes où règnoit la belle Angélique. Il jugeoit que cette Princesse avoit pris ce chemin avec son cher Médor ; & que Roland, guidé par son amour, devoit les y avoir suivis. Nous verrons ce qui arriva à Renaud quand nous aurons un moment parlé des autres.

Astolphe, & les deux derniers fils d'Aymon étant arrivés en Espagne, sont abordés par un géant poli, qui leur fait des complimens de la part d'une belle dame, & bientôt après il les conduit devant elle. Elle étoit à la chasse, & offrit aux Etrangers de partager avec elle ce plaisir ; mais ils étoient un peu trop fatigués pour profiter de ces offres. Elle les conduit dans son Palais, où elle leur fait faire très-bonne chère. Astolphe devient amoureux de cette dame charmante. *Stelle* (c'étoit son nom) s'en apperçoit, & sourit. Elle demande aux Chevaliers le sujet de leur voyage ; ils le lui ap-

prennent : *j'ai* leur dit-elle, *un spécifique souverain contre la folie.* Pour prouver la vertu de ce remède, elle leur fait une belle histoire, d'après laquelle ils restent convaincus que le remède est excellent ; mais la grande difficulté c'est de trouver Roland pour le lui faire prendre. Leur empressement à le chercher redouble : les deux frères veulent quitter le lendemain la belle Stelle, pour continuer leurs recherches; mais Astolphe ne voudroit pas s'en séparer : ses deux compagnons ont bien de la peine à l'entraîner loin de cet objet charmant ; enfin ils en viennent à bout.

Pendant ce temps, Renaud passoit en Asie pour arriver jusqu'aux Indes. Etant en Ethiopie, il lui arrive une aventure heureuse pour un Chevalier qui veut venger les injustices. Une vieille Sorcière, qui se faisoit nommer la belle brune, parce qu'elle étoit horriblement rousse, étoit devenue amoureuse d'un jeune homme qui étoit prêt à épouser une jeune & aimable personne. La dame diabolique les avoit changés, l'un en cerf, l'autre en levrette, & les avoit doués du don de courir sans cesse l'un après l'au-

tre, sans se lasser, & sans pouvoir jamais se joindre. Renaud, en soupant chez un bon Payſan, apprit cette belle hiſtoire: auſſi-tôt il ſe propoſe de délivrer les innocens, & de rompre l'enchantement. Il n'y a qu'un moyen, lui dit-on; il faut vaincre deux grands géants qui défendent l'entrée d'un vallon, au milieu duquel habite la Sorcière; courir à elle, ſans s'arrêter à ſes preſtiges; la ſaiſir, la lier, la brûler, & ſemer ſes cendres ſur le chemin par où doivent paſſer le cerf & la levrette. Renaud exécute fidèlement tous ces points: la défaite des géants & des monſtres eſt pour lui peu de choſe. Il a un peu plus de peine à diſſiper les charmes de la vieille, car elle prend toutes ſortes de formes agréables pour le ſéduire; mais il eſt déſabuſé par ces ſoins mêmes; la beauté réelle ne change point ſi ſouvent d'apparence: elle s'en tient à ſa forme naturelle. Il ſaiſit donc la Sorcière, la lie, & la voyant alors telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire affreuſe, il la brûle ſans peine, ſans façon & ſans regret. Il ſème ſes cendres; le cerf & la levrette reprennent leur forme naturelle; & après cent ans de métamorphoſes & de courſes, ces deux amans ſont heureux.

Renaud envia le bonheur du cerf, car la levrette étoit très-jolie ; il fut tenté de se faire payer par la belle du service qu'il lui avoit rendu ; mais ç'auroit été jouer au cerf un trop vilain tour, autant eût-il valu qu'il fût resté ce qu'il étoit. D'ailleurs, un courier dépêché par *Charlemagne* joint Renaud dans ce moment ; (il falloit que ce courier fût bien habile, puisqu'il savoit où trouver notre Héros) il lui apprend que l'Empereur est assiégé dans Paris par l'armée des Cafres & des Lapons, & que l'on a grand besoin de son secours en France. Renaud retourne donc sur ses pas ; mais comme il étoit déjà bien loin de sa patrie, il n'y rentra pas sans avoir plusieurs nouvelles aventures. La première lui arriva dans une isle, ou du moins dans un pays, sur le rivage duquel il fut jetté par la tempête. Son cheval étoit heureusement débarqué avec lui ; ainsi il s'avançoit tout armé dans le pays, lorsqu'il apperçut une jeune fille attachée à un arbre, & deux affreux & barbares géants qui se préparoient, apparemment, à la manger. Renaud, quand il n'eût été que galant, n'eût pas souffert une pareille horreur ; il se jette sur les géants, &

avant de leur donner le temps de se reconnoître, de deux coups de *flamberge* il perce le cœur de l'un, il ouvre le ventre à l'autre. Il étoit prêt à délivrer la belle, lorsque deux autres ennemis se présentent, c'étoit le père & la mère de ceux qu'il venoit de tuer, plus forts & plus horribles que leurs enfans; mais leur force ne leur sert de rien, ils subissent le même sort. Alors la victime destinée à leurs fureur fut enfin rendue libre: son libérateur, qui la trouvoit charmante; brûloit du desir de profiter de sa victoire; elle l'arrêta en le suppliant de le conduire jusqu'aux habitations les plus prochaines, où elle pourroit se remettre un peu de la peur qu'elle avoit eue. Renaud y consentit; & dès qu'ils s'approchèrent du village voisin, les peuples vinrent au devant du vainqueur des monstres, en le fêtant & le félicitant. Le fils d'*Aymon* se seroit bien passé de tous ces honneurs; il fallut les recevoir, & de plus, écouter l'histoire des géants dont il venoit de délivrer le pays: elle paroîtra singulière. Ces monstres avoient conquis l'Isle de Griffanie, (c'étoit le nom du pays où se trouvoit alors Renaud) & comme

ils étoient ogres ou mangeurs d'hommes, eux & leurs enfans, ils dépeuploient leur Royaume en se nourrissant, au pied de la lettre, de la substance de leurs sujets. Il n'y avoit point de jour qu'ils ne forçassent un nombre considérable de Gentilshommes, de Dâmes, de Bourgeois & de Bourgeoises, d'assister à leur grand couvert, non pour les voir manger, mais pour y être mangés eux-mêmes. Enfin, craignant d'épuiser leurs garennes, (car c'est ainsi qu'ils regardoient les villes & les villages soumis à leur empire) ils permirent aux Griffaniens de courir les mers, & d'amener chez eux ce qu'ils pourroient trouver d'étrangers, pour être dévorés, à leur soulagement. Ce fut à cette occasion que *Lucine* (c'est le nom de la beauté que venoit de délivrer Renaud) fut prise, & exposée à être mangée. Elle étoit, dans le moment qu'elle fut prise, avec le beau *Lindor*, son amant, pour qui elle avoit abandonné la Cour du Roi son père. A peine avoit-elle vogué un jour & une nuit, qu'elle fut enlevée avec tout son équipage: les matelots furent d'abord mangés par *Bazuo* & *Cagnasque*; mais Lucine & son

amant furent réservés pour la bouche de Messieurs leurs fils, jeunes gens de bon appétit, & qui, ayant été malades, avoient besoin d'être un peu ragoûtés, *Par Saint-Georges*, s'ecria Renaud, *vous en ragoûteriez bien d'autres : mais qu'est donc devenu cet amant qui avoit quitté avec vous la cour de votre père? Me croyant déjà mangée, il s'est enfui*, répond la belle Lucine ; *mais écoutez comment s'est faite notre connoissance, & l'histoire de nos premieres amours. Ecoutons donc, puisque vous le voulez absolument*, répliqua le Paladin : « Mon père, reprit la » belle, est Souverain d'un Etat consi- » dérable & très-fertile, que l'on ap- » pelle l'Isle heureuse ; mais le bonheur » des femmes qui l'habitent n'est assuré- » ment pas complet. Plus renfermées » qu'en aucun autre lieu de l'Asie, elles » ne sortent jamais de la maison de » leurs parens, ou du serrail de leurs » maris. Il est seulement permis aux » filles d'aller, une seule fois dans l'an- » née, faire leurs prières au temple de » l'Amour ; encore quelle fête est celle- » là ? Elles portent leurs offrandes, qui, » ordinairement, sont des colombes ou » des agneaux ; les Prêtresses du lieu

» égorgent ces victimes sur les autels ;
» les pauvres filles font des prières, sou-
» vent infructueuses, & s'en retournent
» seulement avec la satisfaction d'avoir
» vu les jeunes gens qui sont rangés dans
» le temple, & d'en avoir été vues : de
» sorte qu'il en résulte ordinairement
» des mariages, mais entre personnes du
» même rang. Ce fut dans une de ces
» occasions que je vis *Lindor* ; je le dis-
» tinguai dans la foule de nos jeunes ci-
» toyens, & il s'enflamma pour moi ;
» mais il n'osoit aspirer à la main de la
» fille de son Souverain. Il chercha les
» moyens de me déclarer son amour &
» n'en trouva pas de meilleur que celui
» de s'introduire dans le palais de mon
» père, déguisé en femme. Je le recon-
» nus, & heureusement je fus la seule
» dont il frappa les regards : je tremblai
» pour les conséquences d'une démar-
» che aussi dangereuse ; il m'engagea à
» en faire une qui l'étoit encore davan-
» tage. Nous concertâmes les moyens
» de nous échapper, de nous embar-
» quer, & de passer en terre ferme, où
» nous espérions trouver un asyle dans
» lequel, pauvres, mais tranquilles,
» nous pourrions vivre heureux. Vous

» savez le reste de nos malheurs. Nous » avons été pris par les habitans de ce » pays, pour servir de pâture à leurs » monstres. Je sais que Lindor n'a point » encore été dévoré, mais j'ignore ce » qu'il est devenu ».

Cette histoire parut à Renaud assez intéressante; mais elle l'embarrassa un peu. Suivant les règles de la Chevalerie, il devoit ménager l'honneur des Princesses, & sur-tout de celles qui avoient déjà le cœur pris. Il ne vouloit pas violer ces devoirs sacrés; cependant il trouvoit Lucine bien jolie. Après l'avoir laissé reposer la première nuit, il lui proposa une promenade du côté d'un bois & d'une petite chaîne de rochers. *Peut-être*, dit le Paladin à la belle, *trouverons-nous Lindor de ce côté-là?* Cette seule idée suffit pour déterminer Lucine à la promenade. Mais Renaud ne cherchoit que le plaisir, & il sembla d'abord que tout favorisoit ses desirs. En traversant la plaine, il conversa amiablement avec la Princesse, & lui prouva qu'il avoit autant de grâces & de galanterie dans l'esprit, qu'il montroit de force & de vaillance quand il étoit question de combattre des monstres & des géants. Dès

qu'ils furent entrés dans le bois, Renaud devint plus preſſant, ſans paroître ni moins poli ni moins aimable. Enfin une grotte ſe préſenta à eux : elle étoit taillée dans le roc par la nature même ; l'entrée en étoit tapiſſée d'une mouſſe verte & fraîche. Tout invitoit à s'y repoſer ; & quoique Lucine ſoupçonnât le danger de ce repos, elle ne laiſſa pas que de s'y engager avec le Chevalier François. Les détails de leur converſation, dans un moment auſſi critique, ne nous ont point été tranſmis ; nous ſavons ſeulement qu'elle s'écrioit : *Quoi ! pourrois-je manquer à Lindor !* lorſque tout d'un coup une voix ſe fait entendre au fond de la grotte, & s'écrie : *arrêtez, Chevalier ; calmez-vous, belle Lucine...* La belle reconnoît cette voix. Le Paladin déconcerté tournant la tête, apperçoit une eſpèce de ſpectre décharné, qui ſe précipite entre les bras de ſa Princeſſe : c'étoit Lindor. Renaud eût bien voulu pouvoir en douter, mais les tranſports de Lucine ne le lui permettoient pas ; il fallut bien qu'il prît ſon parti. Il ramena ces amans dans l'habitation d'où ils étoient partis ; & ayant fait habiller convenablement Lindor, lui ayant fait

reprendre des forces par une bonne nourriture, dont il étoit privé depuis quelques jours, il le fit élire Roi par les habitans de la Griffanie, dont il refusa la couronne. L'on juge que, sur-tout après une pareille dot, Lucine épousa Lindor. Renaud ne voulut point être témoin de leur bonheur. Car, enfin, s'il est digne d'un Héros de ne point disputer le cœur d'une jolie femme à celui qu'elle aime, il est du moins bien naturel de ne pas voir sans regret celle que l'on trouve jolie, faire le bonheur d'un autre.

Chant Second de la Traduction Françoise composé des Troisième & Quatrième du Poëme Italien.

Renaud continuoit son chemin vers la France, sur son bon cheval *Veillantin*, (nous ne savons pas pourquoi Monsignor *Forteguerri*, faisant occuper à Renaud une si belle place dans son Poëme, n'a pas jugé à propos d'y faire entrer *Bayard*,) lorsque passant dans un vallon entre deux rocs sourcilleux, il apperçut sur le haut d'une de ces montagnes un grand & énorme griffon. Dès que cet animal le vit, il jetta un cri;

&, à sa voix, une troupe innombrable de ces animaux fondit sur notre Héros. Ses armes fées empêchèrent qu'il ne fut dépecé par cette épouvantable volatile ; mais Veillantin n'avoit pas le même avantage : il fut mis en pièces. Notre Paladin démonté, tira du moins Flamberge, & faisant le moulinet avec cette redoutable épée, il abattoit têtes, becs, aîles & pattes en telle abondance, que jamais capilotade de griffons n'a été aussi complette. A la fin de la journée, il parvint à en détruire entièrement la race; mais il avoit perdu Veillantin, & il en fut inconsolable. Il fit une fosse, & y enterra les os de son bon cheval. Ayant versé des larmes sur cette espèce de sépulture, il se donna la peine de faire lui-même une épitaphe pour la décorer : il la grava sur la pierre (qu'il plaça sur ce tombeau) avec la pointe de Flamberge, trempée dans le sang des griffons.

Ci-gît le noble Veillantin,
En son vivant brillant cheval d'Espagne ;
D'un Chevalier François, pendant mainte campagne,
Il partagea la gloire & le destin.

Galant dans les haras, redoutable à la guerre,
A la course toujours arrivant le premier,
Sa force, sa valeur, sa démarche légère,
Lui valurent du foin, du myrte, du laurier.
Des horribles griffons il devint la pâture.
Dieu vous garde Passant, Soldat ou Chevalier,
D'une aussi cruelle aventure;
C'est une triste sépulture
Que le corps d'un griffon pour un brave guerrier.
Du moins, cher Veillantin, ta mort prompte & précoce,
Ta su de la vieillesse épargner les malheurs,
Ah! verserions-nous tant de pleurs
Pour un cheval qui fût devenu rosse!

Renaud s'étant acquitté de ce devoir funèbre, continua sa route à pied, faute de monture, au risque de ne pas arriver si-tôt au secours de Paris, d'autant plus qu'il ne savoit trop dans quel pays il étoit; mais il l'apprit bientôt: c'étoit en Afrique. Après avoir cheminé pendant quelques journées, il apperçoit de la lumière à travers les fentes d'une porte qui fermoit l'entrée d'une grotte. Il s'en approche, & y frappe. Aussi-tôt on lui répond d'une voix rauque & brusque: *Ave*,

Maria. Il comprend que cette grotte renferme quelque Hermite, bon ou mauvais : quel qu'il fût, il ne pouvoit lui faire peur. *Frère*, continue-t-il, d'un ton aussi ferme, ouvrez-moi, *je suis un Chevalier Chrétien.* La porte s'ouvre, & Renaud apperçoit dans l'hermitage un grand, fort & vilain personnage revêtu d'un froc, & le corps ceint d'une corde, qui le prenant par la main, le conduit d'abord dans son Oratoire ; & là, entonne avec lui, en bourdon le plus faux du monde, un *Te Deum*, dont toutes les paroles étoient estropiées, & tous les sons discordans. Cette cérémonie finie, *vous voyez*, lui dit l'Hermite, *que je remercie Dieu, comme d'une bonne fortune, de ce qu'il m'a mis à portée de rendre quelques services à un Chevalier Chrétien ; car*, ajouta-t-il en jurant, *je veux que cinq cents diables m'enlèvent, si je n'aime les gens comme vous. J'ai été Chevalier, tel que vous me voyez ; des plus vigoureux & des plus renommés ; & j'arnibleu, par la grace du Ciel, je suis à présent Chrétien & Hermite.* Renaud alors le considère, à la lueur de la lampe qui éclaire la grotte, & reconnoît dans le Révérend Père, ce redoutable *Fer-*

ragus, qui avoit fait tant de mal aux Chrétiens, quelques années auparavant; qui étoit entré dans Paris, & y avoit fait un ravage si considérable, que la moitié des Habitans étoient tombés sous ses coups. Quoi! s'écria Renaud, c'est vous, maudit Payen, qui venez de me faire chanter un *Te Deum*, auquel ni vous, ni moi, ne comprenons rien, mais qui est dans ma paire d'heures, & n'est point dans la vôtre, chien de Mahométan!... Doucement, mon fils, répondit d'une voix rude le bon Hermite, j'ai mérité autrefois ces noms injurieux, mais le Ciel m'a touché, & je suis converti. Je vous conterai volontiers l'histoire de cette conversion; mais je vous en prie, que ce soit après boire; je vois que vous avez grand besoin de prendre quelque nourriture; je vais vous en servir: la chère que je fais est mauvaise; mon pain est dur, & les entrées que je vous offrirai, consistent dans des noix, des dattes, des figues & des raisins secs: j'ai du moins encore du bon vin; je l'ai gagné en pillant une caravane de Mahométans; car sans cheval, sans lance, ni autres armes, je pille encore ces coquins-là, qui ont été autrefois mes

camarades & mes amis. Buvons donc, reprit Renaud, nous causerons après. Ils soupèrent; & même après le repas, Renaud ayant besoin de reposer, l'Hermite le laissa dormir jusqu'au lendemain. Alors, après le déjeuner, la conversation recommença. Ah ça, Père, dit Renaud, contez-moi donc comment vous vous êtes fait Hermite; car je ne peux pas m'accoutumer à l'idée de voir sous cet habit un chenapant comme vous. Chenapant vous-même, reprit vivement Ferragus; puis se reprenant, & se jetant à ses pieds: pardon, mon frère, de ma vivacité, je vais vous expliquer le cas en peu de mots.

Vous savez, mon cher Renaud, que j'étois éperdument amoureux de la belle *Angélique*; que c'est dans l'espérance de lui plaire & de la posséder que j'ai fait tant d'exploits, livré tant de combats, fait enfin tant de mal aux Chrétiens. Je me préparois à tenter bien d'autres entreprises, lorsque j'appris la fuite d'Angélique avec *Médor*: j'en fus consterné, désolé, furieux; & si la tête ne m'en tourna pas, comme à *Roland*, c'est qu'apparemment elle est meilleure &

plus forte que la ſienne : je réſolus, comme lui, de quitter tout, pour courir après ma cruelle. Je me doutai qu'elle étoit retournée au Catay, & j'en pris le chemin. Etant à Valence en Eſpagne, je trouvai un vaiſſeau prêt à faire voile pour les Indes; je forçai le Capitaine à me prendre ſur ſon bord ; & nous arrivâmes heureuſement dans cette belle partie de l'Aſie, d'où il fut aiſé de me rendre dans la capitale des Etats de *Galaffron*, père d'Angélique. Le bon-homme vivoit encore, & ſa fille étoit avec lui comme je l'avois prévu ; mais elle avoit obligé ſon père à lui céder ſa couronne, & à conſentir qu'elle la partageât avec Médor, après l'avoir épouſé. Tout cela s'étoit paſſé avant mon arrivée ; & de plus, le nouveau Roi Médor étoit déjà mort, enivré du plaiſir d'être Roi & époux d'Angélique, peut-être auſſi fatigué des longs & fréquens voyages qu'il venoit de faire avec elle ; car, ma foi, tous ces Médors là n'ont pas la force de nous autres Chevaliers. Mais je reviens à mon aventure. Il étoit déjà queſtion de remarier la Reine de Catay. Elle ſongeoit peut-être à quelqu'autre petit

Maître d'Europe qu'elle avoit remarqué dans ſes promenades ; mais Galaffron, qui penſoit plus ſolidement, vouloit aſſurer à ſes Etats un ſoutien avec lequel il ne craignit aucune invaſion de la part de ſes ennemis. Il ſe ſouvenoit de la peine qu'il avoit eue à ſe débarraſſer des *Sacripans* & des *Mandricans*. J'arrivai dans ces circonſtances ; & auſſi-tôt que j'en fus inſtruit, je demandai à être préſenté au vieux Roi & à ſa fille. Les Officiers du palais voulurent me faire quelque difficulté ; ſous prétexte du grand deuil de la Princeſſe ; mais ayant diſtribué quelques coups de poings aux ſubalternes, & menacé les principaux, il fallut bien que l'on m'annonçât : j'eus audience le lendemain. En revoyant Angélique, j'en fus plus enchanté que jamais. Elle étoit en deuil, & elle l'avoit pris en noir, contre l'uſage de ſon pays, qui étoit de le porter en blanc, parce que cet ajuſtement lui ſeyoit mieux. Je fus d'abord ébloui de l'éclat de ſa perſonne & de ſa parure. La blancheur de ſon teint & de ſa peau, la vivacité de ſes yeux, la couleur de ſes beaux cheveux châtains clairs, contraſtoient merveilleuſement avec les étoffes noires dont

elle n'étoit heureuſement qu'en partie enveloppée. Auſſi-tôt qu'elle me vit, elle me reconnut & pâlit; mais je pris cela pour un trait de modeſtie; & après m'être remis moi-même du trouble délicieux que ſa préſence me cauſoit, je fis ma propoſition à l'Empereur ſon père, en me nommant: c'étoit de l'épouſer, à la charge de défendre le Catay contre tous les ennemis Chrétiens, Payens ou Sarraſins qui pourroient ſe préſenter, même contre Roland, en cas que ſa folie l'emmenât juſques-là: j'ajoutai que j'étois le ſeul Héros au monde qui pouvoit tenir tête à ce Paladin, & que j'en avois donné des preuves dans Paris même. Le père d'Angélique me répondit avec ſageſſe & honnêteté que ſur mon nom & ma figure, il jugeoit qu'il ne pouvoit choiſir un plus vaillant défenſeur de ſes Etats que moi, & qu'il m'acceptoit volontiers pour gendre, mais qu'il ne vouloit point contraindre la volonté de ſa fille; & que c'étoit à elle à prononcer ſur la diſpoſition de ſa main. Alors Angélique prit la parole, & d'un ton aigre-doux: Ferragus, me dit-elle, j'ai reçu dans les différens pays que j'ai parcourus, les hommages des plus grands Princes, & des plus vail-

lans Chevaliers du monde ; mais ils ne m'ont jamais été annoncés avec l'audace que vous mettez dans vos propositions. Si vous voulez me faire quelque temps votre cour, & par des soins assidus & des services essentiels me prouver votre tendresse, peut-être pourrez-vous enfin parvenir..... Par Mahomet & tous les diables, lui dis-je alors, vous vous moquez de moi, Madame ; il y a assez long-temps que je cours le monde, que je pourfends des géants, que je culbute des Chevaliers, que je mets des armées entières en déroute pour vos beaux yeux. Vous n'avez pas fait languir Médor si long-temps que moi ; cependant je vaux mieux que lui. Allons, dis-je, en me tournant vers Galaffron, qu'on se décide, & qu'on m'épouse, ne fût-ce que pour assurer la gloire & la tranquillité de ce pays-ci, sans quoi, en attendant Roland, je vais tout mettre à feu & à sang..... L'argument étoit pressant ; mais il produisit un effet tout contraire à celui que j'en espérois. Galaffron ne répondit rien, & Angélique s'évanouit. Je voulus la secourir ; on me pria de m'écarter, parce que c'étoit ma présence & mes propos qui lui causoient cet accident.

Les Médecins de la Cour du Catay furent appellés ; & après lui avoir bien tâté le pouls, déclarèrent qu'elle étoit en grand danger. J'eus beau dire que je ne croyois pas qu'elle s'effrayât pour si peu de chose, on fit si bien que l'on m'engagea à me retirer dans la maison du fauxbourg de Baldaque, (capitale du Catay) où j'avois couché la veille. J'y passai la nuit dans une grande agitation ; & le lendemain matin l'on vint me dire que la Reine venoit d'expirer des suites du saisissement que je lui avois occasionné. Alors je me livrai au désespoir ; mais comme je ne pouvois m'en prendre qu'à moi-même, je me contentai d'assommer d'un coup de poing celui qui m'apportoit cette mauvaise nouvelle ; je partis comme un fou, & m'éloignai du Catay pour retourner en Afrique. En traversant les Indes, je m'accostai avec un homme qui portoit une grande barbe, avoit les pieds nuds, & étoit revêtu d'un froc brun, tel que celui que je porte. Je lui contai mes aventures, & entr'autres, l'histoire de mes derniers malheurs. Il me fit sur cela de beaux raisonnemens pour me prouver que c'étoit un effet des décrets de la Providence,

qui faisoit tout pour le mieux. Il prit de-là occasion de me parler de la Religion Chrétienne, & me dit de si belles choses à ce sujet, que je résolus de me faire baptiser. Il s'offrit de m'instruire, & ce fut l'affaire de trois jours. Le premier, il m'apprit mon Catéchisme; le second, mes heures; & le troisième, les principes de la vie monastique. Comme je ne sais ni lire, ni écrire, j'appris tout cela par cœur, & le trouvai beaucoup plus aisé à retenir qu'à comprendre; & comme il ne me manquoit plus qu'un hermitage & un habit d'Hermite, je m'établis dans cette grotte, & forçai le bon Père à me céder sa robe: je ne lui laissai que sa barbe, & mon ancien habit de Chevalier.

Renaud eut bien de la peine à entendre toute cette histoire sans faire quelques réflexions désagréables pour le Conteur; mais quand elle fut finie, il ne put plus y tenir. Père, lui dit-il, tu es plus fou que Roland; & je ne peux croire que tu sois un bon Hermite. Pourquoi non, dit le Père? Là-dessus la conversation s'échauffa. Renaud étoit furieux, Ferragus n'osoit se mettre en colère, parce que cela lui étoit défendu par sa règle; il se donnoit des coups de

discipline pour se contenir. Le fils d'*Aymon* s'en moqua ; & à la fin le Moine prenant le parti de ses pratiques de dévotion plus chaudement que le sien propre, se décida à brider le nez du Paladin avec sa discipline. Aussi-tôt Renaud le saisit à la gorge, & ils commencèrent un combat terrible, pendant lequel le fils d'Aymon accabloit d'injures Ferragus Celui-ci, pour s'empêcher d'y répondre, récitoit les Litanies, & lui appliquoit de grands coups de poings, en disant toujours, *ora pro nobis*. La grotte retentissoit du bruit des coups redoublés, & les meubles foibles ou grossiers de l'hermitage étoient déjà en mille pièces ; bien en prenoit à Renaud d'être invulnérable jusques à un certain point ; car Ferragus étoit un rude joueur. Le Paladin étoit déjà très-égratigné, & avoit reçu de fortes contusions, lorsqu'on entendit rudement frapper à la porte de l'hermitage : *Qui va-là*, répondirent à la fois les deux combattans ? *Quatre Chevaliers*, répondit-on : faisons la paix, dit alors le fils d'Aymon, nous les battrons à nous deux. Soit, *ave Maria*, dit Ferragus ; en même-temps ils ouvrent. Les quatre guerriers entrent

trent d'un air réſolu, & les regardent fièrement. Malgré les égratignures dont le viſage de *Renaud* étoit couvert, ils le reconnoiſſent, & ils ſont reconnus de lui pour ſes deux frères *Alard* & *Richardet*, accompagnés du Prince *Aſtolphe* d'Angleterre, & de l'illuſtre *Roland*. La ſurpriſe fut extrême, & la ſatisfaction complette. *Renaud* leur préſenta *Ferragus* : *Roland* ne put s'empêcher de bien rire en le voyant ainſi accoûtré ; mais comme on l'aſſura qu'il étoit devenu bon Chrétien, les ſix perſonnages furent bientôt d'accord ; il ne fut plus queſtion que de préparer à dîner pour tant de convives, ce qui n'étoit pas facile dans un endroit auſſi écarté de toute autre habitation. Le pieux *Ferragus* ſe retourna ſi bien, qu'il en vint à bout, il eſt vrai qu'il acheva d'uſer toutes ſes proviſions ; mais auſſi dès lors il penſa à quitter ſa retraite, pour ſuivre ſes Hôtes : on l'y exhorta même ; mais un ſcrupule le retenoit ; il n'oſoit retourner à la guerre, après y avoir renoncé pour embraſſer la vie monaſtiques ; on l'aſſura que s'il attaquoit les Payens, il feroit œuvre méri-

toire. Au reſte, ce cas de conſcience ne fut bien décidé que le lendemain : en attendant, les Chevaliers nouvellement arrivés contèrent à *Renaud* comment ils avoient trouvé *Roland*, & étoient venus à bout de le guérir de ſa folie.

Aſtolphe & les deux derniers fils d'*Aymon* avoient, comme nous l'avons dit, paſſé en Eſpagne pour y chercher *Roland*. Ayant traverſé tout ce pays, ils arrivèrent à Gibraltar, ſur le bord du détroit ; & contemplant de bien loin, la mer entre deux, les montagnes d'Afrique, ils apperçurent un homme nud, qui, ſe précipitant du haut de l'une des colonnes d'Hercule, nageoit avec une vigueur & une imprudence extrêmes, pour arriver juſqu'à l'autre bord, & grimper ſur la colonne oppoſée. Touchés du danger auquel il s'expoſoit, ils prirent une petite barque pour le ſuivre ; mais ils n'arrivèrent en Afrique qu'après lui. Ils le pourſuivirent & le chaſsèrent avec la même ardeur que des veneurs courent après un cerf lancé ; enfin ils l'attrapèrent, épuiſé de laſſitude, & reconnurent *Roland* : ils l'entourèrent, l'enchaînèrent & le ſecou-

rurent. Ils lui firent reſpirer des eaux ſpiritueuſes ; & quelques Auteurs ont dit qu'*Aſtolphe* lui avoit alors rendu ſon bon ſens, qu'il tenoit renfermé dans une phiole. Mais nous n'aimons point à répéter des hiſtoires auſſi peu vraiſemblables (dit l'Auteur du Poëme que nous extrayons), croyons plutôt qu'il dût le retour de ſa ſanté aux ſoins de ſes amis, & celui de ſon bon ſens à leurs conſeils. Il oublia *Angélique*, & conſeilla à *Ferragus* d'en faire autant, quoique lui ni ſes amis ne cruſſent point qu'elle fût morte. Le bon Hermite aſſura que, quoiqu'il en fût, il ne vouloit plus penſer à elle, non plus qu'aux autres qualités de ce monde.

Cependant la compagnie tint conſeil ſur le chemin qu'elle devoit prendre : *Renaud* leur apprit qu'il avoit reçu des nouvelles de Paris, & que *Charlemagne* avoit grand beſoin de leur ſecours & de celui de *Roland*. Ils réſolurent donc tous de regagner la France, & ils partirent. En arrivant au bord de la mer, un nouveau courier les joignit, & ajouta aux nouvelles de *Renaud*, que le danger devenoit de plus en plus preſſant ; & que,

sans les prestiges de *Maugis*, qui employoit utilement sa magie pour le service de la Chrétienté, tout seroit perdu. On pressa donc la marche, on passa le détroit, & l'on s'avança en Espagne, dans les montagnes de Galice, jusqu'à un certain passage, entre deux rochers escarpés, où nos Chevaliers furent avertis que s'ils le traversoient, ils abrégeroient beaucoup leur chemin; mais qu'ils y trouveroient de grands obstacles, ce pas étant défendu par deux horribles géants, à la force & à l'adresse desquels presqu'aucun Chevalier ne résistoit. Nos voyageurs ne regardèrent cet avis que comme une légère difficulté; & ils se mirent en marche pour affronter les géants, les trois fils d'*Aymon*, *Roland* & *Astolphe* allant les premiers tout armés, & le bon père *Ferragus* les suivans, n'ayant pour toute arme offensive & défensive que son cordon & sa discipline. Ils ne tinrent pas longtemps cette route sans voir paroître les deux géants qui leur avoient été annoncés. Dès que ces monstres, qui avoient chacun douze pieds de haut, apperçurent nos Chevaliers, ils arrangèrent

quelque chose dans le chemin, que les quatre Paladins ne distinguèrent pas bien ; & s'étant ensuite relevés sur leurs pieds : Venez, venez, petits, leur dirent-ils d'un ton terrible & d'un air railleur, venez nous combattre ; vous allez voir si nous nous battrons avec vous à armes égales. L'on croit bien que *Roland* & *Renaud* furent effarouchés d'un tels propos ; on ne leur en avoit jamais tenu de semblables : ils tirèrent aussi-tôt, l'un *Flamberge*, l'autre *Durandal*, s'avancèrent en grande hâte, & furent suivis de très-près d'*Alard* & de *Richardet*. Ils n'étoient plus qu'à quelques pas des géants, lorsque tout d'un coup un grand filet, dont toutes les mailles étoient d'acier, les enveloppa, les culbuta & les lia de telle sorte qu'ils ne pouvoient plus s'en dépêtrer, & qu'ayant les bras serrés, il leur étoit impossible de se servir de leur épée. Le bruit que ces Chevaliers, armés de pied en cap, firent en tombant, les cris qu'ils jetèrent, firent connoître à *Ferragus* & à *Astolphe*, qui fermoient la marche, dans quel danger étoient leurs compagnons. Ils se gardèrent bien de s'y enga-

ger eux-mêmes ; mais l'Hermite tirant le Prince d'Angleterre à l'écart : Par Ste Barbe, lui dit-il, souffrirons-nous que les plus illustres Chevaliers du monde soient ainsi pris comme des alouetes dans un filet ? Non, cherchons à les délivrer & à faire tomber sur leurs ennemis les piéges qui leur ont été tendus. Brave *Astolphe*, ne possédez-vous pas toujours cette lance d'or qui a appartenu autrefois à *Argail* ?.... Sans doute, répondit le Paladin, & la voici. Eh bien ! dit *Ferragus*, elle a le don d'enlever & de renverser tout ce qu'elle touche : approchez-vous du filet sans mettre le pied dessus ; promenez votre lance sur le bord, & avertissez nos compagnons, dans une langue que les géants n'entendent point, qu'au moment que le filet sera détaché, ils doivent le jeter sur leurs ennemis. Le conseil de *Ferragus* fut suivi. Les géants se trouvèrent pris sous leurs propres filets, & les Chevaliers délivrés. Leur premier mouvement fut d'aller percer de leurs épées le cœur des deux monstres ; mais le bon Hermite les en empêcha. Il se contenta de les faire toucher par la lance de *Argail*,

qui les abattit, les coucha par terre, & les enveloppant de plus en plus du filet d'acier, ils furent absolument hors d'état de se dégager. Ils méritoient qu'on les laissât dans cet état, & ils y auroient péri immanquablement, si *Ferragus* n'eût eu pour eux un procédé chrétien & conforme à l'état qu'il avoit embrassé. Pendant que ses compagnons couroient vers les tours habitées par les géants, & enfonçoient les portes pour trouver les provisions qui leur étoient nécessaires, & délivrer les prisonniers, s'il y en avoit, l'Hermite Africain se mit à catéchiser les deux barbares; &, partie par son éloquence, qui, étant forte & rustique, convenoit à des géants; partie en leur sanglant des coups de discipline & de grands coups de poings à travers les mailles du filet, un peu aussi par l'espérance d'être tirés de-là, il les engagea à déclarer qu'ils vouloient se faire Chrétiens, & à demander le Baptême. Il alla chercher *Roland* & *Renaud*, qui, ayant les mains libres, coupèrent avec *Flamberge* & *Durandal*, les mailles du filet, & délivrèrent les géants, qui se trouvèrent convertis de bonne-foi. Ils furent bap-

tisés, & suivirent les Chevaliers Chrétiens pour aller délivrer Paris : l'un d'eux s'appelloit *Tempête* & l'autre *Fracasse*; on leur conserva ces noms au Baptême, dans la persuasion que s'ils ne convenoient pas trop à des Chrétiens, ils convenoient bien assez à des Guerriers, & pourroient faire peur aux Sarrasins.

Chant Troisième de la Traduction Françoise, composé des Cinquième & Sixième Chants du Poëme Italien.

Dans les plaines de Castille, nos voyageurs rencontrent une belle & aimable personne, mais qui avoit l'air très-triste, & étoit à demi-couchée sur un banc ou espèce de lit de gazon, au pied d'un arbre. *Astolphe*, le plus jeune & plus galant de la compagnie, s'approche d'elle & veut lui dire des douceurs. Ah ! Seigneur, lui répond-elle d'un ton triste, je ne suis point en état de vous entendre : fuyez seulement, & craignez que ceux qui me gardent ne vous attaquent. Nous ne craignons rien, répondit alors fièrement *Astolphe* ; quand nous verrions marcher contre nous toute une armée, nous serions tranquilles. A peine avoit-il

prononcé ces mots, qu'effectivement une troupe considérable de soldats parut. Les Chevaliers, l'Hermite & les Géants se rangent autour de la belle inconnue : *Durandal* & *Flamberge* font merveille ; *Tempête* & *Fracasse* avec leur filet, *Ferragus* avec sa discipline, chacun concourt à la défaite de l'armée, sans savoir de quel pays elle est, & comment elle se trouve là. Ils l'apprirent enfin, lorsque la belle Dame affligée, étant débarrassée de ses ennemis, put leur conter son histoire, ayant rappellé auprès d'elle quelques Demoiselles suivantes, qui l'accompagnoient d'abord, & que le combat des guerriers avoit écartées.

Histoire de Filomène.

Filomène étoit fille du Souverain d'une partie de la Perse, & elle inspira de l'amour à un jeune Prince voisin, auquel elle accorda du retour. Mais son père la destinoit à un autre. *Tangile* (c'étoit le nom de l'amant) désespéré de voir traverser ses amours, prit la résolution de s'enfuir avec sa belle. Ce ne fut qu'après avoir livré un combat, qu'ils purent s'embarquer & faire voile pour l'Afri-

que. Ils y arrivèrent heureusement ; mais ce fut pour essuyer de nouvelles persécutions de la part d'un Roi d'Alger, qui devint amoureux de *Filomène*, tandis que la Princesse, sœur du Roi, sentoit la même ardeur pour *Tangile*. Il pensa en coûter la vie à celui-ci. On avoit trompé sa maîtresse ; & en lui persuadant qu'elle alloit épouser son amant, on alloit la livrer au Roi, lorsque le jeune Prince s'en apperçut. Il fit un carnage terrible des Algériens, s'enfuit ensuite, & trouva moyen de passer en Espagne, où sa belle se rendit aussi de son côté. Le Roi d'Alger les y poursuivit ; & c'étoit entre ses mains que la Princesse de Perse étoit prête à tomber, lorsque nos Chevaliers la délivrèrent. Ils firent plus ; car ils la raccommodèrent avec son amant, qui survint, & qui étoit en colère contre elle, la croyant infidelle. Ce soupçon injuste étant dissipé, les amans réconciliés, ils se joignirent à la troupe des Chevaliers, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur le bord de la mer, où les uns s'embarquèrent pour retourner en Perse, & les autres continuèrent leur route pour se rendre en France.

Monſignor Forteguerri fait ici arriver à nos Chevaliers une aventure qui reſemble tout-à-fait à une autre que l'on a vue dans un des Poëmes qui ſervent de continuation à l'Hiſtoire de *Roland*. Leur bâtiment eſt avalé par une immenſe baleine, dans le corps de laquelle ils trouvent des terres labourables, des plaines & des montagnes (c'étoient les veines, les artères, les conduits du chyle, les os, la peau, &c. de l'animal; enfin un village entier, un château & une jolie petite Égliſe). Cet accident déplut autant à *Renaud* & à *Roland* qu'il les étonna: mais ils ne perdirent point courage, non plus que leurs compagnons: ils furent très-bien reçus dans le couvent, dont les bons Pères prirent *Ferragus* pour un Membre de leur Ordre. Le Sarraſin Hermite apprit aux Capucins de la Baleine, que de tous les Ordres monaſtiques, le ſeul dont il fit cas étoit celui de ces Religieux indépendans, qui ne reconnoiſſoient ni Supérieurs, ni Evêques diocéſains, & par conſéquent ne pratiquoient les vœux & la diſcipline de leur Ordre qu'abſolument à leur fantaiſie.

La Baleine ayant renvoyé le bateau des Chevaliers comme elle l'avoit reçu, ils continuèrent leur route par mer, & abordèrent enfin dans un port de Catalogne, où ils se rembarquent de nouveau sur un grand bâtiment qui approchoit heureulement des côtes de France, & étoit déja dans la Manche, lorsqu'une tempête horrible l'entraîna dans la Mer du Nord. Les passagers remercioient le Ciel de n'avoir pas du moins fait totalement naufrage, lorsqu'ils apperçurent un petit bateau sans voiles & sans rames, qui, voguant au gré des flots, s'approcha de leur navire. Il ne portoit qu'une seule dame, belle & charmante, tenant dans ses bras un enfant joli & intéressant; si bien, dit notre Auteur, qu'on les eût pris pour *Vénus* & son fils. Nos Chevaliers s'empressèrent à la secourir, & à la faire monter dans leur bâtiment. Là, elle leur apprit qu'elle étoit une Reine infortunée qu'un usurpateur venoit de chasser de ses Etats avec l'héritier de sa Couronne. Tous jurèrent aussitôt de la venger, & sur-tout le Paladin *Olivier*, & *Dudon le Sauvage*, (qui avoient joint la troupe en Catalogne).

Après ce ſerment fait, il fallut cependant ſavoir l'hiſtoire de cette Reine. Elle étoit fille du Roi de Suède, & veuve du Roi de Danemarck. Elle n'en avoit eu qu'un fils unique, à qui la Couronne appartenoit de droit; mais un tyran, nommé *Chriſtiern*, avoit oſé l'accuſer d'adultère, & rendre ainſi la naiſſance du jeune Prince ſuſpecte. Les Loix contre ces ſortes de crimes, étoient très-ſévères en Danemarck; & la Reine, injuſtement condamnée, fut expoſée dans l'état où nos Chevaliers la trouvèrent. Perſuadés de ſon innocence & réſolus à la venger, ils abordèrent à Copenhague au moment où on les y attendoit le moins. Etant entrés dans le port, & ayant pris terre, ils coururent droit au Palais; &, dans cette occaſion, comme dans pluſieurs autres, une poignée de Chevaliers François exécuta ce dont des armées entières de Barbares ne pouvoient venir à bout. Ils attaquèrent, combattirent & tuèrent l'uſurpateur *Chriſtiern*, après lui avoir fait confeſſer ſon crime. Ils précipitèrent ſon cadavre, du haut des tours, dans la mer. Bientôt tout ce qui reſtoit de troupes & de gens

affidés à cet injuſte Prince, ſe ſoumit à la Reine légitime. *Durandal*, *Flamberge*, *Fusberte* (c'étoit le nom de l'épée de *Richardet*), la lance d'*Argail* & la diſcipline à gros nœuds de *Ferragus*, donnèrent la mort à tout ce qui réſiſta : bientôt la Souveraine & ſon fils n'eurent plus d'ennemis dans leurs Etats. Le jeune *Sauvage* étoit devenu amoureux de la mère ; il l'épouſa, & fut Régent du Danemarck pendant la minorité de l'enfant.

Tout le reſte de la troupe guerrière & chrétienne, prit enfin ſérieuſement & heureuſement le chemin de la France, & y arriva au moment où les affaires y étoient le plus déſeſpérées, comme nous le verrons dans le Chant ſuivant.

Chant Quatrième de la Traduction Françoiſe, compoſé des Septième, Huitième & Neuvième Chants du Poëme Italien.

Les Cafres & les Lapons, c'eſt-à-dire, les géants & les nains ; les blancs & les noirs, commandés par le *Seric* & les Soudan d'Egypte ; enfin des ſoldats, des officiers, des généraux & des Rois de

toute espèce, après avoir ravagé la France, étoient sur le point de détruire Paris. *Maugis* étoit au bout de ses enchantemens, & *Charlemagne* se croyoit perdu sans ressource, lorsque *Olivier*, ayant forcé un quartier des assiégeans, arriva le premier, & annonça les autres Chevaliers. Ce secours, plus considérable par la qualité de combattans que par le nombre, fit renaître l'espérance dans le cœur des François. *Charles*, après les avoir embrassés, complimentés & fêtés autant qu'on le pouvoit dans une ville vivement pressée, fit son ordre de bataille, & leur assigna à chacun leur poste. Il plaça à l'aîle droite *Roland*, *Astolphe* & *Richardet* : comme ces Paladins ne vouloient pas rester renfermés dans les murs de Paris, ils devoit se mettre en campagne pour attaquer le *Seric*, redoutable par lui-même, par la multitude de ses noirs géants, mais sur-tout par la valeur, l'adresse, & la beauté de la Princesse *d'Espine* sa fille. Nos Lecteurs doivent se souvenir de ce que nous en avons dit au commencement de ce Poëme. C'étoit elle qui avoit, pour ainsi dire, excité cette guerre, pour venger la mort de

son frère ; & c'étoit pour ses beaux yeux que tant de Rois, grands & petits, s'étoient armés.

A l'aîle gauche, l'Empereur avoit placé *Renaud Olivier* & *Dudon*, & ils avoient en tête les Lapons, peuple en apparence peu redoutable, mais dont la multitude étoit si innombrable, & que leur petitesse déroboit si aisément aux regards & aux coups, qu'ils faisoient, aux environs de Paris, un ravage pareil à ceux que causent ces sauterelles qui arrivent, à travers les airs, par troupes énormes, du côté de l'Orient, font perdre pour long-temps aux habitans des pays les plus fertiles, l'espérance de leurs riches moissons, blessent aux pieds hommes & bestiaux, & leur donnent la mort.

Au centre, l'Empereur avoit placé le frère *Ferragus*, & ses deux acolytes *Tempête* & *Fracasse*. L'hermite avoit repris les armes de son ancien état, en ayant trouvé dans une certaine Eglise qui étoient bénites, & dont on lui avoit dit qu'il pouvoit user en conscience, pourvu que ce fût contre les Mécréans. Mais il avoit conservé le froc par-des-

ſous la cuiraſſe, & avoit aboré, par-deſſus, le vénérable & redoutable cordon monacal. Ainſi piqué, il devoit avoir affaire au Soudan d'Egypte; & ce Soudan avoit dans ſon armée une Amazone preſque auſſi belle & auſſi brave que *d'Eſpine*. (C'étoit ſa fille *Climène*).

Quand au vieux Empereur, il reſta dans Paris; & ce fut du haut des murs de cette capitale qu'il vit livrer cette terrible bataille qui décida du ſort de la France, & la délivra enfin abſolument de l'attaque des Infidèles. Il n'y eut aucun de nos Paladins, anciens ou nouveaux, qui n'y fît des merveilles. Les ennemis, malgré tous leurs efforts, furent battus par-tout. (Notre Poëme ne continue plus qu'à la faveur de la pourſuite que firent nos Chavaliers des chefs de cette redoutable armée).

L'hermite guerrier ayant battu le Soudan d'Egypte, laiſſant aux géants, ſes diſciples, le ſoin de préſider au pillage de ſon camp, ne s'en mêlant point, en vertu de ſon vœu de pauvreté, mais cherchant à faire un illuſtre priſonnier en la perſonne du Soudan même, avoit

pouſſé juſques aſſez loin de Paris. Au ſortir d'un chemin creux, il rencontre un Chevalier, qui paroiſſoit bien fait, dont les armes étoient brillantes, & qui portoit une écharpe verte, couleur des Sarraſins. *Ferragus* n'héſite pas à lui propoſer le coup de lance, & il eſt accepté. Les Chevaliers courent l'un ſur l'autre, & rompent tous deux leurs lances, ſans qu'aucun ait l'avantage. Bientôt ils en viennent à l'épée, & les coups qu'ils ſe donnent reſpectivement, ſont terribles. Mais enfin un porté par le redoutable Hermite, fend en deux le caſque de ſon adverſaire, heureuſement ſans entamer la tête. Alors le brave Père voit avec étonnement tomber ſur les épaules de ſon ennemi les plus beaux cheveux du monde, & briller un viſage charmant & délicat : il ne peut s'y tromper, c'eſt contre une fille qu'il a combattu : c'étoit *Climène*, fille du Soudan d'Egypte, Princeſſe guerrière, qui, comme nous l'avons dit, étoit un des meilleurs Chevaliers de l'armée de ſon père. La colère de *Ferragus* ne tint pas long-temps contre un ſi charmant ennemi ; au contraire, une paſſion

toute différente s'empara de son ame. Chevalier, lui dit-il, je cesse de combattre contre vous ; vous êtes blessé, ou je ne veux pas m'exposer à vous porter des coups dangereux ; vous pouvez avoir besoin de repos ; un petit bois & un ruisseau que je vois près d'ici, vous en offrent les moyens ; permettez-moi de vous aider à descendre de cheval, & de vous y conduire. Noble Chevalier, lui repondit *Climène*, je vois que mon casque brisé a trahi mon secret ; mais je vous ai reconnu brave, & vous crois trop courtois pour ne pas traiter la Princesse d'Egypte avec la considération qu'elle mérite. Ah ! Madame, lui dit l'ardent *Ferragus* en lui donnant la main, la considération & le respect même sont les moindres des sentimens que vous inspirez. Aussi-tôt l'ayant priée de se reposer à l'ombre, il l'engagea à achever de détacher son casque, & à quitter les pièces les plus incommodes de son armure. Pour l'y encourager, il en fit autant ; & ce fût malheureusement pour lui, car il découvrit à la Princesse un visage aussi horrible que le sien étoit charmant : les fatigues

de la guerre & celles de la pénitence, l'avoient rendu à la fois bourgeonné & décharné ; mais pour faire supporter cette figure hideuse à une Princesse qui avoit les inclinations aussi martiales, il crut devoir, dès qu'ils furent assis, appuyer une nouvelle déclaration d'amour encore plus vive que la première, du récit de ses exploits. Tel que vous me voyez, Madame, lui dit-il, j'ai vieilli sous le harnois militaire, & combattu long-temps du côté des Sarrasins. J'étois dans leur parti, Roi, brave, & à ce qu'on dit aimable. Moi seul pouvois tenir tête à Roland ; je lui disputois l'honneur d'être le premier Chevalier du monde, & même le cœur de la belle Princesse *Angélique*. Mais j'ai changé de drapeaux & de conduite, je me suis fait Chrétien & Moine. Je ne sais si vous savez que cet état de bénédiction est aussi ou encore plus favorable aux amours que l'état militaire ? En même-temps l'audacieux Hermite voulut lui donner quelques preuves de ce qu'il avançoit, mais la Princesse jetant les hauts cris: « Malheureux, lui » dit-elle, t'imagines-tu donc que je

» pourrois écouter les vœux d'un misé-
» rable qui a abandonné notre Prophête
» *Mahomet* » ! Alors le Moine furieux : ah ! Madame, s'écria-t-il en la pressant plus fort, s'il ne faut, pour vous plaire, que rentrer dans la religion que j'ai abjurée, je la reprendrai : peu m'importe que l'on me traite d'apostat..... Homme méprisable, s'écria tout d'un coup une voix qui sortit de derrière les arbres auprès desquels ils étoient assis, chien d'Hermite, tu veux donc sacrifier ta religion & ton salut à une femme ? *Ferragus*, furieux d'avoir été surpris, se lève à l'instant, & court sur celui qui lui parloit, (c'étoit *Astolphe*, que le hasard avoit amené dans ce lieu, & qui avoit entendu la conversation). Ils se battent. Pendant le combat *Climène* remonte sur son cheval, & s'enfuit. Le Prince Anglois ménagea le malheureux Hermite, qui n'étoit qu'à moitié armé, & au bout de quelque temps le fit convenir de ses torts, & le laissa seul.

Quand la rage amoureuse du pauvre *Ferragus* fut passée, il sentit si vivement la faute qu'il avoit faite, que désespérant de son salut, il prit la résolution de

se pendre : triste parti, mais qu'il voulut exécuter dès le lendemain. Après avoir passé une cruelle nuit, également tourmenté par les désirs & par les remords, enfoncé dans la forêt d'Orléans, il étoit sur le point d'accomplir ce funeste dessein, en s'accrochant à un arbre, lorsque Roland passe par bonheur, dans cette forêt. Il voit le désespéré Moine ayant déja à son col le sacré cordon, & faisant le saut périlleux : aussi-tôt il le coupe, saisit le Moine demi-mort ; le rappelle à la vie, & lui fait, du ton le plus militaire, tous les reproches qu'il mérite. De quel horrible péché te punis-tu donc, lui dit Roland ? D'un desir, lui répond *Ferragus*, & d'un propos très-déplacé & très-coupable. Que tu es fou, lui dit le Paladin ; encore si, mais.... Sans répéter le reste de cette conversation, il suffira à nos Lecteurs de savoir que *Ferragus*, rappellé à lui-même, suivit Roland, & ne pensa plus à se tuer.

Pendant que cette belle aventure se passoit, *Richardet*, qui, de son côté, poursuivoit aussi les ennemis, s'obstinoit sur tout, sans trop savoir pourquoi, à courir après un Chevalier bien monté, & couvert

d'armures brillantes, qu'il vit enfin entrer sous une riche tente, qui paroissoit faire partie du quartier général & royal du Seric. Le frère de Renaud ne pouvoit prétendre à emporter seul ce quartier : mais un charme secret l'empêchoit de s'en éloigner. Il prit le parti de s'informer à un soldat, qu'il avoit fait prisonnier, du nom du Chevalier qu'il venoit de suivre. On lui apprit que s'étoit l'admirable *d'Espine*, non moins guerrière que *Climène*, aussi brave & encore plus belle. Le portrait que lui en fit le prisonnier, le rendit amoureux de ce divin objet, avant même de l'avoir vu. Voici quelques traits de ce portrait.

Roses & lys brillent sur son visage,
Esprit charmant, agrément du langage,
Grâces, vertus, ornent ce jeune objet;
Et qui la voit, à ses yeux se soumet.
Tous les talens l'embellissent encore;
Les rossignols sont jaloux des ses chants;
Quand elle danse, on voit de *Terpsicore*
Les pas légers, gracieux & touchans.
Mais négligeant ces qualités vulgaires,
Elle s'élève aux vertus des Héros;

Fer manier, lancer des javelots,
Courſiers dompter, ſont ſes jeux ordinaires.
Ce n'eſt pas tout, au milieu des haſards,
Aucun péril n'étonne ſon courage;
Dans le champ des talens, dans celui du carnage,
Elle eſt tantôt *Minerve*, & tantôt *Mars*.

Richardet, préoccupé de l'idée d'une ſi admirable perſonne, après avoir congédié ſon priſonnier, s'approche, au petit pas, de la tente ſous laquelle il l'avoit vu entrer. Il demande à parler à quelqu'un qui appartienne à la Princeſſe *d'Eſpine*; on le préſente à une ſoubrette Cafre, & il la conjure de lui procurer une audience de ſa maîtreſſe pour une affaire de grande conſéquence. La noire, mais bonne fille, trouvant d'ailleurs le Cavalier très-joli, très-aimable, s'intéreſſe pour lui, & s'acquitte du meſſage: *d'Eſpine*, qui venoit de quitter ſon armure, & étoit dans un déshabillé aſſez négligé, fait d'abord quelque difficulté de le recevoir; mais réfléchiſſant enfin qu'il pouvoit lui apporter des nouvelles intéreſſantes, & peut être même de ce *Richardet* qu'elle haïſſoit tant, ſans le connoître, & qu'elle pouſuivoit ſi vivement, elle ordonne

ordonne qu'on faſſe entrer le Chevalier. Il avoit ôté ſon caſque, & l'avoit laiſſé à l'entrée de la route avec ſon cheval & ſa lance.

A la vue de *Richardet*, elle eſt auſſi frappée de la beauté & de la bonne mine de ce Héros, que lui-même l'eſt de la ſienne. L'un & l'autre ſont troublés; mais le fils d'*Aymon* ayant le premier repris ſes ſens, met un genou en terre, & lui parle ainſi:

« Qu'on eſt malheureux, Madame, d'être dans un parti oppoſé à celui d'une » ſi belle Princeſſe!..... Vous voyez un » Chevalier qui veut vous ſervir contre » ſes plus chers intérêts. Je viens vous » offrir la tête de cet ennemi que vous » pourſuivez avec tant d'ardeur, de *Richardet*. C'eſt le plus cher de mes amis, » & cependant je vous le ſacrifie ».

D'Eſpine qui commençoit à s'intéreſſer à lui, & étoit fâchée de lui voir des ſentimens auſſi peu nobles: Chevalier, lui dit-elle, comment croyez-vous que vous pourriez me plaire en me ſacrifiant le meilleur de vos amis? Quelle paſſion peut vous faire violer les droits ſacrés de l'amitié... L'amour, Madame, répli-

que le fils d'*Aymon*, puisque vous avez déclaré que le vainqueur de *Richardet* pouvoit seul être le vôtre ; mais s'il faut que ce malheureux Chevalier périsse, que du moins ce soit de votre propre main qu'il reçoive le coup de la mort... Frappez, il est à vos genoux... Qu'entens-je, s'écria *d'Espine*, vous, *Richardet !* .. Hélas, ajouta-t-elle en versant des larmes, que ne vous êtes-vous offert à mes coups dans le combat, je vous aurois percé le cœur sans regret ; mais puis-je voir mon ennemi à mes pieds, & me venger de lui dans cette situation ! non, l'honneur même me le défend... Cependant, puis-je pardonner au meurtrier de mon frère... Ah ! fuyez *Richardet* : peut-être plus d'un sentiment m'oblige à vous le commander. A un quart de lieue de ce camp, est une habitation champêtre, où vous serez en sûreté, sous la garde d'une de mes femmes, par qui je vais vous faire accompagner. Retirez-vous-y ; demain je vous ferai donner mes derniers ordres ; ils ne seront point barbares ; & j'espère concilier ce qu'exigent de moi tous les divers sentimens qui, dans cet instant, déchirent mon cœur. Le jeune fils d'*Aymon* obéit,

après avoir demandé & obtenu la permission de baiser cette main qui refusoit de lui percer le cœur.

Ces deux amans, comme on le pense, passèrent une cruelle nuit; *d'Espine* ne cessoit de penser à *Richardet*. Le lendemain de bonne heure, elle prend une riche & superbe épée qu'elle conservoit précieusement, & l'envoie par sa suivante à *Richardet*, avec ce billet qu'elle n'écrivit sûrement pas sans verser des larmes.

» Reçois ce fer que *d'Espine* te donne:
» Il fut long-temps destiné pour ta mort;
» Mais aujourd'hui son cœur autrement en or-
» donne.
» Qu'il conserve tes jours,... *Richardet*, plains
» mon sort ».

La suivante étoit chargée d'ajouter que la Princesse le prioit de s'éloigner d'elle, & de ne jamais se servir de cette épée, contre son père. *Richardet* baisa respectueusement le glaive, le mit à son côté, après avoir juré qu'il ne feroit jamais teint d'un sang cher à *d'Espine*. Il partit ensuite, cherchant à s'éloigner du camp des Cafres & des Sarrazins. Cependant les autres Paladins poursuivoient les

Chefs des ennemis qui leur avoient été opposés. Le *Seric* voyant son armée très-affoiblie, fut forcé de se retirer à Orléans : de-là, embarquant une partie de ses troupes sur la Loire, avec ordre à l'autre de côtoyer ce grand fleuve, il se rendit jusques à la mer, & monta aussi-tôt un des vaisseaux, que, par un bonheur incroyable, il trouva prêt à le transporter en Afrique. *Roland*, *Renaud* & *Astolphe* le poursuivirent : ils desiroient vivement de l'atteindre, & espéroient achever sa défaite. Mais une tempête furieuse les sépara les uns des autres. Nous verrons par la suite ce que devinrent le *Seric* & sa flotte; quant aux trois Paladins, ils furent jettés dans une isle agréable & fertile, où *Astolphe* eut une aventure qui pensa lui devenir funeste. Nos Chevaliers s'étant reposés à l'entrée d'une forêt bien percée, y déjeûnèrent avec les provisions qu'ils avoient tirées de leur barque. On se livra ensuite au sommeil, à l'exception d'*Astolphe*, qui, ne pouvant dormir, s'enfonça dans le bois. En avançant, il apperçut, endormie, une personne charmante, vêtue proprement, & même avec quelque sorte de magnificence, mais très-à la légère. Il étoit aisé de voir qu'elle venoit de

chasser dans cette forêt. Le jeune & vaillant Paladin regardant cette rencontre comme une bonne fortune, dont il ne devoit pas manquer de profiter, sans s'amuser à faire à la Demoiselle des complimens qu'elle n'eût pas entendus, étant parfaitement endormie, il l'obligea à se réveiller, & à appeller toutes ses femmes & tous ses gens à son secours, en jettant des cris épouvantables. On accourut à la voix de la Princesse, car c'en étoit une. Le hardi Chevalier fut saisi, conduit à la ville, & présenté au Roi *Marcomer* : il fut bientôt jugé & condamné au supplice usité dans le pays, en pareil cas. Il étoit cruel, car il s'agissoit d'être empalé. Tout étoit prêt pour l'exécution, lorsque ses deux confrères, *Roland* & *Renaud*, entrèrent dans la Capitale de *Marcomer*. Le peuple qu'ils remarquèrent sur la grande place, les obligea à demander de quoi il s'agissoit. On leur répondit qu'il étoit question d'un jeune infortuné qu'il alloit être exécuté pour avoir requis d'amour un peu trop vivement la Princesse *Fleurette*. Corbleu ! s'écria *Roland*, si l'on fait mourir ici les gens pour avoir conté fleurette, hé, quel est le Chevalier François

qui n'eût déjà subi plus de vingt-cinq supplices? Mais ne souffrons pas... En disant ces mots, les deux cousins tombèrent sur les gardes & les bourreaux, les dispersèrent & délivrèrent *Astolphe*. Les gens de l'isle ne tentèrent pas même d'empêcher cette déroute, ne se sentant pas les plus forts; mais les vainqueurs prenant alors un ton plus doux, allèrent demander grace au Roi & à la jeune Princesse pour le téméraire *Astolphe*. Ils l'obtinrent en partie; & l'occasion, pour la mériter entière, ne tarda pas à se présenter. *Fleurette* avoit un amant, qui, depuis un an, étoit la victime d'un accident bien funeste. Un Enchanteur du voisinage avoit trouvé moyen de l'attirer dans un piége, où il étoit prêt à succomber, lorsque le Prince Anglois, pour faire, en quelque sorte, pénitence de son crime, offrit de mettre à fin telle entreprise que l'on jugeroit à propos. On lui proposa de délivrer *Zélis*; (c'étoit l'amant de sa Princesse) l'Enchanteur qui prétendoit aussi à la main de cette belle, avoit jetté un tel sort sur un château du voisinage, que dès qu'on y entroit, on étoit accablé du plus profond sommeil: c'est ce qui étoit arrivé à *Zélis*.

Rompre ce charme, après avoir combattu en passant quelques géants, étoit une bagatelle pour *Astolphe*. La lance d'*Argail* applaniſſoit toutes les difficultés, puiſque entr'autres vertus, elle avoit celle de détruire tous les enchantemens : ainſi le jeune amant fut rendu à ſa Princeſſe, & la Cour de *Marcomir* reconciliée avec la Paladin. Lui & ſes compagnons étant bien rétablis de leurs fatigues, & leur vaiſſeau bien radoublé, ils ſa mirent à la pourſuite de *Seric*.

d'Eſpine n'avoit point ſuivi le *Seric* dans ſa fuite. Le cœur & l'eſprit tout-à-fait rempli de l'idée de *Richardet*, elle s'étoit écartée de l'armée de ſon père ; & traverſant la France, elle s'etoit avancée vers une autre partie de la côte de l'océan. Parvenue au rivage de la mer, un bâtiment bien équipé s'étoit offert à elle ; elle étoit prête d'y monter & de voguer, pour ainſi dire, au gré des vents, lorſqu'elle voit *Richardet*, qui, errant de ſon côté, étoit parvenu dans cet endroit, tout à point, pour être témoin de ſon embarquement. Les deux amans ſe reconnoiſſent, s'écrient, & lèvent leurs mains au Ciel ; mais le vent étoit favorable, le

bâtiment chargé de *d'Eſpine* fend l'onde, & après pluſieurs jours de navigation, aborde dans une iſle dont le port étoit petit, mais commode. Un vieillard vénérable ſe trouve, comme par haſard, à ſa ſortie du vaiſſeau, lui donne le bras pour l'aider à deſcendre, & la nommant par ſon nom, l'invite à venir chez lui. « Princeſſe, lui dit-il, vous y trouverez » le repos du corps & la tranquillité de » l'eſprit » : en même temps il lui préſente ſes deux filles, qui s'empreſſent à la ſervir, & la conduiſent dans l'aſyle heureux qu'elle vit bien que le Ciel lui avoit deſtiné.

Avant de finir ce chant, quelque long qu'il ſoit déjà, diſons un mot de la rencontre que *Ferragus* fit de la charmante *Climène*. Il commençoit à l'oublier en pourſuivant les Sarraſins, lorſque paſſant auprès d'un bois touffu, mais agréable, il entend murmurer à travers les branches; il s'approche, regarde, & voit un jeune Chevalier & une belle Demoiſelle qui avoient enſemble une converſation très-animée. Deux armures étoient ſur l'herbe, à côté d'eux. A force de s'approcher, ſans pourtant les interrompre, tant ils étoient occupés, ils re-

connoît le jeune Chevalier *Dudon* & la belle *Climène* ; il écoute & entend ces mots, entre-mêlés de soupirs. *Dudon* disoit à *Climène* :

Le seul droit que sur vous puisse avoir un vainqueur,
Ah ! c'est celui d'offrir son hommage à vos charmes.
Heureux qui peut résister à vos armes,
Et près de vous ne perdre que son cœur !

Climène répondoit :

Je suis vaincue, & j'obtiens la victoire :
N'est-ce point trop de cueillir, en un jour,
Les brillans lauriers de la gloire,
Et les doux myrtes de l'Amour ?

« Malheureux, s'écria tout d'un coup » *Ferragus* d'une voix terrible....Ingrate » *Climène*, vous ne demandez point à » *Dudon* s'il est Chrétien ou Sarrasin ? » Vous n'exigez point de lui qu'il abjure » sa religion pour vous plaire ? Ah ! je » vois bien que l'on n'exige des sacrifices » que de ceux à qui l'on veut tout re- » fuser..... *Ferragus*, *Ferragus*, » apprends à connoître les femmes ; » qu'elles s'appellent *Climène*, ou *Angé-* » *lique*, elles ne méritent pas mieux » les unes que les autres, pour qu'on s'y

» attache. C'en eſt fait, je renonce à ſoupi-
» rer pour elles ».

En diſant ces mots, il continue ſa route. *Dudon* & la Princeſſe d'Egypte furent pendant quelques inſtans troublés & décontenancés par cette incartade : mais ils ſe remirent bientôt, n'en firent que rire, & continuèrent leur converſation.

Si nous voulions continuer à rendre compte du reſte du Poëme de *Richardet*, avec autant de détail que nous l'avons fait des quatre premiers Chants, nous ſerions obligés d'y employer autant de temps que l'Auteur en a pris pour les imaginer, peut-être même davantage : lorſqu'une fois un Poëte, dont la tête eſt un peu vive, a lâché la bride à ſon imagination, les écarts ſe multiplient à l'infini : quand on ſe permet tout, on n'a jamais tout dit ; mais l'Extrayeur doit avoir la tête froide & ſage : s'il travaille ſur un ouvrage extravagant, il faut qu'il mette de l'ordre & de la ſuite juſques dans ces folies, & qu'il ne s'arrête que ſur les plus ſingulières, pour venir à bout de faire l'extrait d'un gros Livre, ſans qu'il ſoit ni trop long ni trop ſec. Nous avons déjà tâché pluſieurs fois de nous bien acquitter d'un travail auſſi difficile, & nous allons encore l'entreprendre dans la ſuite de cet extrait.

Chant Cinquième de la Traduction Françoise, composé des Dixième, Onzième & Douzieme Chants du Poëme Italien.

L'on trouve dans ce Chant la continuation de l'Hiſtoire des Héros déjà connus, & le commencement des aventures de deux autres qui vont paroître ſur la ſcène, & y jouer d'aſſez grands rôles.

Richardet voyant *d'Eſpine* embarquée, n'eut rien de plus preſſé que de chercher un bâtiment ſur lequel il pût la ſuivre. Un navire s'offre à lui; il ne ſavoit de quel pays il étoit, ni quelle étoit ſa deſtination; mais les bons Paladins ſont toujours confians. Il y monte, & propoſe aux matelots de voguer du côté vers lequel il avoit vu tourner le vaiſſeau de *d'Eſpine*. On lui promet tout ce qu'il veut: on prend même ce chemin; mais il étoit ſur un bâtiment corſaire, & la nuit ſuivante, tandis qu'il dormoit ſur le tillac, au pied du grand mât, on le lie fortement avec des cables & des chaînes, & l'on fait ainſi en ſa perſonne une capture conſidérable.

Pendant ce temps *d'Eſpine* reçoit du ſage vieillard les préſens les plus mer-

veilleux & les plus utiles. Se prenant d'affection pour elle, & peut-être sachant qui elle étoit, au moyen de son art, il donne un petit coffret rempli de toutes sortes de talismans, dont chacun avoit sa propriété. Ces bijoux n'étoient pas brillans en apparence, mais l'effet en étoit certain. C'étoient des pierres qui rendoient invisibles ; des noix qui faisoient dormir ou veiller ; des baguettes qui rompoient le fer, & tous les corps durs ; une bague brillante qui se noircissoit toutes les fois que l'on étoit menacé d'un danger ; enfin un topique merveilleux pour guérir toute espèce de blessures & de maladies. Enchantée de posséder ces dons précieux, elle se promenoit sur le bord de la mer, tenant en main la pierre qui la rendoit invisible, lorsqu'elle voit aborder le vaisseau corsaire, qui, appercevant une isle habitée, y débarque dans l'espérance d'y faire eau : on ne laisse dans le vaisseau que le prisonnier enchaîné & un seul homme pour le garder. D'*Espine*, toujours invisible, entre dans le navire, endort le gardien, rompt les fers de *Richardet*, & se fait reconnoître. Les deux amans s'expliquent, & prennent la résolution de passer ensemble

en Egypte, où ils comptent pouvoir vivre tranquilles, séparés, il est vrai, de leurs parens ; mais se suffisant l'un à l'autre, & espérant d'ailleurs y trouver *Climène*, avec qui *d'Espine* avoit autrefois lié amitié. Ils réveillent le Matelot, qui leur sert de Pilote, voguent vers l'Egypte, & y arrivent heureusement.

Cependant une nouvelle scène s'ouvroit à la cour de *Charlemagne*. Tandis qu'on donnoit des fêtes à Paris pour y célébrer la défaite des Sarrasins & le retour de la paix, deux jeunes guerriers, l'un nommé *Anglante*, fils de *Roland*, l'autre *Montauban*, fils de *Renaud*, ayant fait la dernière campagne sous les yeux de leurs pères, & mérité d'être armés Chevaliers, mais trouvant que la guerre finissoit trop tôt pour leur courage, résolurent d'aller chercher au loin de nouvelles aventures. Ils n'informèrent personne de leur départ, pas même leurs parens ; & ceux-ci inquiets de leur sort, résolurent d'aller les chercher. Comme ils ne savoient quelle route ils avoient prise, *Roland* s'embarqua pour traverser les mers, dans l'espérance de les trouver en Asie, & *Renaud* prit un chemin très-différent, & alla par terre, tournant ses

pas du côté de l'Espagne. Nous le retrouverons dans un moment.

Dudon & la belle *Climène*, que *Ferragus* avoit trouvés si bien d'accord, s'entendoient effectivement si bien, qu'ils ne se quittèrent plus; & s'étant embarqués ensemble, ils se rendirent en Egypte. Mais la Princesse y fut mal reçue du Soudan son père. Le Monarque Sarrasin commença à lui trouver les inclinations un peu trop guerrières pour une fille bien élevée; il s'irrita même si fort contre elle & contre le jeune Chevalier Chrétien, qui étoit devenu son gendre sans attendre son aveu, qu'il les condamna l'un & l'autre à la mort. Déjà l'échafaut étoit préparé dans la grande place; ils étoient amenés, & le père barbare alloit repaître ses yeux du spectacle affreux de leur supplice, lorsque sans que personne parût, ni qu'on vît ce qui pouvoit produire ce miracle, les liens des deux coupables sont rompus, ils sont éloignés du lieu du supplice, l'échafaut se brise, & les bourreaux sont écrasés sous ses ruines. Le Soudan ne voit ce prodige qu'avec étonnement; il juge que le Ciel se déclare pour sa fille & pour son gendre; il leur demande

pardon, & cherche à pénétrer quel eſt le pouvoir ſupérieur qui a agi en leur faveur : c'étoit les taliſmens de *d'Eſpine*. Elle étoit arrivée en Egypte avec ſon cher *Richardet* ; ils étoeint l'un & l'autre entrés dans la Capitale, tenant chacun à la main une pierre qui les rendoit inviſibles ; ils avoient été témoins du danger que couroient les deux Amans, & ils les en avoient délivrés. Ils ſe firent connoître au Soudan, qui, loin d'être offenſé du ſervice qu'ils avoient rendu à ſa fille, les en remercia, conſentit au mariage de *Dudon* & de *Climène*, reçut *d'Eſpine* & *Richardet* dans ſon palais, & les y traita comme ſes propres enfans. Ils vécurent heureux pendant quelques temps dans ce beau pays ; mais la jalouſie troubla bientôt leur félicité. La facilité que *Richardet* avoit de ſe rendre inviſible, l'engagea à faire quelques eſpiégleries, qui bientôt furent priſes par *d'Eſpine* pour de férieuſes infidélités. Il lutinoit les Dames Egyptiennes ſans qu'elles s'en apperçuſſent, ou paruſſent s'en appercevoir. Une certaine *Lydie*, entre autres, fut l'objet particulier des ſes amuſemens. *d'Eſpine*, avertie par ſon amour s'en apperçut, & devint furieuſe. *Dudon*

donna les mêmes inquiétudes à *Climène*: la Princeſſe d'Egypte vit que ſon jeune amant cherchoit à voltiger & à s'amuſer, peut-être ſans préjudice du ſolide amour qu'il lui portoit au fond du cœur, mais enfin d'une façon à l'inquiéter : elle crut même remarquer qu'il s'attachoit à *d'Eſpine*. C'en fut aſſez ; la jalouſie s'empare de ſon cœur : elle quitte la Cour de ſon père, part, & laiſſe toute l'Egypte dans l'inquiétude & le déſeſpoir. Suivons cette Princeſſe infortunée ; elle trouva bientôt quelqu'un encore plus malheureux qu'elle. Après avoir cheminé pendant quelques jours à cheval, elle arriva auprès d'une eſpèce de grotte, à l'entrée de laquelle elle apperçut une malheureuſe femme exténuée de fatigue & de beſoins, ayant peine à nourrir un enfant nouveau né qui cherchoit à ſe ſubſtanter de ſon lait.

Au moyen de quelques liqueurs ſpiritueuſes & confortatives, qu'elle avoit ſur elle, elle rendit la vie à cette pauvre femme, qui refuſoit d'abord tous ſecours, & ne les accepta enfin qu'en conſidération du fruit de ſes amours, ou, ſi on l'aime mieux, de ſes malheurs.

La Princeſſe d'Egypte ayant gagné avec elle une habitation, l'infortunée lui apprit qu'elle s'appelloit *Dorine*, & étoit Eſpagnole ; que le Prince d'Arragon, nommé *Léon*, étant devenu amoureux d'elle, l'avoit épouſée ; qu'elle avoit vécu heureuſe avec lui pendant quelque temps, mais qu'enfin la jalouſie avoit troublé leur bonheur ; que voulant ramener ſon époux, qu'elle croyoit infidèle, elle avoit conſulté une Sorcière, qui lui avoit conſeillé de lui faire une légère égratignure, pour avoir de ſon ſang, promettant de ſe charger enſuite du reſte. *Léon* la ſurprit en diſpoſition de l'égratigner ; il s'imagina qu'elle vouloit lui ôter la vie. Alors engageant ſon père à la punir, on la fit embarquer ſur un frêle bâtiment, qu'on livra au gré du vent & des vagues ; & elle aborda dans l'iſle où *Climène* venoit de la trouver.

La Princeſſe d'Egypte plaignit ſincèrement le ſort de cette infortunée ; & elle ſe retira avec elle dans de ſimples cabanes de Bergers, qui leur offrirent un aſyle. Peu de jours après, trois guerriers la ſurprirent dans cette demeure, c'étoient *Richardet*, *Dudon* & *d'Eſpine*. Ils la cherchoient, & furent enchantés de la

retrouver. Tout s'éclaircit entre eux ; & les deux Chevaliers & les deux Amazones se reconcilièrent. *Dorine* restoit seule malheureuse, & ne le fut pas long-temps: *Léon*, qui avoit découvert son innocence, la chercha, la retrouva, lui demanda pardon, & reprit avec elle la route d'Espagne.

Retournons aux enfans de *Renaud* & de *Roland*, & aux aventures de leurs pères, qui couroient après eux. Quoique ceux-ci fussent accoutumés aux événemens singuliers, ceux qui leur arrivèrent dans cette occasion les surprirent, & en eussent étonné bien d'autres. *Roland* aborda dans une isle où régnoit un géant terrible, corsaire de son métier, & Négromant, c'est-à-dire, Sorcier fameux. Il écumoit les mers pour enlever des femmes & des filles, qu'il rassembloit dans un vaste serrail, situé au centre de son isle. Ce diabolique Sultan y traitoit ces malheureuses victimes assez bien quand il les trouvoit jolies & dociles; mais très-durement quand elles faisoient de la résistance. *Roland* le trouva au milieu de ses occupations, moitié barbares, moitié voluptueuses, & lui proposa de combattre. Le géant n'hésita

pas : ce ne fut qu'après de longs efforts que *Roland* vint à bout de lui couper la tête. Il croyoit son expédition finie, & se préparoit déjà à donner la clef des champs aux beautés de son serrail lorsque le tronc du monstre se relève, saisit sa tête par les cheveux, court à son ennemi, & la lui mettant sous le nez, veut le mordre ; le Paladin, sans s'effrayer, recule trois pas, coupe la tête en deux, jette une moitié d'un côté, porte l'autre bien loin de-là, & délivre enfin les beautés captives. L'Auteur du Poëme dit que *Roland* érigea le serrail du géant en un beau couvent de Nones. Quoi qu'il en soit, voyons ce qui, pendant ce temps-là, arrivoit à *Renaud*. Il traversoit l'Espagne, lorsqu'une femme toute en pleurs vint emplorer son secours. « Noble Che-» valier, lui dit-elle, plaignez mon sort, » & vengez-moi, si vous le pouvez. L'on » vient de m'enlever mon époux. Nous » passions tranquillement au pied de » ces montagnes, lorsqu'un perfide Nain » est venu nous inviter à pénétrer par » cette gorge, dans un vallon délicieux, » où nous trouverions, disoit-il, un » excellent gîte : nous avons eu la foi-» blesse de le croire, & nous nous y

» ſommes rendus. Ce petit pays eſt gou-
» verné par une Reine Naine, laide &
» boſſue. Elle commande à un peuple
» d'Amazones, encore plus voluptueu-
» ſes que guerrières. Les maximes poli-
» tiques de ce pays, conſiſtent à s'attacher
» les hommes les plus aimables, comme,
» dans la plûpart des autres Etats, les
» hommes s'attachent les femmes. La
» Reine a, comme de raiſon, le plus
» beau ſerrail ; & mon mari, ajouta la
» belle affligée, a eu le malheur d'y
» obtenir une place diſtinguée. Hélas !
» noble Chevalier, s'écria-t-elle, le
» malheureux a été élevé à la dignité
» de Sultan favori de la Reine ».

Renaud n'héſita point à ſuivre la plaignante, & à délivrer ſon époux (qu'on appelloit *Alphonſe*) de cette tyrannie inuſitée. Il y réuſſit, & après avoir tué d'un coup de *Flamberge* la vilaine Reine, il rétablit l'ordre dans ce pays, & y fit régner *Alphonſe*.

Revenons aux deux jeunes & dignes enfans de *Roland* & *Renaud*. Courant, preſque au haſard, ils arrivèrent ſur le bord de la mer, s'y embarquèrent, & ſe laiſsèrent conduire où il plût aux vents & aux pilotes. Ce fut dans une

Cour du Nord, (que l'on ne nomme point) mais où régnoit un Monarque qui avoit deux filles charmantes. L'une s'appelloit *Argée*, & l'autre *Corèze*. Nos deux jeunes Chevaliers, en nommant leurs pères, dont la réputation étoit parvenue aux deux bouts de la terre, furent très-bien reçus, & même très-fêtés; les deux Princesses leur parurent très-aimables : ils les aimèrent, & en furent aimés; mais deux Seigneurs qui doivent les épouser, trouvèrent leurs galanteries très-mauvaises, le leur dirent, & il fut question de combattre. On combattit. Quoique redoutables, les deux Seigneurs Normands furent vaincus & tués; alors il fallut songer à la fuite. Nos deux jeunes Chevaliers la concertèrent si bien avec les Princesses, qu'elles s'embarquèrent avec eux; & *Anglante* & *Montauban*, enchantés d'être possesseurs de ces deux beautés, se laissèrent encore une fois conduire aux vents & au hasard, persuadés que, dans quelque endroit qu'ils abordassent, ils ne pouvoient qu'être heureux avec de si charmantes personnes. Après avoir traversé bien des mers, ils se trouvèrent à portée d'une Isle qui offroit un port

sûr & facile. Nos voyageurs y entrèrent d'autant plus volontiers, que les provisions commençoient à leur manquer ; mais au lieu de secours réels, ils n'y trouvèrent que des illusions & des phantômes ; car cette Isle, que l'on nommoit l'*Isle Merveilleuse*, n'étoit habitée que par des Lutins. Ils firent mille tours singuliers & malins aux deux couples amoureux : nous nous dispensons d'en copier les détails ; nous verrons dans le Chant suivant comment nos Chevaliers & leurs belles s'en tirèrent.

Chant Sixième de la Traduction Françoise, composé des Treizieme, Quatorzième & Quinzième Chants du Poëme Italien.

A force d'illusions & de tours de passe-passe, les Lutins vinrent à bout de séparer les Princesses de leurs amans, & de les enfermer dans un souterrain : les Chevaliers eurent le même sort ; & peu de jours après ils eurent des compagnons de captivité bien intéressans. Ce furent *Roland* & *Renaud*. Nous avons vu que le premier cherchoit son fils par mer : dans sa seconde navigation, il aborda dans l'Isle Merveilleuse, tandis que *Renaud* s'étant embarqué sur la côte d'Espagne, y arri-

voit de son côté. Ils se reconnurent, s'embrassèrent ; mais bientôt après, entraînés tantôt par des objets charmans qui enflammoient leurs desirs, tantôt par des monstres & des guerriers qui exerçoient leur courage, ils furent, comme leurs enfans, la dupe de ces illusions, & tombèrent dans la même captivité. Peut-être y seroient-ils tous encore, s'il n'étoit survenu trois nouveaux personnages déjà bien connus dans ce Poëme. C'étoient *Ferragus*, *Tempêtes* & *Fracasse*, qui firent ce dont *Roland*, *Renaud* & leurs enfans n'avoient pu venir à bout ; encore ne durent-ils point ce succès à la force de leurs personnes ni de leurs armes, mais au caractère dont ils avoient été revêtus : ceci mérite explication.

Les deux géants avoient enfin retrouvé le père *Ferragus*, & l'avoient vu bien repentant de la faute qu'il avoit faite, disposé à n'en plus commettre de pareilles, mais sentant qu'il avoit besoin d'une grâce particulière pour résister aux tentations. Le moyen qu'il imagina pour se procurer cette grâce (dit le Prélat Romain) fut d'entrer dans les Ordres sacrés. Les deux géants, qui avoient

autant besoin que lui de résister à leurs desirs, voulurent prendre le même parti; mais comme ils étoient très-ignorans, l'Evêque auquel ils s'adressèrent ne crut pas pouvoir satisfaire entièrement leurs vœux, il se contenta de leur accorder ce que l'on appelle les ordres mineurs; mais du moins entre ces ordres inférieurs, on compte celui d'exorciste. On leur apprit comment il falloit s'y prendre pour chasser les démons; & *Fracasse* sur-tout se trouva bientôt très-en état de s'acquitter d'une aussi belle fonction. S'étant ensuite embarqués pour aller faire des conversions en Asie, ils abordèrent dans cette Isle Merveilleuse, qui bientôt se trouva peuplée presque d'autant de Héros que de Lutins; car outre ceux dont nous avons parlé, on y vit arriver encore *Richardet* & *d'Espine*, *Dudon* & *Climène*, qui retournoient en Egypte. Les deux premiers eurent bientôt le même sort que *Renaud* & *Roland*. Les talismens de *d'Espine* ne les en préservèrent pas, car ils étoient égarés. *Dudon* n'avoit pas été plus heureux. *Climène* restoit seule, & n'avoit pu voir tout ce qui venoit de se passer, sans présumer qu'il y avoit là-dessous de la diablerie.

rie. Elle évitoit les piéges dans lesquels les autres étoient tombés, & réfléchissoit profondément sur les moyens d'en tirer ceux qui y avoient été surpris, lorsqu'elle apperçut trois grands Ecclésiastiques revêtus d'aubes blanches, tenant en main de grands goupillons, & portant de grands seaux d'eau bénite. Dieu soit loué, s'écria aussi-tôt la Princesse d'Egypte, voici un secours inattendu que le ciel nous envoie; ces saints personnages me paroissent, à la vérité, assez sauvages, & peu faits aux cérémonies de l'Eglise; mais ils ont sûrement le pouvoir de chasser les démons, & c'est ce qu'il nous faut. Aussi-tôt, en bonne chrétienne, (car *Dudon* l'avoit convertie) elle se jette aux pieds de celui qui paroissoit le principal d'entre eux. L'on se doute que c'étoit *Ferragus*, & que lui & ses géants sentant bien que tout étoit diabolique dans cette Isle, s'étoient mis *in habitu*, pour venir à bout des diables.

La belle Princesse *Climène* fut reçue des Exorcistes bien autrement qu'elle ne s'y attendoit. Ah! s'écria *Ferragus*, aussitôt qu'il la reconnut, mes chers frères, avouons que le diable est bien malin; je vois bien qu'il connoît mon foible, & veut me prendre par ma passion domi-

nante, remarquez, mes frères, quel tour sanglant il me joue ; il prend la figure de *Climène* pour me séduire, mais je sais m'en défendre ; en même temps il saisit des deux mains le seau énorme d'eau bénite dont il étoit chargé, & le jette tout entier à la tête & sur la personne de *Climène* : les deux acolytes veulent redoubler avec leurs goupillons : la Princesse jette les hauts cris, & a bien de la peine à se faire entendre. Elle y parvient enfin, après avoir été obligée de montrer autant de courage pour résister à l'eau bénite, qu'elle en avoit fait admirer dans les guerres où elle s'étoit précédemment trouvé engagée. Enfin tout fut éclairci; nos exorcistes, & sur-tout *Fracasse*, firent peur aux diables, les obligèrent à abandonner l'Isle, après avoir donné la liberté à tous les prisonniers. Il paroissoit que chacun des Héros & des Héroïnes réunis dans ce séjour, n'avoient plus qu'à suivre leur destination ; & effectivement quelques-uns d'eux étoient déjà partis, entr'autres *Roland* & *Renaud*, lorsque le destin conduit dans cette Isle un Roi de Nubie, nommé *Sarpedon*. C'étoit un des anciens amans de *d'Espine*, & qui avoit eu part, comme bien d'autres, à l'invasion en France, dans l'espérance de

mériter cette beauté. Depuis qu'elle étoit disparue, il la cherchoit par-tout ; il apprend qu'elle est dans ce séjour ; il la trouve même se promenant seule à l'écart, & se croyant en sûreté, il l'enlève, s'embarque avec elle, & l'emmène en Nubie. Dès que *Richardet* est instruit de cet accident, il en fait part à ses trois amis, neveux & cousins, *Dudon*, *Anglante* & *Montauban*, & part avec eux & leurs maîtresses, pour suivre *d'Espine* & son ravisseur. Mais une malheureuse aventure les jette dans une Isle enflammée, où il leur arrive bien de nouveaux accidens, que nous sommes obligés de passer sous silence. Les deux géants de *Ferragus* les avoient suivis, & celui-ci étoit resté seul dans cette Isle, qu'il avoit choisie pour sa retraite & son lieu de pénitence. Bientôt il y voit arriver le vieux Roi *Seric*, qui, depuis qu'il avoit perdu sa fille, étoit inconsolable, & quoique d'une âge très-avancé, couroit les mers pour la chercher. L'Hermite lui apprend qu'elle a été enlevée par *Sarpedon*, & conduite en Nubie. Le tendre père y vole, & n'y arrive qu'au moment que sa fille, qui avoit fait la plus belle résistance au roi de Nubie, même dans sa capitale, avoit été condamnée à la mort par ce ty-

ran. Le vieux père, sans se faire connoître, offre de combattre pour sa fille; mais quoiqu'il ait bien de la valeur & de l'expérience, les forces, dans cette action, lui manquent, & il est vaincu. Il alloit subir le même supplice que *d'Espine*, lorsque *Richardet*, *Dudon & Climène*, échappés de l'Isle Merveilleuse, arrivent. Le premier combat *Sarpedon*, & le tue. Les Nubiens regrettent peu leur Roi, qui étoit un tyran, & se soumettent à *Seric*. Le bon homme marie sa fille avec *Richardet*. Celui-ci prend la résolution de rester auprès de son beau-père, qui se fait chrétien; *Dudon* & *Climène* partagent leur sort, & il semble que cette félicité des principaux personnages devroit nous conduire promptement à la conclusion, cependant nous ne sommes encore qu'à la moitié de l'ouvrage; mais lassés nous-mêmes, & croyant que nos Lecteurs le sont aussi de la féconde & bizarre imagination de l'Auteur, nous allons abréger le reste autant qu'il nous sera possible.

Chant Septième de la traduction Françoise, composé des Seizième & Dix-Septième Chants du Poëme Italien.

Sarpedon qui venoit d'être vaincu &

tué, avoit une mère fée ou sorcière, qui entreprit de le venger : elle fit, pour cet effet, paroître tout-à-coup des armées nombreuses, créa des monstres, forgea des géants, que *Richardet* & ses compagnons avoient à combattre sans cesse; cependant on lui conseilla de remonter à la source, & d'attaquer la sorcière dans son château ; mais il étoit situé sur un roc de diamans. *Richardet* vint cependant à bout d'y monter, après avoir tué un ours dont il vêtit la peau, & ajusta les pattes & les griffes à ses bras & à ses mains. Il tua la sorcière malgré toute sa résistance, & délivra tout-à-fait le pays de la tyrannie de cette famille. Il sembloit que *Richardet* n'avoit plus qu'à vivre tranquille dans ce pays avec *d'Espine;* mais il prit un scrupule au Seric ; il fut fâché de voir sa fille & ses Etats passer au pouvoir d'un Chevalier étranger : tout d'un coup il prend la résolution de s'embarquer pour la Caffrerie, & emmène *d'Espine* avec lui, bien entendu que ce fut contre son gré, & par surprise.

Nous avons laissé *Ferragus* Hermite dans l'Isle, ci-devant merveilleuse, & à présent presque déserte. Il n'y vécut pas

long tems en paix, ni conformément à son état. Il n'étoit pas propre à la vie contemplative : un reste des Lutins, échappé à l'eau bénite, se déguisa en fille, & lui donna des tentations. Le phantôme semble se jeter à la mer pour l'éviter; *Ferragus* fend les flots après lui, nage pendant un temps infini, & aborde sur un rivage du continent : alors il ne voit plus de fille, ni réelle ni fantastique; il s'endort de lassitude, & à son réveil trouve auprès de lui un cheval, une armure, & de quoi rétablir ses forces. Il mange, boit, s'arme & marche au hasard sur sa nouvelle monture. Un aveugle lui demande l'aumône & le persécute; il lui dit qu'il ne porte point d'argent. L'aveugle ne se paye point de cette raison, le poursuit, & (ce qui est très-singulier) va aussi vîte à pied que lui à cheval, & lui distribue de grands coups de bâtons, qu'il sent malgré son armure. Cet aveugle étoit *Maugis* : c'est la première fois que paroît dans le Poëme de *Richardet* ce fameux enchanteur qui joue ailleurs un si grand rôle. Il se fait enfin connoître à *Ferragus*, & l'emmène au camp de *Charlemagne*, qui faisoit la guerre aux Maures d'Espagne,

& avoit grand besoin de secours. *Ferragus* étoit plus en état de l'aider de son bras que de ses prières.

Nous avons dit que *Renaud* & *Roland* étoient partis ensemble. Ils repassoient par l'Espagne, où ils avoient appris que *Charles* faisoit la guerre. En passant dans une auberge *Roland* s'enivre, & fait, dans la ville voisine, un ravage semblable à celui qu'il faisoit autrefois étant furieux, par amour pour *Angélique*. A la fin il est arrêté & condamné à avoir les deux bras coupés pour avoir massacré une infinité de citoyens. Heureusement *Renaud*, qui s'étoit engagé dans une aventure de traverse pour délivrer deux jeunes amans malheureux, revient à temps pour le sauver du supplice, & ils se rendent tous deux au camp de *Charlemagne*.

L'épisode des deux amans délivrés par *Renaud*, est assez agréablement conté ; mais le fond n'en est pas neuf, & nous n'avons pas le temps de nous y arrêter.

Chant Huitième de la Traduction Françoise, composé des Dix-huitième & Dix-neuvième du Poëme Italien.

Astolphe, après quelques aventures,

(que nous jugeons auſſi à propos de ſupprimer, parce qu'il nous ſemble qu'elles paroîtroient peu décentes en France, quoique peut-être choquent-elles moins en Italie) étoit auſſi arrivé au camp de *Charlemagne*. L'empereur, ainſi renforcé, crut pouvoir livrer bataille aux Sarraſins, & le fit. Après que la victoire eut été bien diſputée, les Chrétiens eurent enfin l'avantage ; mais la Chevalerie Françoiſe fit une grande perte. Ce fut celle du vaillant Prince d'Angleterre *Aſtolphe*. Ses fidèles compagnons d'armes *Roland* & *Renaud* furent au déſeſpoir en le voyant rapporter au camp mortellement bleſſé. Ils penſèrent au ſalut de ſon ame ; mais, dit *Monſignor Fortegüerri*, l'armée Chrétienne manquoit de Confeſſeurs à la fin de cette bataille. L'Archevêque *Turpin* étoit engagé à la pourſuite des fuyards, les autres Aumôniers s'étoient enfui dès le commencement de l'action, effrayés par la mine rébarbative des Sarraſins. Enfin, il ne ſe trouva, pour rendre ſervice au malheureux *Aſtolphe*, que le mauvais Moine *Ferragus*. Le Prince Anglois faiſoit beaucoup de difficulté de remettre ſa conſcience en auſſi mau-

vaiſe main ; mais *Roland* d'un ton dévot à la grenadière : *Corbleu*, lui dit-il, mon ami, *encore vaudroit-il mieux ſe confeſſer au Diable, que mourir ſans confeſſion.* Cette raiſon détermina *Aſtolphe : Ferragus* le confeſſa comme il put, & préſida de même aux cérémonies de ſon enterrement dans l'Egliſe la plus prochaine : on grava cette épitaphe ſur le tombeau de l'aimable Paladin Anglois.

Ci-gît *Aſtolphe d'Angleterre*,
Qui dans mille combats ſignala ſa valeur ;
Toujours brillant, toujours heureux en guerre,
Le ſeul amour fut ſon vainqueur.
S'il a cueilli quelques roſes nouvelles,
S'il fut l'amant de quelques belles,
Sans doute à ce Héros le ciel a pardonné
Les myrtes & les fleurs dont ſon front fut orné,
En faveur des lauriers dont il s'eſt couronné
En détruiſant les Infidèles.

Cependant *Richardet*, averti de la fuite de ſa maîtreſſe, couroit après elle juſque dans la Caffrerie ; le vieux *Seric* l'y avoit conduite ; & la belle, en attendant que ſon amant vint la délivrer, (ce qu'elle ne doutoit pas qui n'arrivât, alloit à la chaſſe pour s'entretenir

dans ſes habitudes guerrières. Un jour ce divertiſſement l'ayant menée loin, elle ſe trouva engagée dans la forêt d'*Origille*, dans laquelle règnoit une Fée nommé *Lirine*, dont le goût & les *charmes* étoient aſſez ſinguliers. Elle n'aimoit que les femmes, & en attiroit tant qu'elle pouvoit dans ſon agréable habitation, où elle leur faiſoit oublier leurs amans & tout le reſte du monde, pour ne s'occuper que d'elle ſeule : *d'Eſpine* paſſa quelque temps dans cet enchantement ridicule, ne penſant plus ni au *Seric*, ni à *Richardet*, juſqu'à ce que les autres Chevaliers, amis & camarades de ſon amant, s'étant mis, comme lui, à ſa ſuite, par attachement & reconnoiſſance, & ayant pris avec leurs maîtreſſes, qui ne voulurent pas les quitter, le chemin de la Caffrerie, furent jetés ſur un rivage qui les conduiſit dans la même forêt d'*Origille*. Le même accident qu'avoit éprouvé *d'Eſpine* arriva aux trois Princeſſes ; elles furent fêtées par *Lirine*, & ſe relayoient pour lui faire la cour ; mais leurs amans reſtoient oiſifs & faiſoient un aſſez ſot perſonnage. Heureuſement ils avoient bu de l'eau d'oubli ; mais rien ne rem-

plaçoit dans le cœur ce qu'ils avoient oublié. Dans ces circonſtances *Richardet* arrive ſur les mêmes côtes, & eſt, comme les autres, invité à entrer dans la forêt enchantée. Heureuſement pour lui il trouve à l'entrée un dragon ou une ſyrène, qu'il tue avec peine, & dont la mort le rend maître d'un ſuperbe cheval & d'une belle armure. Il voit entre les griffes du dragon mort un parchemin, qu'il prend & qu'il lit : il contenoit en écrit, mais dans une langue très-étrangère, qu'il entendoit pourtant, toute l'hiſtoire de l'enchantement de *Lirine*, & les moyens de s'y prendre pour n'y pas ſuccomber, & en délivrer les autres. Le jeune fils d'*Aymon* mit à profit ces ſages inſtructions (qui lui étoient données par ſon couſin *Maugis.*) Il entra dans la forêt, dans les jardins & dans le palais de la Fée : il en tira *d'Eſpine*, lui rendit le ſentiment & la mémoire, & en fit autant à ſes amies : il les rejoignit toutes à leurs amans. Les quatre Chevaliers, accompagnés de leurs charmantes maîtreſſes, furent tranſportés par le couſin *Maugis* hors de la forêt enchantée, d'où ils reprirent le chemin du camp de *Charlemagne.*

Chant Neuvième de la Traduction Françoise composé des Vingtième, Vingt-unième & Vingt-deuxième Chants du Poëme Italien.

Malheureusement *Richardet* se pressa un peu trop de partir avec *d'Espine*. Ils allèrent coucher dans un château de la Caffrerie, où ils ne furent pas plutôt arrivés que le Roi *Seric* en fut averti : il trouva moyen, pendant la nuit, de faire enlever sa fille lorsque *Richardet* dormoit le plus fort, & de la faire conduire dans sa Capitale.

A son réveil le fils d'*Aymon* fut bien consterné ; mais il ne connut pas la main d'où partoit le coup. Il s'imagina que c'étoit *Lirine* qui avoit voulu courir après *d'Espine*, & il retourna sur ses pas pour la rechercher dans la forêt enchantée, où elle n'étoit plus. Il retrouva ses cousins encore aux prises avec la magicienne, qui faisoit de nouveaux efforts pour retenir leurs maîtresses ; mais *Maugis* défendoit les Paladins. *Richardet* se joignit à eux, & crut avoir à punir *Lirine* de lui avoir enlevé une seconde fois la belle Princesse des Caffres. La Fée soutient que cela n'étoit pas vrai, &

Maugis même confirma ce qu'elle avançoit. Alors notre Héros jugea à propos de tourner l'affaire en négociation & en accommodement. *Maugis* s'y prêta volontiers, aimant bien mieux toucher le cœur & changer de façon de penſer de la Fée (qui, après tout, étoit douce & aimable) que de la punir du mauvais goût qu'elle avoit eu juſqu'alors. L'éloquence de *Richardet*, les galanteries & les proteſtations de *Maugis*, déterminèrent enfin *Lirine* à aimer un homme qui poſſédoit les mêmes ſecrets qu'elle pour paroître toujours jeune & aimable, qui étoit auſſi grand enchanteur, qu'elle étoit grande magicienne. La ſuite de cet accord fut que *Lirine* s'unit à *Maugis*, pour favoriſer ceux même qu'elle venoit de perſécuter. *Maugis* ayant appris par ſon art que *d'Eſpine* avoit été emmenée à Cobone, Capitale de la Caffrerie, les Paladins, *Maugis* & *Lirine* jugèrent à propos d'aller aſſiéger cette ville. Le ſiége fut meurtrier, enfin la place fut emportée d'aſſaut, mais, hélas! *d'Eſpine* n'y étoit plus. Son père, dès le lendemain de ſon arrivée, l'avoit fait partir avec le Roi d'Abiſſinie, auquel il la deſtinoit, & elle s'étoit em-

barquée pour cette partie de l'Afrique. *Richardet* ne trouva rien de mieux à faire que de la suivre jusques dans la région barbare où elle étoit entraînée. Il s'embarqua seul pour s'y rendre ; mais *Lirine* & *Maugis*, qui étoient instruits du danger extrême qu'il y avoit à aller attaquer le Roi *Ulasse* d'Abissinie dans ses Etats même, jugèrent à propos de l'y suivre, & y conduisirent, dans des chars ou des vaisseaux magiques, *Dudon*, *Anglante*, *Montauban*, *Climène*, *Argee* & *Corèze*.

Chant Dixième de la Traduction Françoise, composé des Vingt-troisième, Vingt-quatrième & Vingt-cinquième, Chants du Poëme Italien.

Une partie de ce Chant est consacrée au récit dégoûtant & révoltant de la mort du pauvre père *Ferragus*. L'Auteur du Poëme de *Richardet* lui fait encore commettre des fautes tout-à-fait opposées à l'état qu'il avoit embrassé, ensuite l'en fait punir de la façon la plus cruelle, & le fait enfin mourir de honte & de repentir. N'en parlons plus.

Lirine, *Maugis*, & tous ceux & celles

qu'ils emmenoient en Abiſſinie au ſecours de *Richardet* y arrivent, & le trouvent dans le plus grand embarras. Le Roi *Ulaſſe* étoit fils d'une Reine ſorcière qui, ſur la réſiſtance affreuſe que *d'Eſpine* avoit faite aux déſirs de ſon fils, s'étoit chargée de la corriger, & l'avoit tranſportée dans un château ſitué au haut d'une montagne élevée, où il étoit impoſſible de parvenir que par les airs, & par une eſpece de ſurpriſe. La pauvre Princeſſe des Caffres étoit horriblement tourmentée, tandis qu'*Ulaſſe* ſe moquoit d'elle en bas du rocher, attendant tranquillement qu'elle fut morigénée. *Lirine* même & *Maugis* ne pouvoient y entrer ſur leur char volant; mais ils apprirent par leur art qu'on pouvoit y pénétrer en s'emparant d'un gerfaut ou grand oiſeau, dont *Armodie* (c'étoit le nom de la mère d'*Ulaſſe*) ſe ſervoit pour envoyer à la proviſion. Le bon ſorcier & la bonne magicienne s'arrangèrent auſſi-tôt pour s'en rendre maîtres, & ils en vinrent à bout. Ayant attendu le moment où l'oiſeau deſcendoit à terre. *Lirine* lui jeta au col un lacet compoſé d'un treſſe de ſes cheveux, & avec cette bride enchantée, le mena

comme elle voulut. Elle monta sur la bête avec *Maugis* & *Richardet*; & étant arrivés dans cette forteresse épouvantable qui servoit de prison à *d'Espine*, ils délivrèrent cette Princesse, combattirent la mère d'*Ulasse*, & l'obligèrent à se tuer elle-même de désespoir d'avoir été vaincue. Etant redescendus dans la plaine, les Paladins se mirent à attaquer le Roi *Ulasse*, & à assiéger sa Capitale. Pendant le combat & l'assaut, *Maugis* avoit eu soin de mettre les Dames en sûreté dans une petite tour, ou si l'on aime mieux, dans une grande bouteille de verre qui ne pouvoit être cassée. *Ulasse* fut vaincu & tué. Un sorcier subalterne, qui lui avoit été attaché, & étoit disciple de sa mère, passa au service de *Lirine* en qualité de valet-de-chambre magicien; & la Fée, en reconnoissance des livres d'*Armodie* qu'il lui livra, lui abandonna le gerfaut, le château, & même le Royaume d'Abissinie. Elle & *Maugis* firent remonter sur leur char les Paladins & les Dames, pour aller enfin en Espagne au secours de *Charlemagne*; mais il étoit trop tard pour sauver cet Empereur & la fleur de sa Chevalerie, à l'exception de ceux dont nous venons de parler.

L'Auteur du Poëme nous donne ici une hiſtoire du déſaſtre de Roncevaux toute différente de ce que tous les autres Romanciers en diſent, à commencer par l'archevêque *Turpin* que Monſignor *Forteguerri* ne ſuit pas. Il prétend avoir travaillé d'après la relation (imaginaire) d'un autre chroniqueur qu'il nomme *Garbolin*. Selon ce *Garbolin*, le traître *Ganelon* invita *Charlemagne*, *Roland*, *Renaud*, & pluſieurs autres grands perſonnages, à une fête qu'il leur donna dans un château qu'il avoit fait miner par-deſſous, & qui n'étoit ſoutenu que par des poutres goudronnées, auxquelles on mit le feu dans un moment où les Mayençois s'étoient retirés, ſous prétexte de donner des ordres. L'Empereur & ſes Paladins buvoient & ſe divertiſſoient, lorſque le château s'écroula, s'abîma, & les écraſa tous ſous ſes ruines. Je crois que tout le monde conviendra avec nous que cette nouvelle manière de ſe débarraſſer de *Charles* & de ſa Chevalerie ne vaut pas l'ancienne. Quoi qu'il en ſoit, nous allons voir dans les deux derniers Chants les ſuites de cet épouvantable accident, dont on juge bien que les enfans & les parens de *Roland* & *Renaud* jurerent de punir les

auteurs aussi-tôt qu'ils en furent instruits, c'est-à-dire, à leur arrivée en Espagne.

Chant Onzième de la Traduction Françoise, composé des Vingt-sixième, Vingt-septième & Vingt-huitième Chants du Poëme Italien.

Ganelon & les Mayençois avoient fait tout leur possible pour rejeter sur d'autres l'horreur de l'assassinat qu'ils venoient de commettre ; ils en accusoient tantôt les Chrétiens Espagnols & leur roi *Alponse*, que *Charlemagne* étoit venu secourir, tantôt les Sarrasins, ou le hasard même : mais les enfans de *Renaud* & de *Rolaud*, qui étoient parfaitement instruits par *Maugis* du projet & des circonstances de cet évènement, les convainquirent, & même ordonnèrent leur supplice, qui fut exécuté avec des circonstances qui paroîtroient barbares, s'il ne s'agissoit pas de criminel d'une espèce qui ne peut inspirer aucune pitié. *Ganelon* fut brûlé à petit feu dans une cage de fer, & sa race entiérement exterminée.

Le Poëme devroit naturellement finir ici ; mais apparemment que Monsignor *Forteguerri*, qui n'en étoit qu'au 27e chant, a voulu faire un compte rond,

en allant jusqu'à trente. Il a prolongé son sujet, tant bien que mal, pour arriver enfin au point où *Richardet* est uni, & vit heureux avec *d'Espine*, *Anglante* avec *Argée*, *Montauban* avec *Corése*, *Lirine* avec *Maugis*. Ce qui regarde cette conclusion, ce sont des hors-d'œuvres en eux-mêmes peu intéressans : mais l'imagination capricieuse de l'Auteur nous offre deux ou trois situations assez piquantes & assez singulières pour que nous en disions deux mots.

Les fils de *Renaud* & de *Roland* ayant traversé une rivière, se trouvent au pied d'un côteau fertile & agréable, au haut duquel ils voient un château brillant, c'est, leur dit on, le palais de la Bonne-Fortune *. Nos deux Chevaliers étoient dans ce moment séparés de leurs Princesses, ils consentent à aller se reposer dans ce délicieux gîte. Ils n'ont pas fait bien du chemin, en approchant

* Ce n'est point la Déesse de l'intérêt, ni de ces richesses matérielles que les avares seuls estiment uniquement, mais celle des aventures agréables, des plaisirs légers & sans conséquence dont on jouit en passant, & dont on ne garde qu'un souvenir amusant.

du palais, qu'ils ſont abordés par des Nymphes jolies & vives, qui leur tiennent les propos les plus ſéduiſans. Ils leur répondent en Chevaliers courtois, mais qui ne ſe livrent point étourdiment aux premières agaceries de celles qu'ils ne connoiſſent pas. Ils les interrogent ſur les loix & les coutumes du palais où elles les conduiſent; & ces Dames leur répondent, en leur débitant des maximes tout-à-fait galantes & légères, mais qui ne ſont ni ſévères ni délicates. Nous ſommes fâchés de ne pouvoir traduire exactement quelques jolis détails qu'on lit ici. Ils peignent très-bien la galanterie d'uſage en Italie, il y a environ quarante ans, galanterie peu ſcrupuleuſe, & dont, tant pour abréger, que pour d'autres raiſons, nous n'établirons point les principes. Les Paladins rejettent bien loin ces pernicieuſes maximes, ils oſent même les combattre, & veulent reſter fidèles à leurs maîtreſſes. Auſſi-tôt le charme ceſſe, le palais brillant de la Bonne-Fortune diſparoît, & nos Héros ſe trouvent dans un déſert; mais n'y ſont pas long-temps ſeuls; leurs Princeſſes étoient arrivées de leur côté, par un

autre chemin, aux avenues du même palais : des Cavaliers petits-maîtres leur tiennent les mêmes propos, & sont traités par elles avec une sévérité qui n'a rien d'amer ; mais qui prouve qu'elles sont & veulent rester fidèles. Les quatre Amans réunis ne se quittent plus.

Dans ce même chant, *Maugis* & *Lirine* prennent, de concert, la résolution de renoncer à la magie & à l'art des enchantemens. Ils croient n'en avoir plus besoin ; ils ont vengé la mort de *Charlemagne*, & ont réuni le reste des Paladins à leurs maîtresses : ils brisent, de concert, leurs baguettes, & ne veulent plus connoître d'autres charmes que ceux de la nature, & ceux encore plus touchans de la vertu.

Chant Douzième & dernier de la Traduction Françoise, composé des Vingt-neuvième & Trentième du Poëme Italien.

Dans le douzieme & dernier Chant, ou plutôt dans le vingt-neuvième de l'original, on trouve un portrait & une histoire très-singuliers, ce sont ceux de l'Enchanteur *Grasso*, ou *Grasuccio* ; ils ne sont remarquables que par l'applica-

tion qu'on en a faite ; nous en parlerons dans un moment. Enfin il y a dans le dernier Chant une situation tout-à-fait extraordinaire, & même tragique. *Richardet* cherche par-tout *d'Espine :* il croit la voir enfin, (& c'est elle en effet) entre les mains cruelles de *Melène*, Enchantereſſe barbare, sœur d'*Ulasse*. Il veut l'en arracher, & tuer la Magicienne ; mais comme dans ses aventures tout est illusion & prestiges, *Melène* trouve moyen de lui persuader que celle qu'il croit *d'Espine* est la Magicienne même, sous une fausse apparence, & qu'il n'a qu'à la tuer pour se venger. Imbu de cette erreur, *Richardet* perce le cœur de sa maîtresse, & reconnoît enfin que c'est le véritable objet de son amour qu'il a assassiné. Il se perce lui-même. Et la tragédie seroit complette, s'ils mouroient l'un & l'autre ; mais on les rappelle à la vie, & le Poëme romanesque finit, à la satisfaction de tous les Héros, des Lecteurs & de l'Extrayeur.

Tel est le Poëme de *Richardet*. Nous prions nos Lecteurs de l'estimer moins par son mérite réel, que conséquemment à la connoissance qu'il nous donne du genre d'esprit qui règne actuellement

en Italie, des mœurs de ce pays, & enfin des raiſons qui ont pu lui procurer, dans ſa patrie, le ſuccès le plus brillant.

Il eut manqué quelque choſe à la gloire de ſon Auteur, ſi l'on n'eut pas fait des applications, & cherché à trouver un clef de ce Poëme : c'eſt ce qui lui eſt arrivé. Nous connoiſſons cette clef, que parut en manuſcrit à Rome, peu après la mort du Pape *Benoît XIII*, en 1730. On a appliqué aux Cardinaux, Prélats, Seigneurs & Dames de la Cour Romaine de ce temps-là, non aſſurément les aventures, (elles ſont trop folles & trop invraiſemblables) mais les portraits & les caractères des Héros du *Ricciardeto*. On prétendit que ſous le nom de l'Empereur *Charlemagne* (Prince foible, & ſous l'empire duquel les fripons & les traîtes avoient beau jeu, parce qu'ils le trompoient aiſément) Monſignor *Forteguerri* avoit déſigné le Pape de ſon temps ; que le portrait de *Ferragus*, mauvais Moine, guerrier, fou & féroce, indiquoit un certain Cardinal *Portia*, Dominicain, de la création de *Benoît XIII* ; que l'enchanteur *Graſſuccio* étoit le Cardinal *Coſcia*, indigne favori du même Pontife ; que *Richardet*

étoit le Prince de *Santa-Crocé*; *d'Espine* la Princesse *Cesarini*; la Fée de mauvais goût qui aimoit les femmes, une Princesse de *Fiano*. En supposant que toutes ses applications aient été justes, elles ont perdu pour nous tout leur mérite, & n'en ont même jamais eu à un certain point en France; mais elles ont contribué au succès du Poëme, & nous n'avons point dû manquer d'en dire un mot.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois de Juillet de *la Bibliothéque des Romans*: je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, le 14 Juillet 1778.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de GRANGÉ, rue de la Parcheminerie.

LF.C.
B582u

209691

Author .....

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.49-50.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU